Edward Spencer Dodgson

Le 9 octobre 1922 est mort, en Angleterre, Edward Spencer Dodgson. Il était né le 19 novembre 1857. C'est, à ce qu'il raconte lui-même, au commencement de 1886 qu'il commença de prendre intérêt à la langue basque, et dès lors et jusqu'à sa dernière heure il ne cessa de s'adonner à cette ingrate étude. Il ne négligea rien de ce qui pouvait alimenter son labeur: séjours longs et réitérés dans les provinces basques, pratique des vieux livres euskariens, relations orales et surtout assidûment épistolaires avec tout bascophile ou bascologue sur qui il pouvait mettre la main, démarches continuelles auprès de gens très divers susceptibles de lui servir dans ses recherches, visites à de nombreuses bibliothèques où il déposait des ouvrages basques, il utilisa tout et le reste pour satisfaire ses tendances bascolâtriques.

D'une extrême originalité de caractère, originalité qui le mena souvent un peu plus loin qu'il n'aurait voulu, il répandit à foison les excentricités dans tous ses écrits.

Il serait impossible de donner une liste absolument complète de tous les travaux qui dénotent d'ailleurs beaucoup de connaissances et d'érudition: il y a de nombreuses perles précieuses dans l'œuvre dodgsonienne. Mais elles sont difficiles à dénicher: une multitude de brochures, d'articles et de notes parues en anglais, en français, en espagnol et en basque et souvent en ces quatre langues mêlées dans une foule de journaux et de revues plus ou moins introuvables, c'est au travers de ce chaos qu'il faut les chercher.

De toutes ces publications, celle à laquelle Dodgson paraissait tenir le plus, c'est, je crois, son analyse du verbe de Liçarrague; elle est éparse dans une vingtaine d'articles, de brochures et de livres. Il est regrettable que l'auteur n'en ait pas rédigé un index, car il faut beaucoup de temps pour trouver ce que l'on cherche dans cette dispersion. Dodgson a donné aussi des listes de formes verbales de plusieurs autres auteurs basques, mais tout ce travail, d'ailleurs utile, n'a pas été synthétisé. On lui doit encore l'édition, ou la réédi-

compagnie de jeunes villageoises aux yeux trop expressifs et au rire trop ~~vo~~ provocateur..... »

Quelques années après, en 1959, dans un article ~~de Tissié~~ inséré dans l'un des volumes de la Bibliothèque de Thérapeutique publié par les professeurs Gilbert et Carnot, nouvel éloge de la pelote : citons-en quelques phrases : « La race basque doit sa souplesse, son endurance infatigables à ce jeu national, dans lequel toutes les parties du corps travaillent en quantité et en qualité. Le coup d'œil doit être rapide et sûr, la décision prompte ; le geste doit l'accompagner aussitôt, et les gestes, ici, sont multiples, élégants et divers, faits de force et d'agilité. »

Comme on peut s'en rendre compte par ces ~~extraits~~ citations, Tissié a bien vu, et il faut en savoir gré à sa mémoire - car divers praticiens furent ~~en tout~~ moins enthousiastes que lui en cette matière - l'éminente excellence

R.

Le docteur Philippe Tissié

et les jeux de pelote basque

—

Divers journaux, parmi lesquels la Presse du Sud-Ouest, ont annoncé la mort du docteur Tissié et montré les éminents services que le regretté disparu, tant par ses ouvrages que par son action personnelle, avait rendus à la cause de l'éducation physique et de la gymnastique médicale. Nous voudrions ajouter à ces louanges méritées en signalant quelques-unes des opinions que ce persuasif adepte des sports a émises concernant les jeux de pelote.

Au cours de sa longue carrière et à travers la multiplicité de ses travaux, Tissié ne manqua aucune occasion de vanter les bienfaits de l'exercice favori des Euskariens. En 1900, au cours d'une brochure ayant pour titre Les Basques et leurs jeux en plein air, le savant médecin raconta par le menu et avec enthousiasme le match historique, dont il venait d'être le témoin émerveillé, et le grand Arrué et J. Apestéguy que l'on dénommait déjà le Chiquito de Cambo et qui fut la première grande victoire du plus complet des pilotaris cis-pyrénéens de notre époque. Il nous représente ce champion de dix-huit ans « soigneusement entraîné ... nourri au jus de viande et au bon vin de propriétaire, à qui on a surtout interdit les rêveries, le soir, au clair de lune, sous les grands chênes de la route d'Espelette ou de Cambo, en

II G. Lacombe Euskalzaindikoarena :

Eskualzale maiteak,

Harri han ezarria izan da Michel Chourioren orhoitzapena bethi bizi dadintzat. - Bi hitzez erran behar dautzuet nor zen Churio eta zer egin duen. Etche huntan sorthua, ez dakigu noiz, mila zazpi ehun eta bian Donibane-Lohitzunetco errétorgoa zadukan, eta hil izan zen mila zazpi ehun ~~hemeretzian~~ hemezortzian. Bi urthe geroago ageri zen liburu bat, Churiok hasia, haren arrebak akhabatua. Liburu horren titulua: Jesu-Kristoren Imitazionea. (Eskuara bertze batetan erran ahal genezake: Jesu-Kristo bezalakotzeko bidea.) Latinetik itzultze eder hura hain irakurtua izatu zen non bertan norbaitek argitara eman zuen idurigaitz bat (frantsesez «contrefaçon»). Eta geroztik liburuak zazpi ageraldi izatu zituen.

Egia erraiteko, Churio baino lehen, bietan Imitazionea eskuaratua izan zen: Pourvean Eskualdun etzen aphez jakintsu batek, eskuara ikhasi zuenak, itzuli zuen lehen aldiz liburu hori, bainan Pourveauren eskuitza ogertugabea datza Frantziako guthuntegi nausian (frantsesez «Bibliothèque nationale»). Gero Lapurdiko idazle batek, d'Arambillaga zeritzanak, itzuli zituen Imitazionearen bi azken zatiak. Churio hirurgarrena heldu da, hainitzez aldiz ezagutuena. Orai badugu Lapurdiko eskualdun langaren Imitazione bat, Duvoisinek emana eta Haristoyk argitaratua. Hartako, ene uste, ezta Churioren ageraldi berri bat (zortzigarrena) egina izan. Dena den, haren liburua, eskuara garbian ezarria, bethi bethi goretsia izanen da. Gora beraz Churio, eskualdun idazle handientzat bat delakotz!

—

Rhys

(adressé à Londres

2 août 75. — Merci votre liv. sur V. basque. Etais absent quand il me parvint. Seulem. maintenant votre adresse. Votre ouvrage fera époq.

Thomas Davidson

Edinburg 12 aout 1887.

Vous envoie mon article sur le basq. Sur simple amateur.

Hyde Clarke

Londres (?) 3 juin 82. — Ai été intéressé votre article sur inscrip. celtib. Acad. — Ai préparé article popul. méditerranéennes. Dirai Pré-aryens. Confirme en partie et non vos observations. Il y avait tiers lang. contraires Humboldt. Correspondrai Molon Ligures. — Avons gemt en s en georg.

10 juin 82. — Vous envoie mon article. Etes-vous hollandais?

(Mr v.E.
Berner Hof
Berne S. Thomas)

Lectitia Hendaye le 18 av. 79

Cher M. v.E., Hier commerç. basq. supés chez nous regard. votre Gram. Dit erreur p. 440 ; etorri, venir et ikusi voir. (vent ethortcea et ikhustea. – P. 100, paragr. 1, à prop. de Mendiburu, il a dit debozio (ec) – J'ai essayé de vous faire valoir.

A Mad. V.E. 25 oct. 75. – Fûtes aimable Turin. – Suis Hendaye. – Agitat. carliste et alphonsiste. – Vu Vinson il y a 8 jours. – Ne sais pas encore bien basq. bonne mine j'admire beaucoup traduc. interlinéaire fin Essai. – Suis disposit. votre pour basq. – Envoie poésie basq. M. V.E.

A Mme v.E. 11 janv. 77. – Vu Vinson l'autre jour et Webster hier. – Webster connaît quelqu'un liste technique mots basq. (plantes et anim.) M. Webster la procurerait. J'envoie poésies qu'on vendait 6 janv. marché Tolosa. Van Eys a la goutte.

Webster

Sare 20 ~~mars 96~~ fév. 95. – Tubino rattache Basques aux Berbères. (Voir Taylor Acad. 29 janv. 93. – Avais cru approuvez Bask. Stud. de Sch.: 1000 exc. Suis d'avis infinit. basq. exprime plutôt état qu'action, et que régime pronoms inassimilable à celui des verb. actifs d'aut. lang. – Soc. Bay. imprime début dict. lat. – basq. Urte. – Urte verbe sans consulter Larramendi.

Sare 19 mars 96. – Reçu Prov. charmants et bien imprimés. Annoncerai dans Acad. – Aurez vu Inscr. basq. Dodg. – Stempf envoya Castellon Inscript.

Sare 28 oct. 99. – Urte + complet verbe que Larram. Page 196 votre gramm. me fait penser à d'Urte. – Suis simple amateur. – Je ne corrige aucune erreur d'Urte.

Sare 5 nov. 1900. – Reçu votre Bibliogr. des Bibl. – Avais eu intent. faire cette bibliog. – Vous en adressé il y a 2 mois Gr. Urte Ferai errata grâce à Clarke – Paraîtr. R. de L.

Sare 29 juin 1901. – Reçu 2e partie N. T. – Envoie compte-rendu Athenaeum, dont suis pas collaborat. – Dodgson publiera Herelle. – Je baisse rapidement (Helene avec trad. fr.) et cesse basque.

Fêtes d'Abbadie semaine proch.

Hendaye: irai pas.

Thomas (transcripteur Urte)

Oxford

2 mai 93. – Vais publier Genèse Urte. Voulez-vous revoir mon ms?

9 mai 93. – Vous ai envoyé ms. Avez grande autorité bosque – Crois que c'est supér. Du voisin. – Vous donne tuyaux bibles. – Vinson croit que l'édit de la Rochelle fut employ. par d'Urte.

21 mai 93. – Vos remarq. me sont utiles.

31 mai 93. – Vous envoie échantillon des épreuv. Lire bahaiz au lieu de behaiz.

8 juin 93. – Je ne lis pas l'allem. facilement. Je crains que Dodgs. auteur choses sans valeur.

1er avril 96. – Merci proverbes. Essaierai les lire.

Allbutt

Leeds 22 fév. 94. – J'ai vos Outlines. – Où trouver votre Diction. quel prix?

Annotation de la Gramm. hollandaise au bas de la p. 24 (renvoi de n'existe + dans la gramm.) (1) Il va sans dire qu'elle existait : Martyn, du best ein vrlmt drunt Du spreeks recht alse ein Vriese runt J. van Maerlant. Wapene Martyn vers 644. Martin tu es un drole de corps Tu juges comme un Frison ignorant

Déc. 1683 fam. v. E. Amsterdam (mère d. E. morte en 61

1851

Voyage à Paris

5 Mars Bruxelles

Tableaux Tuileries, Champs-Elysées. – Palais-Royal.

9 mars Versailles.

Kleinmann - Mollet
Wurtemberg Pasteurs
Bourbonnais
Liotard

Le grand père van Eys annobli
mariages avec des Francs drapiers

Jacques Cœur parent Mme v. E. par les femmes

1849

21 juin départ d'Amsterdam.
Anvers
Aix la Chap. 24 juin
17 juin Cologne
S'intéresse touj. beaucoup aux Beaux-Arts.
Puis Spa. [v. E. parlait toujours en hollandais aux chiens]. - Rayonne autour de Spa
vers le 5 août Bruxelles. Théâtre

1850 voyage en Suisse (juillet)
après tourisme en Belgique et en Allemagne (Aix-la-Chapelle etc.) Bonn. - Heidelberg. - Darmstadt. - Bâle. - Meiringen - Lausanne. - Martigny - Chamonix. - Sallanches - Ferney (Voltaire pas enterré, mais tombeau fut préparé).
1er août 8 h. quitte Genève
Bâle. - Strasbourg. - Le Rhin - Heidelberg.
Van Eys nature tendre (M. v. E).

Voyages

Voyage de M. v. Eys 1846 (21 ans)

[Fit ce voyage avec l'oncle (par alliance) Hooft van Woudenberg et son fils (Gérard probabl.) et Mr Scott le gouverneur de celui-ci) Math. v. E.

1 Excurs. en Angl. en 1846

Comm. 31 mars.
13 avril Tableaux.
16 avril [Il eut 22 ans]
Dessins – Sculpture – Paysages pittoresq.
Vu d'abord.
Londres, petit-ville, Liverpool.
chateaux
21 avril Chester
22 avril Birmingham –
on dirait un guide.
28 avril partons pour Ostende – Puis
Anvers. Le 29 avril partons et arrivons Amsterdam

En 1849 voyage en Hollandais
à travers Belgique et Allemagne.
Il dit nous (Jean Klüppel ??)

Famille v. Eys originaire des environs Aix-la-Chap.

Lætitia, lettre du 5 juin — ...
félicite M. v. E. Trésor bibliogr., dit que
+ beau que British ; où l'avez-vous
trouvé ? est-il ruineux ? que dirait
Lord Lindsay ?

Londr. / Lætitia 17 juillet 77. — Alice accept.
Math. et remercie — Visite de Sayce
manquée. L'invitâmes dîner. — Avons bonne
basq. — Espagn. Londres de Fontarabie. J'ai peur
de déranger le peu de labourdin que sans
Admiré typographie S. Math.

13 sep. 76 Hendaye. Visite Vinson
il allait St Sebas. et Bayonne
A demandé où vous étiez. Enchanté son
exempl. de St Mathieu.
Je voudrais avoir fait davantage
pour le basque ! Si venez PB,
venez chez nous

On lit dans le Journal de Madame
v. Eys : « vendredi 24 septemb. 1869 : « Été chez
Maisonneuve. La note est réglée, le
compte recommence à partir d'un
nouveau dépôt de 45 gram. »

Biographie van Eys

4 nov. 1870 lettre de M. v. Eys (Amsterd.) signée du Secrétaire de la Société néerland. de Lettr. (W. P. du Rieu) lui annonçant qu'à la date du 30 oct. il a accepté par lettre sa nomination de membre de ladite Société et lui envoie diplôme avec catalog. de Bibliothè. — Membre indigène, élu par acclamation avec plusieurs autres, ainsi que membres étrangers

---

12 février 49
Académie roy. des Beaux Arts d'Amsterd. vous a élu Membre. Envoyer nous et prou

---

Mars 1848 fait partie volont. Garde nationale Amst.

Kunding Genève écrit
le 31 juillet 1914
qu'il a

193 bibles
214 NT
34 Proverbes

Schavye écrit v. E. le 9 août
81 que Testam. relié (Prix transport
20.50

p 31 - 37 - 39 - 41 - 69 - 71 - 101 - 103
- 109 - 111 - 125 - 127 - 133 - 135 - 143 - 149 —
157 - 181 - 205 - 207 - 229 - 319
et à la table c" 1" D" non entier
découpés

pages 457 à 462 refaits

Le Bibliogr. moderne
1902 mai juin
p 229 Compte rendu bible

merci Liçarr. et l'article consacré à la quest. ibérienne-
m'en rapporte à ce que disent les autres sur question
caract. ibér. Basq. auraient pu emprunt. alphabet
ibér. comme ont emprunté caract. romans. Vous
envoie c-rendu Sch.

J.P. Six (Holland.)

Amsterd. 19 mai 74.-
Dern. ouvr. ibér. Heiss. Liv. cher et très gros. inenvoyé
D. cet ouvrag. monnaies bien rendues. - Déchiffrements
bons. Sur le basque pas grand chose de nouveau,
a suivi Boudard. - Alphab. ibér. traces phénic.
grec, romain. Il faudrait chercher rapport avec alphab.
lycien et autres. G. Smith l'assyriol. s'est occupé de
inscrip. de Chypre. - Sayce pourra vous aider pour le
basq. - Lenormand accadien dit ce qu'il sait et ne
sait pas avec la même aisance.

Amst. 9 juin 1874. - Reçu n° de l'Acad. que
vous m'envoyâtes. - Chypriotes alphabet venant
des cunéiformes, alors que tous les autres
Grecs alphabet phénicien, peut-être
par antipathie p. les Phéniciens voisins.
Sayce a probabl. lu seulem. n. de lieux celtib.
Puis pas dire si basq. expliq. ça. Heiss
s'en est pas soucié. Qu'en pensez-vous ?
Le Rév.d Sayce vous aide pas basq., mais il est
habitué science. Ai appris beaucoup de Kern. -
Taylor rattache étrusq. aux Touraniens.

Giacomino (Prof. au lyc. Manzoni Milan
Rue Dante 15

Milan 20 juin '93. – Article de moi dont vous me parlez n'est qu'une simple note. C'est un résumé d'un discours simple abrégé. Me suis servi partie basq. votre Gramm. qui fait autorité. – Vous envoie ce petit écrit. – Vais publier travail + étendu dans Archiv d'Ascoli. –

Milan 25 juin 93. – Merci votre bienveillance. Sch. jugea mon petit opuscule avec réserves. Ai répondu Sch. dans un écrit non publié que je lui envoyé en attendant publicat. + étendue. Ai commis erreurs inévitabl. dans 1er trav. d'explorati.. Votre quest. touche aux inscrip. ibériennes (euganéennes) de l'Italie, mais ne sommes pas d'accord. L'alphabet ibérien est dû à la diffus. des signes gréco-phéniciens qui envahir. région méditerran. (Italie-Gaule-Espagne) et ne devr. pas pour cela se trouver en relat. + étroite avec les hiérogl. égyp. Désire avoir votre VAL

18 mars 1896. – Reçu vos Proverbes, utiles pour connaiss. historiq. du basque. Merci dédicace. Jolie typographie. Ferai compte-rend. Hübner touch. la quest. ibérienne. ~~Une~~ longue maladie Ascoli empêcha ma cette public.

~~5 [illegible] 96~~ 1er juill. 93. – Merci

A Burnell
9 juill. 82.

7 janv. 82. – Merci ms. Avez fermé la bouche au Pce. A fait un ou 2 changem. au crayon, quoique votre angl. soit bon

Condoléances santé

D'après Mérimée (notes d'un voy. en Corse) Ligures = Celtes. Seneque Ibère Corse. – (Aitz) aitone Corse (basque). Ligure race commune Tautons, pas celtes (?) – Trubner enchanté votre ms. mais veut + de 32 p. Espère donnerez chapitre introduc. (orig. basq). – Prends ma retraite de juge.

Cheyne

2 sep. 75

Merci Et. auxil. (scientif)

Teza

Pise 19 mai 82. – j'aime comme vous le faits. – Probabl. peuple appar. Basq. Espagne, Méditerr. etc. Mais difficile d'émontrer.

2°. – Non datée – Burnell

rattache aux Ibères les Ligures

Etes un maestro consummato.

Andrew Clarke

Chelmsford 10 sept. 1900 fait suivre à l'hôtel Ecu Genève

Etes à la tête philol. basque — Fûtes aimable envers feu mon ami Thomas. Ai collationné d'Urte avec Macclesfield. Texte du ms. aurait été mieux représenté sans cert. habitudes Thomas. Dïat au lieu de dïät, de même gïan au lieu de gïän. Depuis, ai étudié basq. Webster m'envoya Gr. d'Urte. Ai fait table compl. des formes verbales, avec l'aide d'Outlines et de v. Diction. Dans verbe infransit. et au d. atif, Urte fait grand usage aki et eki, atzaitan, ou akiadan

atzaioten ou akioten

et ainsi passé lekizkegun à nous qu'il puisse être à lui

lekizkon ——— eux

lekizkoten

{ nakik j'étais à toi
{ nakin = nakikek, nakiken

Dans l'injer bekit ou dakidala

bekigu ou dakigula

Est-ce 1 verbe distinct incorporé dans la format. de izan?, comme suns, es, ou bien quel est le rapport? Comment le relier à izan ou edin?

P 133 prés. indic. nadi, hadi etc.

Ex naite, haite etc.

Edin = edin ou edin + autre chose.

Ai écrit comtesse Macclesfield pour avoir ms.

...let (Bourbonnais) ~~89~~ ~~95~~ ~~40~~ ~~29~~ 5

...rd

Biographie Mme v. E. (Née ~~le 16 avril 1825~~ en déc. 1826)

...p. c. de religion —

...e en Fr. et naturalisée franç.

contra dans affaires avec parenté Havre — orig. du Bourbonnais — réfugiée Genève 1856 p. relig.

...ur naturalisé franç. en 48, mère franç. (mère allemande) grand m. alsacienne (Charmante)

...en Wurtemberg Stuttgard

...ne Parenté en Hollande, mariage avec 1 holland.

Peu vécu en France

1850-1851 Etait Paris instruct. relig.

Soc. protect. des animaux (fait rapport car président ornemental)

Présidente Institut Ophthalmologique

Parente Jacques Cœur par les femmes

Obtint 1874 que vivacité termes parlant Dr. Michel Dict. fuss. tempérés)

Lacunes

Adresse Zaragoza 66 Calle mayor n° 51

Adresse

1863 (14 août 234 Heerengracht Amsterdam 1867 (6 sept. 67 Scheveningen près la Haye

(Bonap. janv. 1874 13, 133, Stanley Gardens Notting Hill Londres W2) (W

juillet 14 (?) (quelquef. 13)

17 déc. 1869 Villa Mont-fiel à Cannes

27 juill 83 : Grand Hôtel des Bains Evian

V. Eys

4

né Amsterdam 16 avril	1825	
mort de V. Eys père	1838	13 ans
Voyage	1846	21 ans
Volontaire garde nation.	1848	23 ans
Membre académ. beaux arts Amst.	1849	24 ans
Voyages	1849	id
Voy. en Suisse	1850.	~~id~~ 25 ans
Voy. Paris	1851	26 ans
Mort Mme V. Eys	1861	36 ans
Basque vers	1864	40 ans
Mariage 1er fils	1865	40 ans
Voyages	1869	44 ans
Londres	1871	46 ans
San Remo	1875	50 ans
mort —	17 avril 1914	89 ans

Donc : Amsterdam 46 ans
Londres 4 ans
S. Remo 39 ans

1877 envoie Préface gramm. comp. à Sayce, mais sep. 78 v. Eys attrapé typhoïde Ems. En rentrant, Berne périostite jambe ne rentre San Remo que printemps 79.

~~régulateur~~ cadran solaire, chronom. de marine et calendrier perpétuel.

Jésuite : Francisco de Arregui ?

journal de voyage en Angleterre, à 21 ans) en angl 1846

Père v. Eys sans profession mort en 1838 laissant 8 enfants, dont V. E. qui n'av. que 13 ans. (V. Eys 3e fils et 6e enfant, 2 sœurs après

Amitié numismate Six

Paris hôtel cité d'Antin. Là s'intéressa tsq.

9 nov. 70 Secrét. de la Soc. néerl. de littérat. (du Rieux) membre indig. Soc. ~~[illegible]~~ Amst.

12 fév. 49 Ac. roy. Beaux-Arts amst. élut membre

Mars 1848 fait partie volont. garde nation. Amst.

Mère v. Eys morte en 61.

1851 Voyage à Paris 5 mars Bruxelles

Tableaux Tuiler. Champ. Ely. Palais-Roy.

9 mars Versailles

1846 mars avril Voy. Anglet.

28 avril Ostende Anvers et 29 avr. Amsterd.

1849 Voy. Hollande, Belgique, Allemagne

Famille v. Eys origin. des envir. d'Aix-la-Chap.

— 1850 Voy. Suisse

Grand père anobli, mariages avec des franç. drapiers —

Jonkheer Willem-Jan Van Eys (1825-1914)

— Fils de Jean Const. Nicolas et de Wilhel. Kemper

Né le 16 avril 1825 à Amsterdam où il habita jusqu'en 1869. Atteint alors d'une maladie nerveuse. Voyages 1870-71 Suisse et Italie. En 1871 installation à Londres (quartier de Kensington). A Londres, connaît Webster et Miss Prothyn, qui copie au British Mus. l'évang. basq. de St Jean. Le 3 octobre 1875 (~~1876~~??) se fixe définitivement à San Remo.

Avait deux frères et cinq sœurs.

Se maria (le 1er juin) en 1865 avec Mademoiselle Mathilde Kleinmann (la 1re grammaire basque venait de paraître).

En 1866, 1er voyage en pays basque. (19 juillet - 8 octob.)

(A tout fait par sa propre volonté, sans la préparation d'une éducation universitaire.)

Vers la fin de 1866 obtient par entremise Légation Pays Bas Paris le prêt du dict. ms. de Pouvreau. La copie fut terminée le 23 mai 1867.

N'avait pas 14 ans quand perdit son père. Sa mère, selon la mode, le fit élever par des gouverneurs suisses

Ne fut destiné à aucune carrière — Savait le français, l'anglais, l'allemand, le hollandais et l'italien, et un peu espagnol, russe, hongrois, arabe, turc.

Collaboration de Madame van Eys pour les copies et les corrections d'épreuves

Peintre de talent. — Bon dessinateur d'armoiries.

(En 1868 connu Pays basque M. Pinel — même maison à Guéthary que les d'Abbadie (Charles)) — S'adonna héraldique. Compétent culture vigne. — Philanthrope. — s'occupa philosophie et religion.

Très bon tourneur — A laissé plusieurs régulateurs et un calendrier perpétuel en métal — S'occupait des arbres fruitiers — Zoophile —

Mort le 17 avril 1914 le lendemain de ses 89 ans. Etait atteint d'une angine de poitrine.

Fils de Jean Constantin Nicol. V. Eys et Wilhelmina Klimpfel

Peinture ds l'atelier peintre animaux — chiens, mais abandonna pour langues

ne s'intéressait pas jeu de paume

Biographie V. Eys né le 16 avril 1825

Membre Académie beyle ?

Héraldique, dessinateur d'armoiries, collect d'ouvrages —

Tourneur, a laissé plusieurs régulateurs et surtout 1 calendrier perpét. qui fait admirat. horlogers

Avait 2 frères et 5 sœurs, parlait Lorraine avec accent.

Savait hollandais, français, anglais, allem. et italien, et avait étudié (cahiers) russe, hongrois, (cahiers) arabe, peut-être turc

« avait tout fait par sa propre volonté, sans la préparation d'une éducation universitaire »

disait de Paris « la seule bonne Ville »

« il n'avait pas 14 ans lorsqu'il a perdu son père, et sa mère l'avait fait élever selon la mode du temps par des gouverneurs suisses, dont le bagage scientif. paraît-rait léger de notre temps »

« n'avait été destiné à aucune carrière

fin 1865 mariage avec Kleinmann après gr. bosque. (Copie Pouvreau) 1866 Pays-bas (d'abord hospices) habita Amsterdam jusque 1869. Malade nerveuse, exilé de travail. Voyages. 2 ans de repos. Vient au bout d'un an. Guerre 70-71 Suisse et Italie et en 71 installation dorénav. (quartier Kensington) (Nice) Mme V. Eys brouillée (71-75) (4e question Franz) mais trop cher dans Zarany où V. Eys gisaient-leurs bosque. (Voyages été sauf 2 ans mau.) à Vichy. en 1866 Quiéthary, où rencont. Un d'Abadie et famille : V. Eys y retourne bosq. avec maître d'école et prêtre. Fait connais. S. Vinson. Puis de nouveau Zarany où travaille avec Arnoux. Part à cause révolut. qui renverse Isabelle.

Mme ne me rappelle pas le nom du jésuite de Quiéthary

Londres connut Lehtia Prokyn, qui s'intéressa bosque parce que frère av. propriété Hendaye et chez elle connais. de Webster. Copia pour lui British Mus. St-Jean et Gd Hard vint les voir Italie en allant Hendaye (Cf. mort lettre du 17 déc. 1915).

4e Voy. 17 juill. 1866 passeport : sont partis 19. Le lundi 8 oct. le ménage reprend Son cours. donc 2 mois et 3 semaines.

Vigne, taille arbres fruitiers

Passait ses journées atelier Très bon monde travailleurs

laissa inachevée horloge institut ophtalmique

Livres philosophie, religion

Aimait arts théâtres

Voyages anglais

mort le 17 avril 1914, âgé de 89 ans et 1 jour

angine de poitrine

dep. 2 ans

2 attaq. d'apoplexie

Appareil zoopilie mondaine

Histoire | Sasse, Perini (Pott

faux et d'une nuée d'errata, dont plus ont une ressemblance bâtisse avec les barbarismes
Bibliotheca selecta de autores Vascongados tome I
S. Séb. 1896. Signalons ~~aussi l'édition~~ aussi
entre autres, la réédition qu'en fit, dans le Journal
de Saint-Palais du 10 août 1919, mon oncle regretté
Frédéric de St-Jayme. Il y joignit une traduction en
vers français, qu'il déclare déjà ancienne, d'auteur
inconnu et ajoute qu'il s'est permis des retouches de
détail. Mentionnerai-je les cinq couplets de M. Florentin Vogel
dans Eme hantca? Enfin, l'on trouve aussi notre
chanson dans le Bertsolarya de Renteria (n° 6 1931),
mais ~~cette~~ ce n'est que la reproduction (avec des
changements orthographiques) du triste texte de 1896.

La seule édition de Pere Etchea
qui existe à part, (jusqu'à plus ample informé, est
celle qui fut imprimée chez Senart, à Paris ~~[illegible]~~
(avec musique et accompagnement de piano de
Aug. Etchepare. Et pour terminer cette liste dont
la prolongation serait fastidieuse, ~~nous [illegible]~~ il
y a lieu d'y ajouter l'édition Bossières et abbé Jean Lamarque
(Mélodies populaires basques) p. 8. Le premier couplet y
est seul donné. Voici ~~la traduction~~ l'imitation adaptée à la musique (pour le texte basque,
se reporter à l'article d'Ertorarena) qu'en donne l'abbé
Jean Lamarque:

Les Voyez-Vous dès le matin

Quand le soleil vient caresser l'humble colline, de
ses feux, ma maison nette toute blanche, mes
4 chênes alentour, mon chien fidèle sur le seuil,
mon ruisselet tout à côté : c'est là que je goûte la
paix. Le Journal de St. P. de 1919 avait inséré ainsi :

On peut voir au lever du jour ...
Sur un des côteaux d'alentour,
Ce simple et tranquille séjour :
Humble chalet, claire façade,
4 arbres ornant l'esplanade,
1 chien blanc toujours aux aguets
Source et ruisseau tout auprès
J'y vis sans désirs ni regrets.

Voilà pour ceux qui voudraient chanter ce couplet
en français. Nous y joignons, mais pour être déclamée seulement,
l'imitation de Bachaumont :

Voyez, voyez entre les branches
Sur le côteau les gaîtés blanches
De la maison :
Sur quatre arbres elle se voit ;
Et le petit roquet aboie
Sans grand' raison.

* * *

Faut-il maintenant parler des Vaudois

baiser (musu batentzat) il a chez lui tout ce qu'il veut de son ~~femme~~ épouse. Et c'est pourquoi divers éditeurs de Nere etchea ont substitué à musu irri (rire) ce qui est absurde. (1) Quoi qu'il en soit, ne plaignons pas trop notre poète, car il ~~fut~~ tout de même classé premier à ce concours avec (~~obtint~~ fut) son poème Aphecha eta lorea (Le papillon et la fleur) et — chose amusante, le prix une fois décerné, Duvoisin ~~s'aperçut~~, crut s'apercevoir (lettre inédite à Inchauspe, publiée par le chanoine Daranatz apud Rev. int. des Et. basq. 1928 p. 451), crut s'apercevoir, dis-je, qu'Ap. eta lorea était une imitation du français. Décidément le jury fut médiocre cette année-là.

En dépit de ~~sa disgrâce~~ toutes ces histoires, Elissamboure vit Nere etchea obtenir un très grand succès auprès du public. On trouve en effet — et notre liste est loin d'être exhaustive — cette poésie dans le Cancionero Vasco de Manterola (avec traduction espagnole en 1878, dans l'Almanaca berria de 1879 (cinq strophes seulement sur dix), en 1883 dans la revue des Basses-Pyrénées et des Landes (avec chambardement des strophes, orthographe irrégulière et imitation fort libre en vers français de Pierre Bachacou), en 1894, 1898, 1922 dans l'Eskualdun kantaria (et, en dernier lieu, dans le Kantuz de l'abbé P. Lafitte, on la rencontre aussi, et agrémentée de vers + ou moins jusqu'à ...)

(1) Dans un recueil manuscrit de chansons basques, daté de 1862, visiblement rédigé par une main enfantine, ce couplet est également tripatouillé : on y peut lire en effet — au lieu de musu batentzat, « arrai da eta » [ma femme] est riante, affable, rayonnante.

Autour de la chanson Nere etchea, de J.-B. Elissamburu

Nous demandons la permission d'ajouter quelques mots ~~aux~~ à l'intéressant article, signé Ertorarena, dans le dernier numéro (1941) du Bulletin du Musée basque, Ayant consacré, ~~en effet~~ en 1926 ~~deux conférences~~ à Nere etchea car deux leçons ~~conférences~~ de notre cours libre à la Faculté des Lettres de Paris, nous avions eu soin de nous documenter au préalable.

Et tout d'abord, il faut J.-B. Elissamburu, l'auteur de cette chanson ~~qu'il faut~~ se garder de confondre ~~avec le brigadier~~ en français Elissamboure ~~et~~ par pseudonyme Elissamburu, lequel florissait et composait des vers basques à ~~en~~ même ~~époque~~ temps que son homonyme et qu'on ~~importe de~~ différencier aussi de Michel Elissamburu (alias frère Innocentius), qui, encore que prosateur ~~basque~~, en skarien, taquinait la muse à l'occasion.

Cela étant, une première question se pose. De quand date Nere etchea? fut présentée en 1862 au concours de poésie institué par Antoine d'Abbadie. Huit copies furent récompensées par le jury dont faisait partie, ~~outre~~ notamment, outre d'Abbadie, le capitaine Duvoisin et l'abbé (plus tard chanoine Inchauspe) Nere etchea – horresco referens, fut classé en queue de liste, à la rubrique des simples mentions (Arjhamenak), n'ayant été jugé digne ni d'un prix ni d'une mention honorable, alors qu'un certain Garro se vit octroyer ~~une~~ la seconde mention honorable pour un poème Kriketa eta Pobre, ~~lequel~~ de 6 vers seulement. Quelle fut la cause du classement médiocre d'Elissamboure? Il paraîtrait que le jury, pudibond, fut estomaqué par le 4e vers de la dernière strophe où l'auteur dit que pour un

Graz 18 X 12 (1912)

3

An die Redaktion der R Basque

Herr G. Lacombe schrieb mir von einem Druckfehler des letzten Abzuges, den auch ich mir notiert hatte — doch weiß ich nicht ob ich ihn in dem an die Protats zurückgeschickten Exemplare angegeben habe. Muß der Druckfehler am Schlusse ~~[illegible]~~ verbessert werden, so nicht: (hezur au lieu de (hezur, sondern (hezur. Es war noch einiges kleinere im letzten Abzug zu korrigieren: ein Ag für Äg u.a., auch die Zeilenabteilung 281, 17/18 in Ordnung zu bringen ~~[illegible]~~ dass die [ ] Mächtigen). — Tausend Dank für alle ~~[illegible]~~ die Mühen welche dieser Artikel veranlasst hat! — Mit herzl. gruß Ihr H Sch.

gekommen sind: die Berliner Akad. d. W. hat mich zu ihrem auswärtigen Mitglied (= associé étranger beim Institut de France) gewählt. Die Zahl solcher ausw. M. M. ist sehr gering; jetzt waren es nur 9.

In größter Eile mit herzlichstem Gruß

Ihr erg

H Sch.

Herrn Lacombe werde ich demnächst mit bestem Danke seine Auszüge aus d'Abbadie nach Paris zurückstenden.

Tagen geschrieben, um mich um Zusendung der letzten Bandes des R B zu bitten; er wünschte sich über einiges Formale zu unterrichten. Ich vermute, ~~es dass~~ er meint damit das typographische der Titel für die einzelnen Beiträge; hier ist die Mannigfaltigkeit bisher eine sehr grosse, auch mir nicht ganz verständliche gewesen. Aber minima non curat praetor.

Ich habe in diesen Tagen eine grosse Auszeichnung erfahren, von der ich Ihnen Kenntnis gebe weil möglicherweise meine baskologischen Studien dabei mit in Rechnung

Graz, 13. 10. '12

An die Herren J. de Vreese und G. Lacombe

Liebe und sehr geehrte Freunde,

Eben erhalte ich von den Rotats einen Abzug von meinem Aufsatz mit Titelblatt; auf diesem sind zwei Druckfehler Baschkisch für Baskisch und 29. Oktober statt 26. Ich werde das ganze noch einmal aufmerksam durchsehen und heute noch an die Druckerei senden. Die ~~zuerst~~ Paginierung 267, 268 ....., welche durch (1), 2 ..... ersetzt wird, was doch ~~auch ohne dies~~ jedenfalls nötig wird, müßte es denn nicht 467, 468 usw. heißen?

Karras hat mir in diesen

Was mir Herr Lacombe schrieb, würde ich es für empfehlenswert halten, wenn es nicht zu beschwerlich sein sollte, auf irgend einem kleineren Gebiete — das Sie auswählen müßten — alle Ortschaften durchzunehmen und auch die minimalen Abweichungen zu verzeichnen. Nur als eine Art Probe!

Mit besten Wünschen und Grüßen

Ihr ganz ergebener

H. Schubart

bitte darin eine Änderung ein, so müßte auch das einige Mal vorkommende Zitat S. 104 geändert werden.

Ich habe mir – vielleicht im Widerspruch zu einer früher getanen Äußerung – erlaubt, die Redaktion um endgültigen Abschluß der Korrektur zu ersuchen weil es nicht unmöglich wäre daß ich eine kleine Reise unternehme. Übrigens würde ich sie in diesem Falle sofort benachrichtigen; bis dahin bitte ich mir hierher zu schreiben.

Höchst gespannt bin ich von Ihren ersten Ergebnissen in der sprachgeographischen Angelegenheit zu vernehmen: Nachdem

Graz 1 Okt. 1912

Der gegenwärtig im Raume
vereinten Redaktion (Revue Basque (RIEV)
begrüße ich wärmstens und
lege ihr die Revision meines Auf-
satzes zur meth. Erf. aus Herz. Ich
sende ihr und den Gebrüdern Grotat
zwei völlig übereinstimmende
Korrekturen. Leider mußte ich —
im Interese der Klarheit und Rich-
tigkeit — einige größere Verbesserungen
vornehmen, so S. 107. ff, 111 vor Allem aber
S. 115. Ich hoffe daß diese Seite nicht
mißrät, und besonders auch daß — was
so leicht geschieht — nicht bei der
Richtigstellung der Druckfehler neue
Druckfehler entstehen. Wie es sich
mit den Seitenzahlen S. 101 ff. ver-
hält, diese haben doch nicht
weiß ich nicht; aus Band VI?

Grazer Universitäts-Bibliothek. I. 51966

Oktav. Höhe: 11,9 } der Blätter, } 9,7 / 5,3 } des bedruckten Raumes*.
Breite: 7,5 }

*) dabei ist bei H. von der Ueberschrift und der Bogenzählung, sowie der vorangenommenen Wörter oder Silben, endlich von dem was von den Buchstaben über oder unter die Zeilen hervorragt, bei B. von den Marginalien abgesehen. Gemessen ist die volle Seite des regelmässigen Druckes zu 30 Zeilen

S. 1024

Titel:

LE
NOVVEAV
TESTAMENT
DE NOSTRE
Seigneur
IESVS CHRIST.



Druckm.: ~~Quod tibi fi~~ QVOD TIBI FIERI NON VIS ALTERI NE FECERIS

A LYON,
PAR IEAN DE TOVRNES
IMPRIMEVR DV ROY.

M.D. LXXXIII.

S. 3. enthält Inhaltsangabe (Les noms des Liures du Nouueau Testament)
S. 4 LE S. EVANGILE | DE IESVS CHRIST. | SELON | S. MATTHIEV. Bild der Evangelisten
Das Buch enthält zahlreiche Abbildungen.
S. 1024 schliesst mit Apocalypse XXII, 21. Angehängt ist eine Karte des heiligen Landes

G. 6 Mai 98

Verehrter Herr,

Anbei zunächst eine Beschreibung von I. 51966; sagen Sie mir über welche Punkte Sie noch Auskunft wünschen. Die Vignette, welche zwei mit den Köpfen ineinander verbissene Schlangen darstellt, habe ich nur angedeutet, ich kann sie durchpausen wenn Sie es wünschen.

II. 54059. 1) Der Titel stimmt mit Ihrer Beschreibung 2). Das N.T hat keinen Blatt besondern Titel 3) der Index hat 15 (nicht 13) ungezählte Blätter.

III. 54771. ~~hat 216~~ die Apocalypse endet auf S. 216 (nicht 260).

In weiteren Diensten gern erbötig – ich werde auch auf der Ivanneumsbibliothek mich nach Frauen-Bibeln jener Zeit umschauen.

Die umstehende ~~Abschrift~~ Beschreibung war schon vor einigen Tagen angefertigt worden, ist aus Versehen liegen geblieben. In grösster Eile

b. gr. Mr g. e.

H. S.

Druckfehler hineingesetzt worden, eine 3 für eine 1.

Mit der Bitte mich Ihrer Frau Gemahlin zu empfehlen, und dem: nächst wieder einmal von sich hören zu lassen, verbleibe ich

Ihr ganz ergebener

J. Schuchardt

Summarien und Parallelen, der Text ist ja meistens derselbe, nicht durchweg. So bietet 1563 gegen 1562 und 1561 z. B. Ev. Joh. VI, 27 Car le Pere, asçauoir Dieu (die beiden letzten Worte hinzugefügt). Einen eigenthümlichen Fehler hat der berskische Text Ev. Joh. XII, 40 senda eztitzadan, wo das ez zu viel ist; Entsprechendes kommt doch nicht in irgend einer französischen Ausgabe vor?

Der Druck ist bis fol. 200 gediehen; in einem der letzten Bogen ist uns von der Druckerei ein schöner

Bibliothek mir ein Verzeichniss
der dort befindlichen ältesten
französischen Bibeln (bes. N. T.)
anfertigen lassen, das ich
Ihnen hiermit übersende.
Zu weiterer Aushunft
bin ich gern bereit. In Gotha
habe ich mich selbst mit
dieser franz. N. T. vor 1571
etwas beschäftigt, zum Theil
allein, zum Theil mit
Lindemann, der einen
Nachmittag in Gotha
zubrachte. Wir hätten
gern genau festgestellt
welche Bibelausgaben
Ferrarius benutzt hat.
Es handelt sich um die

Graz, 30 April 1898

Verehrter Herr,

Ich bin erst seit wenigen Tagen wieder in Graz, und habe sofort festgestellt, dass der Vorstand der Universitäts-Bibliothek keinen Brief von Ihnen erhalten hat. Vielleicht ist ein solcher bei der Joanneums-Bibliothek eingelangt; ich werde mich beim Vorstand, der mein spezieller Freund ist erkundigen.

Heute habe ich von einem Beamten der ~~dort~~ Universität

früheres, bestätigt gefunden, dass selbst die angestrengteste Aufmerksamkeit das Übersehen von Druckfehlern nicht gänzlich verhindert. Dodgson ist natürlich sehr verstimmt dass er bei „seinem“ Lecarragne die Hand nicht mit im Spiele hat; da er von mir privatim erfahren hat, dass wir die Druckfehler L.'s wiedergeben, so hat er, ohne weiter über unsern Plan unterrichtet zu sein, an die Wiener Akademie eine verrückte Karte geschrieben welche mit den Worten schliesst: „Reverence for Leicarraga, for the Basque language, for the New Testament, for scientific truth & for posterity compels me to implore your honoured Academy not to permit this disastrous plan.“ Ich habe darauf hin endgültig — und es ist das für mich eine wahre Erleichterung gewesen — mit ihm gebrochen; nun schreibt er mir einen Brief um den andern, worin er Hattschläge, Drohungen, Indiskretionen, Alles modo Dodgsoniano durcheinander mengt; u. A. befiehlt er mir an es will alle Personen auffordern „to efface your name in my printed writings as false to me and to Basque“ (!)

Ich hoffe dass Sie und Ihre Frau Gemahlin sich bei guter Gesundheit befinden und bin in dankbarer Erinnerung an Ihre schöne Citronenvilla

Ihr ganz ergebener

H. Schuchardt

das Ihnen unter Kreuzband zugehende Exemplar belehren wird, drucken wir das Original Seite für Seite, Zeile für Zeile, Buchstaben für Buchstaben, ja Punkt für Punkt ab. Es ist das eine sehr mühsame Arbeit, und ich bin in Bezug auf deren Fortgang nicht ohne Sorge. Pfarrer L. korrigirt, ich revidire. er hat das Stuttgarter Exemplar, ich das Leipziger. Das letztere hat mir der Bibliothekar nicht ohne Widerstreben ausgeliefert, und ich fürchte immer dass er es mir plötzlich wieder abfordert; dann bin ich in grösster Verlegenheit. Denn vier Augen müssten den Druck lesen; und wenn zwei müssen — aus Rücksicht für die Akademie — dabei sein. Ich habe bei dieser Gelegenheit, wie schon bei

Wissenschaften 1500 Gulden behufs Neudrucks des N. T. und der sonstigen Schriften von Ligarragne erhalten; und, wenn auch diese Summe nicht ganz ausreichen wird, so bin ich doch nun in Stand gesetzt mit Herrn Pfarrer Leuschmann das Unternehmen zu beginnen. Wir haben schon einige Bogen fertig; von dem ersten habe ich mir drei Exemplare extra liefern lassen, um Ihnen sowie Vinson je eines vorlegen zu können, da Sie beide unsere Vorgänger gewesen sind. Ich hoffe, Sie werden es nicht übel nehmen dass ich nun auch Ihrer schönen und genauen Ausgabe des Matthäusevangeliums Konkurrenz machen muss. Wie Sie

Graz 5 Dez 97.

Verehrter Herr,

Ich habe mich schon seit langer Zeit darnach gesehnt wieder einmal von Ihnen Nachricht zu erhalten; aber, selbst von manchem überflüssigen Briefe belästigt, will ich nicht Andre in gleicher Weise belästigen.

Nun bietet sich mir aber wieder eine Gelegenheit Ihnen zu schreiben. Ich habe in diesem Sommer von unserer Akademie der

gael Mawer o ychwanegvadau
a gwelladau i fy erthygl,
a gallasion wneuthur y
cwbl a'r newyd. Yr wyf wedi
cael llythyr odiwrth J. Rhys,
ei fod az fyned i Gernyw a
Dyfneint i edrych hen fedfeini
yr hen Gymry. — Ef allai
a fonaf bethau ereill Celtaid
i chwi ryw bryd.

Yr eidoch
yn diffuant
Hugo Schuchardt

Halle 29.7.75.

Anwyl Syr!

Diolch yn fawr i chwi am eich cyfarwyδiadau ac am y farn δa syδ genych chwychwi gyda golwg ar fy ysgrifen. Cewch wneuthur o honi fel ag ymδengys i chwi yn δa; os mynwch, bwrwch hi i'r tan. Nis carwn mewn un moδ δychwelyd at waith a adawswn; pan yn Nghymru, dygwyδasai i mi

le pays basque des personnes capables et en même temps disposées à vous donner des renseignements au fond très simples sur le basque!

Pourquoi les Basques écrivent-ils caseta pour gazette? Le son de l'S et Z fr. devrait maintenant toujours être représenté par Z en basque.

Je crois avoir trouvé que les mots commençant par A sont aussi d'origine étrangère. Quant à K, ~~j'ai~~ je trouve des mots qui semblent être vraiment basques, comme Khendu, ôter, Khe fumée.

Dans mon article sur p il y a quelques fautes typographiques (trilingue au lieu de trilingüe — Goyetche j'ai pensé à M. Pierre — au lieu de Goyhetche; et même ce qui est dit sur les significations cis- et transpyrénéennes de gozo, je l'avais corrigé dans la dernière épreuve, mais on n'y a pas fait attention.)

Bien à vous P. Schuchardt

le Trésor de 1642 de Vienne?
Comment savez vous que
c'est une réimpression de Voltaire?
~~Si j'ai bon~~ Quand vous
écriviez votre notice biblio-
graphique, vous n'en étiez pas
encore sûr.

La philippique contre
M Berdoly que vous m'avez
envoyée, est écrite dans un
bas-navarrais bien nourri.
Moi aussi j'ai un peu en
groppe M B. La comtesse
Chambrun que j'ai connue
à Nice, m'avait donnée une
recommendation pour son
cousin M. Gaston Paraige à
Orthez; celui-ci me recommanda
à M Berdoly. Je ne le trouvai
pas chez lui à son château
près de Saint Palaye; je lui
écrivis, mais il ne daigna
pas de prendre notice
de mon existence. Comme
il est difficile de trouver dans

à dire quelques généralités sur les basques et le basque, je vous fais un peu d'opposition. Vous êtes un homme équitable et vous ne m'en voudrez pas. Ce ne sont pas les étymologies de Humboldt qui m'éblouissent, mais des arguments d'un ordre bien différent (surtout le parallélisme qui existe entre la phonétique basque et espagnole) lesquels me paraissent avoir assez de poids. Je vous enverrai l'article en question aussitôt qu'il sera imprimé en me recommandant d'avance à votre indulgence.

Je continuerai mes recherches sur les livres basques se trouvant dans les bibliothèques allemandes; et je vous ferai avoir la copie complète des ~~lettres~~ des deux livres de la bibliothèque de Berlin.

Est-ce que vous avez un

assez de mauvaises et ce
qui me choque surtout,
c'est qu'il traite assez
cavalièrement les "lois phone-
tiques", dont il affiche pourtant
un grand respect et qu'il pre-
tend même d'avoir découvertes
pour le basque. Selon moi,
il n'est pas phonologue du
tout.

Quel dommage que vous
n'ayez pas réuni, résumé,
~~tout ce~~ complété vos recherches
sur la langue basque ~~dans~~
sous forme d'une grammaire
ou d'un ouvrage d'un plan
plus vaste. J'ai lu presque
tout ce que vous avez écrit
là-dessus et je ne saurais
qu'un seul point ~~d'une~~ vraiment
important à l'égard duquel
il me n'est pas possible de
me ranger à votre opinion. C'est
la théorie ibérienne. Aussi dans
un petit article critique où j'ai ~~[illegible]~~

celle de M. van Eys en tant qu'il réduit les formes transitives avec le régime indirect à cruan, ni la vôtre en tant qu'il s'agit d'expliquer dut etc. par ukhan. Je ne me rappelle pas pour le moment, n'ayant pas avec moi mes notes comment vous expliquez les formes daro-, derau-, drau-, dau- etc, qui à coup sûr présentent des difficultés sérieuses.

La lecture des travaux de M. van Eys ne me donne pas un plaisir très pur; je ne parle pas de son engouement pour tout ce qui est de lui, et de son mépris pour les assertions des autres, mais la manière dont il raisonne, dont il développe ses théories, ne me paraît pas assez concise, assez claire, assez habile. Il s'embrouille facilement. À côté de bonnes choses il y en a

(Gaidoz-i !)

42

Montreux, Pension Vivinand
30 mars 1888

Cher Monsieur,

Je vous réponds d'ici, où je resterai encore deux semaines.

Il est bien flatteux pour moi que vous me demandiez ce que je pense des différentes théories qu'on a émises sur le verbe basque. Je suis encore assez loin d'être bien orienté dans ce labyrinthe qui s'appelle la conjugaison basque; mais il va sans dire que même comme novice on ne peut pas résister à la tentation d'avoir sa propre opinion, et je pousserai la hardiesse jusqu'à publier dans la suite de mon Romano-baskisches mes idées sur quelques points dont ont les basquisants se sont occupés de préférence. En attendant je vous dirai que je n'accepte nullement la théorie du Prince Bonaparte (au = pronom démonstratif), ni

le reste de la série ; mais si
il y a pas moyen, c'est-à-dire
les moyens nous font défaut.
M. Webster m'écrit que vous
avez fait un article sur
les Basques pour la Grande
Encyclopédie ; est-ce qu'on
pourrait l'avoir séparément ?
Vous comprenez que je ne
suis pas en état de m'acheter
toute l'Encyclopédie pour cela.
Quant aux livres, c'est
à dire grand dont ce qui a paru
séparément, je peux acqué-
rir presque tous ce qui
m'intéresse ; et le reste,
je le pourrai emprunter
des grandes bibliothèques
de l'Autriche et de l'Alle-
magne (même la première
édition d'Axular !).

Bien à vous

Hugo Schuchardt

à part de votre discours au Congrès des américanistes sur le Basque et les langues américaines. Je n'ai pas pu avoir de maison. Je suis bien embarrassé pour me procurer tout ce qui a paru dans des périodiques ou des recueils. Comme je vous ai dit déjà, notre bibliothèque universitaire ne possède de votre Revue que depuis 1881; je voudrais donc demander les volumes antérieurs à la bibliothèque de Munich, mais je ne suis pas bien sûr de les avoir, en général on ne prête pas des périodiques comme ça. Je voudrais bien faire acheter à notre bibliothèque

9 feuilles qui ne ~~portent pas de numéros~~ sont pas paginées.

× p. 1.2. Erregueren Privilegiva

× p. 3-10 Bayonaco Jaun Aphez. picuaren manamendua

× p. ~~9-16~~ 11-18 Abisuac Catichimaren nugui equiteco seguitu behar direnac.

puis p. 1-456. Le catéchisme

p. 456. Akhabança

p. 457-462. Prières en latin

p. 463. 464 manque

p. 465-466 Demandes et réponses en latin

La fin manque.

Je profite de cette occasion pour vous demander si vous n'avez pas un tirage

(Gaidoz-i ?)

41

Graz 30 oct 1887

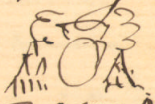
rép. le 11 nov.

Monsieur et très-honoré collègue

M. Webster me dit que vous admettez ad avoir une copie du catéchisme basque, que je possède, quoiqu'il ne soit pas de 1721. La voici.

BAYONACO
DIOCESACO
BI-GARREN
CATICHIMA,
LEHENBICICO COMUNIONEA
equitera preparatcen diren Haurrençat.
P. GUILLAUME DE LAVIEUXVILLE
Bayonaco Jaun Aphezpicuaren manuz imprimatua.
Haren Diocesan hau choilqui irakhasteco.

dic? en deux lignes



BAYONAN,
P. FAUVET, Erregueren eta Jaun Aphezpicuaren Imprimatçailea baithan,
Ca... elletaco aldean.
M. DCC. XXXIII.

253. Cé pas tout lé jou Magrite allé Léogane, que li porté bon sirop.

593. Maringoin té besoin vent pou li té allé la Gonâve.

594. Moune gé borgne qui apé allé Jacmel, comin li gangnin moune qui apé conduit li.

678. Toute l'Eglise cé t'Eglise; main St. Joseph coupée yo toutes.

717. Haïtien nan bouche, pas empêché ou étrangé sous papié.

[860. Haïti sans soldat pas vaut arien. — Selon moi, ce n'est pas un proverbe.]

Je n'ai rien trouvé qui ait rapport aux Français mais je ne vous parle de rien. Il n'a été impossible jusqu'à présent d'examiner un à un ces proverbes qui ne sont pas trop faciles à comprendre.

J'ai encore à vous remercier de votre belle étude où vous rapprochez des contumes de l'Afrique à des contumes de l'ancienne Europe. Sans connaître sans doute les ouvrages de M. A. Bastian où il y a une foule de ces rapprochements mais dans une confusion sans pareille, dépourvue de toute critique.

En m'encourageant à m'occuper du folklore, vous me reprochez, à moi comme

(Gaidoz ?)

40

Gran. le 5 juillet
1883.

Mon cher Monsieur,

Le sens du proverbe de Tobago (ce n'est pas imprimé)
et celui-ci : "Quand un homme ivre
mort va à la maison, il fait un
tel détour autour de la Martinique
que même St Kitts lui fait place." Vous
voyez bien qu'il n'y a rien ici qui
caractérise une localité française en
quelque manière que ce soit. Ce sera
le cas de presque tous les proverbes
créoles où on puisse trouver un nom
de lieu ; à mon avis, ils n'entrent pas
dans le cadre de votre collection. Du
reste je n'ai rien trouvé de cette
sorte dans les proverbes de la Jamaïque
ni dans ceux de Haïti p. p. Bigelow ;
dans le Recueil de J. J. Audain (sans commentaire)
il y en a quelques-uns :

et quelque idiome mixte
doit exister à Pondichéry :
J'ai l'intention de me faire
une bibliothèque créole et de
me faire fournir des notices
de toutes les parties du
monde où on parle créole.
Naturellement c'est un
affaire d'un ou de deux ans.
Connaissez-vous :

Grégoire Über die Litteratur
der Neger. Aus dem
Franz. Tübingen 1809
(216 p.)? qu'est que c'est ça?

Comme à l'ordinaire
j'écris en hâte.

Νιάη Ιεαν.

Yr eidoch
yn diffuant

H. S.

Ayez la bonté de m'écrire bientôt
quelques lignes. Merci de votre
dernière lettre!

quant au créole hollandais et au créole anglais. Vous citez (p. 168) Frédéric Thomas, Adresse des Pauvres à Monseigneur Scaccapietra; c'est H. L. Tobity .... Spaccapietra qu'il faut lire. Les Bambous de 1869 je les possède moi-même. Il y a dix ans que je m'occupais des études créoles; mais faute des matériaux nécessaires je les abandonnai. Maintenant, à l'occasion du travail de M. Coelho, je pense traiter ce sujet, moi aussi. Savez-vous qui écrira dans la Romania sur la brochure de M. Coelho? Lauriez-vous m'indiquer dans les colonies françaises quelques personnes qui voudraient répondre à certaines questions sur le créole*? Par exemple on parle créole-français à Cayenne;

*) Des librairies à Haïti, S. Domingo etc?

il doit se sentir flatté. Est-ce que vous savez que cette expression a pour auteur un confrère en celticis, M. Henri Leo qui l'employa en parlant de Napoléon III, dans un sens plutôt bienveillant? Quant à mes études irlandaises, je me trouve très embarassé; je ne puis me procurer les livres dont j'ai besoin, principalement des textes en n. irl. "Vergriffen" me disent les libraires. Je viens de lire le Fóruigheacht Dhiarmuda agus Ghráinne; mais c'est un langage archaïque et il me faut des exemples de l'idiome que le peuple parle aujourd'hui.

Votre notes additionelles à la bibliographie créole de M. A. Coelho m'ont été très utiles. Je pourrais les augmenter considérablement, principalement

(Gaidoz-i ?)

39

Gray 23 nov. 1881.

Cher Monsieur,

Je viens de lire l'article de M. Arbois de Jubainville+ sur les Études celtiques de H. Zimmer et je vous prie de l'en féliciter de ma part, mais vivement, comme savant et comme homme : Moi, je me suis borné à donner une petite note dans le Centralblatt qui ne s'adresse qu'à l'enfant sans éducation. Pour parler sincèrement, je crois, que la bassesse du caractère entre plus dans les procédés de M. Zimmer que la manque d'éducation ~~du caractère~~. Si vous le comparez au Hecht im Karpfenteich,

+ dont je ne sais pas l'adresse

V. H. Über Kath. Autonomie kann ich Ihnen augenblicklich keine Auskunft geben; es ist das fast eine stehende Rubrik in meiner magyarischen Zeitung, aber ich lese dergleichen geflissentlich nicht. Ich interessire mich für so viele Dinge dass es, im Interesse geistiger Gesundheit mir geboten scheint, mich für gewisse andre gar nicht zu interessiren. – Ich lasse Ihnen unter Kreuzband eine Brochüre zugehen, die Ihre Aufmerksamkeit verdient: „Die Slavisirung der Bukovina" – bisher hatten wir Schmerzensschreie der Polen über die Russen, der Ruthenen über die Polen, dazu kommen nun solche der Rumänen über die Ruthenen. Wenn die S. 38 mitgetheilten polnischen Ansichten sich einiger Verbreitung erfreuen, dann sind die Vorbeugungsmassregeln der Deutschen doch nicht ganz ungerechtfertigt. – Können Sie mir die Nummer des Figaro (etwa vom 18.19.20 d. M.) angeben oder etwa gar selbst zusenden, in der das Gespräch ~~eines~~ von Huret mit einem Engländer mitgetheilt ist der die Minderwerthigkeit der Deutschen ausführlich und nachdrücklich darthut?

Ihr b. Gr. Ihrer

[illegible]

38

Correspondenz-Karte.

Nur für die Adresse.

M. Henri Jaidoz

in Paris

rue Servandoni, 22

P.H. Ich danke bestens, bedauere nur dass Sie die Deutsche Kultur haben stehen lassen; denn, wie ich Ihnen schon gesagt habe, besteht für uns jene Identität von Kultur und Civilisation, die Sie ohne Weiteres annehmen, nicht. Sie könnten in jenem Zusammenhang auch setzen: Deutscher Wesen, und die Deutschen sind — ob das nun Chauvinismus ist oder nicht ~~[illegible]~~ weiss ich nicht — der Ansicht dass sie reinlicher, ordentlicher, solider sind als die Polen, dass diese sich bisher in politischer Hinsicht als unfähig und kraftlos, für ihre Nachbarn verderbenbringend erwiesen haben.[1] — S. 483 scheint mir wäre eine Umstellung nöthig gewesen: une langue universelle se trouve en contact avec une langue régionale (— c'est le cas du français etc.). — Zwei Bücher habe ich mir kürzlich angeschafft, die sehr beachtenswerth sind. R. von Herrnritt (jurist. Privatdocent) Nationalität und Recht nach der österreichischen und ausländischen Gesetzgebung: 148 S. und Canonicus Wenzel Trind Das sprachliche und sprachlich-nationale Recht. — Unter Kreuzband das Gewünschte u.A. — Ich stehe auf dem Sprunge nach Herkulesbad.

M. 6 Gr Mr H Tch.

1) Von einer Expansionspolitik der Slawen nach Westen kann jetzt mit weit besserem Rechte geredet werden als von einer solchen der Deutschen nach Osten.

37

Correspondenz-K







Nur für die Adresse

M. Henri Gaidoz

in Paris

22, rue Servandoni

Aber, v. H., ich habe Ihnen ja gesagt dass der Vortrag von Lamanski (es ist übrigens nicht der in dem Ihnen geschickten Ausschnitt, näher bezeichnete, sondern ein andrer Lamanski der gerade als Slawophile bekannt ist und wegen seiner Ansichten über unsern Sprachkampf schon vor Jahren von dem Jungtschechen Grégr bekämpft wurde) erst ganz kürzlich gehalten worden ist. Ich frug hier in der Geographischen Anstalt von Perthes nach; sie bekommen das betreffende Heft der Geogr. Ges. in Petersburg vielleicht erst in einem Vierteljahr. — Lesen Sie doch wenn Sie Zeit haben Nietzsche, nicht wegen seines wundervollen Stils, in dem er alle Deutschen hinter sich lässt, auch nicht wegen der Tiefe und des Reichthums seiner Gedanken im Allgemeinen, sondern wegen seiner Äusserungen über Nationalität u. s. w. (es ist „übernationaler" Europäer). — Ich sehe dass G. M. wirklich das drapeau bei der Rep. ch. für das Wesentliche hält (also gerade Etwas was wir schliesslich mit den uncivilirtesten Stämmen gemeinsam haben); est-ce que le ridicule ne tue plus chez vous? — Ich werde wahrscheinlich — da es meiner Mama, Gottlob, nicht schlimmer geht (wenn auch keine Hoffnung auf wirkliche Genesung ist) — in einigen Tagen, Ende des Monats nach Graz zurückkehren; augenblicklich bin ich auch indisponirt, beide u. A. seit 8 Tagen an starkem Kopfdruck der ein Seitenstück zu Ihrer Migräne bildet.

Mit besten Grüssen Ihr H. Sch.



Deutsche Reichspost

Postkarte



36

M. Henri Gaidoz

29

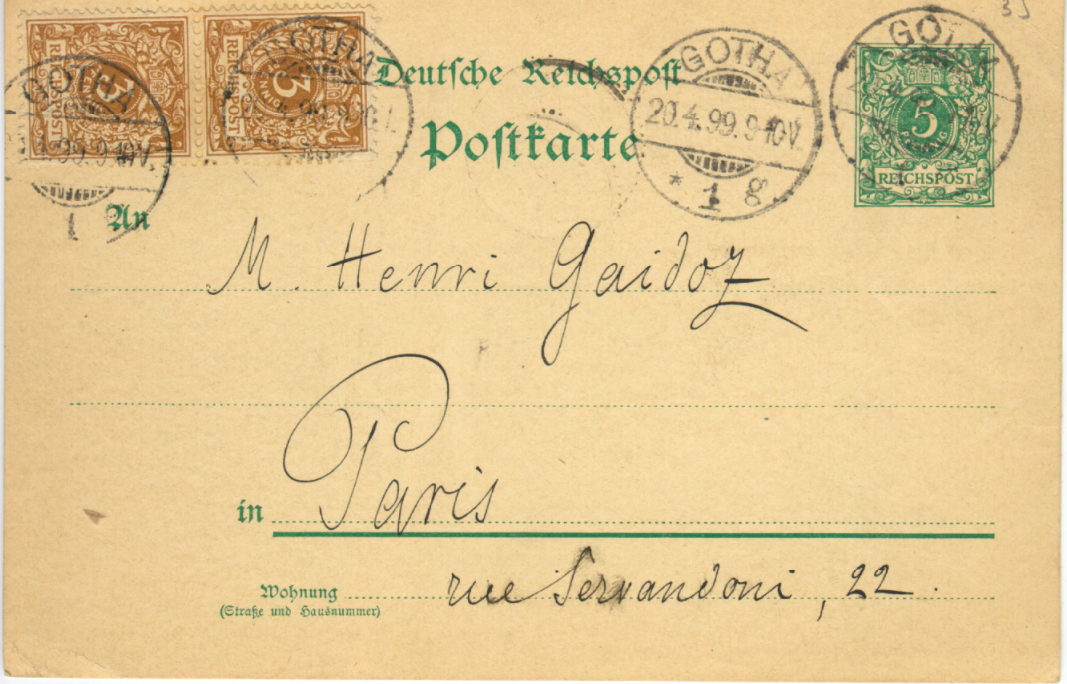
in Paris

Wohnung 22, rue Servandoni
(Straße und Hausnummer)

V. H. Nicht die Idee aber die Form, in der sie auftritt, wird ihrer Propaganda in Deutschland hinderlich sein. (Gaston Mochs) Ich rede gar nicht von der Kinderei jetzt ein Banner für die Rep. Rh. auszusinnen und abbilden zu lassen; bei den Franzosen selbst verdirbt ja oft eine solche Aeusserlichkeit den Geschmack an einer guten Sache. Aber man wird allen Nachdruck auf die Erledigung der Vorfragen legen. Man wird z. B. sagen; ein traité permanent bedeute heutzutage gar nichts, wo so viele traités permanents gebrochen worden sind. Wer soll die Bürgschaft für die Einhaltung dieses Vertrags übernehmen? Europa? Nun, dann müsste erst das europäische "Concert" auf feste Füsse gestellt werden, da müssten ganz andere Revisionen vorher erledigt werden. Dass aber die einfache Versicherung des einen Contrahenten dem andern genügen müsse, das ist ganz ausgeschlossen. Kaum dass im Privatleben in Sachen von ungeheurer Wichtigkeit dem Ehrenwort des Individuums vertraut wird. Das Individuum kann als etwas in sich Gleiches vorausgesetzt werden; eine Nation nicht. Und das ist eben der Kardinalpunkt: Wie sehr man in Deutschland die Fr. als Kulturvolk schätzt, ~~das~~ Misstrauen gegen sie in politischer Hinsicht ist ausserordentlich. ~~Und~~ Man wird auf die Instabilität der Fr. hinweisen, voran wird Napoléon und Boulanger citiren, man wird sagen die eine Generation werde ~~keine~~ sich nicht an die Verbindlichkeiten kehren die eine andere eingegangen ist, man wird besonders auf die unselige Angelegenheit der letzten Jahre hinweisen. Ich höre die vernünftigsten, die unchauvinistischsten meiner Landsleute: „Ja, wenn alle Franzosen wie H. Gaidoz, G. Paris u. s. w. dächten, dann ..... aber sind nicht die Deroulèdes, die Rochefort u. s. w. in der Majorität?" – Den Gegenstand des Lam.'s Vortrag in der Petersb. Geogr. Ges. habe ich nicht angegeben gefunden, auch nicht das Datum (es war aber vor ganz Kurzem); das Citat daraus – ein sehr langes – lief durch die deutschen Zeitungen, ich will sehen ob ich irgend eine bezügliche Zeitungsnummer auftreibe.

Herzlich grüssend Ihr H. Sch.

35



Deutsche Reichspost

Postkarte

GOTHA 20.4.99.9-10V. 1 g

GOTHA 5 REICHSPOST

An

M. Henri Gaidoz

in Paris

Wohnung (Straße und Hausnummer) rue Servandoni, 22.

V. H. Die von mir beanstandete Stelle in Ihrem Schreiben an der Pensée flane, war mir anfangs — ich gestehe es offen — fort entgangen, indem ich eilligst Ihren wesentlichen Ausführungen zustrebte. Nachher aber fiel es mir um so unangenehmer auf dass in einem so wahnsinnig germanophoben Blatt gerade die Deutschen als Schuldenbock für eine ganz allgemeine Erscheinung ausgewählt worden sind. Jede Nation betrachtet die Assimilation einer andern ihrer Herrschaft unterworfenen als Kulturaufgabe, wollen Sie dafür aber durchaus ein bestimmtes Exempel vorführen, so ist, ich wiederhole es, das der Magyaren ein weit passenderes, die ja auch deutsche Kultur durch magyarische ersetzen wollen — während an der Überlegenheit der deutschen Kultur über die polnische, oder anders geartet, an der gründlichen Verbreitung der Civilisation bei den Deutschen als bei den Polen doch nicht gezweifelt werden kann. Warum mir so viel an der Beseitigung jener Parenthese liegt? Weil ich sonst in einem Schriftstück das ich plane und wo von den verschiedenen Kulturen die Rede sein wird, selbst zu einer Parenthese veranlasst sein würde. Mit besten Grüssen Ihr H. St.

34

Deutsche Reichspost

Postkarte





An M. Henri Gaidoz

in Paris

Wohnung (Straße und Hausnummer) rue Servandoni, 22.

V. H. Bezüglich des von Ihnen beabsichtigten Zusatzes habe ich nur zu bemerken, dass mir der ganze Satz nicht zu passen scheint der doch eine Erläuterung zu den Worten des Kroaten bilden soll. Hier tadeln Sie ja die Ausdrucksweise und nicht das Thatsächliche. Warum wollen Sie denn gerade dich auf den deutschen Chauvinismus gegen die Polen beziehen und nicht auf den magyarischen gegen die Rumänen den russischen gegen die Finnen u. s. w.? — überall ist von der betreffenden Kultur die Rede; wenn sie von deutscher Kultur (in kursiver Schrift!) reden, so muss man meinen dass die Deutschen sich da irgend eines Besonderen schuldig gemacht haben, was doch gar nicht der Fall ist. Warum wollen Sie nicht die Worte: "Cela me rappelle .... Deutsche Cultur" nicht einfach unterdrücken?*) Diese ganze Parenthese scheint darauf zu beruhen dass culture im Französischen nicht gleichem Gebrauchsumfang hat wie im Deutschen und andern Sprachen. — Als Curiosum müssen die Äusserungen eines Vollblutrussen, W. J. Lamanski, in einem Vortrag in der kais. geogr. Gesellschaft zu Petersburg betrachtet werden, der nachdrücklich gegen die „Gleichberechtigungs"bestrebungen der Tschechen „eines kleinen und noch keineswegs hoch civilisirten Volkes" mit einer „der Welt fast unbekannten Sprache" und zu Gunsten der deutschen Sprache auftritt. Was wohl der ehrenwerthe Takić dazu sagen wird?

Mit besten Grüssen

Ihr H. Sch.

*) Cela me rappelle les journaux magyars où ton parle sans cesse de la magyar kultura dont on se prévale pour vouloir magyariser 3 millions de roumains — — das würde weit weniger unbillig sein



Deutsche Reichspost

Postkarte





An M. Henri Gaidoz

in Paris

Wohnung (Straße und Hausnummer) 22, rue Servandoni.

dergleichen versteht], von deutschem Gemüth, von deutscher Treue [im Gegensatz zu wälscher Tücke] u. s. w.]

Ich bin sehr gespannt auf die Erwiderung von D. Politeo; aber ich glaube dass eine wirkliche Diskussion mit diesen Leuten unmöglich ist. Welch ein Gedanke die slawischen Benennungen für die italienischen im Französische einschmuggeln zu wollen (Rieka für Fiume, Pula für Pola usw.)! Jakić scheint von Triest aus, um die Vorstellung zu erwecken dass das eine wesentlich slawische Stadt sei, um Postkarten mit kroatischem Beidruck zu versenden. Ob übrigens die Laibacher zufrieden sein werden, mit zu Kroatien gerechnet zu werden, das möchte ich doch bezweifeln.

Wegen bouille und thie brauchen Sie sich nicht zu beunruhigen; es fiel mir nur ganz beiläufig ein — vielleicht zufolge des Assoziationsgesetzes per antithesim. Man möchte doch sich von Zeit zu Zeit aus diesen Sprachenkämpfen flüchten; auch schien es mir dass die Spindel im Folklore eine genügende Rolle spiele, um etwa an eine Vertrautheit mit ihren verschiedenen Formen denken zu lassen.

Herzlichst grüssend

Ihr

Adm.

Siebleberstrasse ist benannt nach dem benachbarten Dorf Siebleben (vgl. Emleben, Molschleben, Pentleben, Walschleben u. s. w.).

Sie die Verbindung dieser Worte als chauvinistisch ansehen. Das ist aber durchaus nicht der Fall. Wir sprechen ebenso von französischer Kultur, von italienischer Kultur u. s. w.; K. Hillebrand hat seiner Zeit behauptet, die Deutschen besässen noch keine einheitliche Kultur, im Vergleich zu Franzosen und Engländern. In dem eben mir zugekommenen Heft der Liga Română wird für die Rumänen eine nationale Kultur verlangt, es genüge nicht „a înțelege bine a cultura franceză, representatii teatrale francere, ziare franceze etc". Das stimmt ja etwa zu ihrem „ensemble de moeurs, d'usages et de manière d'être plus ou moins civilisées" nur dass das letztere Wort zu beseitigen oder zu ersetzen wäre; es lassen sich verschiedene gleichwerthige nationale Kulturen denken, die Civilisation ist eine und lässt nur Gradunterschiede zu. Kultur und Civilisation werden von Ihnen entweder identifizirt oder doch miteinander vermengt; bei mir wenigstens lassen Ihre Äussernngen eine ziemliche Unklarheit zurück. Das natürlich läugne ich nicht dass von deutscher Kultur in chauvinistischem Sinne gesprochen wird ebenso wie von deutscher Wissenschaft [hier scheint mir das ethnische Epitheton an sich unzulässig, falls man nicht darunter das wissenschaftliche Leben Deutschlands oder

ein Pfarrer magyarisch zu predigen bei einer Gelegenheit wo bisher immer deutsch gepredigt worden war und ein paar hundert „Schwaben" verliessen die Kirche und stifteten eine förmliche Spaltung an; an einem anderen Ort blieb ein Pfarrer – trotz höherer Verordnung – beim Alten und predigte slowakisch, und die magyarischen Honoratioren (Beamten usw.) verliessen demonstrativ die Kirche.

Ich würde mich wie gesagt sehr freuen wenn Ihr Brief an die L. H. der Franzosen näher gerückt würde. In Bezug auf die tiefe und wesentliche Verschiedenheit zwischen Böhmen und Ungarn in Verhältniss der Gesammtmonarchie, zum ehemaligen Einheitsstaat darf ich nicht hoffen Sie zu bekehren, da auch unter den Deutschen vielfach eine entsprechende Auffassung geherrscht hat und vielleicht noch herrscht, die jene (uralte) Scheidelinie zwischen Cis- und Transleithanien übersieht. Aber vielleicht gelingt es mir mich mit Ihnen in Bezug auf einen anderen Punkt zu verständigen. Sie sagen: „Lola me rappelle certains écrivains allemands chauvins parlant de Deutsche Kultur". Der Zusammenhang zu folge muss ich annehmen dass

schwieriger ist es eine Uebereinstimmung in ethischen Fragen zu erzielen – wir haben mich ja in der Allg. Zeit. darüber ausgesprochen. Man will einerseits Vergeltung üben, andererseits Schutzvorrichtungen treffen: Hammer oder Amboss. Wie sehr auch das heutige Vorgehen der Deutschen gegen die Dänen Missbilligung verdient, man kann davon doch nicht reden ohne der frühern Vorgehens der Dänen gegen die Deutschen zu gedenken, insbesondere des Sprachreskripts Christians VIII von 1857, das auch unter den Dänen Gegner, gleichsam dänische Delbrücks fand. Der Bischof Martensen in Kopenhagen sagt in seinem Werke: Af mit Levnet 1882/3 II, 165: „Wenn wir jetzt Grund haben uns über die vielfache Misshandlung und Ungerechtigkeit zu beklagen, welche der dänischen Sprache gegenwärtig in Schleswig zu Theil wird, so würde unsere Klage doch eine noch tiefere Berechtigung haben, wenn wir nicht selbst eine ebensolche Rücksichtslosigkeit bewiesen hätten wie diejenige, welche jetzt von deutscher Seite ausgeübt wird."

Den Magyaren wird es jetzt etwas unheimlich; zu gleicher Zeit haben sich zwei entgegengesetzte Vorfälle zugetragen welche das Fiasko ihrer Nationalitätenpolitik charakterisiren. In dem einen Ort begann

Gotha, 8 Apr. 99

Verehrter Herr,

die Rede von Ch. Richet, mit den feinen Bemerkungen gegen den mittelalterlichen Pessimismus hat mir grosse Genugthuung bereitet. Ich gestehe dass über solche Dinge nur Franzosen so zu reden und zu schreiben verstehen; die Kundgebungen der Bertha Suttner und ihres Anhangs kommen mir daneben gar zu kindlich vor. Ich hoffe dass ~~sie~~ allmählich eine Liga der gerecht Denkenden und der richtig Urtheilenden ganz Europa umspannen wird — ohne Statuten, ohne Mitgliederanmeldung.

Ich lege zunächst auf das zweite Moment Gewicht, auf die Richtigstellung der Thatsachen, der Ausdrücke, der Schlussfolgerungen. Dabei handelt es sich eben um Fragen des Verstandes. Ungleich

32.1

M. Henri Gaidoz

Paris

rue Servandoni, 22

V. H. Wenn ich nur wüsste, was Sie gegen deutsche Kultur haben?
Eben habe ich im Budapesti Hirlap einen Leitartikel Magyar
Kulturpolitika gelesen, und jetzt bin ich mitten in einem Feuilleton
der georgischen Ozgnus, und stosse auf die Worte: [illegible] „um vermit-
telst dieser Soiréen (von georgischen Studenten in russischen Städten wie
Odessa, Kiew, Dorpat u. s. w. veranstaltet) die russische Gesellschaft
mit der georgischen Kultur bekannt zu machen". — Schneeck
stammt glaub, ich aus G. Freytags „Journalisten", wo er der
Name eines jüdischen Journalisten niederer Kategorie ist.

Ihr b. Gr.

[illegible]

A. Sch.

ita ut culturae vos
in praestantissimo illo
articulo tuo delenda
esse mihi videntur.



Deutsche Reichspost

Postkarte



An M. Henri Gaidoz

in Paris

Wohnung (Straße und Hausnummer) 22, rue Servandoni

Sie nicht an eine Wiederaufrichtung des Königreichs Böhmen denken.

Neu-Babylon von meinem Landsmann Hochenburger habe ich wenig bedeutend gefunden, sie meine als intellektuelle Leistung und habe Ihnen aus diesem Grunde die Nummern der Tagespost, in dem es zuerst abgedruckt war, nicht geschickt.

Ich bin immer in sehr gedrückter Stimmung; ich kann mich von meiner Mutter nicht trennen deren Lebensfaden stark nach abwärts geht, auf der anderen Seite erschreckt mich die Aussicht Monate lang in diesem Gotha zu bleiben, das mir keine Erholung bietet und wo ich die verschiedenen Arbeiten die ich begonnen habe, nicht fortsetzen kann.

Mit besten Grüssen

Ihr

land verbreitet ist, so bestehen doch die sonstigen seelischen Eigenschaften in ihrer provinziellen Art fort.

Ich habe das Buch von Loiseau gelesen, ich kann nicht sagen dass seine termes mesurés seien, er hat die Personen nicht angegriffen, aber in leidenschaftlicher und parteiischer Weise alles was östreichisch ist. Ich habe meine ungünstige Meinung über ihn geraume Zeit vor seiner Ausweisung ausgesprochen. Ich habe nichts dagegen dass man fremdländischen Agitatoren die Freiheit der Rede verstatte, aber das möge dann in allen Staaten geschehen. Vom Standpunkt der Staatssicherheit ist doch ein Mann wie Loiseau der mit einem Theil der östreichischen Bevölkerung innige Beziehungen unterhält, sie nicht zu sagen conspirirt, weit bedenklicher als irgend ein Journalist, der den Einheimischen gegenüber mehr oder weniger isolirt ist, mit irgendwelcher Depesche ins Ausland.

Dass Oestreich und ebenso Ungarn sich nach der Schweiz richten solle, ist oft gesagt worden, aber ebenso oft sind die entgegenstehenden Schwierigkeiten hervorgehoben worden. Es sind nicht bloss die grössere Menge der Sprachen, sondern was Östreich anlangt, die staatsrechtlichen Tendenzen. Wenn Sie je gewünscht haben dass Oestreich der Schweiz ähnlich werden möchte, so durften

Polen die Zusagen gehalten worden sind die ihnen bei der Uebernahme in den preussischen Staatsverband gemacht worden sind; ich bin darüber nicht näher unterrichtet – ich erinnere mich nur dass man die Revolution der Polen (in Preussen) als Entschuldigung für die Nichterfüllung dieser Zusagen angeführt hat. Loyale Unterthanen sind die Polen allerdings im Allgemeinen nicht gewesen, und sie lassen sich in dieser Hinsicht nicht mit den Firmen vergleichen. Was die Deutschen besonders ernüchtert hat, war die Erkenntniss dass ~~[illegible]~~ wenn von Polen im historischen Sinn geredet wurde, immer nur um die Interessen des Adels, nicht des Bürger- und Bauernthums handelte. Beiläufig gesagt habe ich noch 1863 einem (russisch-) polnischen Rebellen mit meinem Passe geholfen.

Ich muss Ihren Ausspruch dass die Seele der Deutschen nicht mehr „schwäbisch", sondern „preussisch" sei, als ungerecht (oder vielmehr unrichtig) bezeichnen. Die verschiedenen „Kulturen" leben noch nebeneinander fort, wie vor 1870; oder mit andern Worten, mehr Partikularismus als Manchen lieb ist, nur in Bezug auf die politische Einheit sind die Deutschen einen Sinnes. Gewisse Borussiaca sind dem Bajuvaren oder dem cisrhenanischen Alemannen ebenso unsympathisch wie dem transrhenanischen, dem Elsässer. Damit lässt sich nicht so operiren wie Sie vermeinen. Deutschland ist im Gemüthe so wenig preussisch wie Italien piemontesch ist; denn wenn auch der Chauvinismus der doch keine Eigenthümlichkeit der Deutschen ist, vielmehr sich bei ihnen ziemlich spät eingestellt hat, mehr oder weniger in ganz Deutsch-

Ueberzeugung auf dass wenn überall den Bevölkerungen ihre berechtigten Wünsche zugestanden würden, die staatliche Zugehörigkeit etwas ganz Gleichgültiges sein würde.

Wenn Sie sagen dass die kosmopolitische Schwärmerei der Deutschen „prähistorisch" sei, so sagen Sie ja im Grunde dasselbe was ich sage. Nur habe ich hinzugefügt dass die andern Nationen die Deutschen von dieser Schwärmerei kurirt haben. Mit welcher Verachtung haben Sie, vor Allem unsere guten Vettern, die Engländer, auf die Deutschen in politischer Beziehung herabgesehen! Wir sind ~~in dieser~~ hierin unvergleichlich schlechter behandelt worden als die ebenfalls politisch ohnmächtigen und zerrissenen Italiener. Der Rückschlag ist erklärlich, aber ich billige ihn nicht. Auch heute sehen Sie übrigens dass z. B. die Polenpolitik der Regierung von einem grossen Theil der Deutschen, mindestens von der freisinnigen Partei, perhorrescirt wird. Heine lässt sich in Politicis wohl nicht citiren; er macht sich ~~[illegible]~~ über die Polenschwärmerei der Deutschen lustig, wie anderswo über die Deutschen im Allgemeinen, und ist ~~[illegible]~~ bei denen von der strengen Observanz wegen seines mangelnden Patriotismus in Verruf gethan. Ich glaube in der That nicht dass den

grössten Bestreben objektiv zu urtheilen, bei Jedem von uns Beiden persönliche Beziehungen und Erfahrungen mitwirken werden. Über die Sprachenbehandlung selbst sind zwar unsere Ansichten wesentlich die gleichen, und wenn wir über Jenny u. s. w., aneinander und zeitweilig, ich bedauere es, auseinander gekommen sind, so beruhte das mehr auf Missverständnissen. Aber ich glaube nicht dass wir alles Vorhergegangene, Krieg und Eroberung mit gleichen Augen anzusehen vermögen. Anderseits würde ich Erörterungen über Plebiscite im Allgemeinen durchaus nicht aus dem Wege gehen. Ich habe mich manchmal mit dem Gedanken beschäftigt: in welchem Umfange sind sie überhaupt zulässig? und wie würden ihre Ergebnisse in die Praxis umzusetzen sein? Wie kann muss die Staatszugehörigkeit gedauert haben, auf welchen Ursachen (Annexion, friedlichen Verträgen, Erbschaft) beruhen um vermittelst Volkswillens gelöst werden zu dürfen? Ich denke dabei fast an sämmtliche Staaten Europas, und insbesondere werde ich auf die Sonderbundskriege der Schweiz und Nordamerikas geführt. Und zweitens soll die Abstimmung nach Kreisen, Bezirken, Ortschaften gültig sein? Die einfache Majorität, die 2/3 Majorität? U. s. w. Ich verliere mich, und tauche schliesslich mit der

30.2

Gotha 12 April 99.

Verehrter Herr,

Inzwischen meinen herzlichsten Dank für Ihr Bildniss. Sie schauen sehr gerade aus, durchaus nicht wie Jemand der mit seinem Magen zu thun hat; in meiner Erinnerung (ich sah Sie vor einem Vierteljahrhundert in Paris) schauten Sie als ein hagerer Mann. Auch ich habe mich gerade 1895 photographiren lassen; seither war wieder und zwar vor wenigen Monaten, aber mit dem kleinen hübschen Töchterchen eines Freundes zusammen — die ich missrathen, aber ich bin, wie meine Bekannten sagen, sehr gut getroffen.

Für Boreille & Thie besten Dank!

Die Druckfehler in Ihren Briefe zu verbessern habe ich allerdings versäumt; es wird aber kein grosser Schaden dadurch angerichtet werden (ich habe noch an Lorck in Leipzig, mit dem ich sehr befreundet bin, ein Exemplar gesandt). Anbei der Brief von Jagić der er mir in Bezug auf die Kreuzbandsendung (die ich mit keinem Worte begleitet hatte) schrieb; Sie werden natürlich den Redakteuren der Revue slave von seinem Mißarbeiten gegenüber keinen Gebrauch davon machen, obgleich ich überzeugt bin dass ihm das durchaus gleichgültig sein würde.

Was Elsaß-Lothringen anlangt, so würde ich es vorziehen wenn wir uns nicht darüber unterhielten. Ich glaube dass bei dem

30.1



M. Henri Gaidoz

Paris

22, rue Servandoni

Ich bitte Sie mir Ihr Bildniss zu schicken; ich werde Ihnen dann das meinige von Graz aus zukommen lassen.

Von den fünf Exemplaren der P. St. habe ich zunächst eines an Jagić, das andere an die Grazer Tagespost geschickt.

Herzlich

Ihr [illegible]

Ich werde Ihnen heute unter Kreuzband den Abdruck der 1. Nummer des Gothaer Tageblattes ~~von~~ 1849 zugehen lassen; daraus können Sie ersehen wie man damals hier über Östreich dachte. Die Slawenfeindschaft liegt wahrlich nicht in unserm Blut; die Deutschenfeindschaft der Slawen hat sie erst hervorgerufen.

leuten gelesen und beherzigt wird. In Bezug auf die Wenzelskrone sind wir freilich nicht derselben Ansicht; ich wiederhole Ihnen, selbst vom staatsrechtlichen Gesichtspunkte aus verhält es sich mit Ungarn anders als mit Böhmen — wie ja auch jenes nie zum deutschen Reich gehört hat. Aber die Deutschen könnten auch wenn sie der abstraktesten Gerechtigkeit huldigten, eine Errichtung eines böhmischen Staates deshalb wohl nicht zustimmen, weil die Tschechen — wie ja das heutige Tage ganz klar am Tage liegt — in der Sprachenfrage nicht im geringsten etwas Gerechtigkeit auszuüben gewillt sein würden. Föderalismus, aber Nationen! die Franzosen haben sich oft über den Unterschied der heutigen Deutschen von denen vor fünfzig Jahren gewundert. Ja, die Deutschen sind ein schwärmerisches, träumerisches Volk gewesen; sie haben für alle anderen Völker, für Griechen, Polen, Magyaren usw. mehr geschwärmt als für sich selbst. Nun ist der Rückschlag gekommen, und obwohl derselbe für mich zum Theil sehr unsympathische Formen angenommen hat, finde ich ihn doch, vom völkerpsychologischen Standpunkt aus, sehr begreiflich. Und wenn man nun irgendwo zu Gunsten einer anderen Nation redet, so erhält man zur Antwort: „was haben uns alle die Sympathien für die anderen eingebracht, wir haben mit den Polen gewinnt und wir hassen uns die Polen!"

schein als ob sie die alleinigen, wenigstens die aufrichtigsten und wärmsten Pönner der französischen „Kultur" in Oestreich wären; ich glaube wenn es sich um grosse Nationen handelt, kann in dieser Hinsicht keine der andern ein grösseres Entgegenkommen zeigen als die Deutschen Oestreichs den Franzosen — Theater, Litteratur, Konversation. Graz gilt als die deutscheste Stadt Oestreichs. und wie hat man sich um die französischen Offiziere, so oft ihrer dort waren, geradezu gerissen! Sie wissen wie sehr mir an guten Beziehungen von Franzosen und Deutschen von je her gelegen ist und Sie werden daher begreifen dass ich vor Empörung über solche slawischen Lügen zittere welche dazu dienen diese guten Beziehungen in Oestreich zu stören zu vergiften. Ich kann nicht hoffen dass irgendwo, an einer weit sichtbaren Stelle, gezeigt werde wie das Verhältniss zwischen Franzosen und Deutschen bisher wirklich bei uns gewesen ist, und muss daher fürchten dass es sich allmählich ändere. Denn wenn die in Oestreich lebenden Franzosen sich nicht ganz indifferent in Bezug auf unsere nationalen Streitigkeiten zeigen, sondern ihre Vorliebe für die Slawen offen zur Schau tragen, so stossen sie natürlich die Deutschen zurück und fordern sie heraus.

Nun endlich komme ich zu Ihrem Briefe — ich beglückwünsche Sie dazu, und hoffe dass er auch von Ihren Lands-

den Kreuzzug der Slawen gegen die Deutschen predigen lassen und dann erst ihr höflichst gebeten seinen Aufenthalt abzukürzen. Ich fürchte sehr wenn ein Franzose liest: "être russe ou français — c'est déjà un crime dans la monarchie habsbourgoise", so glaubt er es oder doch etwas davon. Ich bitte Sie nun aber sich bei Ihrer Botschaft in Wien oder bei irgend einem in Oesterreich lebenden Franzosen zu erkundigen welche Aufnahme die Franzosen hier finden. Ich sage nicht bei den Slawen, sondern bei den Deutschen. Ich versichere mich sogar zu behaupten dass sie mit diesen letzteren noch zufriedener sein müssen als mit den ersteren, denn sie erfahren da eine ganz unbefangene Liebenswürdigkeit und werden nicht mit unseren häuslichen Streitigkeiten behelligt, während sie — bei der Gemüthlichkeit die ja ihre Landsleute grösstentheils besitzen — durch die aufdringliche Freundschaft der Tschechen u.s.w. eigentlich nicht ganz angenehm berührt sein können, da sie sich als Mittel zum Zweck, als Strohpuppe in dem deutsch-slawischen Kampf verwendet sehen müssen. So wurden kürzlich in Prag Oxforder Fussballspieler seitens der Tschechen in unerhörter Weise gefeiert worden, man hat ihnen vorgepredigt welche schwere Kämpfe die Tschechen gegen die Deutschen zu bestehen hätten. Die Slawen geben sich den An-

Blödsinnig ist das was gelegentlich der Tagić'schen Aeusserung bemerkt wird. Denn es ist unmöglich in derselben den Ausfluss irgend einer politischen Gesinnung oder gar einer politischen Abhängigkeit zu erblicken. Ferner hat heutzutage ein östreichischer Professor wenig Aussicht ein Märtyrer zu werden wenn er sich in slawischem Sinne ausspricht. Endlich glaub ich dass in Oestreich die Professoren ebenso gut (oder ebensowenig) ihre Meinung sagen dürfen wie anderswo, jedenfalls tausend Mal eher als in Russland; aber selbst was Ihr Land anlangt, hat es nicht z. B. in der Dreyfus-angelegenheit Massregelungen von Professoren gegeben?

Niederträchtig aber ist wie die Franzosen gegen die Deutschöstreicher gehetzt werden. Bei dem Fall Loiseau allerdings sind die letzteren nicht betheiligt; aber keine Regierung würde derartige Angriffe gegen sich geduldet haben – ich spreche wiederum nicht von Russland, aber hat man nicht auch in Paris östreichische und ungarische Zeitungskorrespondenten ausgewiesen ohne dass man bei uns viel Aufhebens davon gemacht hätte? Der General Komarow hat man in Prag geradezu

Gotha 7 April 99

Verehrter Herr,

Gestern habe ich einen längeren Brief an Sie geschrieben; die heute eingetroffenen 5 Exemplare der Neuen Saat N. 13 veranlassen mich Ihnen von Neuem zu schreiben.

Eine Correspondenzkarte von Triest zeigte mir zugleich diese Sendung an; sie erwähnt nichts davon dass meine Broschüre dort angekommen sei. Ich könnte es nicht über mich gewinnen an das Blatt zu schreiben, ohne ein Wort über die kindischen und niederträchtigen Verläumdungen hinzuzufügen von denen es strotzt, und so schreibe ich lieber gar nicht.

29. 1

PARIS
14 5
99
ETRANGER

M. Henri Gardoz

GOTHA
4.4.99.12-1N
12

Paris

rue de Vaudoni 22



andern festhalten

In dem Werke Gobineaus haben mich u. A. seine Bemerkungen über den fremdartigen Charakter der Landbevölkerung in einem grossen Theil Frankreichs interessirt. Das aber fällt Einem wohl mehr oder weniger überall auf dass der Bauer, ganz abgesehen von dem Unterschied der Bildung, unser Einem wie ein ganz fremdes Wesen gegenübersteht; seine religiösen Vorstellungen sind, bei der Gleichheit der Kirche, ganz andere als die des Städters.

Ich glaube, ich schrieb Ihnen schon vor einiger Zeit dass die Beschäftigung mit romanischen Wörtern auf die mit romanischen Sachen geführt hat, so bin ich neuerdings der Fischtrampe (bouille) und dem obern Spindelende (thie) mit Aufwand von viel Mühe nachgegangen. Gerade aus Nordfrankreich habe ich wenig Material darüber; wenn Ihnen etwas darauf Bezügliches unterkommen sollte, bitte mir es mitzutheilen — nothwendig ist es gerade nicht, da ich die betreffende Abhandlung schon an unsere Akademie eingesandt habe, im Drucke könnte ich immerhin einige Zusätze machen.

Mit besten Grüssen

Ihr erg.

[illegible]

die zweite Verwarnung deshalb erhalten.

Schmock = Jude; Konzeptsbeamte ist der Gegensatz von Manipulationsbeamte, eine genaue Definition dieses Austriacismus kann ich augenblicklich nicht geben, es bedeutet einen Beamten der concipirt (wir haben auch eine eigene Beamtenkategorie, die Concipisten), der also selbständig vorgeht, ich vermuthe dass damit alle Beamten gemeint sind die nach Ablegung juristischer Prüfungen im Staatsdienst angestellt sind.

Schonen Sie Ihre Gesundheit; gewähren Sie sich möglichst viel Ruhe. Ich denke mich, meiner Gesundheit wegen, demnächst pensioniren zu lassen. Der Polemik freilich kann man, so lange man mit der Feder arbeitet, nicht entgehen; entweder man ~~verletzt~~ greift an oder man wird angegriffen, man kann sich nicht von aller Berührung mit

dass sich sogar unter den österreichischen Polen manche finden die für Russland schwärmen, so der berüchtigte Pater Stojalowski. Die Deutschen halten viel bezüglich der Polen ganz an die Hammer oder Amboss Theorie; übrigens sind sie, wie es ja Bismarck offen aussprach, durch die Rückkehr auf Russland gezwungen den Polen keine allzu grossen Zugeständnisse zu machen. Ich höre dass ein gewisser Kozmian, Pole, seine sehr lesenswerthe Broschüre über Bismarck veröffentlicht hat, die auch ins Deutsche übersetzt worden ist; ich habe ihrer noch nicht habhaft werden können. Ebensowenig die von Baudouin de Courtenay über ihn gedacht; bei meiner raschen Abreise von Graz vergass ich diesen Schriften in drei slavischen Sprachen nachzuforschen — ich hätte hier so gut Zeit gehabt auch damit zu beschäftigen.

Das Verfahren gegen Finnland ist beispiellos; übrigens haben sogar russische Zeitungen und Zeitschriften ihre Missbilligung desselben geäussert. Der Bischof Eboroff hat schon

solche zwischen Polen und Deutschen lässt sich sehr schwer denken. Die Polen würden unter allen Umständen ihre Antipathie gegen die Deutschen bewahren und nach Kräften bethätigen; bedenken Sie wie den Protestanten die katholische Propaganda von dieser Seite her Furcht einflössen muss. Geben Sie wenn Sie auf diesen Punkt kommen, den Deutschen so viel Unrecht wie sie verdienen; aber wenn Sie ganz gerecht sein und zugleich das Wesen der Dinge ergründen und darstellen wollen, so vergleichen Sie das Polenthum in Preussen einerseits mit dem in Russland, andererseits mit dem in Oestreich. Die Polen d.h. der polnische Adel und die mit ihm verbündeten Juden sind an den trostlosen Zuständen schuld, die in Galizien herrschen und von denen bisher nur sehr wenig über die Grenzen hinaus laut hat geworden ist — von der Unterdrückung der Ruthenen gar nicht zu reden. Und in übrigen Oestreich stiften sie, mit ihrer Unzuverlässigkeit und Servilität, Unheil als Unheil. So kommt es denn

Ihn doch, sich einmal, privatim oder in seinem Blatt, aber ausführlich und bestimmt über das Benehmen Russlands gegen die nichtrussischen Völker, auch die slawischen zu äussern die seiner Macht untergeben sind. Das wäre doch das beste Mittel ~~zu wissen~~ Einem begreiflich zu machen was unter pensée slave zu verstehen ist. Meine Broschüre muss jetzt längst in seinen Händen sein.

Ich ~~hege~~ verdamme im Grunde, wie Sie wissen allen Sprachenzwang, mag er gerichtet sein gegen welches Volk er wolle. Aber ich glaube allerdings dass erschwerende und mildernde Umstände anzunehmen sind. Die Massregeln der Regierung in Nordschleswig scheinen mir nicht nur ungerecht, sondern auch für die Deutschen selbst schädlich. Eine Freundschaft zwischen Deutschen und Dänen wäre so leicht zu erzielen (hat doch jüngst, nach allem vorgefallenen, ein Däne in der Zukunft einem Bündniss zwischen Dänen und Deutschen das Wort geredet!); aber eine

28.2

Gotha, Sieblebenstr. 33

2 Apr. 99.

Verehrter Herr,

Meine Mama, obwohl sie sehr schwach ist, erinnert sich Ihrer noch sehr gut, insbesondere des Umstandes dass Sie gar nichts (an leiblicher Verpflegung) annehmen wollten.

Besten Dank für die neuerdings übersandten Blätter. Mich freute auch dass auch der Siècle und der Univers von Finnland sprechen; der Temps, das Journal des Débats u. s. w. thun das wohl noch, vom Figaro, Gaulois &c &c ganz zu schweigen!

Die Nummer 11 der Revue bleue habe ich ja ausdrücklich erwähnt, indem ich darauf verwies dass D. P. nur durch Ihre Vermittlung über meine Ansichten betreffs der Gleichwerthigkeit der Sprachen unterrichtet sein könnte. Da Sie mit ihm in privatem Briefwechsel stehen, so bitte ich

28.1

M. Henri Gaidoz

PARIS 14 PIL 99 ETRANGER

GOTHA -3.4.99.12-1N 1 f

GOTHA -3

PF. 10 PF. REICHSPOST

PF. 10 PF. REICHSPOST

Paris

rue Servandoni, 22

Martiche du Siècle
m'a fait bien du
plaisir. Merci

Eben erhalte ich Pensée fl. N.r 12 von Triest. Sieht denn D.P & C.ie wirklich nicht ein, dass mein Ideal: deutscher Boden für die Deutschen, slawischer für die Slawen" der Gerechtigkeit entspricht? Wo ist denn von einer „Unterdrückung" der Slawen die Rede, wenn andere Nationen sich dem vordringenden Erobern der Slawen widersetzen? Im Norden ruft man das geschichtliche Recht an; aber dass Triest u.s.w. geschichtlich den Italienern gehört (und in einem ganz andern Sinn als Reichenberg u.s.w., nein als Prag selbst der Tschechen), das sehen die Herren nicht ein. Und da von dem deutschen Gebiet Gottschee in der letzten Nummer die Rede ist, wer wird denn dort unterdrückt oder bedrängt? Etwa die Slowenen? — Was über die Duldsamkeit der orthodoxen Geistlichen gesagt wird, ist wohl richtig — die katholischen Geistlichen, bes. in Oestreich, sind grossentheils unduldsam; das von oben herab aber in Russland Alles gegen die Nichtorthodoxen geschieht, ist ebenfalls richtig.

H S



Deutsche Reichspost

Postkarte





M. Henri Gaidoz

in Paris

Wohnung (Straße und Hausnummer) 22, rue Servandoni

Ich lese jetzt gerade das ältere Werk von Gobineau, Sur l'inégalité des races humaines, leider, da ich der französischen Exemplare hier nicht habhaft werden kann, in einer deutschen Uebersetzung, die seit vorigem Jahre erscheint. Ich schäme mich sehr das Buch bisher nicht gekannt zu haben; welches ist Ihr Urtheil darüber und wie hat man es wohl seiner Zeit in Frankreich aufgenommen? Ein Artikel über Nietzsche führte mich darauf; dieser war voll Bewunderung für Gobineau, Merkwürdig ist es nun das Gobineau die Germanen oben anstellt, Nietzsche aber nur von französischer Kultur etwas hält, auf die deutsche verächtlich herabsieht. Vielleicht schreibe ich Ihnen, im Anschluss an Gobineaus Lektüre, demnächst mehr.

Mit herzlichem Gruss

Ihr ergebener

R. Schmidt

sehen, das finde ich zu dumm; ich werde mich darüber einmal vom rein wissenschaftlichen Standpunkte aus äussern.

Es wird mich sehr interessiren zu erfahren was die rumänische Liga zu meinen Auslassungen sagt.

Ich weiss nicht ob es mir möglich sein wird, hier Westermanns Monathefte vom März einzusehen.

Ascoli hat vor einiger Zeit im Trienter Indipendente einen Artikel über den Kampf der Italiener und der Südslawen an der Adria geschrieben (ich habe ihn nur in einem defekten Exemplar zu Gesichte bekommen); mir hat darin besonders die Bemerkung gefallen dass wenn die Slaven – was ja ganz berechtigt ist – ihre eigenen Kulturcentren zu haben wünschen, sie sich solche gründen mögen, nicht die von andern Nationen gegründeten erobern. Der italienische Charakter von Triest ist bisher nie bestritten worden; nun soll er durch die slovenische Zuwanderung verwischt werden. Ebenso ist es mit andern italienischen Orten, ebenso mit deutschen Städten in Böhmen. Nehmen Sie eine so undeutsche Stadt wie Eger, deren staatsrechtliche Zugehörigkeit zu Böhmen sogar in Zweifel gezogen worden kann, und nun denken Sie sich dass da die tschechische Anstürmung einsetzt. Und das soll Gerechtigkeit sein?

Bemerkung darüber Anlass zu Missverständnissen geben kann. Ich glaube dass ich in Bezug auf Kultur, Literatur, Sprache den Tschechen durchaus gerecht geworden bin. Was Jemand von mir denke welcher meint dass der ~~Sieg~~ Sieg der Tschechen im Interesse auch der Civilisation sei, ist mir ganz gleichgültig; aber da Sie es wünschen, werde ich dem Herrn von Grab eine meine Broschüre zusenden lassen.

Wenn man auf Russland beicht, so wird man nachsichtig gegen die Magyaren gestimmt. Das war sie haupt-sächlich zu ihrem Vorgehen gegen die Nicht-magyaren antreibt, ist die Besorgniss von dem slawischen Meer verschlungen zu werden. Und so ganz unbegründet ist diese Besorg-niss nicht, und insofern können sich die Slaven nicht allzusehr beklagen als unter ihnen oft genug der entsprechende Wunsch ausgesprochen worden ist. Ich ärgere mich besonders über das Unwesen das sich überall einmischt. Man hatte neuerdings von Deutschland aus durch Flugschriften die Deutschen Ungarns ermuthigt ihrer Sprache treu zu bleiben; das war den Magyaren sehr unangenehm, ich begreife es, aber dass sie nun wieder wie in allen entsprechenden Fällen, mit ausdrücklichen Worten Behinderung der Magyarisirung und Germanisirung gleich

schwärmt, die man vor Oesterreichs
Einfluss schützen will — wo gibt es da
wahrhaften Freiheitssinn? Es handelt sich
immer nur um die Freiheit für die eigene
Person, nicht um die Freiheit die man
Andern gewährt. Wenn ~~sich~~, wie ich
durchaus anerkenne, bei den Tschechen,
die einst Diener des deutschen Centralismus
Magyaren u. A. mehr bedrückten als die
Deutschen selbst thaten, jetzt breite Schichten
von liberaler Gesinnung erfüllt sind, haben
sie diese Ehre sich von den Russen an-
geeignet, und nicht vielmehr von den
Deutschen? Meinetwegen auch von den
Franzosen; nur müssen Sie nicht vergessen
dass in früheren Zeiten, noch vor einem
halben Jahrhundert, die direkten Verbin-
dungen der Tschechen mit den Franzosen
sehr geringe und dürftige waren. Selbst
jetzt ist ja naturgemäss von einer breiten
Bevölkerung nicht die Rede.

Dass Dinko Politeo meine Broschüre
selbst nicht gelesen hat, das habe ich
u. A. aus dem gesehen was er in Bezug
auf meine Auffassung der Gleichwerthig-
keit der Sprachen sagt. Und dieser
Punkt ist insofern für mich von Wichtig-
keit als so viel ich mich entsinne, Ihre

phobie und ich finde seine Liebenswürdigkeiten bei den Franzosen etwas plump. Da Sie mit ihm in brieflichem Verkehr stehen, so fragen Sie ihn doch was er über das Benehmen der Russen gegen Polen, Kleinrussen, Finnen, Deutsche u. s. w. denkt; das wird ein ganz in der Ordnung finden. Ich glaube, das ganze Übel das uns beschäftigt, wird beständig von Russland aus genährt; könnte wenigstens von dort aus am leichtesten behoben werden. Mit seiner Abrüstungsidee wird der Zar wenig Erfolg haben; welch andere Wirkungen könnte er erreichen wenn er in seinem Reiche die Bildung der Nationalitäten proclamirte! Besonders aufregend auf uns Westeuropäer wirkt dass in Russland nun auch mit jeglichen Mittel die religiöse Uniformirung betrieben wird. Man kann unseren Nationalitäten-Kampf in seinem ganzen Umfang gar nicht zur Darstellung bringen ohne mit Russland zu beginnen; die Franzosen aber vermeiden alles aus Opportunismus. Und aufs Herz, sind nicht auch Sie überzeugt dass der despotische Sinn bei den Slawen nicht blos bei den Russen weiter verbreitet ist, tiefer wurzelt als bei den Germanen? Sehen Sie sich doch in den befreiten Balkanstaaten um für die man bei Ihnen so

26.2

Gotha, Siebleberstr. 33
26 März 99

Verehrter Herr,

Sie müssen mir verzeihen dass ich Ihnen nicht früher geschrieben habe; in Graz war ich während der beiden letzten Wochen immer mehr oder weniger leidend und ausserdem durch den Abschluss einer grösseren Arbeit ganz in Anspruch genommen um möglichst rasch hierher zu meiner alten kranken Mutter eilen zu können.

Dafür dass die in der Anzeige meiner Schrift von Ihnen dargelegten oder vielmehr angedeuteten Ansichten durchaus massvolle sind, dafür brauchten Sie nicht als Beweis anzuführen dass sowohl ich als Herr Polites mit Ihnen unzufrieden sind. Denn erstens wissen Sie dass meine Unzufriedenheit sich blos auf Ihre Prophezeiung erstreckt und zweitens bedanke ich mich für den im russischen Solde stehenden Espriester als gleichwerthigen Antipoden. Ich denke doch (selbst zugegeben dass wir uns als Deutscher und Slave nie vollkommen verständigen können) dass ich ein etwas strengeres Gerechtigkeitsgefühl besitze als er, einen geläuterteren Anschauungen. So viel ich sehe, ist er bis zum Wahnsinn Russophile. Seine Gallophilie habe ich an sich nichts einzuwenden, nur ist mir diese nur eine schlecht maskirte Germanos-

26.1

M. Henri Gaidoz

Paris

rue Servandoni, 22.



Ich hatte auch die beste Absicht, verfügte sogar über die erklärenden Worte — die ich stets am schwersten finde — aber anderes kam dazwischen. Meine Gemüthsart ist schlecht, meine Kräfte schwach und ich würde mich zu vielerlei auf. So erklärt es sich dass ich ihnen auch nicht gedankt habe, was ich sonst bei jedem mir geschenkten Buche thue. Ich konsultire seine Faune pop. (und auch den ersten Band der Flore) sehr fleissig ..

Mit herzlichem Gruss

Ihr ergebenster

A. Schmarda

Die Mélusine habe ich unserem Bibliothekar lebhaftest zur Anschaffung empfohlen. Die Bibliotheksbare lassen sich auch zu den billigsten Zeitschriften nur ungern herbei, weil sie die dauernden Belastungen möglichst vermeiden und die Zeitschriften ausserdem (wie ich an meinen eigenen erfahre) mancherlei Unbequemlichkeiten mit sich führen. Ich habe zu meinem Bedauern festgestellt dass die M. in keiner öffentlichen Lesehalle Basels gehalten wird (wir haben nämlich einen Gesammtkatalog über die Zeitschriften). Ich hätte schon früher darin gethan, aber, obwohl ich gelegentlich mit dem Folklore zu thun habe, bin ich doch kein Folklorist. Freilich habe ich einstmals mit G. Meyer eine Folkloregesellschaft gegründet und war deren Präsident; aber wir sind nie über die constituirende Sitzung hinausgekommen und ich beglückwünsche mich dazu — tot capita tot sensus!

Ich möchte die Bitten noch bei E. Rolland, in dem Sie ja in nahen Beziehungen stehen, zu entschuldigen. Er schickte mir vor längerer Zeit den ersten Band seiner Flore pop. mit der Bitte ihn zu bespre-

Junction-Vorlagen in Gebrauch gekommen.

Erst heute schicke ich Ihnen die Artikel über Galizien, die Serie ist jetzt erst abgeschlossen — und diese Polen welche sich selbst nicht haben beherrschen können, wollen uns beherrschen! Nur weil sie schlau sind und Höflingsmanieren haben! Ich habe im vorigen Jahre die Denkwürdigkeiten des Pan Severin Soplica (zweite Hälfte des vorigen Jahrhunderts) gelesen, in deutscher Uebersetzung (Reclam 701-704 zusammen 80 Pfennige); man glaubt die Märchen am Tausend und Einer Nacht zu lesen. Übrigens, wiederhole ich es, wenn auch in der neuerlichen Verbrüderung zwischen Tschechen und Polen viel Sentimentalität steckt, die letzteren werden schliesslich doch nur ihre eigenen Interessen haben, und diese sind gegen das tschechische Staatsrecht — von den Deutschen haben ja die Polen gar Nichts zu besorgen. Und, trotz der Brochüre Lango, werden sich die Magyaren mit Händen und Füssen gegen den Trialismus wehren.

Oestreich ist bisher das aristokratischeste Land Europas gewesen; die Aristokratie spielt hier auch heute noch eine Rolle wie nirgend anderswo. Aber auch das wird sich ändern, der demokratische Geist ist in den letzten Jahren sehr lebendig geworden. Der Roman einer Grazer Aristokratin (die ich persönlich kenne) gibt eine getreue Schilderung der „Gesellschaft".

25.2

Graz 20 Jänner 1879

Verehrter Herr,

Die Dämmerung überraschte mich vorgestern ich konnte nicht Alles schreiben was ich beabsichtigte zu schreiben. Über das Junctim wusste ich nicht mehr als Sie, und Ihre Ansicht schien mir richtig zu sein. Inzwischen habe ich mich an bester Quelle darüber informiert. Das österr. Staatsw. von Mischler und Ulbrich sagt:

„Wenn Gesetz-Vorlagen derartig innerlich zusammenhängen, dass sie zwar in den Gesetzgebungskörperschaften auseinander folgend behandelt werden können, die aber ihres innern Zusammenhangs wegen nur gemeinsam und unter der Bedingung behandelt werden, dass sie zugleich gelten, zugleich sanktionirt werden sollen, so meint man solche Vorlagen in Ungarn Junctim-Vorlagen. — Es ist in Ungarn in neuester Zeit, aus Anlass der kirchenpolitischen Gesetze, der Ausdruck

25.1

M. Henri Gaidoz

Paris

22 rue Servandoni



repräsentirt, ja das Volk) in Galizien herrschen, dass
mögen Ihnen einige Artikel darthun
die ich Ihnen (leider nur in frag-
mentarischem Zustande) zugehen
lasse. Sie besitzen deshalb Werth,
weil sie ganz aus polnischen
Quellen schöpfen.

Was die Entstehungsweise
der Paral. progr. und der Tabes
anlangt, so kann man nicht
sagen, on commence à croire
dass sie in der Syphilis liege. Im Gegen-
theil ist man neuerdings von
dieser Ansicht, die so viel ich
weiss ausschliesslich auf die
Statistik gegründet ist, etwas
zurückgekommen.

Nochmals den Ausdruck
meiner Erkenntlichkeit die
trotz der gemachten Bemerkungen
Ihnen bleibt

Mit herzl. Gr. Ihr ger.

[illegible]

haben wünschte. — Ich werde selbst vielleicht über diese ganze Angelegenheit noch einmal in einer deutschen Zeitung äussern, vielleicht im Anschluss an einige Broschüren von Prof. Baudouin de Courtenay in Krakau (in tschech. poln. und russ. Sprache). B. de C., Pole, war bis vor einigen Jahren in Russland (zuletzt in Kiew), kam dann an die Universität Krakau; nun aber hat, auf Anlass einer dieser Broschüren (die u. d. Titel „Falsche Fassionen" auch ins Deutsche übersetzt ist, doch bin ich ihrer noch nicht habhaft geworden) die Regierung der mit ihm auf fünf Jahre eingegangenen Vertrag ihm gekündigt. Wegen eines Aufsatzes über die Slowaken in Ungarn wurde er dort als panslawistischer Agitator behandelt. Er hat mir über das Alles selbst geschrieben. — Welche trostlose Zustände, durch Schuld des polnischen Adels (der

ob Sie mit ihnen sympathisiren oder nicht, ob Sie ihnen Recht geben oder nicht, das ist ihnen schliesslich gleichgültig; Sie sind von ihrem Erfolg mehr oder weniger überzeugt, das genügt – Sie sind ihr Mann.

Sie haben wohl gefühlt dass ich bei mir einigen Widerspruch regen würde; denn es ist doch nicht gewöhnlich dass man auf eine wohlwollende Kritik eine Antwort erwartet, wie Sie mir eine solche erleichtern wollten. Einen Augenblick habe ich daran gedacht. Aber soll ich mich jetzt, wo ich so vielerlei Andres vorhabe und mit Allem so langsam vorwärts komme, auf französische Streitereien einlassen? soll ich Ihnen zumuthen einen deutschen Brief von mir ins Französische zu übersetzen? Die Hauptsache jedoch soll mir bald sein: er hätte dem französischen Publikum gegenüber ganz seinen Sinn wenn ich das sagte was ich von Ihnen gesagt zu

Feuer" so ziehen Sie selbst an der tschechischen Glocke, stärker als dies Auerbach gethan hat, der ja an dem Erfolg der Tschechen zweifelt. Dass die Deutschen die Hegemonie in Oestreich verlieren, das ist voraus zusehen, sowett es nicht schon geschehen ist; dass sie aber nicht einmal ihren eigenen Boden gegen die Slawen zu halten vermöchten, das heisst doch ihre Kräfte gar zu sehr unterschätzen. Und wenn es selbst zu einem Weltkriege käme, so würde Russland doch nur die slawischen Gebiete Oestreichs erhalten (oder vielmehr annektiren), aber kaum die Hand auf Deutschböhmen oder sonstiges deutsches Gebiet legen. Welcher Vortheil für die Franzosen bei alle dem heraus kommen soll, vermag ich nicht einzusehen, vom französischen Standpunkt wäre ein Kleinstaat, reaktionäres, aber unter deutscher Hegemonie stehendes Oestreich das Günstigste gewesen.

Den Tschechen werden Sie eine grosse Freude mit ihrem Schlusswort machen. Sie sind in Bezug auf den Triumph ihrer Sache viel weniger zuversichtlich als Sie, und werden daher bei Ihnen eine grosse Ermuthigung finden.

geträmmte Königreich auf dem entgegengesetzten Prinzip (welches die alten Länder grenzen verwischen will) beruht. Übrigens hält die jetzige Majorität nur mit Mühe und Noth zusammen; unter den Clericalen zeigen sich Spaltungen, viele schämen sich doch der Judasrolle dem eigenen Volke gegenüber — und bei den Neuwahlen werden sich wohl andere Ergebnisse als bisher herausstellen, die Italiener sind wegen des in Pisino bewilligten kroatischen Gymnasiums gegen die Regierung erbittert, und dadurch sich den Deutschen anzuschliessen, die Slowenen drohen, da die Regierung ihren Forderungen nicht nachgibt, mit dem Abfall. Niemand unter uns würde es aussprechen dass er die Krönung des Nachfolgers unseres jetzigen Kaisers zum König von Böhmen für wahrscheinlich halte. Höchstens in Gemässheit des bekannten Satzes: dass bei uns immer das Unwahrscheinliche geschieht. Wenn Sie aber damit schliessen: M. Sch. demande plus que l'Allemagne d'Autriche et de Bohème n'ont aujourd'hui chance d'ob-

a derrière eux une force qui en fait
chose vivante." Ich sage die Macht
bethätigt sich auch wenn sie gar
kein Recht vor sich, wie wir sagen, hinter
sich hat. Das Königreich Slowenien
das historisch auch nicht die geringste
Begründung hat, würde wenn die
Slowenen über die gleichen Kräfte
verfügten wie die Tschechen, ebenso viel
Aussicht auf Verwirklichung haben
wie ein Königreich Böhmen. Wenn
Sie nun aber doch ziemlich bestimmte
Andeutungen über die Zukunft ma-
chen, so beurtheilen Sie — verzeihen Sie
mir — die Sachlage doch nicht richtig.
Ich halte eine Herstellung des König-
reiches für unwahrscheinlich; ich
habe Vorsichts halber gesagt, sie ist
nicht unmöglich, aber auch dann nur
vorübergehend. Die Tschechen allein können
sie nicht durchsetzen; die Polen welche
zwar bis zu einem gewissen Punkte Hand
in Hand mit ihnen gehen, wollen nichts
davon wissen (wie Sie der Pole Madeyski
bekehren wird), die Slowenen kann auch
daran nichts liegen, weil das von ihnen

dergrund stellen wie das unser verflossener Kultusminister Madeyski in einer eben erschienenen und Ihnen sofort von mir zugesendeten Brochüre thut. Für einen Ausländer, insbesondere für einen Franzosen war es fast anlockend, gewisse allgemeine Anschauungen zu entwickeln, die dann auf diesen oder auf andre Fälle sich anwenden liessen. Wie gern hätte ich einige Aperçus über die richtige Schätzung des Historischen gehabt! Was bleibt denn uns Gelehrten anders übrig als „une discussion théorique et académique"? Es ist schon lange her, funfzehn Jahre mindestens, dass ich den lebhaftesten Wunsch hege und auch ausgesprochen habe, es möge sich wenigstens in der Theorie ein consensus der Gelehrten und der Denker der verschiedenen Nationen über derartige Fragen herausbilden. Es mag nun sein dass es Ihnen angezeigt schien, auf diesen raisonnements in abstracto nicht zu verweilen und es ist ja richtig dass es die Macht ist welche Alles entscheidet. Aber dann brauchen wir überhaupt nicht zu disseriren und zu diskutiren. Sie sagen in Ihrem Briefe les vieux droits ressuscitent quand il y

24.2

Graz, 18ᵗ Jänner 99

Verehrter Herr,

Ich bin Ihnen sehr dankbar für Ihre Besprechung meiner Brochüre; aber, offen gestanden, hätte ich gewünscht Sie hätten mich nicht so sehr gelobt, und hätten auf die darin enthaltenen Fragen eine bestimmtere Antwort gegeben. Ich habe mich bemüht das politische Problem ins Wissenschaftliche zu übersetzen: die Linien des einen Systemes (der Länder-autonomie) kreuzen sich mit dem des andern (der nationalen Gleichberechtigung); welches sind die dickeren, welches die dünneren Linien? Ich glaube, die Nationalität ist das Moment welches am Meisten in die Wagschale fällt; Sie konnten dem beistimmen oder dem bestreiten, nämlich die „Eigenartigkeit", „die historisch-politische Individualität der Länder in den Vor-

24.1

M. Henri Doz



Paris

rue Servandoni, 22.



Ihr Eben hatte ich Karte und Kreuzband an Sie abgesandt
als ich Ihren Brief erhielt. In Eile erwidere ich auf
denselben für jetzt Folgendes. Der Unterschied zwischen dem
tschechischen Staatsrecht und dem ungarischen ist oft genug
auseinandergesetzt worden; das letztere ist ja immer lebendig
geblieben. Man hat mit Recht gesagt, wenn ein Königreich Böhmen
ins Leben träte, so wäre das ebenso ein Novum wie das
deutsche Kaiserreich, das auch mit dem alten deutschen
Kaiserreich keinen thatsächlichen und nicht einmal einen
ideellen Zusammenhang hat. Was die Pensée slave
anlangt, so, glaub ich — wie schon gesagt Sam sie
von den Aspirationen der Küstenslawen eine ganz unge-
nügende Vorstellung gibt; sie ist einfach darauf berechnet
die Sympathien der Franzosen für den Panslawismus zu
gewinnen. — Sie fragen wiederum nach Meyer; aber ich wiederhole Ihnen,
er vegetirt nur, kennt Niemanden, spricht nicht — seit Tahs und Tag. Bei der progres-
siven Paralyse gibt es ja keine Heilung. Ich schicke Ihnen Etwas über Rohrt

23



Correspondenz-Karte.





An

M. Henri Gaidoz

à Paris

22, rue Serpente

Nur für die Adresse

V. H. Ich danke bestens. Der P. S. lebt von russischem Gelde; sein Herausgeber T. ist ein entpriesterter Priester aus Dalmatien; er wurde vor einiger Zeit wegen Abdruck eines apokryphen italienerfeindlichen Briefes des Bischofs von Parenzo verurtheilt. In den mir geschickten Nummern finde ich das interessant dass die Tendenz des Blattes als germanophob erscheint während sie doch nur als eine italianophobe begreiflich ist. Das kommt wohl auf Rechnung des französischen Redakteurs; mit den Deutschen haben ja die dortigen Slawen Nichts zu thun, nur mit den Italienern. Wenn also der „monde slavo-français" sich zu einem „monde slavo-roman" ausgestaltete, so wüsste ich nicht was das vom Standpunkt der Slawen an der Adria aus für eine praktische Bedeutung haben könnte. Wie eine slawische Kultur ausschaut, in der ein Pobedonostsev — Sie kennen doch sein Buch? — eine glänzende Stelle einnimmt, das ist wohl klar, nämlich wie eine sibirische Steppe. Gefällt Ihnen das Französische des P. S.? Das vétéroslave ~~anstatt~~ anstatt vétérinaire erinnert mich zu sehr an vieux-slave. M. b. Gr. Mr. H.

Gegenzeitung ist der wöchentliche Pensiero Italiano von Rovigno

22



Correspondenz-Karte.



Nur für die Adresse

M. Henri Gaidoz

in Paris

rue Servandoni, 22

Deutschland liege da wo Russland liegt, und Russland da wo sonst alles wie es ist
Deutschland; Welcher wäre wohl
Frankreichs bester Freund, mit
welchem hätte es auch ganz von
der Politik abgesehen — die innigsten,
vielseitigsten Beziehungen?

Herzlichste Wünsche
für Sie und für Ihr Land,
das — wider alles Hoffen
und Erwarten — auch in diesem
Jahre mit der Dreyfus-sache
nicht fertig geworden ist.

Ganz der Ihrige

Hugo Schuchardt

doch von der tschechischen Auffassung beeinflusst; sie sprechen von den Tschechen und Deutschen in Böhmen (statt in Oestreich) und stellen sie in Parallele zu den Wallonen und Flamländern Belgiens. Belgien ist ein eigenes Staat, Böhmen nicht. Zudem haben wir die tschechische Frage (ich meine hier nur die sprachliche) ja auch in Niederösterreich, vor Allem in Wien. Sie mag gelöst werden wie immer sie wolle, auf Grund der Anerkennung eines böhmischen Staatsrechtes – das wiederhole ich – ist eine dauernde Lösung ganz undenkbar.

Ich hätte noch Manches Ihnen auf Ihre Bemerkungen zu sagen, insbesondere was Frankreich anlangt, für das ich, wie Sie wissen, immer die grösste Sympathie hege. Die Zeit fehlt mir aber augenblicklich dazu. Sie wissen dass die Sylvesterträume in unserer Feuilletonlitteratur eine grosse Rolle spielen. Ich gebe Ihnen den Rahmen eines solchen; mögen Sie den Traum ausspinnen.

es ermüdet und widert Einen an, dieses bellum omnium contra omnes (und auch innerhalb der Deutschen Oestreichs selbst) in allen seinen Phasen zu verfolgen. Überall herrscht nationale Unzufriedenheit, auch bei den Magyaren; sie sehen ein dass sie keine gesicherte Stellung inne haben. Ein Leitartikel, den ich in diesen Tagen in B. H. las: „Der Magyare im Strome der Völker" hat mich mit ihrer Tyrannei beinahe ausgesöhnt.

Ich bin Ihnen ausserordentlich dafür verbunden dass Sie sich meiner Broschüre angenommen haben. Den Artikel des Barons Avril habe ich nicht zu Gesicht bekommen; könnten Sie die Güte haben mir ihn zu schicken, oder, falls Sie Ihr Exemplar nicht entbehren wollen, Hubert Welter mit einer Karte zu ersuchen, mir die betreffende Nummer der betreffenden Zeitschrift (Sie haben sie nicht angegeben) zukommen zu lassen? Ich stehe ja in Abrechnung mit ihm.

In einer Beziehung sind Sie

schlecht unterrichtet. Ich lese für gewöhnlich nur drei Zeitungen (und flüchtig genug), bei mir die Grazer Tagespost und den Budapesti Hirlap, und im Hôtel bei meinem einsamen Diner die Wiener Neue Freie Presse vom vorhergehenden Tag. Von der ersten Zeitung kann ich Ihnen schicken so viel Sie wollen, nur haben wir hier einen „embarras de richesse" — ich möchte doch genauer bestimmt haben woran Ihnen liegt, denn es wird Ihnen weder auf ganz allgemeine, längst Bekanntes nur in andrer Form wieder aufwärmende Artikel ankommen, noch auf Darstellungen des Guerrillakrieges. Auch wenn es sich um Anderes, bestimmte Nummern andrer Zeitungen oder Brochüren handelt, bin ich gern bereit Ihnen zu dienen. Ich selbst habe sehr viel gesammelt, aber sehe nun ein dass das über einen gewissen Punkt hinaus, zwecklos ist, ich möchte mich in eine ganz wissenschaftliche Betrachtung der Dinge flüchten — denn

ich mich wieder den glossomachischen
Studien zuzuwenden; insbesondere
möchte ich dazu beitragen dass ein
ganz überflüssig geschaffener Gegen-
satz zwischen den Deutschen und Italie-
nern in Tirol beseitigt werde. Hier
haben die Einen wirklich gegen die
Andern keine natürlichen und wesent-
lichen Interessen zu vertheidigen: da
haben wir vielmehr nur den unsitt-
lichen Sport des Chauvinismus von
beiden Seiten festzustellen, und ich
hoffe, im Anschluss an Rohmeders
Schrift (Das deutsche Volkstum und
die deutsche Schule in Südtirol), meinen
Landsleuten Einiges zu beherzigen und
zu erwägen zu geben. Derselbe Rohme-
der hat übrigens kürzlich, gelegent-
lich der Honterus-Feier über die Sieben-
bürger Sachsen eine andere Schrift ver-
öffentlicht, die in Ungarn verboten worden
ist. — Das rein Politische gewinnt
mir kein tieferes Interesse ab, und
über die so verwickelten Einzelheiten
der österreichisch-ungarischen ~~Ausgleichs~~
Ausgleichsangelegenheit bin ich recht

Graz, 31 Dez 1898. 21.2

Verehrter Herr,

Ich schulde Ihnen Antwort auf zwei Briefe nebst verschiedenen Sendungen, und ich will die Antwort nicht länger hinausschieben, obwohl ich jetzt bis über die Ohren in einer linguistischen Arbeit stecke, die ich in den letzten Jahren ich weiss nicht wie oft habe abbrechen müssen und die ich mit einer Art von Verzweiflung irgendwie zum Abschluss bringen möchte. Meine nervöse Konstitution lässt mich aber immer während einer gewissen Zeit erfolgreich nur mit Einem beschäftigt sein. Später denke

21.1

M. Henri Gaidoz



Paris

rue Servandoni, 22.



dies Stillschweigen nur aus der Slawophilie der Franzosen erklären. Und selbst so wäre einmal recht; man hätte mich ja widerlegen, man hätte vernichtende Kritiken gegen mich schreiben können — ~~[illegible]~~ wäre mir erwünschter gewesen als ganz ignorirt zu werden. Wahrscheinlich wird man bei Ihnen auch über die empörende Weise wie in Russland Murawiews Andenken gefeiert wird, schweigen. In Oestreich hat man meine Flugschrift ebenfalls nicht berücksichtigt — offenbar weil sie französisch geschrieben war und den Oestreichern nichts Neues sagen konnte.

Slovaken an der von Ihnen angeführten Stelle ist richtig; ich meinte dass die Slovaken Ungarns und die Slovenen Oestreichs im grossen Ganzen auf dem gleichen kulturellen Niveau stehen.

Mit herzlichem Gruss

Ihr ergebener

Hugo Schuchardt

nehm zu wissen, wie Sie über
die Expansion der Tschechen
selbst über die Grenzen ihres
Königreiches hinaus denken die
nicht in ~~indifferenter~~ national Weise ge-
schieht wie anderswo in entspre-
chenden Fällen, sondern in provo-
cirender, herrschgieriger Weise.
Es wundert mich dass Längs
Artikel in der Revue politique ~~et~~
et parlementaire erschienen ist.
Wenn man bei Ihnen so viel
Interesse an unsern Angelegen-
heiten nimmt, so muss ich
eigentlich darüber empfindlich
sein dass von allen Zeitungen und
Zeitschriften in Paris an die H. Welter
meine Brochüre geschickt hatte (gegen dreissig!) keine
einzige davon Notiz genommen hat
(auch die Rev. pol. et parl. nicht). Bei
Lichte besehen, ist das allerdings keine
Ungerechtigkeit gegen meine Person,
wohl aber eine solche gegen die Deutschen
im Allgemeinen; wenigstens kann ich mir

gegen die Hegemonie der Deutschen aussprechen — gut; sie sollen aber dann auch nicht die Hegemonie der Tschechen predigen und sich mit klaren und bestimmten Worten gegen diese wahnsinnige Idee eines der Errichtung slavischen Nationalstaates unter Deutschen wenden. Was mich anlangt, so missbillige ich das Vorgehen der Reichsdeutschen gegen die Polen ebenfalls, aber allerdings in minderem Grade als das gegen die Dänen. Denn es scheint nicht möglich mit dem polnischen Klerus in ein friedliches Einvernehmen zu kommen. Und wir in Oestreich sehen nun täglich wie wenig die Polen und Tschechen da wo sie Gewalt besitzen, daran denken Gerechtigkeit zu üben, dass es an Donquixoterie grenzen würde, wollten wir jetzt nur das Bestreben haben selbst gerecht zu sein. Es wäre mir ange-

Graz 20 Nov 98.

20.2

Verehrter Herr,

Ich danke Ihnen bestens für Brief und Recension. Es hat mich überrascht dass Sie von dem Index im Budapesti Hirlap, meinem Leibblatt, Kenntniss bekommen haben. – Körösy hat mir einen langen Brief geschrieben; er bekennt sich als aufrichtigen und praktizierenden Anhänger der „auf dem Selbsterhaltungstrieb beruhenden energischen Nationalitätspolitik". Auch von B. Auerbach habe ich einen liebenswürdigen Brief erhalten, durch den freilich mein Vorwurf nicht entkräftet wird, dass er sich über das „böhmische Staatsrecht" schwankend und widerspruchsvoll ausdrückte. Mögen die Franzosen die Gleichberechtigung zwischen den österreichischen Nationen vertreten, sich

20.1

M. Henri Gaidoz

Directeur à l'Ecole des Hautes Etudes etc

Paris

22 rue Servandoni

Jeunesse





vielmehr von Resignation. Den Kern meiner Auseinandersetzung bildet nun aber der logische Widerspruch der zwischen dieser Gleichberechtigung und jenem mittelalterlichen papiernen Rechte der Tschechen besteht. Ein solcher ist auch aus ganz allgemeinen Gesichtspunkten zu verwerfen; müssten nicht z. B. die Polen eher eine Wiederherstellung Polens erhoffen als die Tschechen eines tschechischen Böhmens nach ihrem Sinne? Die Absurdität zugleich auf zwei Gäulen reiten zu wollen, die habe ich beleuchten wollen, und zwar insbesondere für die Franzosen bei denen, wie ich mehr und mehr sehe, die Vorurtheile bei der Abschätzung fremder nationaler Verhältnisse sehr stark sind. Noch einmal, ich habe nicht als nationaler Eiferer, sondern als Mann der Wissenschaft schreiben wollen; fällen sie auch Sie als Mann der Wissenschaft Ihr Urtheil, und lassen Sie alles Persönliche beiseite. Was nützt mirs wenn die Sonne Ihrer Gerechtigkeit über allen fremden Nationen scheint und mich der ich doch in freundschaftlichen Beziehungen zu Ihnen stand, im Dunkeln lässt?

Mit besten Grüssen Ihr ergebener

H. Schmidard

gilt sich mit dem Autor zu beschäftigen wo man sich mit dem beschäftigen soll was er gesagt hat. Was macht es denn aus ob ich Reichsdeutscher oder Deutschösterreicher bin; über diese Dinge wird in gleicher Weise Leute ein Italiener, ein Russe, ein Chinese sich äussern können. Darauf kommt es an ob meine Prinzipien gute sind, ob meine Darstellung der Dinge eine richtige ist. Da erwarte ich Sie zum Kampf; da versuchen Sie mich zu widerlegen. Ich verstehe nicht wie Sie voraussetzen können dass ich hier den nationalen Standpunkt einnehme. Die Slaven wenn sie Gleichberechtigung verlangen, dienen ihren nationalen Interessen; wenn ich ihnen als Deutscher diese Gleichberechtigung zugestehe, mache ich eine grosse nationale Concession die mir die Politiker meiner Nation verargen dürfen; ich verzichte auf alle Prärogative welche die Deutschen auf die Geschichte und auf ihre überlegene Kultur gründen (denn diese Überlegenheit kann selbst von dem der den slawischen Kulturbestrebungen mit der grössten Sympathie gegenüber steht, nicht geläugnet werden). Also von Chauvinismus ist da nicht die Rede, sondern

als ein grösserer, so hätte Preussen an sich mehr Interesse daran die Polen zu germanisiren, als das deutsche Reich in seiner Gänze. Und ebenso ist es für die Slovenen, Griechen, Albaner in Italien ganz einerlei ob sie zum Königreich Neapel, zur Republik Venedig oder zum Königreich Italien gehören.

Sie kommen zu dem Schluss dass ich als Reichsdeutscher (encore!), n'a pas le droit de s'indigner que les choses ~~en~~ Fourment en Bohême comme elles ont tourné en Allemagne." Nun, ich will davon absehen dass hier eine gänzliche Verkennung der thatsächlichen Grundlagen sowie der zukünftigen Ereignisse vorliegt, ich beschränke mich auf „das Recht mich zu entrüsten". Sollte man aus diesen Worten nicht entnehmen dass ich ein Pamphlet voll nationaler Leidenschaft geschrieben habe, und nicht eine Broschüre in der ich mich bemühe möglichst unparteiisch die Dinge zu beurtheilen und darzustellen? Und dazu habe ich das Recht doch jedenfalls; und Sie werden ja doch, dass es nicht für wissenschaftlich

Solche gezogene Parallele ist so schief als möglich. Die Tschechen berufen sich gegenüber ~~dem~~ den seit Jahrhunderten bestehenden faktischen Verhältnissen, auf die Rechts-Kontinuität; das deutsche Reich von heute ist etwas ganz Neues, in keiner Weise eine Fortsetzung des alten "römischen Reiches deutscher Nation". Diese Bildung hat ihr Analogon in dem Königreich Italien, nur dass hier die Kleinstaaterei ganz beseitigt ist, dort nur eingeschränkt und gemildert. Die sog. Nationalitäten-frage wird dadurch eigentlich gar nicht berührt. Die Polen sind innerhalb des ~~Königreichs Preussen~~ deutschen Bundes keinen andern Massregeln ausgesetzt als innerhalb des deutschen Reichs; für sie ist die Umgestaltung von 1870 mehr oder weniger gleichgültig. Wenn — es ist ~~dies~~ das Prinzip der Magyaren — ein Kleinerer Staat mehr darauf bedacht sein muss zu nationalisiren,

wird, so geschieht es von Ihnen, und zwar in Bezug auf mich und Sie. Und nun ziehen Sie gar meine vermeintliche Eigenschaft als eines Reichsdeutschen ins Spiel! Ich sage: „vermeintlich", denn ich bin seit 22 Jahren nicht nur österreichischer Staatsbürger, sondern auch allem meinem Fühlen und Denken nach Deutschösterreicher.*) Vous me faites une vraie querelle d'Allemand.

Im höchsten Grade überrascht hat mich der Syllogismus den Sie mir in zweiten Briefe aufbischen, und ich bitte Sie in Ihren Vorlesungen davon abzusehen. Die von Ihnen zwischen dem böhmischen Reich in spe und dem deutschen

*) Auch meiner Kenntnissen nach; ich bin bis jetzt – trotz mannigfacher Bemühungen – mit den reichsdeutschen nationalen Angelegenheiten verhältnismässig wenig vertraut.

tadeln; aber ich spreche ausdrücklich nur von dem Kampf der Tschechen und der Deutschösterreicher, habe mich also der Sünde der prétérition durchaus nicht schuldig gemacht, und Sie gehen nun doch weiter, und deuten diese vermeintliche prétérition als eine Gutheissung dessen was anderswo geschieht. Lag es denn — wie ich Ihnen sagte — nicht für Sie näher als Sie sich mit den Rumänen Ungarns beschäftigten, auch die Rumänen Russlands in Ihren Gesichtskreis zu ziehen, ganz zu schweigen von den fremden Nationen innerhalb Rumäniens? da haben Sie sich einer prétérition absolut nicht schuldig gefühlt. Wenn also mit doppeltem Masse gemessen

19.2

Graz 30 Mai 1895.

Hochgeehrter Herr!

Ich danke Ihnen vielmals für Ihre beiden Briefe. Das Exemplar Ihrer Petition von 1870, welches Sie mir versprochen haben, ist bis jetzt nicht angekommen; hoffentlich ist es nicht verloren gegangen.

Da wir beide im Wesentlichen den gleichen Prinzipien huldigen, so ist es zu bedauern dass wir uns nicht verständigen können. Aber es scheint wirklich dass Ihnen sehr viel daran liegt mich ins Unrecht zu setzen. Denn ich von dem Nationalitätenkampf in der ganzen Welt oder wenigstens in ganz Europa spräche, und die Verhältnisse des deutschen Reiches mit Stillschweigen übergehen wollte, dann wäre ich allerdings zu

19.1

M. Henri Cadoz

Paris

22, rue Servandoni

und so passt das Wort von dem doppelten Masse viel mehr auf Sie. Sie haben auch das Baskische und Bretonische als Patois betrachtet, während wir mit absolut demselben Rechte das Slowenische und Ruthenische als solche bezeichnen könnten und es doch nicht thun. Ich habe in dem berühmten Falle Jenny gezeigt dass es sich gerade umgekehrt verhalten hat wie Sie angaben; ich habe Ihnen gesagt dass ich mich mit dem Familiennamen im Elsass gar nicht befasst habe, dass ich eine gewaltsame Aenderung derselben von Staatswegen vollkommen missbillige, aber ebenso eine willkürliche seitens der Namensträger selbst. – Worin verlängne ich denn mein Gerechtigkeitsgefühl? Ich bitte, sagen Sie mir das doch.

Mit bestem Grusse

Ihr

H. Schuchardt

ich die Versuche ~~auch~~ die französische, polnische und dänische Muttersprache zurückzudrängen ebenso missbilligen werde wie die gegen die tschechische, deutsche u. s. w. in Ungarn gerichteten.

Wenn Sie sich aber irgendwie auf meine brieflichen Aeusserungen beziehen, so erinnern Sie sich doch daran dass ich Ihnen schrieb: Kein Volk ist gegen das Andere gerecht, und wenn jetzt das Französische in Elsass sich über die Deutschen zu beklagen hat, so hatte früher das Deutsche in Elsass sich über die Franzosen zu beklagen. Das haben Sie mir nicht zugeben wollen,

genommen haben, anerkannt worden
— Sie bilden die einzige Ausnahme.
Wegen dieser meiner Unparteilich-
keit habe ich von meinen eigenen
Landsleuten schon Vorwürfe zu
erfahren gehabt, ja vor einigen Jahren
einen förmlichen Sprachenkampf
an unserer Universität durchge-
kämpft. Ist etwa Ihnen von
Ihren Landsleuten Ähnliches
widerfahren?

Bitte, weisen Sie mir
doch in meinen Druckschriften
irgend eine Stelle nach wo ich
meinen Principien untreu werde.
Über die Verhältnisse im deutschen
Reich habe ich mich, so viel
ich mich entsinne, nirgends
geäussert; wenn das geschehen
sollte, seien Sie versichert dass

18.2

Graz 24. Mai 1898

Hochgeehrter Herr,

Wie ich bedauert habe dass, vor längerer Zeit, unsere brieflichen Berichnungen abgebrochen wurden, so freue ich mich nun wieder von Ihnen ein Lebens-zeichen zu erhalten. Ich würde mich noch mehr freuen wenn Sie nicht jene beleidigende und ungerechte Behauptung wiederholten dass ich mit zweierlei Mass messe. Ich bin seit langer Zeit eifrigst bemüht, in nationalen Dingen gerecht und unparteiisch zu urtheilen. Das ist von allen Andern, die davon überhaupt Notiz

18.1

24.05.1898

M. Henri Cazalozz



Paris

22, rue Servandoni

sich auf irgendeine Weise Eingang gefunden und sofort. Es würde nicht leicht sein festzustellen woher die Notiz stammt. Man hat für die Authentizität nur den einen Grund, dass kein deutscher Journalist sich die Mühe geben würde einen französischen Text zu schreiben.

Ob ich zum Millennium nach Budapest gehe, weiss ich noch nicht, ich bezweifle es fast. Ich liebe solche Paraden nicht sehr, ich bin eine mehr idyllische Natur.

Bitte vergessen Sie nicht mir Ihre vor-1870-er Betrachtungen gelegentlich mitzutheilen

Ihr ergebener

A. J.

Den Artikel mit dem
Kielstreifen habe ich Ihnen
nur zur Unterhaltung ge-
schickt; er stand in der
"Grazer Tagespost" von demselben
Tage und ich betrachtete es
als ~~[illegible]~~ sehr über-
flüssig Ihnen die ganze, aus
so und so vielen Blättern be-
stehende Zeitung zu schicken,
die ~~[illegible]~~ überdies meine Haus-
hälterin noch nicht gelesen
hatte. Also keine Sparsamkeit!
~~[illegible]~~ Was hätte Ihnen auch
das Uebrige genützt; als Quelle
kann diese Zeitung nicht
dienen, das Betreffende ist
aus irgend einer andern Zeitung
mit der Papierschere ausge-
schnitten, dort hat es wahrschein-

Sie bezeichnen es ferner als Sprachzwang, wenn "on impose à un père de famille une nouvelle graphie de son nom patronymique." Aber das ist ja ein vollständiges Missverständniss. Es muss heissen: l'ancienne graphie, die will. kürlich abgeändert worden ist; sie wird wieder hergestellt. Und wenn es sich um eine Brochüre handelte: "Sind unsere Namen verunstaltbar?", so würde doch nicht Schnäble aus Schnäblé sondern Schnäblé aus Schnäble darin zu besprechen sein. Ich wiederhole Ihnen, Schnäblé ist für uns eine ebensolche Verunstaltung wie es Dübua (Dubois) für die Franzosen wäre.

lich keinen Grund zu sagen: je savais du reste déjà qu'on peut avoir confiance dans ce journal. Ich im Gegentheil muss es verwerflich finden, auf Grund solcher Informationen die nationalen Antipathieen anzufachen.

Wenn Sie sagen dass der liberaler Geist, soweit ~~das~~ Elsass-Lothr. in Betracht kommt, den Unterschied deutscher, gemischter und französischer Sprachbezirke umgeben wird, so bitte ich mir auch noch zu sagen was Sie denn glauben dass die Franzosen ~~gethan~~ thun würden wenn sie in der Lage der Deutschen wären, und ferner ob sie nicht immer ~~und~~ ~~thatte~~ das ganze Gebiet Frankreichs als der französischen Staatssprache unterthan betrachtet haben.

Gesetzes in der Kammer
alter französischer Gesetze gar
nicht die Rede. Um so weniger
da es gerade deutsche Namen
wie Kurt, Jenny (bei uns viel
häufiger als bei den Franzosen)
Heimath waren, die laut der
Begründung des Gesetzvorschlages
von dem republikanischen Gesetz
betroffen werden. Wenn nun in
der Notiz des Temps der Fall
dass Jenny als Taufname nicht
angenommen wurde, auf den bezüglichen
Ministerialerlass (vom 8 Okt. 1893)
sich auf das Gesetz vom 11 Germinal
(das durch eine andere deutsche Ver-
fügung aufgehoben worden ist)
bezogen wird, so ist das eine offenbare
Unwahrheit: entweder hat der
Temps gelogen oder er ist belogen
worden, und Sie haben doch wirk-

17.2

Graz 3 März 1896

Aber, verehrter Kollege, sind Sie denn wirklich unparteiisch? Ich verstehe nicht wie man den Jenny-fall in verschiedener Weise interpretiren kann. Ob das Gesetz vom 11 Germinal XI "est tombée en desuétude en France" [ein Gesetz ist entweder gültig oder ungültig, und muss in ersterem Falle befolgt werden], bleibt doch für Deutschland gleichgültig. Es gelten ja in Elsass-Lothringen überhaupt noch französische Gesetze wie Sie ja doch auch von dem Fortbestand des Code Napoléon in den deutschen (linksseitigen) Rheinlanden, auch nach 1870, gehört haben werden. Also ist von einem Aufstöbern eines solchen

17.1

M. Henri Gaidoz

Paris

rue Servandoni, 22.



Sie müssen mir verzeihen: aber Sie lesen aus meinen Briefen heraus was Ihnen passt, und ignoriren alles Uebrige, insbesondere sind Sie meiner wiederholten Frage nach dem Verhalten seitens der Franzosen in solchen Dingen ausgewichen. Ich bemerke nun 1) dass meine Schrift nur von den Taufnamen handelt und ich zunächst mich nur über diese äussern konnte und wollte 2) dass ich mich nicht mit unsichern, und, den Motiven nach, auch unlautern Zeitungsnachrichten habe begnügen wollen, sondern mir mit grosser Mühe glaubwürdiges Material verschafft habe — Sie dürfen nicht sagen: "vous avez d'abord contesté le fait", ich habe nur den Nachweis der Thatsache vermisst 3) Wenn in den französischen und gemischten Sprachbezirken [~~hiezu~~ über diese linguistische Geographie Ein ich, allerdings wie sich erst spät herausgestellt hat, von Anfang an andrer Meinung gewesen als Sie] französische Namen nicht nur (wie Gaston), sd. auch Namensformen (wie Rodolphe) gebraucht werden dürfen, so hat das in ganz Ungarn nicht sein Analogon, und Sie sind also vollständig im Irrthum wenn Sie behaupten dass die Deutschen in E.-L. ganz so verführen wie die Magyaren 4) was die Familiennamen anlangt, so habe ich sie durchaus nicht, wie Sie meinen vom linguistischen, sondern vom juristischen Standpunkt aus betrachtet; seit lange ist durch französische wie deutsche Gesetze die willkürliche Abänderung der Familiennamen verboten, hat nun eine solche stattgefunden, so handelt es sich – ich wiederhole mich – nicht um ein imposer, sondern um ein rétablir, um eine restitutio in integrum; das ist rein juristisch, nichts philologisch. Nun, von alledem werde ich vielleicht in der Oeffentlichkeit reden. B. gr. Mrg. H. S.



16

Correspondenz-Karte.



GRAZ 8/3 96 STADT

An

M. Henri Gaidoz

in Paris

rue Servandoni 22

Nur für die Adresse

Ich werde mit Hülfe der mir neuerdings von Ihnen gelieferten Daten den Thatbestand zu eruiren versuchen. ~~[illegible]~~ Da ich auf die Gefälligkeit vermittelnder Personen angewiesen bin, und mich nicht selbst an Ort und Stelle unterrichten, noch die erforderlichen Druckschriften auf buchhändlerischem Wege erlangen kann, so bin ich des Erfolges nicht absolut gewiss. Sollte ich ~~[illegible]~~ vollständiges, sicheres Material zusammenbekommen, so werde ich diese elsäss-lothringische Frage behandeln, sowohl nach 1870 wie vor 1870. In Bezug auf das Letztere können Sie mir wohl behülflich sein. Ich habe in meinem "Romanischer und Keltischer" über den Konflikt zwischen deutscher und französischer Sprache im Elsass Unterrichten gebracht, von denen ich nicht weiss ob sie ihrer Richtigkeit anerkennen. ~~[illegible]~~ Mit besten Gruss Ihr H.S.

15

Correspondenz-Karte



Nur für die Adresse

An

M. Henri Gaidoz

in Paris

22, rue Servandoni.

GRAZ 13 2 ... HSTRASSE

PARIS ... ETRANGER

Das betreffende Gesetz vom 11 Germinal
XI scheint nichts mit unserer Angelegen-
heit zu thun zu haben; es bezieht sich darauf
dass die Vornamen entweder die bisherigen
kirchlichen oder Namen des Alterthums
zu sein haben. Diese Beschränkung würde
also durch die Verordnung von 1895 aufge-
hoben worden sein; in der That gibt es in Deutschland
eine grosse Menge von Vornamen die ~~ein~~ keine
von diesen beiden Kategorieen fallen. — Fragen Sie
doch Ihren Gewährsmann, was eigentlich für eine
Verordnung von 1894 oder 1895 gemeint ist, zum Mindesten
welchen Inhalts sie ist. Sonst muss ich sie als non avenue
betrachten. Und das von Ihnen zuletzt Erwähnte ist für
mich durchaus in Ordnung; man darf doch nicht raffinicular H. J. H. S.


Deutsche Reichspost
Postkarte
5 PFENNIG
REICHSPOST
An
M. Henri Gaidoz
in Paris
Wohnung
(Straße und Hausnummer)
rue Servandoni

Heute Früh habe ich Ihre Karte und die letzte Nummer (die Nummer des Temps) der auch hier auf der Herz. Bibl. vorhandenen Mélusine erhalten; besten Dank! Sodann habe ich im Ministerium mir das Gesetzblatt für Elsass-Lothringen angesehen und folgende Verordnung vom 30 April 1895 gefunden: "Der erste Titel des Gesetzes betreffend die Vornamen und die Aenderung von Familiennamen, vom 11. Germinal XI (Bull. des lois Série III. N.° 2614) wird aufgehoben." Diese Verordnung scheint Ihr Gewährsmann im Sinne gehabt zu haben. Ihnen wiederum möchte nur jene französische Gesetzsammlung zugänglich; hätten Sie wohl die Güte mir die Stelle abzuschreiben?

Herzlichst Ihr

H. Schuchardt

Gotha, Siebleberstr. 33.

Gestern schrieb ich Ihnen einen Brief.

13

Deutsche Reichspost

Postkarte

An

M. Henri Gaidoz

in Paris

Wohnung (Straße und Hausnummer) rue Servandoni

führlich besprochen habe. Er nimmt die Magyaren gegen die Nichtmagyaren in Schutz; man hätte (in der ersten Hitze 1868) ein Nationalitätengesetz geschaffen das man nicht zur höchstmöglichen Ausführung bringen könnte, weil sonst ein Babel entstünde. Der Gedanke dass das Einzige was dann zu thun sein würde, die Aufhebung dieses Nationalitätengesetzes wäre, scheint dem Verfasser nicht gekommen zu sein. Schauen Sie sich doch das Buch an, und korrigiren Sie die Principien des Verfassers!

Erfreuen Sie mich bald wieder einmal mit einem Briefe. Ich bin seit Weihnachten hier bei meiner Mutter, die schwer erkrankt war, der es jetzt aber etwas besser geht. Hoffentlich brauche ich nur noch kurze Zeit hier zu bleiben.

Mit herzlichem Gruss

Ihr Hugo Schuchardt

Was mich betrifft, so wird Sie vielleicht der Satz über meine Unparteilichkeit beruhigen den ich einem für eine magyarische Zeitschrift bestimmten Artikel eingefügt habe:

„Wenn ich in Erfahrung bringen sollte dass man im Elsass gegen französische oder in Posen gegen polnische Taufnamen einen gleichen gesetzmässigen Krieg führte, so würde ich ebenso von deutschem Chauvinismus reden, wie ich jetzt von magyarischem rede."

Es ist jetzt in Paris ein Buch erschienen, bei Léon Challey, von Raoul Chélard, La Hongrie millénaire das ich im Budapest-Hirlap aus-

Vorschrift doch der Oeffentlichkeit nicht entziehen könnten. Man denke aber nicht daran, Louis in Ludwig umzuändern oder Stiefvater, Kablé, Guerber u.s.w. zu regermanisiren. Sie werden aber zugeben dass wir einer grossen Verwirrung widerstehen wenn wir die für uns lächerlichen Akzente belassen. Ich selbst habe z.B. den Namen des bekannten Pfarrers Guerber in den Zeitungen immer nur so geschrieben gefunden. Wir sind übrigens auch mit den Namen der seit Jahrhunderten unter uns wohnenden französischen Familien viel toleranter verfahren als die Franzosen mit denen der deutschen; es ist uns nicht eingefallen Düboa für Dubois u.s.w. zu schreiben.

12. 2

Gotha, Siebleberstr. 33.
28. Jänner 96.

Hochgeehrter Herr und Freund,

Jene Vorschrift für die Civilbeamten von Elsass-Lothringen, auf die Sie sich bezogen, habe ich trotz verschiedenartiger Bemühungen noch nicht zu Gesicht bekommen können, und bis das geschehen sein wird, will ich die Sache nicht für abgethan erachten. Inzwischen muss ich Ihnen doch mittheilen dass ein mir befreundeter Rath im hiesigen Ministerium die reichsländischen Verordnungen eingesehen und Nichts Bezügliches gefunden hat, und dass eine aus Strasburg eben eingetroffene Korrespondenzkarte schon deshalb die Sache in Frage stellt, weil sich die Wirkungen einer solchen

12.1

M. Henri Gaidoz

Paris

rue Servandoni





die Wahrheit lässt sich nur dann einigermassen ermitteln, wenn Zeugnisse beider Parteien vorliegen.

Ihre Bemerkung über das "Prinzip der Nationalität", das von Deutschland und Ungarn ~~nicht~~ proklamirt ins Leben gerufen worden sein soll, scheint mir nicht richtig; freilich auch nicht richtig dass — wie es in Deutschland heisst — Napoleon III es aufgebracht habe. ~~auch~~ So viel aber steht doch fest dass zu allererst es in Italien zur Geltung kam, und dass der Krieg von 1870 nicht auf Grund dieses Prinzipes ausbrach, sondern dieses erst nach seinem für Deutschland erfolgreichen Ausgang von diesem angerufen wurde. Sie dürfen es mir glauben, ~~dass~~ vor 1870 gab es unter allen Deutschen kein Dutzend, die von dem Wiedererwerb Elsass-Lothringens träumten; waren es in Frankreich auch so wenige die von dem Erwerb der Rheingrenze träumten? Ich entsinne mich eines Kommerses in Graz (1867) auf dem ich mich mit elsässischen, deutsch redenden Studenten zusammenfand und mich durch deren elementaren, unbegründeten Hass gegen Deutschland tief verletzt fühlte.

Dass der Gesundheitszustand unseres Freundes Jones ein so schlechter ist, bedauere ich sehr. Ich habe lange nicht an Wales und an Kymrisches gedacht. Neulich war irgendwo von einem grossen Romanschriftsteller in Kymr. Sprache die Rede; können Sie mir Näheres darüber mittheilen?

Herzlich grüssend Ihr H. Schuchardt

in der französischen Richtung stattgefunden wie der, der nun in deutscher stattfindet. Ich werde mich übrigens bemühen, Ihnen und mir ein Exemplar der angezogenen "Instruction u.s.w." zu verschaffen. Denn nur auf solche offiziellen Dokumente darf man sich bei dergleichen Angelegenheiten stützen (deshalb habe ich von jener Magyarisirung nur in Anschluss an eine Ministerialverfügung sprechen wollen); Zeitungsmittheilungen haben wenig Werth. So hat auch die des Temps gar keinen Eindruck auf mich gemacht, geschweige denn mich beleidigt. Ich lese seit zwanzig Jahren in unsern Zeitungen von den Misshandlungen die Deutsche seitens der Slaven erfahren haben, und sage mir immer: Audiatur et altra pars. Thun Sie, ich bitte, das auch in Bezug auf den Strassburger Fall. Ich bin fest überzeugt, dass derselbe in tendenziöser Weise entstellt ist. Sobald die nationalen Gegensätze ins Spiel kommen, lügen alle Zeitungen,

so tief erniedrigen würde. Mir schien es als ob ein Nebel sich um die bis dahin lichtvolle Gestalt des französischen Genius hüllte, als ob nun erst — nicht nach dem Verlust von Elsass-Lothringen — Frankreich kleiner geworden wäre.

Wenn die Dinge in Bezug auf die Namensänderungen in Elsass-Lothringen sich so verhalten wie Sie sagen, so stehe ich mit meiner Missbilligung nicht hinter Ihnen zurück. Nur verzeihen Sie, es war mir doch etwas Komisch, Gerber aus Guerber, Wegner aus Wagner als „noms germanisés" bezeichnet zu hören; wäre es nicht richtiger gewesen, „regermanisés" zu sagen? Vielleicht hat, und vor nicht allzu langer Zeit, ein ähnlicher Vorgang

und unbefangenen Blick. Es erin-
nert mich das an den Genfer Friedens-
kongress von 1867; man donnerte
gegen die Eroberungen und Eroberer,
und als es galt, (in diesem Sinne) Napoleon I ein
nachträgliches Misstrauensvotum zu
ertheilen, erhoben sich alle Franzosen
dagegen. — Sie wissen dass ich
Frankreich d. h. das geistige
Frankreich liebe; ich gestehe Ihnen
nun dass mich diese grosse
französisch-russische Verbrüderungs-
komödie nicht als Deutschen ge-
kränkt; wohl aber als Franzosenfreund
enttäuscht hat. Ich hätte niemals
geglaubt dass das Frankreich in dem
die grossen Traditionen der
Revolution nicht erloschen sind, sich
vor einem Alexander III, der trotz
mancher guten Eigenschaften doch ein
wahrer Tyrann war, der nicht nur
die Nationalitäten, sondern auch die
Religionen verfolgte (vor Allem die katholische),

Verhalten der Deutschen und anderen Nationen tadeln, sich ganz anders benommen haben würden. Die Völker sind sich in dieser Beziehung eigentlich alle gleich; nur die Umstände sind verschieden. Den Deutschen wird die besondere Art des französischen Chauvinismus, und den Franzosen die des deutschen. Die Bemerkung mit welcher ein guter Freund in Journal des Débats seinen Artikel über mein Pamphlet schliesst: ..... Ami à mis à l'ordre du jour la haine de race? .... ist mir fast unverständlich, und auch G. Paris hat sie proprio motu, für nicht ganz richtig erklärt. — Alles das betrübt mich, ich wünschte so sehr dass unter den verschiedenen Nationen Europas die Besten d.h. die Männer der Wissenschaft eine einträchtige Gemeinschaft bildeten; aber Jeder verliert, sobald seine eigene Nation ins Spiel kommt, den klaren

11.2

Graz 3 Dez 95.

Hochgeehrter Herr und Freund,

Indem ich Ihnen für Ihren liebenswürdigen Brief danke, beginne ich mit einer allgemeinen Bemerkung. Ich habe öffentlich und privatim oft genug über deutschen Chauvinismus mich ausgesprochen (ich erinnere Sie u. A. auch an meine Besprechung des Wingerathschen für das Elsass bestimmten Lesebuchs), dass ich wohl einigermassen für nicht parteiisch gelten kann. Bei Ihnen und bei denjenigen Ihrer Landsleute, die mit mir über solche Dinge sprechen, finde ich aber nirgends das Zugeständnis des französischen Chauvinismus, und Sie geben, wenn Sie es auch nicht bestimmt sagen, zu verstehen dass die Franzosen in solchen Fällen wo Sie das

17.1

M. Henri Gidoz

Paris

22, rue Servandoni





S.g.H.! Ich denke nicht daran mit doppeltem Masse zu messen, und werde über gleiche Vorkommnisse mich, sobald sich die Gelegenheit bietet, auch in gleicher Weise äussern. Das Entscheidende lag mich für mich in der philologisirenden Verordnung, nicht in der Willkür an sich, die schliesslich durch die ganze Welt hin gleich ist. Ich glaube nicht dass im Grunde ein Volk duldsamer ist als das Andere; ich habe Ihnen das schon gesagt, da Sie ein solches Privileg für die Franzosen in Anspruch zu nehmen schienen. Das liegt einem freilich näher als das Andere, und so haben Sie ja selbst von den Rumänen in Ungarn gesprochen und von den Rumänen in Bessarabien geschwiegen. — Ich werde Ihnen übrigens sehr verbunden sein wenn Sie mir über jene Namens-veränderungen in Elsass-Lothringen nähere authentische Mittheilungen zukommen lassen wollten. Mit herzlichem Gruss

Ihr ergebener H.S.

10

Correspondenz-Karte.







An M. Henri Gaidan

im Paris

22, rue Servandoni

Nur für die Adresse

abschwächen wenn ich gestern aus dem Munde eines jungen Patrioten von Bukarest vernehme man sei bereit aus Hass gegen die Magyaren sich den Russen in die Arme zu werfen. Das erinnert mich an den tschechischen Ausspruch: lieber die russische Knute als das deutsche Scepter! Bis zu welchem Wärmegrad doch der nationale Fieberwahnsinn zu steigen vermag! Auch der Latinismus der Rumänen scheint mir in politischer Beziehung sehr übel angebracht. Ob sie von den Römern, diesen Unterdrückern par excellence abstammen oder nicht, ob sie in Siebenbürgen seit der Römerzeit ansässig oder (was mir immer noch das Wahrscheinlichere ist) erst im Mittelalter eingewandert sind, bleibt sich für die Auffassung der actuellen Verhältnisse ganz gleich. Und so sind so viel andere romanische Schriftsteller die vielleicht vor Kurzem das Rumänische noch für eine slawische Sprache gehalten haben, ihre Sympathieen für die rumänische Sache in schwungvollen Phrasen aussprechen, scheint mir ganz werthlos. Ich werde das auch gelegentlich meinen rumänischen Freunden sagen, obwohl ich weiss wie leicht man einem Fanatiker gegenüber zum Ketzer wird.

Mit herzlichem Gruss
Ihr ergebenster
H. Schuchardt

In Ungarn würden Sie, was Bäder anlangt, schwerlich das finden was Sie suchen.

schreiende Ungerechtigkeit betrachten, die tschechische Staatssprache für Böhmen als das selbstverständlichste Postulat betrachten. Oder noch besser, schreiben Sie doch über Russland das ~~doch~~ ja die (im medizinischen Sinne) schönsten Beispiele nationaler Unterdrückung liefert. — Ich bin immer geneigt gewesen, Frankreich als die Führerin in allen grossen civilisatorischen Dingen anzusehen, ich bin wahrlich kein deutscher Chauvinist. Diese fabelhafte προσκύνησις Frankreichs aber vor Russland, vor dem Zarenthum hat mir eine der allerherbsten Enttäuschungen bereitet; Frankreich hat damit seine ganze grosse Vergangenheit verläugnet, es hat damit mehr verloren als zwei Provinzen. Denn die Grösse einer Nation beruht nicht auf ihrer Ausbreitung sondern auf ihrem innern Gehalt. Nur die Gemeinschaftlichkeit des Hasses hat Frankreich mit Russland verbündet, und welcher Grund das russische Volk hat das deutsche zu hassen und ob es dasselbe wirklich hasst, darüber mag Sie Tolstoi belehren. Wie kann in französischer Sprache noch gegen irgend welche politischen Ungerechtigkeiten, ja Unmenschlichkeiten protestirt werden, nachdem in französischer Sprache das Zarenthum mit seiner Verfolgung fremder Nationalität und Religion und mit seinem Sibirien solche Apotheosen erfahren hat! — Muss es nicht einigermassen auch meine Sympathieen für die Rumänen

stand als durch das Deutsche stark beeinflusste Mischsprache der vielmehr ~~stark~~ sehr differenzirte Patois (Mehrzahl!) bis vor kurzem auf keiner höhern Stufe als das Bretonische; und nun bildet es sich mehr und mehr zu einer einheitlichen Litteratursprache aus.

Und wie kann man ganz von dem Recht der Geschichte absehen? Auf ihm beruht ja unsere ganze Staatenvertheilung. Und wollte man heute Europa nach nationalen Motiven neu vertheilen, so würden sich binnen Kurzem die Grenzen die Verhältnisse geändert haben und eine neue Abgränzung erfordern. Sehen Sie z.B. Böhmen an; da ist in einem Dorfe bald eine deutsche bald eine tschechische Majorität. Überall Fluctuationen!

Die Tschechen wollen nun nicht blos innerhalb Oestreichs – also z.B. auch in Wien – Gleichberechtigung mit den andern Nationen, sie wollen in Böhmen auf Grund des Rechtes der Geschichte, die herrschende Nation sein. Die Analogie mit Ungarn trifft gar nicht zu. Das sogenannte böhmische Staatsrecht ist etwas ganz Verrottetes und Nebelhaftes. Schreiben Sie doch auch einmal über die tschechischen Prätensionen etwas in der Revue de Paris, da jetzt die Tschechen so grosse Freunde der Franzosen sind. Sagen Sie ihren Landsleuten doch dass dieselben Tschechen welche die deutsche Staatssprache für Oestreich als eine

geradezu unmöglich sein zu verhindern dass irgendwo Minoritäten von Majoritäten in nationaler Hinsicht bedrückt würden. Das ist eben die allergrösste Schwierigkeit; dass irgend eine Nation oder nationale Gruppe weder Hammer noch Amboss sei. Wo wir hinschauen, finden wir entweder das Eine oder das Andere. Man müsste das Problem des Nationalitäten-streites ganz im Allgemeinen behandeln, bis zu einem gewissen Grade zu lösen versuchen, ehe man an die Einzelprobleme heranträte. Ich glaube dass, soweit die Lebhaftigkeit der nationalen Empfindung gleich ist, die Nationen gleich gerecht oder ungerecht gegeneinander sind. Ich habe das in jener Schrift (bei einer bestimmten Gelegenheit) ausgesprochen, von der ich glaubte ich hätte sie Ihnen zugehen lassen (Es befindet eine Stelle darin durch eine Aeusserung von Ihnen hervorgerufen worden ist). Jetzt habe ich einen Freund in Graz beauftragt sie Ihnen zu schicken. Also ich bin auf das Festeste überzeugt dass nicht nur die Romanen in der Lage der Magyaren ganz so handeln würden wie diese (vielleicht noch schlimmer) sondern z.B. auch die Franzosen. Sie scheinen meine Aeusserung missverstanden zu haben. Ich meine nur dass wenn Baskisch und Bretonisch wirklich als nationale Sprachen sich geltend zu machen beabsichtigten, die Franzosen mit der grössten Entschiedenheit sie unterdrücken würden. Das Slowenische

erlangen möchten; auch die Italiener werden nicht so leicht die gewünschte italienische Universität bekommen, aber da sind doch wesentlich andere Hindernisse als prinzipielle.

Sie sehen ich bin, was den Kern der Sache anlangt, mit Ihnen auf Seiten der Rumänen. Nun sind aber doch folgende Dinge zu beachten. Ein einheitlicher Staat braucht eine Staatssprache; deren Wirkungskreis kann meinetwegen sehr eingeschränkt ~~werden~~ sein, aber sie muss doch z. B. für das Parlament bestehen. Wie soll man sich dem gegenseitig verstehen wenn — wie das seit einiger Zeit begonnen hat — im Wiener Reichsrath mehr und mehr tschechische und kroatische Reden gehalten werden? Selbst eine Konfoederation, wie die Schweiz, verlangt ein einheitliches Verständigungsmittel. Wie liesse sich aber nun aus Oestreich und Ungarn eine nationale Konföderation machen? Dem Gedanken selbst bin ich nicht abhold (die Monarchie als solche könnte ja dabei bestehen bleiben); aber die Ausführung ..... ! Die Nationen gränzen sich ja keineswegs scharf und deutlich gegeneinander ab, sie wohnen zum grossen Theil auf das Bunteste durcheinander. Überall würden sich aus diesen grossen nationalen Verwaltungsgebiet kleinere heteronationale Enklaven ausscheiden müssen, aus diesen noch kleinere und so fort. Es würde

Herkulesbad, 28 Aug. 1894.

Verehrter Herr und Freund,

Ich habe mir das Augustheft der Revue de Paris hierher kommen lassen um zu lesen was die Gräfin Almasy über Rumänen und Magyaren sagt. In Bezug auf die Thatsachen kann man ihr nicht Unrecht geben; nur in Bezug auf die aus denselben gezogenen Folgerungen und Forderungen (S. 635 f.). Die Analogie Ungarns mit andern ~~Staaten~~ Staaten in Hinsicht der Staatssprache ist keine ganz zutreffende — sie fühlt das selbst; die quantitativen Verhältnisse spielen allerdings eine Rolle, und der Kampf der Rumänen für ihre Sprache ist jedenfalls ebenso berechtigt als der Vlamingen in Belgien für die ihrige. Zu dem Zweck es so nahe Oestreich zu citiren; ich spreche nicht von den Polen und Tschechen wo die staatsrechtlichen Fragen hereinspielen, sondern von den Italienern und den Slowenen, deren die Pflege ihrer Nationalität in keiner Weise bestritten wird, deren Sprachen in staatlichen Schulen Unterrichtssprachen sind. Die Slowenen haben freilich noch nicht Alles erlangt was sie selbst

9.1

CLERMONT FD
11 SEPT 94
P. DE DOME

M. Henri Gaidoz

Directeur à l'Ecole des Hautes Etudes

Paris

22, rue Vercandoni.

1 t

Miséricorde, vous lisez toujours la Pensée slave? Quelle ingénuité!
Rathen Sie dann doch dem p.p. Takić, er solle seine Spalten
dazu benutzen, um nebeneinanderzustellen, was die Polen in
Preussen, was in Russland, was in Oestreich leiden und — thun.
Das komparative Studium der Dinge ist das einzig richtige.
Auch für die Betrachtung des Verhaltens Europas gegenüber dem
südafrikanischen Krieg gilt das. Ich wäre ganz gern
zu einem Epigramm bereit, aber das könnte sich nur
darauf beziehen wie die Einen so heiss wünschten dass
die andern die Kastanien für sie aus dem Feuer holten.
— Hoffentlich ist Ihre Sehnsucht nach der Kath.
Autonomie in Ungarn jetzt gestillt. Eine Verpflichtung
für uns, etwas davon zu wissen, besteht wahrlich nicht.

Mit besten Grüssen
Ihr Asch



Correspondenz-Karte



An

M. Henri Gaidoz

in Paris

rue Servandoni 22

Nur für die Adresse

V. H. Ich danke Ihnen vielmals für das Ueber-
sandte. Ich kann mit der kurzen Anzeige
d'Avril's zufrieden sei. Wird denn aber nie
ein Franzose sich über den Werth des böhmi-
schen Staatsrechtes aussprechen? Ich sende Ihnen
ein Blatt der Neuen Freien Presse mit einem Aus-
zug aus dem tschechischen Čas, dem Organ der
vernünftigsten und wirklich liberalsten Partei
unter den Tschechen. Dergleichen sollten die Fran-
zosen lesen. — Je viens de lire le Figaro
du 4 janvier, et les bras m'en tombent; je suis
rayé de la liste des savants, je n'ai point affaire
de la science. Bien à vous

A. Sch.



Correspondenz-Karte.



An

M. Henri Gaidoz

in Paris

22, rue Servandoni

Nur für die Adresse

Cher Monsieur!

Je commence à étudier les proverbes créoles; mais comme je me trouve très mal et ne sais jusqu'à quel point je pourrai continuer cette étude pour maintenant, je vous enverrai les proverbes qui puissent vous intéresser en fur et à mesure qu'ils me tombent dans la main. Bien à vous

H. S.

Tobago: Make waterfall right round Mart'nique, make St. Kitts fly (make a waterfall r.r. M. and it will cause St. K. to fly)

6



CORRESPONDENZ-KA



GRAZ

An M. Henri Gaidoz

22, rue Servandoni in Paris

ouvrage ; vous le connais-
ser sans doute, ne croyez-
vous pas que j'y trouverais
de très utiles renseignements
(je ne dis pas scientifiques)
sur les patois créoles ?

Adressez-vos lettres
toujours à Gros. Je crains
que les rosbeefs ne me
gâtent bientôt le séjour
de Paris.

Yr y Dwyf

yr Piffrant

Yr eidoch

Hugo Schuchardt

Bien des amitiés a J. Evans Jones
de Caernarvon qui vous nommera
tous mes autres amis là-bas

c'est un jeune homme de bonnes dispositions scientifiques, mais de trop peu d'initiative. Il avait préparé une publication sur les étymologies populaires en anglais; mais il s'est découragé un Révérend ayant écrit quelque chose sur le même sujet.

Je vous écrivis, il y a quelques jours, une carte, avec une demande. J'y ajoute une autre: Une notice qu'on ~~me donne~~ m'extrait du Dictionnaire Universel de Larousse (sur le patois des Seychelles) me donne une bonne opinion de cet

Antonio Machado y Alvarez
à étudier l'allemand;
maintenant, je m'en désiste.

Je pars demain pour
Parasp (Engadine) ~~[illegible]~~
ayant une peur terrible
des Anglais qui à coup
sûr me rendront nerveux
au plus haut degré.

Un de mes ci-devant
auditeurs, M. A. Pogatscher
professeur à Graz, fait
maintenant une excursion
en Wales (Caernarvon, Llanberis);
si vous le rencontrez, parlez-lui,

Gras, 1 août 1887.

Cher Monsieur :

Voici littéralement :

"Se armó la de S. Quintin"

pudiera acaso traducirse .....

"Se armarit illa de S.to Quintino" pourrait peut-être se traduire

Armarse la de S. Quintin

(se commencer la .... de S. Q.)

armarse una gran pendencia

(s'élever une grande querelle)

J'avais l'intention d'animer mon excellent ami M. A.=

recueillir des contes, et du folklore en général ; mais c'est en vain.

Bien des amitiés à votre confrère Rolland !

Tout à vous

H. Schmidt

voudrais pas que je ne dusse recevoir plus.

Vous le savez bien : plus le cercle de ceux que nous aimons se rétrécit, plus nous nous attachons à ceux qui sympathisent avec nous.

Je n'oublie pas les contes créoles ; mais (quant à la publication) je voudrais attendre encore un peu jusqu'à ce qu'avoir réuni un nombre plus considérable. M. Charles Baissac m'écrit : mon manuscrit de la littérature noire part, j'espère avec ceci. Trouvera-t-il à se faire imprimer ? Je l'espère bien. Quant à l'île de la Réunion je ne cesse d'intriguer les nombreux correspondants que j'ai là-bas, à

Gotha 21. XII. 85.

4.2

Cher Monsieur,

Ma pauvre mère et moi, nous vous remercions bien sincèrement de l'intérêt que vous nous avez témoigné au sujet de notre perte.

Je fus à Gotha peu de temps après vous, c'est-à-dire au commencement du mois d'Octobre, mais seulement pour quatre jours; mon père alors se trouvait encore dans une parfaite santé, je ne me



Carte Nicolas

4.1

M. Henri Gaidoz

Paris

22, rue Servandoni

20 PFENNIG 20

DEUTSCH

BOUCOURT A PARIS

22

incroyable de toutes les recherches scientifiques. Il aura mille fois raison, mais il est un reptile et je n'aime pas à me trouver avec des reptiles dans le même lieu. Il me revient quelquefois des doutes sérieux si tout ce que nous faisons est nécessaire ou utile. La science gâte notre vie; les idées n'ont ruiné.

Comme M. Zimmer parle pour la seconde fois de ma blasphémie, je voudrais bien lui conseiller un peu de pratique chrétienne; est-ce que ce serait permis?

Bien à vous

H. Lombard

bons établissements en Allemagne et en Autriche ; j'ai vu des cures merveilleuses quant à des maladies très-obstinées de toutes sortes. Venez avec moi à Alexandrowsk dans le Transcaucase !

Je vous demande pardon de vous avoir parlé de ma santé ; mais il faut qu'on sache comme je me trouve à fin qu'on n'abuse pas de moi des choses qui me sont impossibles. Ce que d'autres font en six jours, j'y ai besoin de six mois.

Et puis ces Américains me dégoûtent à un point

-rables, des oesophagismes, un bourdonnement d'oreille ininterrompu, mauvais sommeil, des crampes nerveuses etc. etc. Quand je me trouve un peu mieux, je ne suis pas toujours très disposé à travailler, je cherche à me réjouir, je monte à cheval, je flane, je dors beaucoup pendant la journée etc. Maintenant je suis végétarien - depuis quelques semaines; je crois que cela me fait du bien, mais d'abord cela rend assez faible et peu productif. Je regrette beaucoup que vous aussi vous trouviez mal; je vous conseillerais de faire une cure hydrothérapique - je m'y connais un peu. Vous avez de très

Graz, 23 juin 1882

Cher Monsieur,

Quant à l'article sur Zitterbork je n'y ai même pas encore pensé. Je vous ai dit que je ne travaille guère. C'est une neurasthénie qui m'en empêche. Vous croyez voir que mon état me permet de travailler ? Oui, quelquefois, mais assez rarement. Une maladie qui sans être dangereuse porte sur le système central des nerfs, n'est pas très favorable aux études. Voulez vous un petit menu de mes maux ? une congestion continuelle, des battements, des angoisses ter-

Baissac n'en souffle pas un mot à ce que je vois

Cher Monsieur! Un supplément à ma dernière lettre. Je cherche à me mettre en contact avec des personnes dans les quatre parties du monde, pour en avoir des notices sur les idiomes créoles. Ce sera un sport comme un autre. Maintenant, pourriez-vous me donner les noms 1) de quelque libraire (nègre, ça va sans dire) à Haïti et à Saint-Domingue (car je suppose qu'ils n'y sont pas tous des hommes de vodou), et 2) de personnes résidantes à Pondichéry et sur l'île de la Réunion, où on parle un créole très-difficile qu'on nomme tia-tia. Peut-être vous trouverez des adresses dans un almanach officiel; c'est seulement pour me procurer par cette manière les adresses d'autres personnes qui s'intéresseraient vraiment à mon sujet. — Qu'est-ce que vous pensez de ce que dit Zimmer sur l'âge et l'origine du Pangurbancodex Gl. hib. XXXIX sq.? Ce manuscrit se trouve par hasard pour huit jours à Graz; je voudrais profiter de l'occasion. Tout à vous HS.

2

CORRESPONDENZ-KARTE.



An M. Henri Gaidoz, professeur à
l'École des Sciences politiques

in Paris

Frankreich

Rue Servandoni 22.



Franc Littéraire

PARIS
71/25
81

PARIS
71/25

1.1

M. Henri Gaidoz
Professeur à l'École des
Sciences politiques
Paris
Rue Servandoni



V.V

dringende Dinge zu erledigen
habe. Dieser Umstand
verhindert mich nun aber
wieder, Ihrem Bericht mehr
Aufmerksamkeit zuzuwenden
als geschehen ist. Und wie gesagt,
ich kann in sehr vielen Fällen
gar keine sichere Verbesserung
vornehmen.

Mit besten Grüßen
– in Eile – Ihr ergebener

H Schuchardt

entstehen würde (aber Warum eine enorme?). Ich hatte das für das kleinere Übel.

Ich bitte mir diese offene Aussprache nicht zu verübeln. Bedenken Sie mir dass es ein wunderbarer Zufall dass ich Ihnen diese teilweise Korrektur überhaupt jetzt zurückschicken kann (weil am Sonntag, en - rekommandiert). Ich sollte Leute, wie alljährlich, zu den Wahlsitzungen der Akademie nach Wien reisen; daran sollte sich eine kleine Reise an - schliessen und während dieser Zeit hätte mich Ihre Sendung nicht erreicht. Ich bin ausnahm - weise in Graz geblieben, weil ich wohl ganz wohl bin und

neben Aguinaga? Überall hätte
ich Fragezeichen zu machen,
nun besonders bei den Titeln
der Lieder wie Dschtalersch
Liliedera. Manches hätten
sie ja selbst verbessern können,
wie Venancia in Venancio, la
basse Navarra in la Basse-Navarre
usw.

Ich muss dabei bleiben
dass diese zweite Partie
wenigstens den Augen G.
Lacombe's unterbreitet
werde, den sie ja demnächst
wie er mir vor Kurzem schrieb,
in Paris besuchen werden.
Es ist richtig dass dadurch
die Verzögerung der Drucklegung

Eigennamen, und da
könnte ich nicht helfen
höchstens darauf umweisen
was mir fehlerhaft er-
scheint. Jedenfalls ist der
Wechsel zwischen deutscher
und fremder Form der
~~Eigen~~ Taufnamen unzulässig.

Katharine, Joachim, Jakob Bernhard
Jeanne, Jean-Baptiste, Pierre usw.

Auch die bask. Form der EN.
kommt vor: Janeta. Aber
auch die Familiennamen
erregen zum Teil Mitztrauen.
Schreibt sich denn Policarpo
(so, nicht Polyc.) Eloseghi, wirklich
so mit italienischer Orthogra-
phie? Und Ithurreghi? Oghinaga
(und Corrubio?)

Schwierigkeiten; dann
unten nördliche und
östliche Grenze z.B. (kann
der Eine der (oder) der andere
Jenen verstehen. S. 80 ist
Orthez, das sehr weit
von der Bask. Grenze liegt,
auszuschalten; ich habe
hin und her überlegt
was an seine Stelle zu
setzen wäre, bin aber zu
keinem Ergebnis gelangt.
Die Grenze verläuft eben
mehr \ als 7. Sie müssen
das Entsprechende selbst
herausfinden. Ich habe bloß
bis S. 82 Mitte gelesen.
Von da ab beginnen die

G. 24. S. 14

Lieber Herr Doktor! (Broussais)

Ich danke Ihnen vielmals für Ihren Glückwunsch.

Wie sehr mir an der Sache selbst liegt, mögen Sie daraus ersehen dasz ich — obwohl, dank äußerer Umstände, außerordentlich beschäftigt — mich doch sofort an die Durchsicht des Berichtes gemacht habe. Sie ist nicht ganz so einfach wie es Ihnen scheint. Vor allem machten die Grenzbestimmungen

Tánger 1892) sogar das mar.-arab. qandora (u. d. W. camisa) zu einer „voz vascongada" gemacht. Charencey aber meint: „les Basques, sans doute, furent frappés de surprise à la vue de ce costume porté par les conquérants musulmans de l'Espagne" u. s. w.

H. Schuchardt

(Sond. aus der Zt. f. rom. Phil. XXXI)

ist das von Olsen am Schluss seines Artikels erwähnte izokin) „Lachs", das wiederum ins Spanische übergegangen ist, vielleicht aber erst diesem seiz -n verdankt (s. Ztschr. XIII, 526).

Da ich hier mehrfach Gelegenheit gehabt habe Charencey als Etymologen anzuführen, so will ich anhangsweise bemerken dass er ganz vor kurzem ein romano-bask. Wort als „Un mot basque d'origine berbère" behandelt hat (Journ. asiat. 1906 S. 313-316), nämlich alkandora ‖ span. alcandora „Art Männerhemd". Das Spanische hat es aus dem Arabischen, dieses wahrscheinlich aus dem Berberischen; hierfür hatte sich in bestimmter Weise schon Engelmann ausgesprochen (s. Gloss.[2] S. 84, anders Simonet Glos. S. 89 f.). Das bei ihm nicht vorkommende bask. Wort war von Larramendi als Vorgänger des span. bezeichnet worden, und, wohl auf dieser Spur wandelnd, hat der gleichfalls einen bask. Namen tragende P. Lerchundi (Voc. esp.-arab. del dial. de Marruecos,

die von V. Henry angenommene aus dem Ags. (ēad, *aud „Reichtum"). Unter den Wörtern indoeuropäischer Herkunft hat Charencey a. a. O. S. 10 f. artzo (lies artz „Bär"), für welches wir gewiss nicht weiter zu gehen brauchen als bis zu dem unmittelbar daneben genannten altir. art, kymr. arth; Uhlenbeck im Et. Wtb. der altind. Spr. (1898–99) S. 33, unter ṛ́kṣas, setzt zu beiden keltischen Wortformen bask. artz fragweise als Lehnwort. Als dem Grieschischen entnommen betrachtet Charencey a. a. O. S. 9 bask. orkhatz „Reh"; nämlich z δορκάς dass.; ich habe jenes Ztschr. XXIX, 559 zunächst auf ein keltisches Wort bezogen. Irgendwo, und zwar weit früher, hat Charencey bask. maite „lieb" zu ir. maith „gut" gestellt, Dodgson in der Eskuara (1893) S. 111 ihm beigepflichtet; für mich ist diese Gleichung höchst zweifelhaft, weniger für Uhlenbeck Vgl. Ll. S. 10. Das sicherste kelto-baskische Wort

intern. des Cath., Paris 1891) S. 9 und gleichzeitig „Phon. soul." (aus Rev. de ling. XXII) S. 16 sich der alten Ansicht dass bask. andre mit dem gr. ἀνήρ verwandt sei, anschliesst. An ersterem Ort S. 6 ff. gibt er allerdings eine Liste baskischer Wörter keltischer Herkunft, unter denen — es sind ihrer 14 (grossenteils dieselben wie die von ihm „La langue basque et les idioms de l'Oural" 1862 S. 55 verzeichneten) — ich aber kaum eines als solches anzuerkennen vermag, etwa lai „Geier" (v. zeigh „Falke"). Potzo („grosser"), potš „(kleiner) Hund" (welches sich durch das p- als Lehnwort erweist; s. Ztschr. XI, 492) und zakhur „Hund" haben, wenn überhaupt eine Beziehung zu den beigesetzten keltischen Wörtern, nur eine sehr weitläufige (wegen des zweiten Wortes sehe man Ztschr. XXIX, 227). Hat kymr. eidion, bret. éjenn „Ochs" etwas mit gleichbed. bask. idi zu tun, so könnte ich mir nur Entlehnung des Nordens vom Süden denken; diese würde mir immer noch wahrscheinlicher sein als

XXXI 1907

Kelto-baskisches

p. 34

In Bezzenbergers Beiträgen XXX (1906), 325 ff. hat N. Olsen unter dem Titel „Ein keltisches Lehnwort im Baskischen" die Gleichung bask. andre } altir. ainder, kelt. *anderā „junges Weib" aufgestellt. Ich hatte sie in meiner Festschrift „An Mussafia" (Frühj. 1905) S. 5 als eine mir längst bekannte vorgebracht (vgl. nun Meringer Ztschr. XXX, 416, dem zufolge *anderā auch im Rom. fortlebt); kann aber jetzt, bei näherem Nachsehen, keinen früheren Beleg dafür finden als Uhlenbeck Beitr. Zu einer vgl. Lautl. der bask. Dial. (1903) S. 38. Graf Charencey hatte mir als ihr Urheber vorgeschwebt, indessen sehe ich dass er „Sur quelques étymologies de la langue basque" (C. R. du Congr. sc.

und keiner andern Bevölkerung widerspiegelte? Was finden wir denn in allem Handwerke anderes als die rohen Ansätze zu einem Systeme, wie es in wunderbarer Ausgestaltung uns jede Mundart aufweist? Ich knüpfe mein Ende an meinen Anfang an. Zugegeben, dass alle die Gegenstände, die man je als baskisch bezeichnet hat, echt baskisch sind, was ist denn baskisch an ihnen?

schliesslich die paar Verbesserungen gegenüber den vielen die mit gleichem oder mit besserem Rechte anzubringen gewesen wären?

H. Schuchardt.

(Zeitschr. fuer roman. Philol. 1904 S. XXVIII)

und die Nichtwiedergabe einer besonderen Form des Ȝ (s. Einl. S. XVIII. XIX. XXII). Was die von D. aufgezählten Verbesserungen anlangt die er vorgenommen hat, so kann ich ihm in dem Glauben dass Leigarraga selbst sie gebilligt haben würde, kaum folgen. L. würde schwerlich neçacan und zatzayezte (warum schreibt D. in allen diesen Verbesserungen und nur in ihnen z- statt ç-?) aus einem Handbuch von 1893 herübergenommen haben; er würde Mark. XIV, 14 nicht duc statt da gesetzt haben, da es ja im Bask. vorher nicht heisst: „der Meister sagt zu dir", sondern: „(du,) d. M. s.", und Eph. II, 1 nicht duela statt luela, da das Imperfekt, nicht das Präsens stehen muss. Aber auch da wo L. die allgemeine Regel zu vernachlässigen scheint, wie durch den Nichtgebrauch der dativischen oder der druzendes Verbalform, wird es sich meistens um andere handeln als um blosse Versehen; die Fälle pflegen nicht vereinzelt zu sein, sondern gleich oder gleichartig, wie ja auch D. für die Lobpreisformeln zugesteht. Und was sollen

vor dunklem oder hellem Vokal, in griechischen oder semitischen Namen wird vom Hg. ebenfalls durch k ersetzt: Arístarko, Eunúko, Antioke (daneben Antiokía), Kaldeóen, Molóken u.s.w. Warum aber immer Melkhisedék, -ken, Mikhél (Mikhele), Enókhec (neben Henok)?

Nachschrift.

Lange nachdem ich Vorstehendes abgesandt hatte, habe ich einen acht Seiten langen Artikel Dodgsons über seine Ausgabe erhalten (Extract from the Annual Report of the Trinitarian Bible Society for 1903). Ich muss mich auf folgende Bemerkungen dazu beschränken. Während D. uns bei einer früheren Gelegenheit Druckfehler aufgebürdet hatte die sich als Übereinstimmungen mit dem Urtext erwiesen, führt er nun einige an die ich – der Urtext ist mir jetzt nicht zur Hand – für wirkliche zu halten geneigt bin. Nicht dazu gehören die richtigen Worttrennungen, der Akzent auf einem durch

herausgeschält; aber nicht in ganz gleichmäsziger Weise, aus Pilate wird Pilat, aus Ponce: Poncio (und Pontio: Pontío[1] 746, 13)
p. 121 aus Da-masce: Damasco (auch Damasko). C vor e und i, wo es im griech. Text als x erscheint, wird beim Hg. zu k, z. B. Priskilla, Kilikía, während wenigstens nach L.s Bezeichnungsweise Prisquilla, Quiliquia zu setzen gewesen wäre. Kesaren für Cesaren ist ganz unzulässig, das das Griechische hier nicht ε oder η, sondern ai hat; unbegreiflich aber kentener für centener (so nur 508, 17), da es sich hier gar nicht um ein lat. Wort handelt, geschweige um ein gräzisiertes (der griech. Text bietet ganz andere Ausdrücke), sondern um das franz. centenier. Das ch L.s welches griech. χ entspricht,

[1] = Ποντίῳ (aber Póncio = Πόντιος 426, 27). auch sonst ist der Hg. durch den vorgerückten Akzent öfters verführt worden, so Sergío = Σεργίῳ, Antiokían = Ἀντιοχείᾳ, Trogillíon = Τρῳγυλλίῳ, das regelmässige Iconío beruht auf Ἰκονίῳ.

Ungeheuerlichkeiten erklären sich vor allem daraus das der Hg. mit den Eigennamen des N. T. wie mit seinem Krongut schalten zu können glaubt. Vielleicht aber wird er vorgeben das er sich in dieser Hinsicht von L. nur deshalb ganz frei macht um bei den frommen Lesern die richtige Aussprache der Namen zu fördern. Wenigstens von der Apostelgeschichte an stellt er die griechische Betonung her: nicht nur Jesús, Matthéu, Théopilo und anderes wogegen die Romanen nichts einzuwenden haben würden, sondern auch Philippo, Barnábas, Nicólas, Simon, Silvanó (auch Sylv- geschrieben), Alexandro, Akaia u. s. w. Pendecosté „Pfingsten", ein im Baskischen ganz eingebürgertes Wort, nimmt sich mit dem griechischen Akzent recht komisch aus; Warum ist es nicht vollständig gräzisiert worden: Pentecosté? Es werden ja auch sonst die fremden Namen aus ihrem französischen Gewand wieder

Weiter in der Deklination, so alabác, alabáz. Der Hg. aber schreibt guiçoná, bagueá, escuá, curráz u.s.w. Bei L. finden sich eine Reihe ganz vereinzelter Akzentsetzungen die also bestenfalls unsicher sind und nicht verallgemeinert werden dürfen; der Hg. läßt sich durch eine solche Erwägung nicht zurückhalten, er schreibt regelmäßig guiçón, was sich bei L. neben unzähligen guiçon einmal findet und was sicher fehlerhaft ist. Auf der vorletzten Silbe ist der Akzent bei L. ziemlich selten und schon auf der drittletzten Silbe ganz verpönt, er kommt so drei- oder viermal im ganzen N.T. vor; beim Hg. ist er an dieser Stelle sehr beliebt, z.B. escuétara gaituztélaric, guciácgatic. Aber dabei bleibt er nicht stehen, er setzt manchmal zwei Akzente auf ein Wort (so ezpáituté 126,18, Damascócoén 655, 32, etzaitzatén çat 710,4) und sehr oft auch einen auf die viert- oder fünft-, ja sechstletzte Silbe: Philippianóétaratco, Éphesosera, Egyptocoén, Timótheoganatco. Diese

falsch, nämlich weil k bei L. die aspirierte tenuis bezeichnet; es müsste geschrieben werden: Isaaguec, laguera, Gregues; und Grecgues hat der Hg. wenigstens 402, 20, ebenso wie Grecguic 502, 37, mit dem Urdruck (aber gegen ihn Grekic 669, 28. — Von der grössten Wichtigkeit für das ~~Urdruck~~ (aber gegen ihn Grekic 669, 28. — Studium der baskischen Betonung sind die Akzente bei L. gerade mit ihnen aber ist der Hg. so verständnislos umgesprungen dass hier auf seinen Neudruck der allerwenigste Verlass ist. Wenn man noch wüsste was er sich gedacht hat! Während die falschen Akzente im Anfang nur sparsam, gleichsam schüchtern auftreten, wimmelt es später von ihnen, nicht ohne beständige Ungleichmässigkeit. L. gebraucht den Akzent auf demjenigen a der letzten Silbe zu welchem da a des Stammauslautes mit dem a des Artikels verschmolzen ist: alabá „die Tochter", aber alaba „Tochter", guiçona „der Mensch" (von guiçon „Mensch"), und

wie egui oçue, ekar daçue, iraiz quic (aber doch iraitzac), erama çue (daneben educ açue 731,15. 866,25 statt educa çue); das Schönste aber dabei ist dass das Hülfszeitwort davon wieder eine Ausnahme bildet; eçaçue, eçoçue statt eça çue, eç oçue (wie erra çue, em oçue). Die umschriebenen Imperative erscheinen bei L. im Falle von Vokalzusammenziehung oder -elision als ein Wort; er schreibt z. B. reprimitzaçue, appointa adi oder appointadi, beguira eçaçue, beha eçaçue oder beguiereçaçue, beheçaçue. Der Hg. hingegen obed itzaçue (doch auch obedi tzaçue 801,17),
p. 120 reprim itzaçue, appoint adi, beguir eçaçue, beh eçaçue, während er doch richtig ariçan in ari içan 582,15 auflöst. Eine Art des Bindestrichs hat der Hg. ganz beseitigt, aber ohne ihre Bedeutung zu verstehen; sonst hätte er z. B. Dauid-ec, Iacob-ec nicht durch Davidec, Iacobec, sondern durch Davitec, Iacopec ersetzt. Aus anderem Grunde sind Isaakec, lakera, Grekez für Isaac-ec, lac-era, Grec-ez

späterer Zeiten nicht fremde Gewohnheit L.'s bat, den unbestimmten Artikel mit dem vorhergehenden Vomen zu verbinden beibehalten werden sollen; wenn es aber nicht geschah, so durften auch die schluß-n nicht in m verwandelt werden; wenn nicht guiçombat, so war zu schreiben guiçon bat, und nicht, wie der Hg. regelmäßig tut, guiçóm bat. Noch widersinniger ist eine andere Auflehnung gegen L. Dieser schreibt den mit dem Hülfszeitwort umschriebenen Imperativ als zwei Wörter, den einfachen als eines: har eçaque, equiçque. Der Hg. aber auch den letzteren als zwei: equi çque, was fast so ist wie wenn man im Lat. schreiben wollte: faci te. Folgerichtigerweise hätte er auch die entsprechende Indikativform spalten müssen: daqui çque „ihr tut" und die 2 P. S. des Imperativs: equi c „tue" und endlich die 2. P. S. und Pl. des intransitiven Imperativs: ha bil „geh" za bilza „geht". So wird unser Auge beständig durch Worttrennungen beleidigt

abundoso, puissanciaco zu puissançaco (aber menospreciaçale neben menospreçatzale), sirmendu zu chirmendu, susmetti zu submetti u.s.w. geworden. L. schreibt immer charitate; der Hg. immer caritate. Nicht selten ist er bei solchen vermeinten Verbesserungen in Druckfehler geraten, indem er nämlich den Buchstaben des Urdrucks nicht genau ansah; so hat er alegrancázco aus alegranciázco 64,2 statt alegrançázco gemacht, caitadan aus ceitadan §§0,10 statt çaitadan (aber ceyán §29,22 hat er belassen neben çayán 783,5 u.s.w.), çeçaten aus çaçaten 401,1§ statt ceçaten (aber baitzatzan §28,8 neben baitzetzan 276,20), eztitçaçuela aus eztiçaçuela 727,20 statt eztitzaçuela, guaizgui aus gueizgui 122,32 statt gaizgui. Manche offenbare Versehen hat er stehen lassen, weil er in Verlegenheit war wie er die verbessern sollte; der Mut mit dem er haour aitác 1§6,24 durch haourraren a. ersetzte, ging ihm aus als er sich dem dohain spiritual guthicioso 616,1 gegenüber sah. — Was die Wortstrennung anlangt, so hätte die auch

artigen Umständen, die eine der Schreibungen
f. 119 abgeändert, ja eine und dieselbe bald
abgeändert, bald nicht, und dabei werden
sehr bemerkenswerte mundartliche
Formen beseitigt. So steht anayeac für
anayac, hamaborz für amorz, draucun
für dracun, baicarauzgquió für baicrauz-
quió (aber es bleibt guerauzcac 372. 10
neben garauzcac), darabilagu für drabilagu,
daraunsanean für draunsanean, eztara-
maçuela für eztramaçuela, baceaquiagu
für bacequiagu (aber dies 361, 24), cayenac
(statt ç-) für çauenac (aber çauén 223, 30),
onhestey für onhetstey (aber onhetsle 7[98]),
gaitz für gaiz (aber borthiz 252, 21), eyharra
für eyarrha (aber eyarthu neben eyhartu). Und
in vielen Lehnwörtern sehen wir das romanische
Schwanken aufgehoben; es ist abundos zu

[1] In der Einleitung zu L. S. XLI. LXX habe ich mit
ausführlicher Begründung çauán als mdl. Form
für çayan („Welcher dir ist") erwiesen; in den mir
eben zugekommenen „Notes and Queries" 1903. S. 65
191 will mich Dodgson berichtigen, es stehe für zaukan.
Er möge diese Form erklären.

fehler sollen verbessert, Ungleichheiten ausgeglichen werden. Aber Laune und Unachtsamkeit, begreifliche Unsicherheit und vermeidliche Unkenntniss haben zu einer Menge von Folgewidrigkeiten geführt und zwar grösztenteils zu solchen die der Hg. selbst nicht in Abrede stellen wird. Ich beschränke mich darauf einiges Wesentlichere hervorzuheben. In sehr vielen, vielleicht in der Mehrzahl der Fälle ist die Verschiedenheit der Schreibweisen wiedergegeben worden, auch die allerunbedeutendste und selbst wo es sich um Einmaliges neben Vielmaligem handelt, z. B. cindeçaquete und cineçaquete, diotsá und diotsó, dieçaqueo und deçaqueo, çarrayón und çarreyón, norbait und norbeit, alchatu und altchatu, salçale und saltzale, çorte und çorthe. In Lehnwörtern auch die romanische Verschiedenheit, z. B. sargeant und sergeant, acomettatu und accommettatu, suiect und suiet, compania und compainia. Endlich sind ganz offenbare Versehen und Druckfehler beibehalten worden, wie corputz für gorputz, guenquinzten für guenquizten. Anderseits finden wir, unter ganz gleich-

denkmals wahren wollen. Von allen seinen Eigentümlichkeiten, auch wenn sie dem heutigen Gebrauch schnurstracks entgegenlaufen, hat man nur wenige, und zwar rein äusserliche, völlig beseitigt, so den Vokal mit Tilde, v- für u-, -u- für -v-, ſ für s. Die Abteilung in Seiten und Zeilen ist im grossen Ganzen dieselbe wie im Urdruck; aber weil sie eben nicht streng durchgeführt ist, erscheint sie kaum anders denn als eine antiquarische Laune. Was hat es für einen Sinn mit dem Urdruck die Wörter so auseinander zu reissen wie in sarge-/antac, compa-/inia, na-/uenarez u. s. w., da man doch oft gegen ihn abteilt, z. B. gaich-/toac statt ga-/ichtoac, nauenac statt na-/uenac u. s. w.? Und warum jener Sitte auch ohne unmittelbares Vorbild huldigen: ha/ourtchoia statt haourt-/choa u. s. w.? Im allgemeinen gehen, wenigstens dem Anschein nach, die Änderungen die der Hg. vorgenommen hat, aus einem im Sinne d. Übersetzers selbst gerichteten Bestreben hervor: Druck-

zu bedienen, obwohl die französischen und deutschen Protestanten mit den Alterthümlichkeiten ihrer Sprache eben durch die Bibel selbst einigermassen vertraut geblieben sind; was soll nun gar Leiçarraças N. T. den Basken, denen ja eine solche unterbrochene Überlieferung fehlt? Sie werden es verstehen, meinetwegen; aber gewisz nicht ganz und nicht gut. Es finden sich Dinge darin, die auch den Gelehrten dunkel sind, und jedenfalls wird der Gesamteindruck auf den Ungelehrten ein höchst fremdartiger sein. Dabei denke ich nur an diejenigen Basken deren Mundarten der Sprache L.'s am nächsten stehen. Die Veröffentlichung ist jedoch nicht bloss den französischen Basken zugedacht: Wozu wäre denn sonst eine Niederlage in Figueras, das allerdings vom ganzen Baskenlande sehr weit abliegt?

Man hat den religiösen Zweck den philologischen, der ja doch der Haupt-Zweck war, nicht aufopfern, man hat dem Buche den Charakter eines Sprach-

eine Bibelgesellschaft die Kosten trägt.
Vielleicht ist aber hier, wie so oft, die
Religion ein Vorwand; natürlich nicht bei
der ehrenwerten Gesellschaft selbst, sie
wird nur über die baskischen Verhält-
nisse schlecht unterrichtet worden sein
— dergleichen ist ja schon zu Georg
Borrows Zeiten vorgekommen. Insofern
bei den Basken das Bedürfnis das
N.T. zu lesen vorhanden ist und über-
haupt befriedigt werden darf, kommen
ihm die beiden katholischen Übersetzungen
p. 118 der Evangelien, die von Haraneder und die
von Haristoy (nach Duvoisin, von dem
die ganze Bibel im Baskischen vorliegt)
entgegen, sowie die 1828 zu Bayonne
erschienene, recht freie Modernisierung
des N.T. von 1571. Wenn der letzteren
auch schwere Mängel anhaften, ver-
ständlicher ist sie dem heutigen Basken
doch als der Urtext. Niemandem wird
es wohl einfallen, sich des N.T. im
Französischen Calvins oder im Deutschen
Luthers behufs religiöser Förderung

setzung des N.T. bildet. Von dieser hat jetzt Herr
C. S. Dodgson, ohne dasz er dabei genannt wäre,
einen neuen Neudruck veranstaltet, was natür-
lich leicht geschehen konnte, da unsere Blätter
nur in die Druckerei zu wandern brauchten. Äus-
serlich betrachtet wirkt das im Gegensatz zum
unsrigen kleine, feine, leichte und sicher
auch billige Buch sehr einschmeichelnd. Allein
solche Vorzüge genügen nicht seine Entstehung
zu rechtfertigen, nicht einmal sie begreiflich
zu machen; da es auch an Genauigkeit das
unsrige keineswegs übertrifft, so ist nur
eines anzunehmen: dasz es einem andern
und zwar viel gröszeren Publikum
bestimmt ist, das nicht das Sprachdenkmal,
sondern die erbauliche Schrift veröffentlicht
werden soll. Und das erweist sich daraus dasz

Aufsätzen hier auch einmal ein rein baskischer erscheint,
wie der vorstehende, der sich auf eine wichtige deutsche
baskische Veröffentlichung bezieht; es dürfte für keine deutsche
philologische oder kritische Zeitschrift die Mitteilung
dieser Besprechung Schuchardts eine so nahe liegende Ver-
pflichtung sein wie für die Ztschr. f. rom. Philologie. Hrsg.]

in ihr gerades Gegenteil verkehrt hat.

H. Schuchardt

(Aus der Zeitschr. für rom. philolog.
XXVIII band 1904)

178

XXVIII 1904

117

Iesus Christ gure Iaunaren Testamentu berria. The Trinitarian Bible Society, 26 New Oxford Street, London, Angleterre. 1903. 16°. 918 S. Auf der letzten Seite, als Gegentitel: Rochellan 1571-garren urtean, eta berriz Elsasetko Strasburgen 1900-garrenean, argira ilki zen translatione huenen egilearen izena da Ioannes Leizarraga, Berascoizcoa. John Leizarraga, of Berascoitz, is the name of the autor of this translation: the which came to light at La Rochelle in the year 1571, and anew in 1900 at Strasburg in Elsass. Figueras, Provincia de Gerona, España. Deposito, 39 Calle Pedro III. 1903.[1]

Vor dritthalb Jahren erschien unser Neudruck von Leiçarragas baskischer Büchery von 1571 (s. Lit. Cbl. 1901, Sp. 821 f.), dessen Hauptteil die Über-

[1 Es wird bei den Lesern der „Ztschr." keiner Entschuldigung bedürfen, wenn darin neben romanobaskischen

in ihr Gerades Gegenteil verkehrt hat
H. Schuchardt

(Arch. d. Z. de prab. XXVIII 1904

d'inscriptions; il ne lui répugne pas de voir dans ecariu un parent d'ekhar „portes"; il rapproche sinekter et siniccarse de senegiter „vous le faisiez" et de senekarter „vous le portiez", etc. "Wenn ich die Deutung welche Giacomino dem -iu in ecariu gibt, anfechte; so ist damit doch nicht gesagt daß ich seine Gleichsetzung von ecar- mit bask. ekhar oder besser ekharr- annehme; hierüber habe ich mich ja gar nicht geäußert. Gegen die beiden andern Gleichsetzungen habe ich die verschiedensten Gründe vorgebracht, nicht bloß den eben wiederholten, sondern auch daß -se nicht = bask. -ten sein kann, und -in- nicht = bask. -en-, weil dies hier jung ist, und daß bask. ekin etwas anderes bedeutet als bask. egin. Da in der „iberischen Frage" mein Standpunkt dem Vinsons entgegengesetzt ist, so bedauere ich es um so mehr daß Vinson, ich weiß nicht infolge welcher Mißverständnisse, wörtliche Übereinstimmungen zwischen uns die sich auf untergeordnete Punkte beziehen,

(als die ich *haki ansehe) mehr oder weniger ab." Vinson fährt fort: „D'autre part, M. Giacomino, et même M. Schuchardt, voient dans zinekten l'imparfait zinegiten, vous pl. le faisiez"; mais ils n'ont pas pris garde: 1° que les secondes personnes plurielles basque actuelles sont pléonastiques, qu'elles ont été formées par
p. 102 analogie quand les pluriels normaux sont devenus, à l'imitation du roman, des singuliers défectueux; 2° que le n final des imparfaits est adventice et relativement moderne; — de sorte que, vous le faisiez' était anciennement zinegi ou zenegi tout simplement." Ich habe (S. 176 f.) von zinekten und zpiecarse gesagt dass Giacomino darin baskisches zenegiten und zenekarten findet, und hinzugefügt: „Er übersieht aber dass das verhältnismäßig junge Formen sind, die erst entstanden als die Basken nach spätromischen oder romanischem Vorbild das Ihrzen (unser Siezen) neben dem Duzen einführten." U. s. w. S. 179 sagt Vinson: „M. Schuchardt est d'accord avec M. Giacomino sur le principe et sur le point de départ; il trouve un air basque à beaucoup

aujourd'hui on dit exclusivement ai en guipuzcoan, ei en labourdin, eri à Saint-Jean-de-Luz, er en Soule et aki à Irun et Fontarabie: cette dernière forme est évidemment la plus ancienne et c'est celle qu'on devrait trouver seule dans l'inscription de Castellon." Ich habe sehr nachdrücklich „die Beachtung der sprachlichen Zeitstufen oder mit andern Worten die Vermeidung von Anachronismen" gefordert (S. 176) und dann im besonderen gesagt (S. 177 f.): „Wenn ich demzufolge [weil er sich erst später entwickelt hat] die Setzung des Artikels in unserer Inschrift beanstande, so muss ich noch mehr die Formen beanstanden in denen er da auftreten würde. Die heutigen mundartlichen Formen des Dat. Plur. -ai und -ei, welche in eine so ferne Vergangenheit und noch dazu an einen und denselben Punkt zurückgeworfen werden, liegen nämlich jedenfalls von der Grundform

XXVIII 1904

Zum Iberischen

(Ztschr. XXIII, 174 ff.).

Mit Erstaunen habe ich einige Bemerkungen J. Vinsons in L'Année linguistique I (1901-1902) 177 ff. gelesen, welche sich auf meine Beurteilung von Giacominos Arbeiten beziehen. Vinson sagt: „Je remarque que le linguiste italien rapproche l'ibère du basque moderne contemporain, et je m'étonne qu'un homme de la valeur de M. Schuchardt n'ait pas relevé ce qu'il y avait d'aventureux dans ce rapprochement: le basque a certainement changé depuis dix-neuf ou vingt siècles. Je relève à ce point de vue deux détails de l'étude de M. Giacomino. D'abord, il trouve des datifs pluriels en ai et ei; or, je ne crois pas que ces deux formes aient pu être jamais concurrentes dans un même texte écrit, car

frebe). Die Mehrzahl der baskischen Wörter stellt sich uns eben als fremden Ursprungs verdächtig vor. Auch da wo er zu Tage liegt, wird er gar zu oft übersehen. In seinen interessanten Bemerkungen über „Prudence et les Basques" (Bull. bisp. V, 231 ff.), die mir gerade zukommen, merkt der verdienstvolle Baskologe W. Webster zu Calagurris an: „kala, en basque, signifie ‚sonde', ‚ligne de sonde'; ce mot pourrait avoir rapport avec la présence de la rivière Ebre." Aber das ist span. cala, franz. cale, südfranz. calo. Auch mezidura „Leichentuch" (ebend.) ist ein romanisches Wort, das sonst als bezidura besonders die Priestergewänder beim Gottesdienst bezeichnet.

H. Schuchardt

(Ztsch. f. roma. phil. v. Grober XXVIII 1904)

geblieben ist, steht deshalb ausser Zweifel weil wir dieses an sich noch in der Gestalt kabi (habi, abi) } lat. cavea haben. Bei den andern Fällen wie azkazal mag man allerdings die Annahme von van Eys dass k aus h verhärtet sei, als unwahrscheinlich ansehen; könnte aber das k, wie immer es zu erklären ist, sich nicht analogisch ausgebreitet haben wie das t in franz. cafetier u. s. w.? Finden wir doch vereinzelt sogar im Anlaut ein „unorganisches" k, so bizk. kaltzairu, lab. niederna. halzeiru, altzeiru, altzairu, soul. atcheiru } lat. *aciarium. Eine gründliche Untersuchung der Nominalzusammensetzungen würde nicht bloss in dieser Hinsicht höchst dienlich sein.

Ich gestehe dass ich bei manchen der von mir gegebenen Herleitungen baskischer Wörter aus dem Lat. oder Rom. nicht ohne Bedenken geblieben bin, z. B. bei einigen der mit p- beginnenden
p. 101 und bei dem von Uhlenbeck beanstandeten erbal (aus fr. freble, wie gask. errebe aus

dessen Deminutiv catillus stamme? Auch dies hat sich in den romanischen Sprachen nicht erhalten; wohl aber im Bask.: katillu, gathillu, gatheilu, gathulu (wohl soul., also -ilü zu sprechen) „Suppennapf" (von Silber, Zinn, Holz, Ton). Vielleicht steckt dies Wort auch im zweiten Teil von orkatil, orgatil „Knöchel", wenn wir nicht eher an capitellum (vgl. lang. catel) zu denken haben. Man hat an der Bedeutungsverschiedenheit zwischen „Napf" und „Kessel" Anstoß genommen; ich glaube nicht mit ernstem Grunde; es war zunächst ein kleiner Kochkessel gemeint (man erwäge die Bedd. von lat. caccabus, franz. casserolle, marmite u.s.w.). Ich habe nur im Vorbeigehen darauf aufmerksam machen wollen dass das Baskische manche Wortform der lat. Volkssprache bezeugt welche dem Romanischen abhanden gekommen ist.

2. Dass in chorikabi der ursprüngliche Anlaut des zweiten Wortes

aus baskischem ope keineswegs sein. Denn im allgemeinen wurde in den Entlehnungen aus dem Latein oder Romanischen (z. B. makila ʃ bacillum) -illus, -a, -um (-ell-) als Endung nicht mehr empfunden. Es ist mir aber doch nicht undenkbar dass in asto „Esel" die bask. Endung -to (statt wie mir allerdings wahrscheinlicher ist, an die Stelle einer andern bask. Endung -no, die in asno enthalten zu sein scheint) an die Stelle von -ellus in asellus getreten ist, welches, wie wir nun bestens aus dem Thesaurus ersehen, auch in der späteren Volkssprache lebendig war. Wenn man daher fürs die Erklärung des got. asilus (und des neuir. asal, asl, manx. assyl) von asellus absehen will, so darf man das wenigstens nicht aus dem Grunde dass dieses in keiner romanischen Sprache fürs „Esel" herrsche (dazu nimmt Kluge als Zeit der Entlehnung das 1./2. nachchristl. Jahrh. an). Uhlenbeck ist in seinem Etym. got. Wtb. derselben Ansicht wie Kluge; aber Warum gibt er dann fürs got. katils die Möglichkeit zu dass es, wenn nicht von catinus, so von

42. Sämmtliche Deutscher Philologen und Schulmänner in Wien 1893 (von Professoren der K. K. Karl-Franzens-Universität Graz. Graz. 1893 (Verlagsbuchhandlung: Styria) 4

Bask. ope, opil } lat. offa, offella?

p. 99 Der von Uhlenbeck Ztschr. XXVII, 627 gegen diese meine Herleitung erhobene Einwand wiegt schwer und ist vielleicht entscheidend. Nur müsste vorher noch in zweifacher Richtung eine Untersuchung vorgenommen werden die ich hier nur andeuten kann.

1. Ope und opil lassen sich nicht voneinander trennen, und zwar erscheint letzteres als Deminutiv von ersterem. Ist nun überhaupt ein Suffix -il im Bask. nachweisbar, und
p. 100 insbesondere als deminutives? Mir ist nur neskatilla von neskato „Mädchen" gegenwärtig, und hier haben wir, falls nicht etwa eine Anbildung an mutil „Bursche" } lat. mutilus stattgefunden hat, ein romanisches Suffix; wenn aber ein solches hier ganz erklärlich ist, so würde es das bei einem opil

(Avenir des Pyrénées et des Landes) 13 janvier 1898
(p. 3 col. 1)

Tribune publique

Entre basco-philes

Graz (Autriche), 22 décembre 1897.

Monsieur le Directeur du journal l'Avenir.

L'Avenir du 11 décembre que je viens de recevoir, m'apprend que M. E. S. Dodgson s'est attribué l'initiative de la réimpression du « Nouveau Testament basque » de 1571. Dès à présent je déclare que M. Dodgson n'a été absolument pour rien dans mon entreprise, et je vous serais bien obligé si vous vouliez donner connaissance de cette déclaration aux lecteurs de l'Avenir.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

Dr Hugo Schuchardt,
Correspondant étranger de l'Institut de France
Professeur à l'Université de Graz.

(Dicc. manual, Tolosa 1884 S. 70), '¡quién á quién! ¡el cuervo al tordo!'.

otsoak ta artzanorak |...daude| nork nori erasoko (Sturriaga im Canc. basco III, 68), 'der Wolf und der Schäferhund warten darauf ¿wer ¿wen angreifen wird'.

p. 217. Aus alledem ergibt sich wenigstens im allgemeinen dass in Bezug auf den mehrzieligen Frage- und Relativsatz die einzelnen Sprachen sich verschieden verhalten und auch dass das auf verschiedenartigen Ursachen beruht, dem nationalen Temperament, der Beziehung zu anderen Thatsachen der Sprache, dem Einfluss fremder Sprachen. Das einzelne muss noch festgestellt und das Untersuchungsgebiet selbst erweitert werden. Ich habe nur rohe Bruchsteine herbeigeschafft, doch zugleich gezeigt wo und wie die wohlbehauenen Werksteine einzufügen sind. ---

(1893 Verlagsbuchhandlung Styria)

(Aus Analecta graeciensia. Festschrift zur 42 Sammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Wien 1893 (von Professoren des K. K. Karl-Franzens Universität Graz Graz 1893

zelue darüber redet'.

nor nola mintzo baita kampoan, hala ohi da barranean (ebend. S. 208), 'wer wie äußerlich redet, so gewöhnlich auch innerlich'.

bada chinhaurriaren gobernuaz... nork zer erranen du? (ebend. S. 15), 'von dem Verhalten der Ameise nun ...; wer wird; was sagen? (hier nicht distributiv, sondern rhetorisch; es folgt: nork eztu miretsiko? 'wer wird sich nicht wundern?').

ohoratzen baduzu zure approbationiaz ené pieza mendia..., nork zer pagu eta rekompensu handiagorik nahi du mundian? (J. de Lartas 1666. — Rev. de ling. XVIII, 227), 'wenn Sie mit Ihrer Billigung mein dürftiges Schriftchen beehren...; wer verlangt; welche größere Bezahlung und Belohnung in der Welt?'.

nori zer zayo (zako, jaka)? (Larramendi Dicc.), 'wem ist; was?' d. i. 'wen geht das; was an?' = ¿á quién le le dá nada?'.

nork nori! beleak zozoari!

indefini: nor-ere 'quiconque'; ici nork-ere comme sujet'. Richtig übersetzt V. Stempf in der Rev. de ling. XXI (1888), 236: 'gewöhnlich sammelt jedweder, welchen Samen (er) gesäet'. Da ich mich aber nicht entsinne eine Verbindung zweier Frage- oder Relativwörter (um letztere handelt es sich hier) im Baskischen irgendwo ausdrücklich besprochen gesehen zu haben, so stelle ich einige weitere Beispiele davon zusammen:

nor nolako izan giren orduyan ageriko da (Dechepare B. 2), '¿wer ¿von welcher Art wir gewesen sind, wird sich dann zeigen', d. i. '¿wer von uns ¿von welcher Art' = 'von welcher Art ein jeder von uns' (Stempf a. a. O. 241 übersetzt hier nicht richtig: 'wer, welcher Art [dass] wir gewesen sind').

nor nola mintzo den, abisu eman diazadan (Axular u. Ausg. S. XX), '¿wer ¿wie redet, dass soll mir einen Fingerzeig geben' d. i. 'wie jeder ein-

Der mehrzielige Frage und Relativsatz.

---

f. 215
f. 216

Den Beschluss mache ich mit dem Baskischen, aus dessen Kreis mir die erste Anregung zu diesem kleinen Aus- und Einblick gekommen ist. In der Zeitschrift Euskara vom 1. März 1888 S. 28 fand ich nämlich den Vers des ersten baskischen Schriftstellers Dechepare (1545):

nork zer hazi ereiz biltzez dizi komunki,

'wer welchen Samen er gesäet, erntet ihn gewöhnlich'

von Van Eys übersetzt: 'quiconque sème semence il le récolte d'ordinaire' und mit der Bemerkung begleitet: 'nork et zer sont deux pronoms interrogatifs 'qui' et 'quoi', 'quel'; par conséquent [!] l'emploi de ces pronoms ne s'explique pas bien; il est plus probable qu'il faille le pronom

'schlaff', sicil. lofiu, südfranz. lofi 'einfältig', und hinter allen diesen dürften, onomatopoetisch begünstigt, schlaff, laffe, schlieffen, schlüpfen (vgl. 'schleicher = 'fiest') und verwante germanische formen stehen (auch friaul. flapp, oberit. fiaff, fiap, fiapo 'schlaff' ist mir flaccus + schlaff). Da ich einmal an der hand des germanischen von baskischem auf romanischen boden geraten bin, so sei es mir verstattet, hier noch ein germano-romanisches wort der Pyrenäenhalbinsel anzuführen, das ich bei dieser gelegenheit aufgestöbert habe, nämlich port. laverca, laberca 'lerche' (altengl. láwerce u.s.w.). Es scheint, dass dies wort nur im norden Portugals sowie in Galizien gebräuchlich ist, also auf einst suevischem gebiete.

Graz. H. Schuchardt

(Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und literatur — herausg. von Sievers XVIII. Band. Halle a. S. Max Niemeyer. 1894)

van Eys die quelle noch anzugeben, aus der
er sein lufa geschöpft hat; vor der
hand glaube ich, dass ein versehen unter-
gelaufen ist und zwar, dass es sich
um das catal. llufa handelt, das nur
eine bestimmte art von fräulein bezeich-
f. 34 net, das 'sommerfräulein' (senyoreta de
estiu) d. i. 'hure'. Mit liebe hat das
keinenfalls zu tun; doch scheint es sich
in das germanische zurückverfolgen
zu lassen. Im catalanischen bedeutet das
wort auch 2. 'fiest', 3. 'fetzen'. Die
zuerst angegebene bedeutung des wortes
nicht mit 3., sondern mit 2. in unmittel-
baren zusammenhang zu bringen, dazu
bestimmt mich, dass 2. sicher die ursprüng-
liche ist und dass auch neap. loffa und
franz. vesse sowol den sinn von 'fiest'
als den von 'hure' haben (vgl. auch
venez. slofa 'fiest', slofona 'grosser
fiest, dicke frau'). Ital. loffa, loffia,
venez. slofa, sicil. luffiu, südfranz. lofi,
lofio, loufio 'fiest' gehören ohne zweifel
zu ital. (tosk.) loffo, loffis, venez. slofio

englischen Worte fügt (und zwar eher zum substantiv als zum verbum), nicht zum gotischen. Garnu aber gehört zu jenen Wörtern, die sich oft in sonderbarer Weise verbreiten; ich erinnere an bronza, bronzina, in gewissen gegenden Südostfrankreichs 'bronzen'.

Was die herleitung von lufa 'fräulein' aus got. liuba anlangt, so stelle ich die existenz des baskischen wortes selbst in frage. Es kam mir gleich von anfang an verdächtig vor: ich fand es nicht bei Larramendi, Astigubel u.s.w., nur bei von Eys, und zwar als der guipuzcoischen mundart angehörig, mit 'demoiselle' übersetzt, ohne jeden beleg. Ich wante mich daher nach San Sebastian, aber keiner von den darum befragten dortigen Baskes kannte weder dies noch ein ähnliches wort desselben sinnes (vorsichtshalber hatte ich auch 'demoiselle' = 'libelle' berücksichtigt). Vielleicht vermag

vier von allen diesen Wörtern an entlehnung aus einer germanischen sprache denken, bei eska-tu 'heischen', gudu 'kampf', garnu, gernu (das -a in garnua, gernua ist ja der artikel) und zillar 'silber'. Was gudu anlangt, so lässt es sich aus einer form mit n nicht erklären, wol aber aus altengl. guð; der einwand, den Uhlenbeck in der 'Euskara' s. 102 erhebt, diese form sei nicht gemeingermanisch, fällt ganz ausser betracht, wenn man die lange herrschaft der Engländer in südwestlichen Frankreich ins auge fasst (guð ist zwar früh erloschen, erscheint aber noch einmal bei Layamon). So könnten auch eskatu und zillar aus dem Englischen entnommen sein; das e des ersten wortes veranlasst hierbei kein bedenken. Bei dieser gelegenheit will ich auf ein von Uhlenbeck nicht erwähntes Wort verweisen, auf sal-du 'verkaufen', das sich, wenn es überhaupt germanischen ursprungs ist, seiner bedeutung nach nur zu dem

adrillu aus span. ladrillo u. a.); wahrscheinlicher ist seine ableitung von got. stains nicht.

Es bleiben einige wörter, die ich zwar nicht aus dem romanischen zu erklären weiss, die aber auch zu den german. wörtern formell oder begrifflich nicht passen, mit welchen Uhlenbeck sie in zusammenhang bringt: arrano 'adler' (gewiss a-rran-o, nicht aran-o), burdin 'eisen', karazko 'gelegen, geeignet' (gebildet von karaz 'gelegene zeit', also in keiner weise zu kirchensl. gorazdŭ (passend), urki
f. 133 'birke'. Gegen ehun 'hundert' aus got. ain hund würde ich weniger einzuwenden haben, wenn wir über die andern baskischen zahlwörter etwas im klaren wären; übrigens verstehe ich nicht, wie intervocalisches n erst zu nh wurde, ehe es durch die zwischenstufe der nasalierung des vokals + h in einfaches h 'überging.' Mit einiger berechtigung darf man wol nur bei

vista, ou olho' verweisen können).

espar 'stange, stock', genauer 'rebenpfahl', zunächst vom gleichbed. gask. esparro (vgl. franz. espar, espare, espart).

Folgende wörter sind meines erachtens romanischer herkunft ohne mit den von Uhlenbeck angeführten germanischen wörtern etwas zu tun zu haben:

bargo 'junges, verschnittenes schwein', vielmehr 'junges, entwöhntes [sevré] schwein', und zwar ein ferkel von sechs monaten und mehr (ein noch jüngeres heisst bargochta) aus port. galiz. bácoro 'einjähriges ferkel' (bacorinho 'milchferkel'), das aus dem arabischen zu kommen scheint.

gurruntzi 'durchfall' vom gleichbed. span. correncia, südfranz. courrenço.

landa 'ackerland' zu landatu aus plantatum, was ja auch Uhlenbeck, Bask. stud. s. 29 annimmt.

ezten 'pfriem' habe ich Litbl. f. germ. u. rom. ph. 1893, sp. 336 zweifelnd vom gleibed. span. lesna abgeleitet (vgl.

das seinerseits einem germ. *aliza entsprechen mag, aber wol ohne daos lat. alnus (das im romanischen auch als *alinus, *alnitia u.s.w. fortlebt) ganz aus dem spiel bleibt. p. 532

Zwei baskischen wörtern weist Uhlenbeck germanischen ursprung zu, von denen ihm die romanischen verwanten gar nicht gegenwärtig gewesen zu sein scheinen:

eskela oder vielmehr ezkela (so Larramendi, Aizquibel, Fabre; ist nicht auch hier -a der artikel?), 'schel', auch subst. 'schielen'; port. olhos d'esquelha 'schele augen'. Uebrigens bleibt die beziehung zu ezker 'link' zu erwägen; van Eys macht wol mit recht darauf aufmerksam, dass 'link' und 'schel' in manchen sprachen durch dasselbe wort ausgedrückt werden (er hätte insbesondere auf gaine, gask. 'schel', limous. 'linkisch' und port. esquerdo de um olho 'auf einem auge schielend', nach Moraes Silva: 'a quem falta uma

fremden muss. Die unwahrscheinlichkeit der entlehnung aus dem gotischen, die er fürs ein wort wie edo 'oder' selbst zugibt, besteht auch fürs maiz 'oft', um so sehr, als dies seiner bedeutung nach dem got. mais 'mehr' recht ferne liegt, und vor diesem ein gleichbedeutendes rom. ma(g)is eben als romanisches wort sicherlich den vorzug zu beanspruchen hätte. Ein schwanken zwischen germano-romanischer und unmittelbar germanischer herkunft durfte auch bei anka und laido nicht stattfinden. Ebensowenig kann ich Uhlenbeck zugestehen, dass gerezi 'kirsche' wegen des g sich nicht aus dem romanischen herleiten lasse, nur haben wir innerhalb dieses bis dahin zurückzugehen, wo c vor e oder i noch unverändert oder doch nur zu cj entwickelt war (ceresia ist ja aus sehr früher zeit belegt). Endlich wird auch altz (so, nicht altza, da Uhlenbeck, und zwar mit recht, den artikel wegzulassen pflegt) zunächst auf span. alto zurückgehen,

Germanische Wörter im Baskischen.

(Zu Beitr. 18, 397–400.)

f. §31

Dass ein und das andere wort aus einer germanischen sprache ohne vermittlung in das baskische eingedrungen ist, will ich nicht läugnen. Ich habe selbst Zs. f. rom. phil. 41, §04 von dem bask. peita 'köder' gesagt: 'den Goten werden es die Basken kaum verdanken; mit weit grösserer wahrscheinlichkeit den Engländern, in deren besitz Bayonne zwei [vielmehr drei] jahrhunderte hindurch war'. Das baskische hat noch einige andere wörter, die aus gleicher quelle zu stammen scheinen'. Zwischen den Goten und den Basken sind die berührungen so äusserliche gewesen, dass nicht bloss die menge, sondern auch die art der von Uhlenbeck angenommenen goto-baskischen wörter be-

baskischen keine schwierigkeit macht (vgl. makil [a] aus bacillum u. s. w.); und so dürfen wir vielleicht das südfranz. macaiau neben bacaiau aus baskischer quelle fliessen lassen (vgl. auch sicil. mancanu neben bacaficu 'gadus minutus'). Wenn der germanische norden sich dazu bequemte, das wort in der gestalt bakeljau zurückzunehmen, so mochte das deshalb geschehen, weil man in den beiden ersten silben ein synonym des ersten teiles von stockfisch zu finden glaubte.

Hugo Schuchardt.

Graz, ende oktober 1894

baccalarius (ital. baccalare 'kabeljau' und 'baccalaureus'). Hierüber verbreitet sich Carolina Michaëlis in der Bibliographia critica von Porto 1875 s. 374, indem sie sich auf eine stelle in Don Quijote bezieht, die so lautet: 'un pescado que en Castilla llaman abadejo, y en Andalucia bacallao, y en otras partes curadillo, y en otras truchuela' (das letzte ist unser dorsch mit anbildung an trucha 'forelle'). Dasjenan an dem tiere irgend etwas pfäffisches fand, darauf weist auch capellano, capelan u. s. w. hin, wie der kabeljau oder die und jene andere gadusart in Italien, Süd- und Nordfrankreich und auf Iviza heisst; denn ohne eine derartige anregung wäre solches wol nicht aus cabliau u. s. w. geworden. Im baskischen kommt, wenn ich mich nicht täusche, auch eine form mit m- vor (macallau oder ähnlich), deren erklärung nur im

erklärt Baja als 'nome di un piccol seno di mare nel golfo di Pozzuoli' – und von der weltberühmten und typischen bai auf jede bai übertragen. Schon die alten machten Bajae auch in einem andern sinne zum appellativ, in dem von 'badeort'. Diese so einleuchtende herleitung findet sich – ich weiss nicht ob zuerst – bei Littré, dann bei Scheler, nicht bei Diez (im anhang zu dessen wörterbuch trägt sie Scheler nicht nach) und auch nicht bei Körting.

Die umstellung von *kaballao 'kabeljau' zu bakallao lässt Uhlenbeck im baskischen munde vor sich gegangen sein; das hat an sich nichts unwahrscheinliches, es befleissigten sich ja, wie es auch unser Clabberdas bezeugt, die Basken in ganz besonderem grade der kabeljaufangs. Allein ich glaube doch, dass die neue form bei den Romanen aufgekommen ist, da sie sich unter ihnen leichter erklären lässt, nämlich aus einer anlehnung an

eines ortes im spanischen Baskenland ist, wird nichts anderes sein als Ibai-on-a 'der gute fluss' (vgl Ur-on-e-ko-a, name einer quelle in Bizcaya, 'die des guten Wassers'). Diese erklärungen hat prinz Bonaparte gegeben (Luchaire, Etudes sur les dialectes pyrénéens s. 143. 182). Diejenigen, die im romanischen baia ein iberisches wort erblicken, stützen sich nicht nur auf das baskische, sondern auch auf Isidor von Sevilla; so sagt Kluge: 'span. iber. (bei Isidor) baja'. Aber Isidor hilft uns gerade das wort als ein altromanisches erkennen. Nicht etwa weil er es von bajulare ableitet, sondern weil er es in der pluralform gibt, die ihm selbst bemerkenswert erscheint. In bajas steckt nun nichts anderes als der ortsname Baiae, der wurde im sinne von sinus Bajanus gebraucht; nullus in orbe sinus Bajis praelucet amoenis (Horaz) — d'Ambra in seinem napoletanischen wörterbuch

§43

dem 'circle hypothétique où Bayonne explique baie, et baie explique Bayonne'. Ibai 'fluss' mit bai 'bucht' in zusammenhang zu bringen, dünkt mich in der tat 'zu verwegen'; beide haben doch nichts miteinander gemeint als das wasser, und noch dazu ist das in dem einen fall süss, im andern salzig. Soll die bedeutungsverschiedenheit auf rechnung eines präfixes i kommen? Aus Uhlenbecks wortzusammenstellungen, mit denen ich mich überhaupt nicht zu befreunden vermag, entnehme ich darüber nichts. Auf rein lautlichem wege konnte ibai zu bai werden; aber das hatte natürlich auf die bedeutung keinen einfluss. Wir haben zusammensetzungen wie Ibai-ederr-a 'der schöne fluss', und so war auch ein Ibai-gorri 'roter fluss' sehr wol denkbar, woraus Baigorry, der name eines tals, abgekürzt sein würde (wie Chiberry aus Etche-berri 'Neuhaus' u.ä.); und auch Baiona, das übrigens auch der name

guipuzcoasches Wort verzeichnet, während es doch auf das franz. quai (südfranz. cai, quèi) zurückgeht und in der tat ebenso sehr nördlich der Pyrenäen im gebrauch ist. Uebrigens wird von
§42 Aizquibel kai geradezu als synonym von bai angegeben: 'bucht' und 'hafen' (obwol der eigentliche ausdruck für den letzteren portu ist). Das was wir kai nennen, pflegt im baskischen bestimmter durch kaigiñ (egiñ 'gemacht, künstlich') bezeichnet zu werden. Kai könnte man mit gleicher, ja mit noch mehr wahrscheinlichkeit für ein altbaskisches wort halten wie bai; jedes fremdwort kann declinirt werden. Auf Larramendis zeugnis ist in dieser angelegenheit ebensowenig zu geben wie in vielen ähnlichen; wenn er unter 'puerto' auch bayona anführt und unter 'bahia' den 'häufigen Wunsch' der Labourder: bayonean eltzea, so erkennt man leicht, was das besagt; Littré spricht treffend von

Eines gebe ich zu: Das die transpyrenäische Verbreitung englischer Lehnwörter Bedenken erregen kann.

Letzthin hat Uhlenbeck im germanischen zwei baskische Spuren entdeckt, hier allerdings mit dem Zugeständnis romanischer Vermittelung: nämlich ein Wort und die Umgestaltung eines Wortes. Das Wort ist bai, das zunächst aus dem franz. baie, ital. baia stammt. Wie sich hierzu span. port. bahia und gal-cat. badía (auch im arabischen Nordafrikas scheint eine Form mit d vorzukommen) verhalten, ist noch nicht aufgeklärt. Auch das baskische besitzt diese Wort, und jedenfalls als Lehnwort. Im Labourd sagt man bai (so finde ich die artikellose Form angegeben), in Guipuzcoa bahia. Bai mag auch auf der spanischen Seite gehört werden; bei einem Worte dieser Art hat die Weise nichts auf sich. Kai 'kai' wird von van Eys und Arzquibel gerade als

nicht bloss, wenn auch vielleicht öfter, solche vocale schwinden, die im romanischen unbetont sind, wie in ertor neben erretor aus südfranz. reitour 'pfarrer', ardolla, erdoll (a) aus südfranz. (bord.) arroudilho 'rost', sondern auch solche, die im romanischen betont sind, wie in abre neben abere 'tier' aus habere (eig. 'habe', vgl. aberats 'reich' und norm. v. Guern. avér 'schweiz'), arbi aus bearn. arrabe 'rübe' und um auch ein wort zu nennen, das zum gotischen in beziehung steht, artha neben arreta 'sorge, wartung', aus früh-rom. arredo, wobei freilich die form des zeitworts eingewirkt haben kann: artha-tu (vgl. südfranz. arrea '[sich] warten', alt arredar aus got. (ga)rêdan 'sorge tragen'). — Weshalb Uhlenbeck d. englischen Ursprung von gudu, sal-du, Zillar beanstandet, hätte ich gern auseinandergesetzt gesehen. Wegen der 'lautgesetze'? Aber die sind ja gerade bei gudu gegen den gotischen ursprung.

ist übrigens etwas misslich; wir haben deren bisher noch zu wenig ermittelt, und wie es allerwärts mit der 'lautgesetzlichkeit' in den fremdwörtern steht, darüber habe ich mich Lit.-bl. f. g. u. r. ph. 1893 sp. 98 f. ausgesprochen. kein abschnitt der baskischen sprachkunde liegt in tieferem dunkel als der über die betonung. daher weiss ich nicht, worauf Uhlenbeck seine behauptung gründet, es hätte altza, wenn es auf span. aliso zurückgienge, das i behalten 'müsen'. Meint er etwa, das die baskische betonung álisó früher
§ 41 oder jetzt etwas unerhörtes sei? der Bizcayer Azkue stellt in seiner grammatik die regel auf, das alle baskischen wörter auf der ersten silbe betont werden, was sich auch bei der aussprache spanischer wörter bemerkbar mache (z. b. sótero für soteró, Kósepántoni für Josépha Antónia). Wenn wir uns nur an das controlierbare, an die einzelnen fälle des vocalschwundes halten, so sehen wir

ein 'lucus a non lucendo'. Das romanische
landa ist jedenfalls ins baskische
eingedrungen, ist hier mit einem
andern landa (aus lat. planta +
bask. lan?) zusammengetroffen und
hat sich mit ihm verschmolzen,
sodass sich zwischen beiden keine
grenze mehr ziehen läst. So denke
ich mir im allgemeinen das verhält-
nis zwischen allen diesen wörtern;
mögen nun andere zusehen, was
jedes besondere gebiet, das ja
der einzelne besser übersieht als
ich, an bekräftigendem oder
entkräftendem darbietet.

Nun doch einiges weniger
wichtige zu den von Uhlenbeck neuer-
dings besprochenen wörtern. Er fragt,
wo bei erten aus (l)esna die lautgesetze
bleiben. Ich hatte nicht an einen
lautwandel, sondern an die einmisch-
ung eines andern wortes gedacht, gebe
aber die ganze gleichung gern auf.
Von baskischen 'lautgesetzen' zu reden

Normandie). In gleicher richtung entwickelte sich unser heide (-kraut) aus heide (-land) und ganz ebenso franz. brande und sogar bruyère aus brande(s), bruyere(s), die bezeichnung der pflanze aus der de terrains. Für den zusammenhang der beiden keltischen wörter hätte man sich auf cymr. llanerch berufen können; das bedeutet nämlich dasselbe wie engl. lawn (laund aus franz. lande), das auch in kymrischer als llawnt fortlebt: 'waldblöße'. Allein die ähnlichkeit ist wol nur eine zufällige; man betrachtete eine solche blöße nicht als eine weit sich ausdehnende heide, sondern als eine art hof oder gehege, die modification wird, in einer für uns verdunkelten weise durch die endung ausgedrückt. Thatsächlich bietet das cornische vocabular lanherch als 'saltus'; aber das dürfte eine ungenaue wiedergabe sein, sonst hätten wir hier wirklich

als keltischen ursprungs zu betrachten, und Thurneysen stützt diese ansicht. Ich erachte sie als unhaltbar. Es sind zwei keltische Wörter miteinander vermengt worden (auch von Stokes im Urkelt. Sprachschatz), die, von arischer urverwantschaft abgesehen, nichts miteinander zu tun haben. Das eine, lann u.s.w., alt- und gemeinkeltisch, bedeutet 'kleinere, eingefriedigte fläche', insbesondere 'kirchhof' und schliesslich 'kirche'; — daher die zahlreichen ortsnamen in Wales und der Bretagne, die mit Llan-, Lan- beginnen, das andere, lann, nur den bretonischen eigen, 'stechginster' und im plural lannou, lannéier, lannegi 'heide'. Der letztere ist nicht anderes als
§ 40 das früh entlehnte franz. landes; man fasste es im sinne von 'mit stechginster bewachsene ebene' und gewann daraus den singular im sinne von 'stechginster' (so auch lande im französischen der Bretagne und der

silva, saltus wider (auch unser heide kommt so vor). Während Dante sagt: una landa, che dal suo letto ogni pianta rimuove, verzeichnet Carolina Coronedi Berti in ihrem bolognaschen Wb. landa als 'pianura sterile, incolta – ed anche pianura coltivata e fiorita'. Im bearnischen bedeutet lane auch 'die ebene' schlechthin; das heisst, lane, 'die ebene' κατ' ἐξοχήν ('es Lande') ist verallgemeinert worden. Die grundbedeutung dieses romanischen wortes scheint mir 'weites offenes feld' im gegensatz zur häuseransiedlung zu sein, und das germanische land passt als stammwort keineswegs schlecht dazu. Und zwar würde wol der neutrale plural desselben, landa von den Romanen ganz so behandelt worden sein wie ein lateinischer, nämlich als weiblicher plural oder als weiblicher singular gegolten haben. Diez neigte sich dazu, das wort

auszugehen, und den umstand des bebaut- oder nichtbebautseins als einen secundären zu betrachten. Am meisten stimmt landa zu dem so mannigfach schattierten lat.-rom. campus. Wie dieses ins baskische übergegangen ist, nur in ziemlich engerem sinne (vgl. auch kampoan = landan 'draußen, außerhalb' letzteres außerdem [zeitl.] 'nach'), so könnte jenes seinerseits aus dem germanischen stammen. Aber das gewiss nur durch vermittelung des romanischen. Wir haben ein romanisches wort landa, das sich meistens mit 'heide' übersetzen läßt, das, genauer gesagt, den unfruchtbaren boden dem bebauten, den mit niederem gestrüpp bedeckten dem waldigen, den ebenen dem gebirgigen gegenüberstellt. Bald tritt nun das eine, bald das andere kennzeichen ganz zurück. So gibt altfranz. lande nicht selten das lat.

der einwirkung des oben erwähnten lan-du
'bearbeitet' von der nun abgestorbenen
bedeutung 'anpflanzung' zu der
'ackerland' vorgeschritten sein. Dabei
wäre anzuführen, dass auch landago,
welches deutlich von landa abgeleitet
ist (wie ahaidego 'verwantschaft' von
ahaide 'verwanter', edergo 'schönheit'
von eder 'schön' u.s.w.), sich dem
sinne nach an lan-du anschliesst:
'feldbau'. Ich darf aber nicht ver-
schweigen, dass landa nicht blos
'ackerland' ('pièce de terre labourable
qui n'est pas fermée' Chaho) bezeich-
net, sondern 'offenes weites feld' im
allgemeinen, wiesenland, ebene (im
gegensatz zu gebirgsland), unfrucht-
bare, sandige ebene, heide'. Das die
ursprüngliche bedeutung eines wortes
sich allmählich in die entgegenge-
setzte verkehrt, ist keine allzu
§ 34 befremdliche erscheinung: immer-
hin läge es nahe, von einer mitt-
leren bedeutung nach beiden seiten

und 'anpflanzung' aus lat. *plantare (vl. plantaria) und plantarium. Wenn nun Uhlenbeck landa von landa-tu trennt und zwar weil nach van Eys jenes 'terre labourable', dieses aber 'planter' bedeutet, so scheint er damit sagen zu wollen, dass 'pflanzen' nicht vom getreide gebraucht werde. Indessen sind 'pflanzen' und 'säen' durch keine schranke getrennt, die unüberschreitbar und sonst nie überschritten wäre; so unterscheidet Littré von der eigentlicher bedeutung des wortes planter als zweite: 'semer, en parlant des noyaux, des pepins, des pois etc. qu'on met en terre', so steht in dem catalanisch-span. Wörterbuche von D. j. H. (1847) unter plantar ebenfalls an zweiter stelle: 'sembrar llavors (körner) ó cabessas (zwiebeln) — plantar, sembrar' u. s. w. Ich denke, das 'bepflanzen' und 'bebauen' noch weniger scharf getrennt sind. Abgesehen davon könnte landa unter

lichen aus aber müssen sois ihm eine
im gleichen verhältnis grössere wahr-
scheinlichkeit zuerkennen wie die
häufigkeit der romanischen lehnwör-
f. §38 tern die der germanischen im baskischen
übersteigt. Nur in bedeutungsgeschicht-
licher hinsicht könnte sich die
wagschale etwas zu gunsten der
germanischen herleitung senken. Im
romanischen findet sich planta nicht
nur als 'pflanze', sondern auch als
'pflanzung', 'bepflanztes grund'; man
denke an span. una planta de
olivos, an die Haute-Plante und die
Base-Plante von Tau und sehe planta
bei DC. Diese entwickelung hat sich
aber unter dem schutze des daneben
stehenden zeitworts vollziehen, von
dem planta ebenso unmittelbar abge-
leitet zu sein schien wie franz.
plant 'pflanze, pflanzung, bepflanzte
boden'. Auch das baskische besitzt
das zeitwort landa-tu, 'gepflanzt'
und dazu noch landare 'pflanzling'

schlechthin der Wahrscheinlichkeit der einzelnen factoren, in die wir die veränderung zu zerlegen haben, sondern dem verhältnis dieser Wahrscheinlichkeit zu der der andern für uns erkennbaren möglichkeiten. In bask. landa und got. land decken sich lautform und bedeutung so gut, dass diese herleitung, dem linguistischen sprachgebrauche zufolge, ziemlich sicher so lange heissen darf als ihr keine concurrentin zur seite tritt. Da landa ein durchaus baskisches aussehen trägt, so besteht zunächst die möglichkeit, dass es ein altheimisches wort ist, und es lässt sich in der tat an lan 'arbeit', lan-du 'bearbeitet, bebaut' (vom ackerland) anknüpfen; doch erregt die ableitungsweise einiges bedenken. Gegen landa aus lat. planta ist vom lautgeschichtlichen standpunkte aus ebensowenig einzuwenden wie gegen landa aus got. land; vom allgemein geschicht-

Baskisch und Germanisch.

(Zu Beitr. 19, 326 und 327-329).

Uhlenbeck zeigt mir ein grosses entgegenkommen, indem er ein halbdutzend baskischer gefangener aus seinem Gotenlager entläßt; und da sich lufa als wahre landstreicherin entpuppt hat, so gibt wol auch sie keinen weiteren anlass zum zwiespalt. Gerezi aus ceresia wird er mir nicht mehr streitig machen, wenn er gela 'stube' aus cella, gerthu 'sicher' aus certus, gertha-tu 'geschehen' aus *accertatum (span. acertado) in erwägung zieht. Landa aber macht weitere auseinandersetzungen nötig. Jede gleichung eines wortes mit einem andern, sofern sie nicht unmittelbar als geschichtliche continuität erfasst wird, besitzt nur eine grössere oder geringere warscheinlichkeit, und diese entspricht nicht

Table

Baskisch und Germanisch - - - - -
Germanische Wörter im Baskischen - - - -
Der mehrzielige Frage und Relativsatz - -
Entre bascophiles - - - - - -
Basq. ope, opil - - - -
Zum Iberischen - - - - -
Compte-rendu du Liçarr. de Dodsson - -
Kelto-baskisches - - - - -

» reneos montes nennet... »
montes nennt.
Pyreneos montes.

« In disem obgemeltten gepirge leydt das Landt
In diesem obbemeldeten Gebirge liegt das Basken
Dans cette susdite chaîne se trouve le pays

» Baschko, wellichs ein unhofflich volck hat, eine
land, welches ein ungesittetes Volk hat; eine
basque, habité par un peuple rude ayant sa

» sunderliche sproche, welche mit dem welischen,
eigentümliche Sprache, welche mit dem Welschen,
langue à lui, laquelle n'a rien de commun avec

» Latein, frantzosischen, deutschen und hispani-
Lateinischen, Französischen, Deutschen und Spani-
le roman, le latin, le français, l'allemand et l'espa-

» schen nichts gemaynes hat, darin die Junckfrauen
schen nichts gemein hat, wo die Jungfrauen alle
gnol; leurs jeunes filles sont complètement

» alle (S. 412) beschoren seyndt kolbith und nach der
kahl (klobicht) geschoren sind und nach der Paul
rasées et frappent le tambourin pour

» paucken singen zum tantze, und an dem tantze zu
zum Tanze singen, und im Tanze zu
la danse; sauter dans la danse,

» springen und alle geradigkheit zu uben, auch des
springen und alle Behendigkeit (oder Gewandtheit)
pratiquer tout exercice de souplesse, et même

» pales zu spielen ist den pristern unverweiszlich.
zu üben, auch Ball zu spielen ist den Priestern un

» geen, die hende kussen, [illegible] nd in der kirchen offte
die Hände küssen und in d[illegible] er Kirche oft den saum
baisent les mains et souve[illegible] nt à l'église l'extrémité
» den sauen an der Cassel. »
der Casel (Casula).
de la chasuble.

» Alantza. »
Lanz
Alantza

« Ist in dem obgemelten [illegible] gepirge auch ein dorff, in
Ist in dem obbemeldeter[illegible] Gebirg auch ein Dorf, in
Est aussi un village de [illegible] susdite montagne, dans
» welchem der p[illegible]cher ar[illegible] Sontage trinitatis zu dem
welchem d[illegible] [illegible]ntal Trinitatis bei dem
lequel [illegible] [illegible]e la Trinité, à
» um[illegible] [illegible] kirche
Umgang [illegible] [illegible]irche als
la processi[illegible] [illegible]glise n'avait
» zu einer zi[illegible] [illegible]ner und hannt-
Schmuck nic[illegible] [illegible]andtücher aufge-
appendu comme[illegible] [illegible] des nappes et des
» zwehel hatt auffge[illegible] »
hangen hatte.
serviettes.

priester vorm altar spricht[illegible] hab grosz oden kleins ünd gethuen,
Sünde als die der Priester vor[illegible] dem Altar sagt. Möge er eine grosse
d'autres péchés que de ceux [illegible] lont parle le prêtre devant l'autel.
so nent er doch keine mit nam[illegible] nen, sunder mit *der* beicht vil er's
oder eine kleine Sünde began[illegible] gen haben, so nennt er doch keine
Si l'on commet un péché gr[illegible] nd ou petit, on n'en nomme aucun
ausgerichtet baben. »
mit Namen, sondern will mit[illegible] *der* Beichte die Sache erledigt haben.
par son nom, mais on veut [illegible] voir terminé la chose par *cette* con-
[fession. »

« In diser Stat an dem p[illegible]nstmonedt
In dieser Stadt am Pfings[illegible]montag
Dans cette ville (Tartas) l[illegible]lundi de la Pentecôte

» haben sy einen Bis[illegible]ydet und frauen und
haben sie einen Bis[illegible]det und Frauen und
ils ont fait pren[illegible]âque et filles et

» gesellen die [illegible] mit sambdt
Burschen hal[illegible]en Tag zu-
garçons or[illegible]dansé en-

» den p[illegible]
sammen [illegible]
semble avec [illegible] ecclesia[illegible]

S. 41

g/ δ/

[illegible] Land Peschaya »	« Pa[illegible]onica »...	« Anyou »...
L[illegible] Biscaya	Ba[illegible]onne	Ainhoa
Le Pa[illegible] de Biscaye	Ba[illegible]onne	Ainhoa

S. 41

(1)/

« Das Landt Bascho »	« Elysando »
Das Baskenland	Elizondo
Le Pays basque	Elizondo

G/

« Ist auch ein dorff an dem pampalonischen
Ist auch ein Dorf am gebirg von Pampelona,
Est aussi un village situé sur la chaîne de

» gepirge gelegen, welches man Lateinischs Py-
welches man auf lateinisch Pyreneos
montagnes de Pampelune, que l'on nomme en latin

1. Sic!

#/

c/

une ligne de blanc

G/

unverwehrt

jouer à la paume est permis aux prêtres.

» Diese obgemeltte Junckfrauen mit den henden
verwehrt. Diese obbemeldeten Jungfrauen versper-
Les susdites jeunes filles barrent la route aux cava-
» anenander geschlossen und nach der paucken
ren, sich einander beinen Händen fassend und zur
liers en se saisissant ensemble par la main et chan-
» singende in den dorffern verhalden den Reuttern
Pauke singend, den Reitern die Strasse und nöti-
tant au son du tambourin et les forcent à leur faire
» die Strasse und begeren von in eine verehrunge.
gen sie zu einem Geschenk.
un présent.

» Auch hat disz Landt sonderlich ungelerte pries-
Auch hat das Land höchst ungelehrte Priester[1],
Ce pays a aussi des prêtres fort ignorants[1],
» ter[1], welchen die weyber, so sie ausy der kirche
denen die Weiber, wenn sie auss der Kirche gehen,
anxquels les femmes, quand elles sortent de l'église,

1. Hierzu merkt der Herausgeber aus Leo von Rozmitals Reise
Ici l'éditeur du Voyage de Léon de Rozmital
(1465-1467) S. 166 an : « In dem land haben die pfaffen weiber
In dem Land (Baskenl.) haben die
(1465-1467), p. 166, remarque : « Dans le p. basq., les ecclésias-
und sein übel gelert und predigen auch nichts dan die zehen
Geistlichen Frauen und sind sehr ungebildet und predigen auch
tiques ont des femmes et sont très incultes, ne prêchent en outre
gebot und iederman beichtet kein andre beicht dann die der
nichts als die zehn Gebote und jedermann beichtet keine andere
rien autre que les dix commandements, et personne ne se confesse

TRAND
NE
UVE

A revoir encore
6 juillet 1912 J. Lacombe

LES BASQUES EN 1526

M. Hugo Schuchardt a bien voulu, il y a quelque temps, me faire connaître l'existence d'un curieux article paru dans l'*Archiv für Kulturgeschichte* (édité par G. Steinhausen), tome V (1907), p. 385-439. En voici le titre : « Die tagebuchartigen Aufzeichnungen des pfälzischen Hofarztes Dr. Johannes Lange über seine Reise nach Granada im Jahre 1526. Mitgeteilt und erläutert von Adolf Hasenclever. » M. Schuchardt a extrait de ce travail tout ce qui, de près ou de loin, a rapport au Pays basque (j'en reproduis le texte original dans une première ligne; il y a joint une traduction en allemand moderne (deuxième ligne); j'ai de mon côté, donné une version française (ligne trois).

Georges LACOMBE.

S. 409

« Castanier-Land »
Gaskogner-Land
Pays de Gascogne

S. 410

« Tartas »
Tartas
Tartas

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE
7 JUIL 1912

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-sur-SAONE
3 JUIL 12
ÉPREUVE

A re
6 juillet 1912

L

M. Hugo
temps, me f
ticle paru d
par G. Stei
voici le titr
des pfälzisc
seine Reise
und erläuter
a extrait de
à rapport au
ginal dans u
tion en alle
mon côté, d

« Castani
Gaskogne
Pays de G

« Tartas
Tartas
Tartas

sehen» usw. Dieser Gebrauch herrscht, so viel sehe, auf dem ganzen Gebiet der baskischen Sprache. So heisst es z. B. im Guide von 1876 als Überschrift eines Dialogs: *iateco edo edatera galdegiteko,* pour demander à manger ou à boire. Es läst sich nicht leugnen dass das Verbalnomen mit *-ko* sich vielfach mit dem andern berührt: aber der finale Sinn tritt in diesern stärker hervor. Wenn L. an der be treffenden Stelle gesetzt hätte: *indan edateko*, so würde das bedeuten: «gib mir etwas zu trinken, etwas was ich trinken kann»; *indan edatera* bedeutet: «gib mir zu trinken (von dem Wasser das du schöpfest)». Matth 14,15 heisst es: *iateko eros dezatenzat,* ut emant übi escas; im folgenden Vers: *eyezue zeurok iatera* «dat illis vos manducare». Ähnlich ist das Verhältnis zwischen *iateko* und *iatera* Joh. 4,32.33, mit Anschluss an die Bezasche Übersetzung *edendum* und *quod ederet,* während Haraneder beide male *iateko* hat, wie die Vulgata *manducare*. Gegenüber dem *iatera* L. s Joh. 6,52 hat dii südhochnav. Üb. *iateko;* ob hier das *ad manducandum* der Vulgata eingewirkt hat, weiss ich nicht (Joh. 6,31 hat diese *dedit eis manducare* und dem entspricht dort *eman ziotela iatera)*. Vinson zufolge bedeutet *edatera* soviel wie «vers le boire, allons boirè», das würde eine Verkürzung von *goazen edatera* sein. Auf das *lagona, edatera* camarade à boire, bei Rabelais passt die Annahme; aber nicht auf das *indan edatera* Leizarragas; und der von Vinson zwischen beiden Wörtern gesetzte Beistrich erhöht die Verwirrung.

HUGO SCHUCHARDT.

62 ff. Regelmässig folgt das attributive Adjektiv seinem Substantiv nach; unter den Ausnahmen die Vinson anführt, sind einige nur scheinbare; das heisst, es handelt sich um Substantive die entweder nur genetivisch gebraucht sind, wie in Zusammensetzungen (*basa* Wildnis und wild, *azken,* Ende und letzter), oder die auch die Form des Genetivs haben, so die Ordinalzahlen auf *-garren, -gerren* von *-garri, -gerri* z. B. *zortzigarren* achter, *zortzierri* Achtheit, *heren* von *hirur;* wohl auch *lehen* (vielleicht sogar *azken)* —Aber 64 f. hat sich Vinson durch Pouvreaus Schreibung *orrierriaga* für *orreaga* verlesen lassen *orierri* als Variante von *arri-ori* gelber Stein, zu nehmen; *orreaga* (oder mit dem so häufigen intervokalischem *r*) Ginsterort, ist unnanfechtbar. Auch in *ilerri* Kirchhof, möchte er «pierre de mort, c'est à dire tombe» sehen «et non comme on le pense généralement pays de mort [vielmehr: pays de morts], car le mot *herri* «pays» désigne ordinairement un vaste espace». Das ist nicht richtig oder Azkue, van Eys und die Texte berichten mich falsch; *herri* ist «Ortschaft», «Dorf», *il(h)erri* Wohnstätte der Toten, «Totenstadt, Nekropolis».

63 unten. Auf eine Widerlegung von Vinsons Theorie dass das bask. Transitiv zwei Formen habe, eine bestimmte und eine unbestimmte, lasse ich mich hier nicht ein; ich weise nur die Belege zurück die er dafür gibt: *zinaki* vous saviez, *nerro* je lui dis [besser: je lui disais], aus den Suppositifs *bazinaki, banerro* abgezogen. *Zinaki,* besser *zinakien* bedeutet: vous *le* saviez [so übersetzt ja Vinson selbst Rev. 9,18 *zenakizu* mit einem mir allerdings rätselhaften *-zu*], *nerro,* besser *nerron:* je le lui disais; ganz einem präsentischen *dakizu* vous le savez, *derrot* je le lui dis, entsprechend, Dazu gibt es kein **zaki (zu)* vous savez, kein **nerro* je lui dis. Ein Unterschied in der Stellung des Pronomens besteht nicht zwischen bestimmtem und unbestimmtem Transitiv, sondern zwischen dem Präsens und dem Präteritum des Transitivs.

64 mitten. «Silvain Pouvreau était tellement pénétré de la tendance de ses contemporains qu'il les évitait soigneusement [nämlich: les verbes simples]». Wie past dazu der Beleg»: *nor ere baitarrait.....?*

68 mitten. Seit wann ist gask. *Bayam* belegt, das zu *Bayona* (seit dem 12. Jhah. belegt) latinisiert worden ist und selbst ein Augmentativ von spätlat. *baia* ist? Meyer-Lübke vermutet in letzterem ein iberisches Wort; dagegen habe ich mich ausgesprochen. An «Bai» ist bei dem Namen *Bayonne* schon aus sachlichen Gründen nicht zu denken.

70 Anm. 2. «Liçarrague a fait une confusion évidente dans le dialogue de Jésus avec la Samaritaine. Il a traduit: «femme, donne-moi à boire» par *indan, edatera* et «comment me demandes-tu à boire» par *nola edatera esquez aut,* où *edatera* devrait être remplacé par *edateko*». Die Verwechselung die L. hier begangen haben soll, hat er noch etwa zwei Dutzend mal begangen, und nach ihm Haraneder, Duvoisin und andere Bibelübersetzer, so auch, für das Südhochnavarrasche, sein Namensvetter J. Lizarraga. Und nicht nur in den Wendungen: «zu trinken, zu essen geben», erscheint bei L. usw. das Verbalnomen mit *-ra,* sondern in allen ähnlichen: «er befiehlt zu geben, er schickt zu sagen, er kommt zu kaufen, er geht zu

Zu Vinsons "Syntaxe basque" Rev. 10,58 ff.

60 oben. In *lekumberri* vermag ich nicht das *m* des lat. *locum* wiederzufinden; vgl. *Ilumberri, Lumbier* neben *Iluberri, Iliberri* (s. meine Iber. Dekl. 71). Ebensowenig entspricht das *t* von *lakhet* dem des lat. *placet,* es ist, wie schon van Eys gesehen hat, die verkürzte Endung von *lakhetu*.

61 oben. In *gatabute* oder *katabute* [das *-e* wird Druckfehler für *-a* oder *-u* sein] soll der konsonantische Anlaut unerklärt sein. Ich habe ihn Museum 10 (1903), 100 aus der Einmischung von südfranz. *catafau* erklärt.

62 Anm. Wenn Vinson behauptet, das «le *k* est certainement un signe d'action, d'énergie, d'intensité: il apparaît, non seulement comme signe de pluralité, mais dans le génitif de position *ko*» usw., so möge er mir verzeihen dass ich darin einen Rückfall in die Sprachmystik vergangener Jahrhunderte erblicke, die jedem Laute einen bestimmten Bedeutungswert beilegte. «C'est parce que *k* marque l'action qu'il est devenu le signe du pluriel». Diesen Kausalzusammeunhang verstehe ich nicht. Ich habe Rev. 6,276 auf die entfernte Möglichkeit einer Verwandtschaft des bask. Pluralzeichens mit dem des Nubischen und anderer afrikanischen Sprachen hingewiesen: man wird wenigstens verstehen wie ich das gemeint habe. Wenn ferner Vinson *Urketa,* die baskische Form des Ortsnamens *Urcuit* mit «les eaux» übersetzt haben will, so steht dem zunächst im Wege das die zweite Form schon im 12. und 13. Jhrh. belegt ist *(Orquuit, Orcuit);* immerhin kann Vinson recht haben, indem neben den häufigen *-keta* der Ortsnamen vereinzelt auch *-kueta* erscheint *(Azpilcueta)*. Wäre *Urketa* die ursprüngliche Form, so würde ich vorziehen *Urk-eta* abzuuteilen, als Ableitung von *urki* Birke, das, wie auch Azkue bemerkt, öfter zur Bildung von Ortsnamen gedient hat.

62 ff. Regelmäsig folgt das attributive Adjektiv seinem Substantiv nach; unter den Ausnahmen die Vinson anführt, sind einige nur scheinbare; das heisst, es handelt sich um Substantive die entweder nur genetivisch gebraucht sind, wie in Zusammensetzungen *(basa* Wildnis und wild, *azken,* Ende und letzter), oder die auch die Form des Genetivs haben, so die Ordinalzahlen auf *-garren, -gerren* von *-garri, -gerri* z. B. *zortzigarren* achter, *zortzierri* Achtheit, *heren* von *hirur;* wohl auch *lehen* (vielleicht sogar *azken)* —Aber 64 f. hat sich Vinson durch Pouvreaus Schreibung *orrierriaga* für *orreaga* verleiten lassen *orierri* als Variante von *arri-ori* gelber Stein, zu nehmen; *orreaga* (oder mit dem so häufigen intervokalischem *r*) Ginsterort, ist unnanfechtbar. Auch in *ilerri* Kirchhof, möchte er «pierre de mort, c'est à dire tombe» sehen «et non comme on le pense généralement pays de mort [vielmehr: pays de morts], car le mot *herri* «pays» désigne ordinairement un vaste espace». Das ist nicht richtig oder Azkue, van Eys und die Texte berichten mich falsch; *herri* tot «Ortschaft», «Dorf», *il(h)erri* Wohnstätte der Toten «Totenstadt, Nekropolis».

, dän. ebenso wie [illegible] seine entstammen. Das allgemeine besondere

schwierigkeit liegt für mich in dem Stammwort, falls man es auf lat. *rapum* bezieht.

Zu guter Letzt dürfen wir hier altnord. *refr*, schwed. *räf* dän. *räv* nicht vergessen, die ebenso sowie finn. *repo* Fuchs bedeuten und wohl diesem entstammen.

Mögen frischere Kräfte als die meinigen sind, diese lose aufgestapelte Wortmenge in bessere Ordnung bringen, wenn man auch in wesentlichen Punkten über blosse Möglichkeiten nicht hinauskommen wird. Es wären vor den Wörtern die Sachen zu untersuchen, das heisst die Geschichte des Fuchses, sein geographische Verbreitung in geschichtlicher Zeit (besonders im Vergleich mit der des Wolfes), auch seine eigentümliche, nicht ohne weiteres verständliche Rolle in der Tierfabel. Dafür dass *luki* auf ein kleines Gebiet des Baskischen beschränkt ist, während das nach Afrika weisende *ašeři* usw. Allgemeine Wort für Fuchs ist, muss die besonder Ursache gesucht werden.

7-Dez. 1922. H. Schuchardt

1) Charencey hat diese Zusammenstellung noch zweimal vorgebracht: 1891 und, wie mir G. Lacombe mitteilt, 1897, aber ohne dabei λύκος auch nur zu erwähnen.

Bizk. *luki* Fuchs

Wenn man ein Problem nicht lösen kann, so empfiehlt es sich immerhin darzulegen worin es besteht. In diesem Falle befinde ich mich gegenüber dem baskischen (und zwar nur bizk.) *luki* Fuchs. Die Ähnlichkeit mit griech. λύκος Wolf, ist auffällig, und dürfte daher schon von andern bemerkt worden sein; doch habe ich dies gerade da, wo ich es zu finden erwartete, nicht gefunden, ich meine bei Charencey. Dieser erwähnt zwar das Wort *luki* in den Actes de la Soc. philol. I (1869) Rech. sur les noms d'animaux domestiques usw.) SA 9, als möglicherweise griechischen Ursprungs, aber nur um auf Pictet zu verweisen, der es mit gr. λύγξ Luchs, zusammenbringe. Dass es mit λύκος zusammenhänge, lässt sich kaum bezweifeln; aber wie ist es aufzufassen? In bask. *zakur* Hund, aus mittel- und neugr. ταγάρι(ον) liegt keine genügende Analogie vor.

Wir schauen uns natürlich auf dem weiteren Gebiet der arischen Sprachen um und da ergibt sich, dass die Namen für Fuchs und Wolf sich im allgemeinen ähneln (lat. *vulpes lupus*.....) und zum teil einander beeinflusst zu haben scheinen (z. B. breton. *louarn* Fuchs, aus urkelt. **luperno*). So wären wir denn ausgezogen um ein Problem aufzuhellen und wären auf neue Probleme gestossen, zu deren Aufhellung nun wiederum das Ausgangswort beitragen könnte.

Doch etymologischer Forschung sind keine Schranken gesetzt. Beim bask. *luki* ist mir das madjar. *róka* Fuchs, eingefallen. Man hat dieses fragweise zu samojed *loka* Fuchs, gestellt, das allerdings dem bask. *luki* lautlich näher, räumlich aber um so ferner stünde.

Das Madjarische hatte früher noch eine zweite Bezeichnung für Fuchs: *ravasz* (jetzs nur in der Bed. schlau, sodass *ravasz mint a róka* schlau wie der Fuchs, keine Tautologie mehr ist) und diesem begegnen wir in andern finnisch-ugrischen Sprachen wieder als *revež* usw.. Dieses ist aus dem Arischen entlehnt: sanskr. **lopāças**, neupers. *rōbah*, osset. *robas*, armen. *alues*,, gr. ἀλώπηξ.

Und diese Wôrter führen uns schliesslich dem Westen nach zurück: span. port. *raposo* Fuchs. Wenn man es von *rabo* Schwanz, ableitet, so stimmt es in der Bedeutung trefflich, weniger im Laut; die Haupt-

sehen» usw. Dieser Gebrauch herrscht, so viel sehe, auf dem ganzen Gebiet der baskischen Sprache. So heisst es z. B. im Guide von 1876 als Überschrift eines Dialogs: *iateko edo edatera galdegiteko,* pour demander à manger ou à boire. Es lässt sich nicht leugnen dass das Verbalnomen auf *-ko* sich vielfach mit dem andern berührt: aber der finale Sinn tritt in diesern stärker hervor. Wenn L. an der betreffenden Stelle gesetzt hätte: *indan edateko*, so würde das bedeuten: «gib mir etwas zu trinken, etwas was ich trinken kann»; *indan edatera* bedeutet: «gib mir zu trinken (von dem Wasser das du schöpfest)». Matth 14,15 heisst es: *iateko eros dezatenzat,* «ut emant sibi escas»; im folgenden Vers: *eyezue zeurok iatera* «date illis vos manducare». Ähnlich ist das Verhältnis zwischen *iateko* und *iatera* Joh. 4,32.33, mit Anschluss an die Bezasche Übersetzung *edendum* und *quod ederet,* während Haraneder beide male *iateko* hat, wie die Vulgata *manducare*. Gegenüber dem *iatera* L.s Joh. 6,52 hat die südhochnav. Üb. *iateko;* ob hier das *ad manducandum* der Vulgata eingewirkt hat, weiss ich nicht (Joh. 6,31 hat diese *dedit eis manducare* und dem entspricht dort *eman ziotela iatera)*. Vinson zufolge bedeutet *edatera* soviel wie «vers le boire, allons boire»; das würde eine Verkürzung von *goazen edatera* sein. Auf das *lagona, edatera* camarade, à boire, bei Rabelais passt die Annahme, aber nicht auf das *indan edatera* Leizarragas; und der von Vinson zwischen beiden Wörtern gesetzte Beistrich erhöht die Verwirrung.

Hugo SCHUCHARDT.

62 ff. Regelmässig folgt das attributive Adjektiv seinem Substantiv nach; unter den Ausnahmen die Vinson anführt, sind einige nur scheinbare; das heisst, es handelt sich um Substantive die entweder nur genetivisch gebraucht sind, wie in Zusammensetzungen (*basa* Wildnis und wild, *azken* Ende und letzter), oder die auch die Form des Genetivs haben, so die Ordinalzahlen auf *-garren, -gerren* von *-garri, -gerri* z. B. *zortzigarren* achter, *zortzierri* Achtheit, *heren* von *hirur;* wohl auch *lehen* (vielleicht sogar *azken)* —Aber 64 f. hat sich Vinson durch Pouvreaus Schreibung *orierriaga* für *orreaga* verleiten lassen *orierri* als Variante von *arri-ori* gelber Stein, zu nehmen; *orreaga* (oder mit dem so häufigen intervokalischem *r*) Ginsterort, ist unnanfechtbar. Auch in *ilerri* Kirchhof, möchte er «pierre de mort», c'est à dire tombe sehen «et non comme on le pense généralement «pays de mort» [vielmehr: pays de morts], car le mot *herri* «pays» désigne ordinairement un vaste espace». Das ist nicht richtig oder Azkue, van Eys und die Texte berichten mich falsch; *herri* ist «Ortschaft», «Dorf», *il(h)erri* «Wohnstätte der Toten, Totenstadt, Nekropolis».

63 unten. Auf eine Widerlegung von Vinsons Theorie dass das bask. Transitiv zwei Formen habe, eine bestimmte und eine unbestimmte, lasse ich mich hier nicht ein; ich weise nur die Belege zurück die er dafür gibt: *zinaki* vous saviez, *nerro* je lui dis [besser: je lui disais], auns den Suppositifs *bazinaki, banerro* abgezogen. *Zinaki,* besser *zinakien* bedeutet: vous *le* saviez [so übersetzt ja Vinson selbst Rev. 9,18 *zenakizu* mit einem mir allerdings rätselhaften *-zu*], *nerro,* besser *nerron:* je *le* lui disais, ganz einem präsentischen *dakizu* vous le savez, *derrot* je le lui dis, entsprechend. Dazu gibt es kein **zaki (zu)* vous savez, kein **nerro* je lui dis. Ein Unterschied in der Stellung des Pronomens besteht nicht zwischen bestimmtem und unbestimmtem Transitiv, sondern zwischen dem Präsens und dem Präteritum des Transitivs.

64 mitten. «Silvain Pouvreau était tellement pénétré de la tendance de ses contemporains qu'il les évitait soigneusement [nämlich: les verbes simples]». Wie passt dazu der Beleg: «*nor ere baitarrait?*».

68 mitten. Seit wann ist gask. *Bayam* belegt, das zu *Bayona* (seit dem 12. Jhrh. belegt) latinisiert worden ist und selbst ein Augmentativ von spätlat. *baia* ist? Meyer-Lübke vermutet in letzterem ein iberisches Wort; dagegen habe ich mich ausgesprochen. An «Bai» ist bei dem Namen *Bayonne* schon aus sachlichen Gründen nicht zu denken.

70 Anm. 2. «Liçarrague a fait une confusion évidente dans le dialogue de Jésus avec la Samaritaine. Il a traduit: «femme, donne-moi à boire» par *indan, edatera* et «comment me demandes-tu à boire» par *nola niri edatera esquez aut*, où *edatera* devrait être remplacé par *edateko*». Die Verwechselung die L. hier begangen haben soll, hat er noch etwa zwei Dutzend mal begangen, und nach ihm Haraneder, Duvoisin und andere Bibelübersetzer, so auch, für das Südhochnavarrasche, sein Namensvetter J. Lizarraga. Und nicht nur in den Wendungen: «zu trinken, zu essen geben», erscheint bei L. usw. das Verbalnomen mit *-ra,* sondern in allen ähnlichen: «er befiehlt zu geben, er schickt zu sagen, er kommt zu kaufen, er geht zu

A revoir encore
S.R. 25-3-20

Poner en papier
50

50
51
52

Zu Vinsons "Syntaxe basque" Rev. 10,58 ff.

60 oben. In *lekumberri* vermag ich nicht das *m* des lat. *locum* wiederzufinden; vgl. *Ilumberri, Lumbier* neben *Iluberri, Iliberri* (s. meine Iber. Dekl. 71). Ebensowenig entspricht das *t* von *lakhet* dem des lat. *placet;* es ist, wie schon van Eys gesehen hat, die verkürzte Endung von *lakhetu*.

61 oben. In *gatabute* oder *katabute* [das *-e* wird Druckfehler für *-a* oder *-u* sein] soll der konsonantische Anlaut unerklärt sein. Ich habe ihn Museum 10 (1903), 400 aus der Einmischung von südfranz. *catafau* erklärt.

62 Anm. Wenn Vinson behauptet, dass «le *k* est certainement un signe d'action, d'énergie, d'intensité: il apparaît, non seulement comme signe de pluralité, mais dans le génitif de position *ko*» usw., so möge er mir verzeihen dass ich darin einen Rückfall in die Sprachmystik vergangener Jahrhunderte erblicke, die jedem Laute einen bestimmten Bedeutungswert beilegte. «C'est parce que *k* marque l'action qu'il est devenu le signe du pluriel». Diesen Kausalzusammenhang verstehe ich nicht. Ich habe Rev. 6,276 auf die entfernte Möglichkeit einer Verwandtschaft des bask. Pluralzeichens mit dem des Nubischen und anderer afrikanischen Sprachen hingewiesen; man wird wenigstens verstehen wie ich das gemeint habe. Wenn ferner Vinson *Urketa,* die baskische Form des Ortsnamens *Urcuit* mit «les eaux» übersetzt haben will, so steht dem zunächst im Wege dass die zweite Form schon im 12. und 13. Jhrh. belegt ist *(Orquuit, Orcuit);* immerhin kann Vinson recht haben, indem neben dem häufigen *-keta* der Ortsnamen vereinzelt auch *-kueta* erscheint *(Azpilcueta)*. Wäre *Urketa* die ursprüngliche Form, so würde ich vorziehen *Urk-eta* abzuteilen, als Ableitung von *urki* Birke, das, wie auch Azkue bemerkt, öfter zur Bildung von Ortsnamen gedient hat.

62 ff. Regelmässig folgt das attributive Adjektiv seinem Substantiv nach; unter den Ausnahmen die Vinson anführt, sind einige nur scheinbare; das heisst, es handelt sich um Substantive die entweder nur genetivisch gebraucht sind, wie in Zusammensetzungen *(basa*

L'hypothèse est à coup sûr plus vraisemblable que la précédente ; je me permets néanmoins d'indiquer les difficultés qu'elle me semble soulever. La particule *ki* est loin de se présenter, elle ou un de ses dérivés, dans toutes les flexions de régime indirect. Dans nombre de cas, même au subjonctif et aux modes qui en dérivent, le complément indirect du verbe transitif est uniquement caractérisé par l'affixe pronominal. Nombreux sont les exemples dans la conjugaison simple :

Verbe *Egin* : Impératif *egida**k*** « fais-le *à moi* », *egida**zu*** « faites-le *à moi* », *beg**it*** « qu'il le fasse *à moi* », *beg**izu*** « qu'il le fasse *à vous* » ; semblablement *bade**guioc*** « si tu fais *à lui* » (Refr. 1596, n° 13).

Verbe *Eman* : (subj. présent) *demodan* « que je *à lui* donne ».

Verbe *Erran* : (subj. prés.) *derro**ten*** « qu'ils disent *à lui* » (Liçarrague).

G. Verbe *Erabilli* : *darabil**dat*** « il l'amène *à moi* ».

Verbe *Ekarri* : *Zenekar**dan*** « vous apportez *à moi* ». V. *Ikusi dakus**o*** « il le voit *à lui* ».

Bisc. Verbe *Ekarri* : *dakar**t*** « il l'apporte *à moi* » ; verbe *Yarraitu derrai**t*** « il suit à moi » ; verbe *Egon*, *zagota**z*** « vous restez *à moi* », à côté de G. *zagoz*kit. Le Verbe *Ibilli* en bisc. ne comporte la particule *ki* dans aucune flexion de régime indirect (cf. encore Roncal. *za*u pour **za*o « il est *à moi* » *da*u de **da*o « il a *à moi* ».

En face de ces faits il ne reste qu'une hypothèse possible : puisque la particule *ki* n'indique ni un temps, ni un mode, ni une personne, ni une relation à un complément direct ou indirect, elle ne peut que marquer ou avoir autrefois marqué une nuance de l'action ou de l'état exprimé par le verbe et être ou avoir été comme la caractéristique d'une conjugaison spéciale. Cette thèse me paraît confirmée par le fait suivant : Il se trouve précisément que nombre de formes à régime indirect de l'auxiliaire transitif contiennent la particule (*e*) *ra* et sont, étymologiquement, de véritables formes factitives ou causatives, comme M. Vinson l'a signalé ; les textes du XVIIe siècle présentent encore fréquemment ces flexions ; je note, p. ex., dans Axular : *Eman cerau**zcaion*** « (il) *lui* donna » (avec un complément direct au pluriel) ; *Erran cerau**en*** « il *leur* dit », *erranen dera**cute*** « ils *nous* diront » etc. (cf. S. *dere**it*** « il l'a *à moi* », *deri**at*** « je l'ai *à toi* », etc. Les formes actuelles ne semblent pas toutes dérivées des précédentes, mais avoir existé concurremment, on les trouve d'ailleurs côte à côte dans les mêmes écrits. Il a donc existé, et il existe

pronominal *gu*, ou si nous avons affaire à une forme de cet affixe pur et simple sans trace de la particule *ki*. La première hypothèse paraît certaine, pour des formes comme le biscay. *dabil*ku « il marche à nous » ; *dabil*kuz « ils marchent à nous » ; *zabil*kuzan » vous marchez à nous », car il n'y a aucune raison tirée de la phonétique basque ou particulièrement biscayenne pour que *gu* passât dans ces conditions à *ku*, et l'analogie des autres flexions à régime indirect est en faveur de l'origine **kigu* (cf *dabil*kit, etc.). Au contraire, dans des formes comme *zai*ku (lab.) « il est *à nous* », *dau*ku (lab.) « il a *à nous* » ; soul. *zei*kü « il est *à nous* », etc., la diphtongue précédente a fort bien pu déterminer le durcissement de *g* (comp. au contraire G. *zaig*u, *dig*u).

Toujours est-il que les flexions en *kiu* et *kigu* ne sont pas, comme on l'a cru parfois, des pléonasmes où la caractéristique pronominale de régime indirect serait représentée deux fois, mais elles sont constituées avec la particule *ki* suivie de l'affixe pronominal, en parfaite analogie avec les flexions de régime indirect des autres personnes *kit*, *kidat* « à moi », *kik* « à toi », *kizu* « à vous », etc. Voici quelques exemples de ces formes à régime indirect de première personne du pluriel avec la particule *ki* :

Soul. *doa*kigü « il va à nous. » B.-N. or. *zau*kiu « il est *à nous* » *zau*kiun « il était *à nous* » ; G. *dago*kigu « il reste *à nous* » ; Aezcoan, *ya*kigu « tu es *à nous* » ; Salazarais, Roncalais *yai*kugu « tu es à nous », *zaiz*kuguzu « vous êtes à nous ».

Les flexions de régime indirect de 3e pers. du sing. et du plur. se présentent parfois, même dans les verbes simples, sous l'aspect *yo-* « à lui », *yote- ye-* « à eux », par transformation normale de la gutturale palatale en *i* consonne :

G. *dauka*yot « je le tiens *à lui* » ; *dauka*yote*gu* « nous le tenons *à eux* », *neuka*yon « je le tenais *à lui* », *neuka*yoten « je le tenais *à eux* » ; bisc. *daragoy*e « il le répète » (un acte), « il insiste *à eux* », *Ezlema*yo « il ne le donnerait pas *à lui* » (Refranes de 1596, Ed. Van Eys Genève et Bâle, 1896, n° 284. Cf. les formes des auxiliaires S., L. moderne), *nitza*yo « je suis *à lui* », *za*yo « il est à lui » ; S. *zeyon* « il était à lui », *za*ye « ils sont *à lui* » ; G. et L. moderne : *za*yote « il est à eux » ; à côté de formes pleines comme Salazarais *ya*kio « tu es à lui ».

En face de ces exemples que l'on pourrait multiplier, on ne peut voir dans la particule *ki* une caractéristique de mode ; faut-il y reconnaître, avec des linguistes autorisés[1], un signe de datif ?

1. J. Vinson. *R. de ling.*, art. cité.

Impératif *bekio* « qu'il soit à lui ».

Subjonctif présent *nakizun* « que je sois à vous » [1] *eman zezakidan* « qu'il me donnât », etc.

Influencé par cette présence constante de la particule *ki* sous sa forme pleine dans les temps dont je viens de parler, un grammairien hongrois, M. Ribary, dans son « Essai sur la langue basque »; traduit par M. Vinson (p. 74), concluait un peu hâtivement que cette particule était une caractéristique modale du subjonctif et des temps qui en dérivent, pour les flexions à régime indirect. M. Vinson, dans sa note complémentaire à l'*Essai* (p. 114), n'eut pas de peine à réfuter cette hypothèse. Sans chercher des exemples dans les verbes auxiliaires pour nous demander si la particule *ki* ne se retrouve pas sous une forme modifiée, et quelquefois telle que, à l'indicatif, il nous sera facile de la constater dans de nombreuses formes à régime indirect de l'indicatif des verbes simples:

Verbe *Egon* « rester » : souletin *diagokidat* « il reste *à moi* »; *niagokizü* « je reste *à vous* »; guipuzcoan *dagokit* « il reste *à moi* », « il m'appartient »; *zegokidan* « il restait *à moi* », « il *m'*appartenait ».

Verbe *Ekarri* « apporter » : G. *dakarkio* « il apporte *à lui* ».

Verbe *Ibilli* « marcher » : G. *dabilkio* « il marche *à lui* », *dabilkizu* « il marche *à vous* », *dabilkit* « il marche *à moi* »; G. *Jarraitu* « suivre », *Zenerraikidan* « vous suiviez *à moi* ».

Verbe *Etorri* « venir » : G. *atorkio* « tu viens à lui », etc. Parfois, devant *o*, *a*, *u*, la particule *ki* se réduit à *k* ce qui est conforme à la phonétique générale et en particulier à celle du basque.

Soul. *nagoko* « je reste *à lui* », *dagoko* « il reste *à lui* »; bisc. *dakarkot* « j'apporte *à lui* »; *dakarkoet* « j'apporte *à eux* »; *nekarkon* « j'apportais *à lui* »; *ekarkoen* « il apportait *à eux* »; *nagoka* « je reste *à lui* », *zagokaz* « vous restez *à lui* », etc., etc. Ancien labourdin *narraican* « je suivais à lui [2] ». Comparer bisc. *natchako* « je suis *à lui* »; *jako* « il est à lui »; *jakon* « il était *à lui* ». Anc. lab. *çaica* « il est *à lui* »; *ceican* « il était *à lui* » (Axular). Bas.-Nav. oriental *zako* « il est *à lui* »; *dakot* « j'ai *à lui* ». Dans certains cas, il est difficile de décider si *ku* « à nous » représente une contraction de *kiu* venu de *kigu*, c'est-à-dire de *ki* + l'affixe

1. Quand je cite des flexions de 2e personne du pluriel sujet au régime, il est bien entendu qu'il s'agit du pluriel grammatical qui est aujourd'hui un singulier respectueux

2. Axular : « *Ni narraican pontuari* : au point que je suivais ».

l'auxiliaire qui avait jusque là attiré la majeure et la meilleure partie de l'attention des philologues, parce que cette conjugaison est aujourd'hui la plus générale. Pour cette raison, les grammairiens croyaient que la conjugaison simple n'était qu'une contraction de l'autre : après les travaux de MM. Julien Vinson, Campion, Van Eys, Schuchardt et Uhlenbeck, cette opinion n'est plus soutenable, et il n'est plus besoin de revenir sur les motifs qui l'ont fait définitivement rejeter. Mais, précisément à cause de leur emploi beaucoup plus étendu, les auxiliaires ont dû, ainsi que dans toutes les langues, fatalement subir, comme par une sorte d'usure, des altérations plus nombreuses et plus graves que les autres verbes conjugables, leur maniement constant les a pour ainsi dire réduits à un état relativement fruste. En second lieu, les verbes simples, plus nombreux que les auxiliaires, quoique aujourd'hui d'un emploi plus restreint, et plus riches en formes que les simples noms verbaux invariables ou quasi invariables qui sont de véritables substantifs, fournissent à l'étude de la conjugaison un plus vaste champ de comparaison et d'observation. Si donc on peut espérer surprendre complètement le secret de la conjugaison basque, c'est avant tout aux verbes simples qu'il faut le demander. Sur ce point, il n'est personne qui puisse refuser de souscrire à l'opinion de notre éminent Président [1], ce rénovateur des études basques : ce titre lui convient et la vérité a obligé sa modestie elle-même à le reconnaître [2].

Je ne prétends pas apporter ici une théorie définitive du verbe simple ; un tel objet dépasserait mes forces non moins que les limites de cette communication ; je demande seulement la permission de proposer à la discussion des savants compétents quelques conjectures suggérées par l'examen de la conjugaison simple : ces conjectures ou plus exactement ces questions concernent trois points : 1° la signification de la particule verbale *ki* ; 2° le sens du préfixe (voyelle, semi-voyelle ou diphtongue) qui précède les noms verbaux conjugables ; 3° la confirmation qu'apporte à la théorie passive la considération des verbes simples.

I. — Dans la conjugaison périphrastique, c'est principalement à l'impératif, au subjonctif et au potentiel, qu'apparaît la particule *ki* et cela dans les flexions à régime indirect :

1. M. Julien Vinson (*Revue de linguistique*, t. 27 (1894), « Les théories nouvelles sur le verbe basque », (p. 108), II.

2. *Revue internationale des études basques*, janvier-mars 1911. Julien Vinson, la III• Célestine et le chant de Lelo (p. 98).

Quelques réflexions sur le verbe simple

DANS LA CONJUGAISON BASQUE [1]

De toutes les parties de la grammaire basque, celle qui a le plus sollicité et retenu l'attention des linguistes est à coup sûr la conjugaison. Cela n'est pas étonnant; tout d'abord la conjugaison est, avec les pronoms, les particules et les flexions grammaticales, l'élément le plus propre à caractériser une langue et à déterminer la famille à laquelle elle appartient. En effet, dans le vocabulaire proprement dit, les emprunts sont plus fréquents, et quant à la morphologie, la syntaxe et jusqu'à un certain point, la phonétique, elles varient extrêmement au cours du temps dans une même famille linguistique et marquent plutôt l'état de développement de la langue qu'elles ne servent à en fixer la généalogie; en second lieu — et cette raison est la plus importante — c'est surtout dans sa conjugaison que le basque s'écarte des procédés grammaticaux des idiomes les mieux étudiés par la science jusqu'à ce jour et particulièrement des langues indo-européennes à l'époque historique.

La complaisance des basquisants à s'attarder sur le verbe nous a valu des travaux de première importance en tête desquels se place l'inappréciable mine de renseignements de toutes sortes qu'est le « Verbe Basque » du prince L.-L. Bonaparte. Mais si le terrain a été plus que déblayé, si même il a été fouillé dans toute sa profondeur, il n'a pu encore être exploré dans toute son étendue.

Jusqu'à il y a environ une trentaine d'années, les grammairiens se sont surtout attachés aux deux verbes auxiliaires « être » et « avoir » et à ceux qui leur servent de substituts au subjonctif, au potentiel et à l'impératif. Autrement dit, c'est la conjugaison périphrastique, au moyen d'un nom verbal inconjugable et de

1. Communication au Congrès de l'Union des Sociétés d'histoire et d'archéologie du Sud-Ouest (30 juillet 1911).

vorher S. 2 : « Nous observerons en passant, ce que nous aurons à remarquer aussi plus tard, que dans chaque phrase il n'y a que la forme du verbe servant à exprimer l'idée capitale qui admette la variété des traitements. » Bonaparte Le Verbe basque, zum Quatorzième tableau supplémentaire (ostniedernav. Konj.) : « Voilà maintenant dans quel cas le traitement respectueux et le diminutif, lorsque la seconde personne du singulier n'entre dans le terminatif ni comme sujet ni comme régime, doivent être remplacés par l'indéfini en souletin et en bas-navarrais oriental : 1°. dans les formes conjonctives, relatives, causatives, interrogatives et dubitatives ; 2°. dans les phrases interrogatives, quoique la forme verbale soit la capitale ; 3°. à l'impératif, au subjonctif, au suppositif et à l'optatif. Le traitement masculin et le féminin suivent en tout point le respectueux... Le bas-navarrais occidental n'admet pas les traitements allocutifs dans les cas où le bas-navarrais oriental et le souletin les repoussent. Il en est de même du roncalais, du salazarais et de l'aezcoan. Le sous-dialecte bas-navarrais occidental du Labourd, et encore plus le labourdin, et surtout les quatre dialectes d'Espagne, ne reconnaissent pas toutefois ces cas exceptionnels dont nous venons de parler, ou ils ne les admettent que partiellement. » Ich füge noch zwei Zitate hinzu. Gèze Élém. de gramm. basque (dial. soul.) 77 : « Le verbe de la proposition principale est seul à subir les modifications du traitement. Dans les propositions régies et incidentes, on n'emploie que le traitement indéfini... » Ithurry Gramm. basque (dial. lab.) S. 61 : « Les traitements masculins et féminins ont lieu aux premières et aux troisièmes personnes de l'indicatif, du potentiel et du conditionnel de la forme capitale. Lardizabal, Bonaparte et Campion placent les traitements masculins et féminins même au suppositif, ce qu'on ne rencontre point dans les auteurs anciens. »

Hugo Schuchardt.

Fall Platz ; « mein » heisst bei L. entweder *ene* (nicht reflexiv) oder *neure* (reflexiv). Hier müsste *ene* stehen, wie Joh. 10, 29 : *ene Aita niri* ; nur wenn *niri* vorangeht, wird *neure* gebraucht, wie Luk. 10, 22 : *niri neure Aitaz*, Luk. 22, 29 : *niri neure Aitac*. — Apostelg. 23, 17 heisst es in einer Anrede : *ecen badic cerbait hari erran beharric* « denn er hat ihm etwas zu sagen » ; in einer andern Anrede, die unmittelbar darauf folgt (V. 18) : *ceinec baitu cerbait hiri erran beharric* « welcher dir etwas zu sagen hat ». Durch den Wortlaut der erstern Stelle verführt, will Dodgson in der letztern *badic* statt *baitu* lesen und begeht damit zwei Fehler in einem Worte. Er hat übersehen dass der eine Satz ein selbständiger, der andere ein abhängiger ist. Dass auf *ceinec* ein *bai-* folgen muss, weiss er gewiss, also haben wir es wohl beim *ba-* nur mit einer Zerstreutheit zu tun. Das *dic* für *du* beruht aber auf einer wirklichen Unkenntnis, von der er an demselben Ort in der « Verbesserung » *citic* für *ditu* Joh. 9, 26 ein weiteres Zeugnis gibt. The Leiç. Verb 61 bemerkt er zu *badu* Matth. 18, 15 : « La forme *badic* du tutoiement serait plus correcte » und ebenda 123 Anm. 1 sagt er : « In Mat. 23, 37 *ditut* ought to be *citiat*, to agree with *ezpaituc* ». Im Neudruck von 1903 hat er wirklich Mark 1, 24. 5, 7. 14, 14. 60 *cer da...?* und *non da...?* durch *cer duc...?* und *non duc...?* ersetzt, aber das *cer da...?* Matth. 8, 29. 19, 27. 26, 62. Luk. 8, 28 belassen ; wodurch hat das Evangelium des Markus diesen Vorzug verdient, nein diese Benachteiligung? Denn hierin erblicke ich die grösste der Verfehlungen die Dodgson gegen den von ihm so schwärmerisch verehrten Leizarraga begangen hat. Ich habe Bask. Stud. I (1893), 9 gesagt : « Es ist eine allbekannte, von Inchauspe, dem Prinzen Bonaparte u. A. deutlich ausgesprochene, von van Eys TB. 24. 27 nur in etwas unsicherer und in unvollständiger Weise vorgebrachte Tatsache dass in Frage-, Heische- und untergeordneten Sätzen statt der verschiedenen Bezugsformen die Gemeinformen angewendet werden » ; das ist dort durch Belege erläutert worden. Ich sehe nun dass die beiden erstgenannten Verfasser sich an sehr versteckten Stellen über die Sache äussern und halte es demgemäss für zweckdienlich diese hier ans Licht zu ziehen. Inchauspe Le Verbe basque 5 f. sagt : « Ce mode [le subjonctif], de même que les deux autres formes régies, n'admet les traitements masculins, féminins et respectueux que lorsque la seconde personne est sujet au régime ; dans les autres cas, il n'a que le traitement indéfini. » Allgemeiner

Andere Dinge welche Dodgson beanstandet, bilden feste Bestandteile der Sprache Leizarragas (und seiner Helfer).

Beim Intransitiv gebraucht L. bald *behar du*, bald *behar da* = « er muss » ; jenes ist das Ursprüngliche (« er hat Notwendigkeit ») und vielleicht auch das Häufigere (s. Einl. LXXXIII). Es ist daher ganz ungerechtfertigt wenn Dodgson (*minçatu*) *behar dudan* (Eph. 6, 20) in *behar naicén* umändern möchte. — Das Suffix *-ic* wird von L. nicht in so ausgedehntem Masse verwendet wie Dodgson annimmt, indem er in dem Satze Joh. 13, 5 : « er goss Wasser in ein Becken » das *ur* L.s durch *uric* ersetzt ; *ur* findet sich hier auch im N. T. von 1828, während Haraneder und Duvoisin *ura* haben. Ebenso braucht L. *ur* Matth. 27, 24 : « nachdem er Wasser genommen hatte » (die drei andern Übersetzer : *ura*) und Joh. 4, 7 : « um Wasser zu schöpfen » (*ur-keta* « Wasser suchend » Har. u. Duv.) Und an ähnlichen Beispielen fehlt es nicht, so *olio eta mahatsarno* « Oel und Wein » (hineingiessend) Luk. 10, 34 (ebenso in den drei andern Texten), *ogui* « Brot » (mitzunehmen) Matth. 16, 5. Mark 8, 14, (heischend) Matth. 7, 9. Luk. 11, 11, (zu essen) Kor. II, 9, 10 (nur das N.T. von 1828 hat zweimal *ogui*, sonst steht in den neueren Texten *oguia* und *oguiric*). Matth. 7, 9 bietet auch *harri* « (einen) Stein (geben) », aber die Parallelstelle Luk. 11, 11 *harri bat ;* und Matth. 7, 10 und Luk. 11, 11 stimmen überein in *arrain* « (einen) Fisch (heischend) » und *suguebat* « eine Schlange (geben) ». Es kommt überall im wesentlichen darauf an ob die Verbindung des Verbs mit dem (log.) Objekt eine innigere (wie in « Wasser holen », « Brot heischen ») oder eine losere ist.

Wenn in den meisten der besprochenen Fälle ich den Auffassungen und Vorschlägen Dodgsons nicht beistimmen kann, so rechne ich es ihm doch zum Verdienst an, die Aufmerksamkeit auf Besonderheiten in L.s Sprachgebrauch gelenkt und weitere Erwägungen angeregt zu haben. Nun komme ich aber schliesslich zu einigen Fällen die auf groben Irrtümern beruhen. Joh. 5, 36 steht *niri* und das ist unanfechtbar ; man braucht nicht einmal zu meinen dass « mir » hier mit besonderem Nachdruck gesetzt sei wie im unmittelbar Folgenden « ich » (*nic*), da es in gleichsinnigen Verbindungen (so Luk. 10, 22. 22, 29. Joh. 10, 29. 18, 11) ausserhalb der Verbalform vertreten zu sein pflegt. *Niri* in *nire* zu verbessern, dazu ist Dodgson wohl durch das franz. *mon père* veranlasst worden. Aber *nire* hätte hier auf keinen

ziges (log.) Objekt dazu nur irgend eine Zeitbestimmung denken. Noch eher wäre ein Bedenken gerechtfertigt bezüglich Luk. 2, 8 : *gauazco veillác here arthaldearen gainean beguiratzen cituztenac*, wo wir vielleicht erwarten durften : *...veillez... beguiratzen ciradenac*; die baskische Uebersetzung schliesst sich hier eng an die Vorlagen an. — Umgekehrt lässt sich vielleicht *irudi duçue* (Matth. 23, 27) rechtfertigen, wozu Dodgson an einem andern Orte (The Leiç. Verb 76) anmerkt : « The verb ought to be *dituçue*, the accusative being plural » ; Haraneder hat in der Tat *iduri baititutçue*. Aber das N. T. von 1828 *iduri duçue* und Duvoisin *iduri baituzue*; während bei L. das (log.) Objekt voransteht, folgt es in den neueren Übersetzungen, und *batçu*, welches Haraneder als Plural nimmt, könnte wohl im N. T. von 1828 als Singular genommen sein.

An drei Stellen (Matth. 11, 7. Apostelg. 10, 17. 18, 14), wo L. *beçala* im Sinne von « als » oder « indem » hat, verlangt Dodgson statt dessen teils *-la*, teils *-ean* (warum nicht an allen dreien dasselbe ?). Den Grund gibt er The Leiç. Verb 158 Anm. 2 an : « *Beçala* denotes comparison, not time, as *comme* can do ». Aber wie das lat. *ut*, das franz. *comme*, das deutsche *wie* usw., kann das bask. *beçala* die zeitliche Bedeutung bekommen haben und zwar ohne dass es nötig wäre romanischen Einfluss anzunehmen. Ein solcher lässt sich weit eher bei *nola* voraussetzen, das denselben Schritt von « quomodo » zu « quum » gemacht hat und in letzterem Sinn allgemein gebräuchlich ist (so bei L. z. B. Apostelg. 19, 9. 24, 25). Das nachgesetzte *beçala* hat viel baskischeres Aussehen als das vorgesetzte *nola*. [1]

1. Wie ich nachträglich sehe, äussert sich Dodgson über *bezala* ganz ebenso in der Wochenzeitung Eskual-herria vom 4. Juni 1904 und zwar in einer Anmerkung zu der Duvoisinschen Uebersetzung vom Anfang des Don Quijote. Duvoisin hatte geschrieben : *liburu hau, ene burutik atheratua den bezala* ; Dodgson setzt statt dessen in den Text : *l. h., zeren ene b. a. baita*, und begründet das damit dass « *bezala* signifie comparaison et non pas temps, ni cause ». Aber sein Kausalsatz entspricht keineswegs den spanischen Worten : (*este libro*), *como hijo del entendimiento* « (dieses Buch) als Kind meines [eig. des] Geistes » (Anf. des Prólogo). Das romanische *como*, *comme* und ebenso das deutsche *als* bedeuten oft soviel wie : « in der Eigenschaft von ». Der kausale Sinn kann hinzutreten, braucht es aber nicht ; man erwäge : « ich schätze ihn als Künstler, nicht als Menschen ». Ganz gewöhnlich leitet diese Partikel eine prädikativische Ergänzung ein : « ich betrachte dies Gedicht als das schönste » — « man verwendete sie als Sklaven » — « er trat als Befreier auf ». Ganz ebenso im Baskischen :... *ederrena bezala* — ...*esklavo bezala* — ...*libratzaile bezala*. Und während im Deutschen geschieden sind : « glücklich wie ein König » und « er war gerecht als König » (nicht als Prinz), « ich liebe ihn wie meinen Sohn » und « ich liebe ihn als meinen Sohn », dient *bezala* in beiderlei Fällen. Dass es in dem letzten Satz sich nicht um reine Angabe des Grundes handelt, lässt sich durch die Gegenüberstellung eines Satzes erweisen wie : « er hat zwar einen schlimmen Charakter ; aber ich liebe ihn weil er mein Sohn ist. » Wie für das Baskische die Dinge vom Standpunkt der Sprachrichtigkeit aus zu beurteilen sind, das vermag ich allerdings, als Fremder, nicht zu sagen.

3, 14 *hireganic batheyatu*. Dies *-ganic*, etwa mit unserem « seitens » zu übersetzen, ist keineswegs verwunderlich; es wird ein Getauftwerden in der Regel ohne Nennung des Taufenden erwähnt[1]. — Zuweilen fehlt das Dativzeichen in der Verbalform; aber wie bei dem Einl. LXXIII besprochenen *dela*, *eztén* die Imperativbedeutung die Ursache davon sein mag (die Erklärung Dodgsons zu Eph. 3, 21 in der Synopsis S. 10 Anm. 3 ist unannehmbar), so beruhen vielleicht auch *diradençat* (Matth. 6, 16), *çarete* (Matth. 23, 28), *baitu* (Apostelg. 1, 3; hier auch im N. T. von 1828 : *baitcen*), *da* (Apostelg. 4, 16) auf besondern Umständen. Oder es liegt hier ein Ausgleiten in eine niedere oder seltenere Sprechweise vor. Für das Soulische sagt Inchauspe Le Verbe basque, 1858 S. 433 : « Quant au régime indirect, lorsqu'il est exprimé par un nom ou un adjectif, l'usage permet d'exprimer ou de ne pas exprimer par le terminatif du verbe ce régime indirect; ainsi on dit indifféremment : *emän du Johäneri makhilä bat*, ou *emän déyo Johäneri makhilä bat*, il donna à Jean un bâton » usw. Für das Labourdische heisst es im Guide élémentaire von 1873 S. XXVI : « ...pour dire, par exemple, ' j'ai donné la pomme à la femme ', le basque devra dire ' je l'ai donnée à elle la pomme à la femme ' *eman diot emaztekiari sagarra*. Cependant le labourdin dit d'habitude irrégulièrement *eman dut emaztekiari sagarra*, c'est-à-dire ' je l'ai donnée la pomme à la femme etc. » In einer Besprechung dieses kleinen Handbuches (Actes de la Soc. phil. IV, mai 1874) S. 90 sagt Duvoisin : « Ce n'est ni irrégulièrement ni d'habitude que le labourdin s'exprime ainsi; la forme est régulière, seulement elle n'est pas le plus fréquemment employée. » — Matth. 4, 2 hat L. : *barurtu cituenean herroguey egun* « da er vierzig Tage gefastet hatte »; Dodgson verlangt *çuenean* für *cituenean*. The Leiç. Verb 166 Anm. erklärt er : drücke *egun* nur die Dauer des Fastens aus, dann müsse *çuenean* stehen; aber L. habe wohl *barurtu* gefasst als « converti quarante jours en jeûne ». Eine solche Unterscheidung hat gar keinen sachlichen Boden und *çuenean* kommt überhaupt nicht in Betracht; es handelt sich um *cenean* oder *cituenean*. *Barurtu* ist eigentlich intransitiv (so gebrauchen es Haraneder und Duvoisin in den Ev.); wenn es im N. T. von 1828 an entsprechenden Stellen transitiv, aber absolut vorkommt, so können wir als ein-

1. Vgl. in der Duvoisinschen Evangelienübersetzung : *haren eskutik bathayatua izatera* Matth. 3, 13; *haren ganik bathayoaren hartzera* Luk. 3, 7. 12.

LEIZARRAGANA II

Dodgson ist mit Leizarragas Sprache zu vertraut als dass wir die Verbesserungen unbeachtet lassen könnten die er in seiner Synopsis des Verbs für die Briefe an die Epheser und die Thessalonicher (Verh. der K. Akad. v. W. te Amsterdam Afd. Letterk. N. R. Deel V. N° 5. 1904) S. 51 vorgeschlagen hat. Sie zerfallen, fast 30 an der Zahl, in mehrere Gruppen.

Zunächst sind ein paar Interpunktionsfehler berichtigt. *C* für *Ç* als Initiale ist ein besonderer Fall (s. Einl. zu Leiç. XXIV).

Von Buchstaben- und Silbendruckfehlern habe ich in der Einl. nicht verzeichnet : *haourraco* statt *-c* (Matth. 21, 15), *recibituren* statt *-ce-* (Matth. 21, 22), *gucia* statt *-ac* (Joh. 13, 3), *ciradenen* statt *-den* (Joh. 18, 4). Ich füge hinzu *gucienena* statt *-iena* (Apoc. 18, 24 ; Dodgson hat es in seinem Neudruck von 1903 in *guciena* verbessert).

Der Ausfall eines ganzen Wortes vor *draucana* (Joh. 6, 33) ist in der Einl. LXXXVII bemerkt worden und zwar von *emaiten*, nicht wie Dodgson will, von *eman*. Auch ist *emaiten*, wie ich jetzt sehe, vor *badrauçuet* (Luk. 10, 19) ausgefallen. An eine Verwendung von « haben » im Sinne von « geben » (vgl. Einl. LXXIII) wird hier nicht zu denken sein.

Verstösse gegen den Sprachgebrauch mögen bei Leizarraga vorkommen, sind aber mit einiger Wahrscheinlichkeit nur bei ἅπαξ λεγόμενα anzunehmen, so etwa Apostelg. 10, 22 : *Iuduén natione guciaz testimoniage duena*. Dodgson setzt hier *guciaganic*, ich würde *gucitic* vorziehen mit Hinblick auf Apostelg. 22, 12 : *Iudu gucietaric testimoniage ona çuena*.

Bedenklicher ist es *Ioannesganic* nach *batheya baitzedin* (Mark 1, 9) in *Ioannesez* zu verbessern ; folgerichtig hätte er auch *harenganic*, das regelmässig neben *batheyatu* erscheint (Matth. 3, 6. 13. Luk. 3, 7. 7, 30), in *harçaz* verbessern müssen, wie er das für die zweite dieser Stellen in der Tat vorschlägt (The Leiçarragan Verb, Oxford 1907, S. 84). Ebenso steht Matth.

Büchern vereinzelte Fälle vor, so *daut* Dech. 38,13. Ebenso geht *-adu-* in der Konjugation von *ukan* (mit Dativ) und der von *iduki*, die ja ursprünglich identisch sind, in *-au-* über: *daut* « er hat ihn mir » und *daukat* « ich halte ihn » ; wegen des Näheren s. meine Bask. Stud. I. Das aus *-adu-* entstandene *-au-* des zweiten Verbs ist nun in der Literatur vielfach durch *-ago-* wiedergegeben, also *iduki* mit *egoki* verwechselt worden. Die Bedeutung des Transitivs und die des Intransitivs berühren sich in manchen Sätzen so nahe dass man rein grammatisch sowohl *egon* als *iduki* zugrunde legen könnte, z. B. *Artha bera* **zagocan** *eriez nola erromesez* Joannatey Ehunbat sainduen bicitcea, Baionan 1876, S. 174, was zu übersetzen ist: « Alleinige Sorge hatte sie für die Kranken wie für die Armen », was sich aber zur Not verstehen liesse als : « Alleinige Sorge blieb ihr (gehörte ihr) usw. » In diesem Buche scheint mir *dagoka* usw. weit häufiger (z. B. 140. 199. 298. 320. 332. 333), aber nicht in anderem Sinne geschrieben zu sein als *daduka* usw. (z. B. *daduzcaten* 364). Und ebenso herrscht in der oben erwähnten Lebensbeschreibung zweier baskischen Heiligen das *dagoka* für *daduka* (so 22. 43. 65. 72. 77. 83. 87. 108. 113. 115. 188. 245). Ja sogar bei einem Manne wie Duvoisin begegnet mir diese Schreibung; so in dem labourdischen Teil der vom Pr. Bonaparte herausgegebenen Dialogues basques, Londres 1857 ; so *garbiago* **dagocate** « sie halten es [das Lager] reinlicher » (soul. *edukiten die*, guip. *daucate*) S. 35 ; *cein-nahi lurrec* **badagoca** *buztin* « jeder Boden enthält Ton » (bizk. *dauca*) S. 43 ; *harriac guisu hainitz* **dagocatenac** « Steine die viel Kalk enthalten » (soul. *dadukenac*, guip. *daucatenac*, bizk. *dauquenac*) S. 51. Diese Verbildungen, welche man nicht als Flüchtigkeiten bezeichnen kann, sind sehr lehrreich, sie zeigen was sich von Ungebildeten erwarten lässt, wenn sie gebildet reden wollen. Da hört man denn—ich spreche von Sare —z. B. *bazagokaiat* für *badaukat* in Dutzform. Im Eskualduna vom 5. März ist unter den « Fautes à éviter » auch verzeichnet : « *dagozkan* pour *daduzkan* ».

Wenn das von *etzan* abgeleitete *etzantza* in dieser Gestalt nicht häufig oder weit verbreitet ist, wohl aber als *etzauntza*, *etzauntze*, *etzautza*, so werden wir hier den Einfluss der Verbalformen kaum verkennen.

Anf. Okt. 1911.

H. Schuchardt.

durch das *lo çautça* der folgenden Zeile. Larramendi Dicc. gibt zwar unter 'acostarse' *zeutzan* neben *zetzaten* an, welches die von Lardizabal gebuchte Form des Guipuzkoischen ist ; aber unter 'echarse' nur *zeutzan*, sodass ich es nicht ohne weiteres für das Labourdische beanspruchen darf. Dass in jener Mundart nicht wohl ein *zeuntzan* in der 3. P. Pl. auftreten konnte, ergibt sich aus der Gleichlautigkeit der 2. P. Pl. *Geuntzan* entspricht durchaus dem guip. *geunden*. Wiederum ist es mir wahrscheinlich, aber nicht sicher dass das Labourdische diese Kurzformen der 1. und 2. P. Pl. kennt. Leizarraga schreibt *lo gaunçala*, « während wir schliefen » Matth. 28, 13; an einen Gebrauch des Präsens ist nicht leicht zu denken (das Präsens *lo daunçala* Matth. 26, 43 ist nach dem Zusammenhang und nach dem Urtext berechtigt), anderseits würden wir für das Imperfekt *geunçala* erwarten. Als 1. 2. P. S. bietet Larramendi *nentzan*, *entzan*; aber in der neuen Auflage (1853) steht an der zweiten Stelle *neutzan*, *eutzan*, wohl sicherlich als Druckfehler ; Lardizabal (1856) schöpfte dann aus dieser sein *neutzan*, von hier oder dort entnahm van Eys die gleiche Form.

Das *zauntzan* mit tertiärem *-n-* verhält sich zum *gauntzan* mit sekundärem *-n-* wie *zauntan* zu *zinauntan*. Es ist nun aber dieses *-n-* aus dem Plural des Imperfekts in den Plural des Präsens eingedrungen : *gauntza*, *dauntza* ; im letztern Fall bildet das *-un-* das Merkmal des Plurals (Sing. *datza*). Statt *-un-* bietet das Guipuzkoische nur *-u-* : *gautza*, *dautza*, und die Mundart in welcher J. de Tartas (nördliches Ostniedernavarrisch, oder Soulisch?) schrieb, nur *-n-* : *dantza* (s. oben).

Die Einwirkung von *egon* auf die Konjugation von *etzan* erklärt sich nur aus der begrifflichen Übereinstimmung. Beide Verben sind, und zwar auch in derselben Mundart, oft miteinander vertauschbar; besonders wird « schlafen » bald mit *lo egon*, bald mit *lo etzan* ausgedrückt. Hier ist der Ort um anderer von *egon* ausgehenden Einflüsse zu gedenken, welche zugleich auf lautlicher Ursache beruhen. Der Schwund von intervokalischer Media, ebenso wie von *-r-* erfreut sich im Baskischen einer ausserordentlichen Verbreitung, aber in den mannigfachsten Abstufungen. Demzufolge fallen *-ago-* und *-adu-* in *-au-* zusammen. Im Plural ist dieses *-au-* bei *egon* weitaus das gebräuchlichste: *daude*—das von Ithurry als labourdische Hauptform gebotene *dagozi* ist das seltnere, und anderseits kommen auch von der volkstümlichen Aussprache *dau* für *dago* in

Lekornen eta Aldudan 1910 in die Hände kam, wofür ich dem Verfasser Dr. J. Etchepare und dem Übermittler G. Lacombe zu danken habe. Hier finde ich das sekundäre *-n-* z. B. in *ginintuzten* « uns hatten sie » 129, *ginintzeien* « wir waren ihnen » 131, *ginintuen* « wir hatten sie » 136.138 für *gintuzten*, *gintzeien* und *gintuen*. Aber ohne *-n-* gerade *ginauden* 131. 138. Das tertiäre *-n-* z. B. in *zaundan* 62. 63. 73. 128. 129 (aber *zautaten* 64), *zaungun* 14. 58. 63. 138. 142. 150 (*zaukun* 143), *zaunguten* 130 (alle trans.). Etchepare stammt, wie mir Lacombe mitteilt, aus der Gegend Hasparren—Mendionde (Lekorne ist ein Weiler bei Mendionde), wo man beständig *zangon* für *zagon* und *zaundan* für *zautan* spreche, nur niemals das innere *n* von *nintzan* weglasse. Auf jeden Fall haben wir es auch hier mit labourdischem Westniedernavarrisch zu tun. Der Form *zintundan* für *zintutan* begegnete ich in einem Buche : Bi saindu Hescualdunen bizia, Bayonan 1867 S. 134; sein ungenannter Verfasser war—wie Lacombe vom Abbé Daranatz erfährt—Laphitz, von Irisarry gebürtig, also aus dem Westen des ostniedernavarrischen Gebietes.

Während also in den Imperfektformen des Hilfsverbs das tertiäre *-n-* sich innerhalb enger räumlichen Grenzen zeigt und das sekundäre in kaum viel weiteren, hat sich das letztere im Imperfekt eines einzigen Verbs, nämlich *egon*, über den grössten Teil des baskischen Sprachgebietes verbreitet. So viel ich sehen kann—unsere Kenntnis von den mundartlichen Formen der « einfach » konjugierten Verben, die Hilfsverben ausgenommen, ist noch sehr unvollkommen—wird nur im Bizkaischen das Imperfekt von *egon* regelrecht gebildet. Mit *egon* geht auf seinen Abwegen *etzan* zusammen, oder vielmehr es folgt ihm; jedenfalls ist es in seiner Vokalisierung von ihm beeinflusst worden. Im Labourdischen weicht der Singular nicht von dem der übrigen Intransitiven ab : *nindatzan* wie *nindagon*, *zetzan* wie *zegon*. Im Plural hätte sich **ginatzan* selbständig zu **ginantzan* entwickeln können und hat sich wohl auch entwickelt (vgl. *dantza*); *ginaunden*, *gineunden* übertrug aber seinen Diphthongen: *ginauntzan*, *gineuntzan* (*bazeneuntza* Axular). Die 3. P. Pl. von *egon* lautet *zaude(ze)n*, *zeude(ze)n*, Ithurry verzeichnet keine Form mit *-n-*; von *etzan* aber lautet sie *zauntzan* (Oih. Haran.; *-au-* fehlt bei Ithurry), *zeuntzan*. Ob auch *zautzan*, *zeutzan* zu belegen ist, weiss ich nicht; Haran. Mark 14, 37 hat zwar *lo çautçala*, aber hier könnte ein Druckfehler vorliegen, veranlasst

Amari so angenehm waren sie der Mutter Gottes 319.

erran **zaundan** sie sagte mir 194.

ihardetsi **zaundaten** sie antworteten mir 71.

confiatuac **zaindan** *arimen* der Seelen die mir anvertraut waren 128.

ideki **zaindan** *ene arimaco begiac* sie öffneten mir die Augen meiner Seele 72.

Amatzat eman izan **zaungun** *mementoan* in dem Augenblick da er sie uns zur Mutter gab 297.

agertu **zauntzunean** indem er Euch erschien 236.

ethorri **zaintzun** sie kamen zu Euch 237.

inspiratzen **zaintzun** *pentsamendu . . . horietaric zerbeit* einige von jenen . . . Gedanken die er Euch eingegeben hat 206.

Das *-n-* ist das einzige Merkmal welches das Imperfekt von der relativen Form des intransitiven Präsens scheidet; vgl. z. B. *chorthean erori* **zauntzun** *ilhabethean* 23 und *emana* **zautzun** *bertze bertuthea* ebenda[1]; *agradatu* **zangon** *ofrenda hori Jaincoaren Amari* 320 und *Mariari errecomendatu* **zacon** *circonstantzia guzietan* ebenda. Aber gerade beim Dativ der 3. P. ist es ziemlich überflüssig, da dank dem Eklektizismus der den baskischen Büchern in sprachlichen Sachen gestattet ist, im Praesens hier nicht die niedernavarrischen Formen *zaco* und *daco*, sondern die labourdischen *zajo* (Plur. *zaizco*) und *dio* (Plur. *diozca*) verwendet zu werden pflegen. Anderseits sind auch die entsprechenden Imperfektformen neben den angeführten häufig: *zitzajon*[2] (*zitzaizcon*) und *zion* (*ziozcan*), sodass dann Intransitiv und Transitiv nicht zusammenfallen. Zuweilen stehen beiderlei Formen so nahe nebeneinander dass man glauben könnte, es sei des Wohllauts wegen gewechselt worden; so: *itchurac joan* **zainzcon**, *horitu* **zitzajon** *larrua* 224, *ethorri* **zaingon** — *geldi-tzen* **zitzajon** — *ethorri* **zitzaizcon** 263 f. Sekundäres *-n-* scheint im « Marienmonat » selten zu sein, so *erran* **zinaundala** 240; aber *ofritzen* **zinautan** *lorezco khoroa* 189, und so regelmässig *ginituzke*, *zinuke* usw.

Ich gestehe, diese Einschaltung des *n* war meinem Gedächtnis fast ganz entschwunden als mir das Büchlein : Buruchkak,

1. Aber S. 157 : *Gabriel Arkhanjeluaren agurrac egin* **zauntzun** *axegina eta eman* **zautzun** *bozcarioa* wird wohl auch die zweite Verbalform als *zauntzun* zu lesen sein.
2. Auch *zitzacon*, so S. 320.

ten, *zautzun* gegenüber dem *zauntan*, *zauntaten*, *zantzun* von Ustarits (nicht verständlich ist mir das *zioin* von U. gegenüber dem *zakon* von M.). Wegen des *a* für *au* vor einem *u* der folgenden Silbe in *nantzun*, *nerantzun*, *zantzun* vgl. Einl. zu Leiç. LXI.

Wenn wir alle diese Belege für eingeschaltetes *n* schärfer ins Auge fassen, so erkennen wir dass es wesentlich doppelter Art ist; das eine ist der Nachklang eines morphologisch begründeten *n*, das andere entsteht aus einem solchen sekundären *n* durch Übertritt in Formen die vorher noch kein inneres *n* besassen — wir dürfen es der Kürze halber ein tertiäres *n* nennen. Es findet sich z. B. in *zauntan* « er hatte ihn mir », gebildet nach Analogie von *zinauntan* « Ihr hattet ihn mir » für *zinautan*. Es hat sich an das sekundäre *n* die Bedeutung des Imperfekts geheftet und so tritt denn auch das tertiäre nur in imperfektischen Formen auf, natürlich nur bei der 3. P. als Subjekt, insofern sie die einzige ist die von Anfang an eines innern *n* ermangelt (s. oben), und nur bei eingefügtem Dativpronomen, da dieses den Konsonanten darbietet dessen das *n* als Stütze bedarf. Schon vor langen Jahren habe ich mir aus einem Buche: Andredena Mariaren ilhabethea, Bayonan 1838 zahlreiche Belege für das tertiäre *n* vermerkt. Sie gehören sowohl dem transitiven wie dem intransitiven Hilfszeitwort an, ohne sich hierbei in der Form zu unterscheiden. Bekanntlich besitzt das Soulische das gleiche dativische Imperfekt für beide, z. B. *zeitan* « er war mir » und « er wurde mir gehabt [von ihm] » = « er hatte ihn mir », bei pluralischem Subjekt *zeiztan* (Bask. Stud. I, 17). Ebenso kommt im Westniedernavarrischen z. B. *zautan* (Plur. *zaitan*, auch *zaiztan*) in beiden Bedeutungen vor, entsprechend dem Präsens *zaut* (Plur. *zait*) und *daut* (Plur. *dait*), obwohl als Intransitiv gewöhnlich *zitzautan* (Plur. *zitzaitan*) gilt (Bask. Stud. I, 49). Hierauf gründen sich die *n*-haltigen Formen jenes Büchleins, mag dieses nun der Sprechweise von Ustarits oder einer benachbarten folgen, z. B. :

hain agradagarri izan **zangon** *Birjina Sainduari* so angenehm war es der heiligen Jungfrau 317.
*non debecatua hait***zangoten** *emaztekiei* dass es den Frauen verboten war 105.
gogorat ethorri **zaingon** sie kamen ihm in den Sinn 263.
hainbertzetaraino agradagarri zan **zainzcon** *Jaincoaren*

« La Couvade chez les Basques »

ne cesse pas de se couver elle-même ; je la retrouve encore dans l'excellent livre de M. K. Weule, directeur du Musée d'ethnographie à Leipzig : Leitfaden der Völkerkunde 1912, p. 104.

Et dans le plus récent ouvrage de Wundt : Elemente der Völkerpsychologie 1912 p. 196 il est dit de la couvade : « Sie findet sich unter andern sogar bei einem europäischen Stamm, bei den Basken der Pyrenäen, diesem merkwürdigen Bruchstück einer vorindogermanischen Bevölkerung Europas ; und gelegentlich kommt sie hier in einer wohl durch die grössere Arbeitsbelastung der Frauen gesteigerten Form vor, sodass die Wöchnerin bereits ihre Wirtschaft besorgt, während der Mann auf seinem freiwilligen Lager die Gratulationen der Verwandten entgegennimmt. »

Enfin je trouve dans un article, du reste fort instructif, de Hugo Kunike : Das sogenannte « Männerkindbett » (Zeitschr. f. Ethnol. 43 [1911]) le passage suivant (p. 347) : « Wenn auch hier und da das Vorkommen der Couvade in Biscaya, Béarn, überhaupt in Südfrankreich und Nordspanien bestritten wird, so ist doch wohl den zahlreichen dafür sprechenden Zeugnissen gegenüber am zweifellosen Vorkommen dieser Sitte daselbst festzuhalten. »

H. Sch.

izen — arab. *ism*, berb. *isem*, bedauje *sem*, bil. *sin*, hausa *sūna* usw. Name.

In einer Anzahl von Substantiven ist das *i-* stammhaft, z. B. *ihi* (kopt. *aχi* Binse), *iri* (iber. *Ili-*, hebr. *'īr* Stadt).

H. Schuchardt.

GANZUA.

Larramendi gibt in der Bedeutung des span. *ganzua* Dietrich, Nachschlüssel bask. *ganzua* und *gakobil*. Azkue hat weder das eine noch das andere Wort; wo sind sie gebräuchlich?

Ganzua würde nach Larramendi von bask. *gako* Schlüssel und *itsu* blind herkommen. Das ist die unmöglichste seiner nicht wenigen unmöglichen Etymologieen (*ganzua* hängt — wohl durch die Vermittlung der Gaunersprache — mit span. *gancho* Haken zusammen) und doch wird sie noch heutigen Tages wiederholt.

H. Schuchardt.

Span. *zanahoria*.

Vielleicht die anmutendste unter Larramendis Etymologieen ist die von span. *zanahoria* gelbe Rübe aus dem bask. *zain horia* die gelbe Wurzel. Aber die Verbreitung des Wortes hindert uns überhaupt an die Herkunft aus dem Bask. zu denken; es findet sich nicht nur im Span., Port. und Katal., sondern auch im maghr. Arabisch. Hier ist es freilich ebenfalls nicht ursprünglich, wie uns Dozy (Glossaire des mots esp. et port. dér. de l'arabe 224) lehrt; nur dürfen wir darin nicht mit ihm eine « très-forte corruption de *pastinaca* » vermuten. Ich denke, es geht auf σταφυλῖνος, *staphylinus* zurück; daraus arab. *istaflīn* (bei Ibn El-Beïthâr, Not. et Extr. 23, 93 N. 96), aram. *istafnīn* (je rus. Talm.; Löw Aram. Pflanzenn. 87 N. 64), arab. *isfanārija*, *içfernīa* (Petr. Hisp.), *safnārija*, *safrānija*, *safonārija*, *sannārija* (heutige Mdd. des Maghreb), berb. *asfennaria* (G. Mercier Le nom des plantes en dialecte chaouia de l'Aourès, 14. Orient.-kongr. II, 92), kat. *safanoria*, *safranoria*, span. (*a*)*zahanoria* usw., port. *cenoura* usw.

H. Schuchardt.

z. B. die Übersetzung der Im. Chv. von 1757 gebrauchen *enthelgatu*. *Endelgija* (mit Art.) Verständnis verzeichnet von Eys als guip. Azkue versichert das Wort in keiner Form in Bizkaia noch in Guipúrcoa gehört zu haben.

endeglatu [endeglera Verständnis, *endeglagarri, endeglazale]* wird von Chaho als „cantabre" (d. h. spanisch-baskasch) angeführt; auch diese Form hat Fabre aufgenommen.

elngatu hat kürzlich Lacombe, unter den Papieren des Prinzen Bonaparte, in der Übersetzung des Gleichnisses vom Sämann im Mixeschen von Labets-Biscay aufgefunden.

Die Umstellung in *endeglatu* ist sehr befremdlich; die umgekehrte *-gl-* zu *-lg-* wäre natürlich. *Elngatu* setzt ein **en elgatu* voraus. Das Verb kann weder aus dem Romanischen noch aus dem Kirchen- oder Schullatein entlehnt sein; sondern nur aus dem alten Latein, wie sich ja *intelligere* auch im Ladinischen, Rumänischen und Albanischen erhalten hat. Das *-atu-* darf nicht irre führen; wir finden es sehr häufig, und nicht blofs in mundartlicher Verschiedenheit, bei der romano-baskischen Verben neben dem berechtigten *-itu*, wie *akometatu, atendotu, entendatu, errendatu, errespontatu, ofratu, prometatu* neben *akometitu* usw. Eines und das andere mag eine alte Entlehnung sein, wie *eskribatu* neben *eskribita* oder mufs es sein wegen der Wahrung des gutturalen Auslautes, wie *enthelgatu, benedikatu (bedeinkatu, ledeikatu*; vgl. kymr. *bendigo*, bret. *benniga*). die vielleicht durch Verben wie *coligare, praedicare* beeinflufst worden sind. Mit dem ersteren stimmt auch darin dafs es dem Romanischen fremd ist, *berkatu (parkatu)* verzeihen, überein.

4. Südfranz. *bigord* verdreht

(krumm, schief) stellt Meyer-Lübke unter **bicornis* 1084 (warum das Sternchen?). Form und Sinn lehnen sich dagegen auf: verschiedene romanische Formen, die ich im REW nicht erwähnt finde, weisen auf den richtigen Weg. Wenn südfranz. *bigoursa, bigoussa* neben *bidoursa, bidoussa* (vgl. *tridoursa*) verdrehen | **bitortiare* steht, so wird man auch *bigord* auf **bitortus* beziehen dürfen; vgl. ital. *bistorto* verdreht, verbogen, franz. *bistord, bitord* zweidrähtiges Garn, altfranz. *bestordre* verdrehen. Davon läfst sich bask. *bi(h)urtu, biortu, bi(h)urri, bigurri, bigurritu* verdreht, *biur, bidur, bigur* Verdrehung, schwer trennen; doch ist es im Baskischen, wofür ich auf Bask. u. Rom. 50 f. verweise, aufserordentlich ausgebreitet und berührt sich damit andern Wortgruppen. Auffällig erinnert niederlim. *bigourrit*, bizarr, an bask. *bigurri, biorri*, perverso.

5. Alban. *miʃingre* w. Krätze der Blätter

ist gr.-lat. *melandrya* (s. Zeitschr. 14, 179); G. Meyer Etym. alb. Wtb. gibt eine slawische Etymologie.

6. Alban. *ʃkurre* w. Baum

gehört wohl mit berb. *iškir, ašχir*, bask. *ezkur*, lat. *aesculum* (s. Rom. Fremdw. im Berb. 16 ff.) zusammen, nicht, wie H. Barić Albanorum. St. I (1919), 105 meint, mit altir. *crann* Baum (und der Präp. *sm-*).

7. Ital. *ghirigogolo,*

girigogolo, ghirigoro (girigiri) ist das d. *Krickelkrakel* (von *krickeln* = *kritzeln*), in das sich *girare* eingemischt hat. Das sinnverwandte *ghiribizzo* (von Nigra mit Recht zu d. *Krebs* gestellt) hat im d. *kribokrabs* u. ä. seine Entsprechung.

H. Schuchardt.

3. *Intelligere* im Bask.

Es kommt sehr häufig vor, doch gegen alle berechtigte Erwartung, daſs zwei sich nicht miteinander einigen können, und ihre Angelegenheit durch den Hinzutritt eines Dritten erst recht verwickelt wird. Wie mit Menschen, ist das auch mit Wörtern der Fall. Bei Meyer-Lübke finden sich zwei Wörter weit auseinander gerückt, die wenigstens räumlich nebeneinander stehen sollten: 2536 *delicare* erläutern } mdl.-span. *en-*, *indilgar* wahrnehmen und 4371* *indelegare* schicken } span. *indilgar*, leiten, führen; warum nicht für jenes *irdelicare* oder für dieses *delegare*? Ausführlich hat über diese Verben Fallgren gehandelt in den Neuphil. Mitt. 1914 88 ff. Statt auf diese und ähnliche romanische Formen näher einzugehen, führe ich aus dem Baskischen ein drittes lautlich sehr ähnliches Verb an, welches „einsehen", „verstehen" bedeutet:

enthelegatü soul. (Chaho, Gèze) — [*enthelegû* Verständnis, *enthelegagarri*, verständlich, *enthelegüdün*, *enthelagütsü*, *enthelgarale* verständnisvoll].

entelegatu roncal. So auch bei Fabre und *entelegamente*, *entelagarri*.

endellegatu [*enlellegu*, *endellegamendu*, *endellegatzaille*] in S. Pourreaus handschriftlichem Wörterbuch wie mir Le Urquijo und G. Lacombe mitteilen; einmal hat er auch *endelgugale* geschrieben. Auch Chaho verzeichnet *endellegatu*.

endelgatu bei Chaho, Dartayet und einzige bei Azkue gebuchte Form ohne Angabe der Herkunft; ebenda, als niedernav., *endelgu*. *Er dut endelgatzen* heiſst es in dem niedernav. Liede, wie mir Lacombe mitteilt. *Endelguatu* (mit stummem *u*) schreibt auch J. de Tartas 1666 im ersten soulischen Buch, die späteren, so

Il semble prématuré de demander où ces liens se sont noués, je l'avoue; moi qui suis persuadé de la parenté du basque et des langues caucasiques, je crois qu'ils se soient formés dans l'ancien domaine des langues finnoises et turques, du temps où les anciens Basques étaient encore dans l'est de l'Europe ou dans l'ouest de l'Asie, mais c'est une conjecture qui pourrait être rectifiée.

Heinrich Winkler.

TUSURI TEUFEL.

Es ist dieses Wort nur einmal belegt. Oihenart hat das Sprichwort (208): *Handurreria, espada Tuffuria, da hura Iduria*: L'arrogance, ſi elle-n'eſt pas vne diablerie, elle en a du moins l'apparence. Er setzt hinzu: *Tuffuria, diabruari erraten sioten euſcara saharrean, eta orano hiz haur vſazen da Suberoan.* Also das Wort war in Niedernavarra veraltet, in der Soule aber noch gebräuchlich. In den Bemerkungen zu den Sprichwörtern Oihenarts (Ausg. von 1847 S. 283) hätte sich Archu, der ein geborener Souler war, nicht damit begnügen sollen jenen Zusatz französisch wiederzugeben, er hätte uns mitteilen sollen ob er selbst *tusuri* als lebendes Wort kannte.

Ich glaube, dieses *tusuri* ist nichts anderes als das *dusius* welches Augustin und Isidor als Namen eines gallischen Dämons, einer Art Alp anführen und welches sich in Nordfrankreich (lothr. *dusien* Alp) und in Graubünden (engad. *dischöl* Alp) erhalten hat. Bei einer so weiten Verbreitung über das gallische Gebiet hinaus dürfen wir das Vorkommen des Wortes im Baskischen nicht für unwahrscheinlich halten. Natürlich handelt es sich auch hier nicht um das Stammwort selbst, sondern um eine Ableitung.

Allerdings bedeutet *tusuri* nicht mehr „Alp", sondern „Teufel" im allgemeinen.[1] Herr de Urquijo verweist mich auf das deutsche Sprichwort: „Hochmut ist des Teufels Affe", das wahrscheinlich auch im Franz. und Span. vorkomme. Ein ähnliches kennt A. Ive im Ital.; doch kann er es mir nicht genau nach dem Wortlaut sagen: „... se non è il diavolo, è il suo vicario."

HUGO SCHUCHARDT.

[1] Diejenigen die mit der baskischen Lautgeschichte nicht vertraut sind, möchte ich wegen des *t-* } *d-* beruhigen durch den Hinweis auf Fälle wie *tulubia* } lat. *diluvium, thupe* } *dupe, tolara* } *dolara,* lat. *doliarium, titare* } *ditare,* lat. *digitale, thipiltü* } lat. *depilare* usw. Allerdings ist über den Wechsel zwischen *t-* und *d-* noch keineswegs ein befriedigendes Licht verbreitet; es wäre zunächst eine tabellarische Übersicht erwünscht.

IBERISCHE DEKLINATION

Habent sua fata libelli, heisst es; aber manche haben gar keine, sie sind so gut wie totgeboren. Dazu möchte ich fast meine *Iberische Deklination* von 1907 rechnen. Obwohl sich die ersten 16 Seiten davon mit dem nicht lange vorher veröffentlichten Aufsatz von E. Philipon: «La déclinaison dans l'onomastique de l'Ibérie» gründlich beschäftigen, hat doch Philipon in seinem Buche von 1909: « Les Ibères » sie ganz ignoriert und das Widerlegte oder Bestrittene von neuem gebracht. Da ich der Mahnung: *Ne bis in idem* folgen musste, so bat ich den Herausgeber des Literarischen Zentralblatts meine seiner Zeit eingesandte, aber unberücksichtigt gebliebene *I. D.* dem Rezensenten der für das Buch Philipons bestimmt wäre, zugleich mit diesem zukommen zu lassen, nur damit sie wenigstens erwähnt würde; er sagte mir das zu, nachdem ich ihm ein zweites Exemplar der *I. D.* zugeschickt hatte. Trotzdem ist in dem nun (am 2. April) im Lit. Zbl. erschienenen, mit *A. S.* gezeichneten Artikel über Philipons Buch meine *I. D.* wiederum ignoriert worden. So wird hier abermals behauptet, der Beweis dass die Basken Iberer seien, stehe noch aus (ich verweise hierzu ausserdem auf meine methodologischen Ausführungen in der Zeitschrift für romanische Philologie 1908 S. 394 ff.: « Vinson über Iberisch und Baskisch »). Und weiter heisst es: « Auf festen Boden sind wir aber durch Wackernagels Nachweis (Archiv f. lat. Lexikographie, 1905) gekommen, dass die sonst auf Spanien, Südgallien und die westlichen Inseln beschränkten Stammesnamen auf *-tani* (Edetani, Turdetani, Aquitani usw.) ihr Gegenstück und Hauptgebiet in Nordafrika haben (Mauretania usw.), woraus sich eine libysch-iberische Rasse ergibt und die Herkunft der Iberer aus Afrika (welche die Anthropologen [Sergi usw.] längst behauptet hatten) wahrscheinlich wird ». Dieses *-tan-* habe ich *I. D.* S. 31 ff. ausführlich und gerade mit Bezug auf Wackernagels Erklärung besprochen, ihm aber den iberischen Charakter nicht zuerkennen können, hauptsächlich deshalb nicht weil die tatsächlich iberischen Entsprechungen wie sie uns die Münzaufschriften gewähren, ganz abweichend lauten: *Aušescen* = *Ausetanorum*, *Laiešcen* = *Laeetanorum*, *Urkᶻkn* = *Urcitanorum*. Verwandtschaft der Iberer mit den Libyern ist auch mir wahrscheinlich, aber auf Grund ganz anderer sprachlichen Tatsachen, vor allem gewisser Übereinstimmungen des Baskischen mit den hamitischen Sprachen.

Hugo SCHUCHARDT.

Graz, 13. April 1910.

LE DICTIONNAIRE BASQUE ET LES RUDIMENTS DU P. DOMINIQUE BIDÉGARAY, FRANCISCAIN DU COUVENT DE PAU (1675-1679).

Le Registre des délibérations des Etats de Navarre au XVIIe s. nous a conservé plusieurs requêtes du P. Bidégaray, religieux franciscain, demandant aux députés de son pays de l'aider à publier un Dictionnaire et des „Rudiments" basques qu'il venait d'achever.[1]

La première requête est du 22 août 1675.

Elle nous dit que ce religieux avait travaillé pendant 20 ans à composer un Dictionnaire, à l'intention de la jeunesse de la Basse-Navarre; ce livre lui fournirait les „moyens d'apprendre la langue latine, porte par laquelle on parvient aux sciences". Ce Dictionnaire est trilingue — basque, français et latin — avec cet avantage que les dialectes de la Basse-Navarre, de la Soule et du Labourd y sont „complets en tous leurs mots".

Mais l'auteur „a fait voeu de pauvreté et n'a pas de ressources pour faire imprimer son ouvrage, composé et pour la gloire de la Nation basque et l'utilité des enfants", qui mauront pas à sortir du pays pour apprendre le latin et le français.

Il demande donc aux Etats une subvention de 4000 livres à répartir en quatre années, afin que la misère du temps n'empêche pas sa demande d'être agréée. Les Etats furent peu aimables pour le P. Bidégaray, et sèchement, sans phrases et sans raisons, ils rejetèrent sa requête. Chose plus grave, bientôt après, deux délégués reçurent un mandat impératif pour rejeter toute proposition de ce

[1] M. Julio de Urquijo avait signalé ces documents dans le *Correo de Guipúzcoa*, en 1906.

in einigen andern gaskognischen Mundarten geht regelmässig der Verbalform ein *que* voraus: *you que resti* oder bloss *que resti* ich bleibe. Ich habe 1880 dieses *que* mit dem entsprechend gebrauchten *a* des Britischen und gewisser oberitalienischen Mundarten zusammengestellt (vgl. Bask. u. Rom. 7); schon vorher aber, nämlich 1878, hatte — was ich weit später entdeckte — der Prinz Bonaparte auf einem Flugblättchen diese Übereinstimmung berührt. Auf einem andern, von 1879, hatte er dem bearn. *que* baskischen Ursprung zuerkannt, aber diesen kaum mit Recht in dem relativen *-n* des Bask. gesucht. In dem bask. *-a-* dürfen wir ihn mit grösserem Recht suchen. Mit einem franz. *c'est moi qui suis* lässt sich ein bearn. *you que souy,* trotz der gleichen Behandlung des Verbs, nicht in unmittelbaren Zusammenhang bringen.

Möge nun A. Léon seinerseits meine Auseinandersetzungen prüfen; von seinem Scharfsinn und der seltenen Geduld mit der er sich der Erforschung der baskischen Konjugation widmet, haben wir das Beste zu hoffen.

Anf. Dez. 1913.

Hugo Schuchardt.

Zu S. 1 unten. Da ich mit Uhlenbeck auch für das Arische den Passivismus des Transitivs vorraussetze, so würde ich vielmehr umgekehrt von einer Übereinstimmung der ursprünglichen arischen mit der baskischen Konjugation reden dürfen; das Intransitiv hätte sich dann dort nach dem Transitiv gerichtet.

den Nachdruck verlor, konnte es stehen oder fehlen (*io credo* oder *credo*); wenn im Franz. *je* notwendig wurde, so deshalb weil die Endungen infolge lautlicher Vorgänge zum grössten Teil die persönlichen Unterschiede nicht mehr wiedergaben. Eine ähnliche Verdunklung und Ausgleichung der Suffixe in bask. **go-n(a)*, **go-k(a)*, **go-gu*, **go-zu* ist aber nicht denkbar.

Von ganz anderer Bedeutung ist Léons zweite, dem Keltischen entnommene Analogie; ich beglückwünsche ihn zum Hinweis auf diese Quelle, aus ihr lässt sich baskisches Feld fruchtbar bewässern. In möglichster Kürze trage ich die Sache nach meiner Auffassung vor, die im wesentlichen mit der Léons übereinstimmt. In den britischen Sprachen wird das Subjekt dem Verb bald nach-, bald vorgestellt; im letztern Falle tritt *a*, ursprünglich ein Relativ, zwischen beide: bret. *me a jom*, kymr. *mi a arosaf* ich bleibe. Jenes, die „unpersönliche" Form (welche für die 3. P. S. gilt), nicht dieses, die persönliche, ist das Ursprüngliche (anders Léon 437 Anm. 2): ich (bin der) welcher bleibt; erst durch Angleichung an das Subjekt ist daraus geworden: ich (bin der) welcher bleibe. Man verwechsle das nicht mit dem unmittelbar vom Pronomen abhängigen Relativsatz: ich der ich bleibe, span. *yo que quedo* usw. Dabei kann dem Verb unmittelbar ein enklitisches Objektpronomen vorhergehen: bret. *me a-s wel*, kymr. *mi a'th wel-af* ich sehe dich. Auch wenn ein Objekt an der Spitze steht, folgt *a* mit dem Verb, und dieses muss dann auch im Bret. die Personalendung tragen: kymr. *eich chwaer a gar-af*, bret. *ho c'hoar a gar-ann* ich liebe Ihre Schwester, eig. Ihre Schwester (ist es) die ich liebe. Ganz ebenso lässt sich bask. *n-a-go* fassen als: ich (bin der) welcher bleibt, *n-a-kar* als: ich (bin der) welcher getragen wird. Dazu passen gut die Präterita *n-en-go-en*, *n-en-karr-en*, wenn ich sie richtig ebenfalls als Relativsätze deute. Zwischen dem Keltischen und dem Baskischen kann in bezug hierauf ein blosser Parallelismus bestehen; das erstere kann das letztere in der innern Form beeinflusst haben; es kann ihm auch zugleich das *-a-* abgegeben haben. Ich erörtere jetzt diese Möglichkeiten nicht, ich hebe nur die noch hervor dass ein relatives *a* innerhalb des Baskischen aus dem demonstrativen *a* hervorgegangen ist. Eines aber sei zum Schluss bemerkt was mir sehr wichtig erscheint. Auch im Bearnischen und

gemacht, (*i-kus-i*) gesehen und *e-kus-an* er wurde gesehen, (*e-karr-i*) gebracht und *e-karr-en* er wurde gebracht. Um die 1. und 2. P. des intrans. Praet. zu bilden, umschrieb man: ich war welcher bleibt oder ich war bleibend, *n-in-da-go-n* oder *n-en-go-en*. Ebenso bei der 1. und 2. P. des trans. Praet. als (gramm.) Subjekt: *n-in-da-karr-en* oder *n-en-karr-en* ich war der welcher gebracht wird (ich wurde gebracht). In *-en-*, *-in-* finden wir das präteritische *e-*, *i-* wieder, das dann nicht noch einmal unmittelbar vor dem Verb auftritt (*n-en-e-go-en**); das *-n-* ist dasselbe wie das vorher besprochene *-n*, es wäre daher *n-en-* streng genommen wiederzugeben durch: ich gewesen ... Das faktische Subjekt, dem der Aktivus auf *-k* und in den präsentischen Verbalformen das nachgesetzte Pronomen entspricht, erscheint neben dem Partizip im Sinne, aber nicht in der Gestalt eines Genetivs: mein Gegebener, *n-e-ma-n* er wurde von mir gegeben; mein Gebrachter, *n-e-karr-en* er wurde von mir gebracht; es kann ja das Substantiv ursprünglich auch ohne das Genetivzeichen seinem Regens vorgesetzt werden (um von den possessiven Formen *nere, hire* abzusehen, denen ja nur das *-n* fehlt). Anderes ist nebensächlich: Angleichungen präteritischer Formen aneinander und an präsentische. Die hier vorgetragenen Gedanken habe ich im wesentlichen schon vor langer Zeit ausgesprochen, seither aber keine Mittel gefunden sie überzeugender zu gestalten und möchte sie niemandem aufdrängen. Nur darum bin ich darauf zurückgekommen um die Berücksichtigung des Präteritums wie sie mir bei Léon entgegentritt, als untunlich zu erweisen.

In diesen verwickelten, dunkeln Gängen werden wir uns kaum zusammenfinden wenn wir nicht Licht von aussen hineintragen. Ich freue mich um so mehr in dieser Hinsicht ganz auf dem Standpunkte Léons zu stehen als meine „transzendenten" Lösungen einzelsprachlicher Probleme eben als solche nicht immer günstig aufgenommen worden sind. Léon zieht zwei Analogieen heran. Die eine würde, wenn wirklich **go-na* bleibe ich, dem *na-go* ich bleibe, vorausginge, kaum zur Erhellung dieses Übergangs dienen. Das franz. ***je*** *croi(s)* geht nicht auf *cred-**o*** zurück, sondern auf ***ego*** *cred-o*, wo „ich", weil betont, noch einmal als Vollpronomen vorangesetzt ist (was sich ja im Franz. wiederholt hat: *moi je crois*). Indem das *ego*

vernachlässige. Das hätte er höchstens dann gedurft wenn er das Intransitiv ganz für sich betrachtet hätte, nicht im innigen Zusammenhang mit dem Transitiv (à une époque suffixant comme le transitif). Er begründet diese Vernachlässigung damit dass die Stellung der Subjektpronomina für ihre Funktion von geringer Bedeutung sei, selbst bei völliger lautlichen Gleichheit; so stimme im transitiven Präteritum (Imperfekt) die 1. und 2. P. ohne „complément direct“ mit der 1. und 2. P. im Intransitiv der Stellung nach durchaus überein ohne dass dadurch dem Passivismus Abbruch geschähe (vgl. RB 5, 491). In der Tat haben wir *n-ekarren* von mir wurde gebracht (ich brachte ihn) und *n-entorren* ich kam, sowie *n-enkarren* ich wurde gebracht (er brachte mich). Wenn nun der syntaktische Rahmen aller transitiven Präteritumformen auf ihren passivischen Charakter hinweist, so könnte es sich doch bei den erstern um eine spätere Angleichung an die Präsensformen handeln; jedenfalls sind sie alle auf einem ganz andern Grundriss aufgebaut als diese, das zeigt sich auf den ersten Blick.[1] Ich stelle mir folgende Möglichkeit der Entwicklung vor. Das Verb erscheint hier in nominaler Gestalt, als Partizip oder auch als Relativsatz. Beide hängen nämlich eng zusammen. Zu *d-a-go* er bleibt, **d-a-ma*, *d-e-ma* er wird gegeben, bildet man *d-a-go-n* welcher bleibt, *d-e-ma-n* welcher gegeben wird. Dieses relative *-n* tritt nun auch am Part. Praet. auf: *e-go-n* geblieben, *e-ma-n* gegeben; wenn das Verb auf einen Konsonanten ausgeht, findet sich statt des *-n* ein *-i*, welches wohl mit der Substantivendung *-i* irgendwie verwandt ist: *e-torr-i* gekommen, *i-kus-i* gesehen. Das anlautende *e-* (oder *i-*) ist Zeichen des Präteritums; es hat sich zuweilen in präsentische Formen verirrt. Das Part. Praet. hat nun, und zwar stets mit dem Auslaut *-n* (der wohl erst später zum Teil durch *-i* verdrängt wurde), die Rolle der 3. P. S. beim Intransitiv wie beim Transitiv übernommen; am deutlichsten ist das, trotz gewisser lautlichen Differenzierungen, im Bizkaischen: *e-tza-n* gelegen und er lag, *i-za-n* gewesen und *za-n* er war, *e-go-n* geblieben und *e-go-an* er blieb, *e-gi-n* gemacht und *e-gi-an* er wurde

[1] Meine kurze Kennzeichnung des Imperfektes RB 6, 278 (unten) ist durch irgend ein Versehen missraten.

DIE STELLUNG DES SUBJEKTPRONOMENS IN DEN BASKISCHEN VERBALFORMEN

(zu RB 7, 428-438).

Dem schmeichelhaften Wunsche A. Léons meine Stimme in der hier von ihm vertretenen Sache zu hören, will ich sofort nachkommen, wenn auch nur mit wenigen Worten.

Er hält es für möglich, das heisst im Grunde seines Herzens für wahrscheinlich dass das Subjektpronomen einst am Ende statt am Anfang der intransitiven Verbalform gestanden habe. Eine Schwierigkeit mich mit seinen Erörterungen auseinanderzusetzen, erwächst mir aus einem innern Widerspruch auf den ich stosse. Léon ist RB 5, 489 ff. für die passivische Theorie eingetreten und erklärt sie auch jetzt für erwiesen, aber zugleich dass er „um zu vereinfachen" die Ausdrücke *sujet* und *complément direct* im Sinne der französischen Grammatik (also für mein *Aktivus* und *Nominativ*) gebrauche. Diese Vereinfachung beeinträchtigt die wissenschaftliche Klarheit; er übersetzt *nakark* nicht: von dir werde ich gebracht, sondern: du bringst mich, und er übersetzt es nicht nur so, er versteht es auch grammatisch so. Er spricht davon dass die Konjugation des Transitivs suffigierend geblieben und nur die des Intransitivs präfigierend geworden sei. Damit ist der ganze Passivismus aufgehoben; ein vorausgesetztes **go-na* (für *na-go* ich bleibe) und *na-kar-k* verhielten sich wie lat. *mane-o* und *me porta-s*; also die baskische Konjugation stimmte ursprünglich mit der arischen überein, und das Intransitiv wäre später seinen eigenen Weg gegangen.

Es nimmt mich wunder dass Léon selbst diesen Widerspruch nicht fühlt; er macht keinen Hehl daraus dass er den Passivismus

Finnisch und Baskisch

Zu dem *Lelo*-aufsatz von R. Goutman in dieser Revue 1910 S. 305 ff. möchte auch ich eine Bemerkung machen. Eine ganz allgemeine : auf die Einzelheiten die er zugunsten seiner finnisch-baskisch-romanischen Hypothese anführt, bin ich in der *Zeitschr. f. rom. Phil.* XXIX (1909), 562 ff. eingegangen, und werde demnächst eingehen in der *Zeitschr. f. vergl. Sprachf.* Ich vermag die Art und Weise wie er verfährt, mit den strengen Anforderungen der Wissenschaft nicht in Einklang zu bringen ; aber indem er immer wieder, in verschiedenen Zeitschriften, auf diese Sache zurückkommt, scheint sich das Wort zu bewähren : *gutta cavat lapidem*. Mit einigem Erstaunen lese ich nämlich bei einem so hervorragenden Sprachforscher wie O. Schrader (Die Indogermanen 1911 S. 161) : « Was hat es mit nicht ganz wenigen Wörtern der europäischen Sprachen auf sich die sowohl ans Baskische wie ans Finnische anknüpfbar sind ? »

Hugo Schuchardt.

La Troisième Célestine et le Chant de Lelo

A M. J. de Urquijo.

Mon cher ami,

Je pourrais être à bon droit accusé de prétention si je disais que j'ai orienté les études basques vers une direction vraiment scientifique ; il est certain, cependant, que depuis une cinquantaine d'années, ces études sont sorties du domaine de l'imagination, de la fantaisie étymologique et de la rêverie traditionnelle.

Je crois avoir contribué à ce résultat, après Mahn, Van Eys et même Bonaparte ; puis sont venus à la rescousse Schuchardt d'une part et, de l'autre, les rédacteurs de l'*Euskara* de Berlin ; vous êtes arrivé enfin avec l'autorité de votre nom et de votre situation dans le pays et vous avez donné par votre Revue une impulsion vigoureuse et décisive au mouvement.

Votre article, dont je reproduis le titre ci-dessus, dans le dernier numéro, est d'une importance particulière ; vous portez le dernier coup au prétendu Chant des Cantabres dont personne ne saurait plus désormais admettre l'authenticité ; vous ajoutez un argument nouveau à ceux que j'avais invoqués par le rétablissement de la forme *armac* pour *aronac*, mauvaise lecture de Humboldt qui a trompé Azkue lui-même. Vous démontrez péremptoirement que le premier couplet, *Lelo il lelo*, n'est qu'un refrain populaire, qu'une formulette, qu'une ritournelle analogue à nos *tra la la deri dera*, *tonton tontaine tonton*, *lon la la*, *lafari dondaine*, etc.

Vous dites avec raison que ce refrain est très ancien mais vous auriez pu rappeler l'hypothèse ingénieuse de M. d'Avezac qui y voyait une réminiscence de la *kalimah* arabe : *lâ allah ilâ allah*, *lâ charîk l'illah* « point de dieu sinon Dieu, point de compagnon à Dieu » ; cette explication n'est d'ailleurs aucunement certaine.

La chanson de Perucho est très intéressante ; elle a sur le

PUBLICACIONES RECIENTES.

A. Meillet. — Le Problème de la parenté des langues. — Extrait de „Scientia", Vol. XV, 8ème Année (1914), N. XXXV-3. Bologna Nicola Zanichelli, London Williams and Norgate, Paris Felix Alcan, Leipzig Wilhelm Engelmann.

Teófilo Guiard Larrauri. — Historia de la noble Villa de Bilbao. Tomo IV (1800-1836), Bilbao Imprenta y Librería de José de Astuy, Tendería 19, 1912.

Teófilo Guiard y Larrauri. — Historia del Consulado y casa de contratación de Bilbao y del comercio de la Villa. Volumen primero (1511-1699) Bilbao, Imprenta y Librería de José de Astuy Tendería, 19, 1913.

Segundo de Izpizua. — Historia de los Vascos en el descubrimiento conquista y civilización de América. Tomo I, Imprenta José A. de Lerchundi, Ledesma 10, Bilbao 1914.

Sur les haches néolithiques et le dépiquage du blé par M. le Prof. **T. de Aranzadi** (Extrait des Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, 11 décembre 1913).

Baskische Sprach- und Musikaufnahmen, ausgeführt im Sommer 1913. Von **Rudolf Trebitsch,** Dr. med. et phil. Aus dem Anzeiger der philosophisch-historischen Klasse der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien vom 6. Mai (Jahrgang 1914, Nr. XI) separat abgedruckt. Wien 1914. In Kommission bei Alfred Hölder.

P. B. Gheusi. — Biarritz des Goélands (Illustré de 70 photographies). Editions illustrées de La Nouvelle Revue 26, Rue Racine, 26, Paris.

Pierre Lhande. — Mirentchu, Roman. Paris, Librairie Plon.

The Weapons of the Iberians. Paper read before the Society of Antiquaries of London on February 20, 1913. By Horace Sandars, Esq., F. S. A. With Supplement containing Text of the Passages from Classical Historians referred to in the Paper, rendered into English by E. J. Forsdyke, Esq., M. A., of the British Museum. Oxford. Printed at the University Press by Horace Hart, M. A. 1913.

de ces différentes productions qui fait régner l'aisance dans la ville de Saint Sébastien. Les comestibles, les vins, les poissons et les fruits y sont délicieux.

La quantité prodigieux de forges et de moulins que l'on y voit, l'ont fait nommer à juste titre la forge de Vulcain.

Cette description d'un voyageur de passage n'est pas celle d'un observateur bien profond. En certaines parties elle pourrait choquer ou des principes religieux, ou le sentiment patriotique. Telle qu'elle est, elle vaut d'être retenue. Ce jugement d'un homme de théâtre est assez intéressant. LOUIS BATCAVE.

La ville de Saint Sébastien est située sur le penchant d'une montagne dont la base lui sert de digne contre la mer. Il est impossible d'apercevoir l'une et l'autre, si l'on n'est très proche.

La ville est d'une médiocre grandeur: son port reçoit des navires d'une certaine force. Les quais sont larges et bien alignées: elles sont pavées d'une grande pierre blanche pareille à celle que l'on emploie dans les basses villes d'Italie pour les voies publiques.

Le dehors des maisons est d'un assez bon goût d'architecture. Les églises sont prodigieusement ornées de dorures, de saints et de mauvais tableaux.

Ces temples, consacrés au culte divin, ont été de tout temps en Espagne l'asile ou la sauvegarde des plus grands scélérats. Le voleur public ou le parricide ne peuvent plus être saisis par la justice civile des qu'ils ont touché le mur d'une église. Mais un étranger qui trouverait quelque chose à reprendre dans la vie privée de Madeleine ou dans le phénomène étonnant de la Virginité de Marie pleine de grâce,[1] serait condamné par l'Inquisition au supplice en flammes. Il est vrai que celùi que serait surpris dans les rues en prenant une prise de tabac de France n'irait qu'aux présidés d'Afrique.

Oh, le bon peuple! Oh, le charmant peuple! Cependant les dehors de la ville de Saint Sébastien sont très agréables. D'un côté, l'on aperçoit la mer Océane, dont l'horizon est à perte de vue et de l'autre à l'extrémité d'une plaine sabloneuse, la chaîne immense des Pyrénées.

En un mot, tout ce qui est l'ouvrage de la divinité dans ce pays d'ignorance, de superstition, et de barbarie, est majestueux, pittoresque et superbe, et tout a qui tient aux mœurs, au culte et aux usages des Espagnols, est éxécrable.

Le commerce de cette ville est fait en grande partie par les étrangers, que l'on contraint d'établir leur domicile et leurs magasins dans les maisons des propriétaires dont ils tiennent leurs privilèges. De plus ils sont forcès de donner à leurs hôtes, un pour cent sur le prix des marchandises qu'ils débitent. C'est un usage établi depuis très longtemps, et qui tient à la fierté du caractère espagnol.

Ces insolens biscaïens tiennent ainsi dans la servitude tous les commerçants européens.

Il est de certaines occasions où ils ont encore le privilège de traiter directement avec le roi d'Espagne, et leur monarque, qui ne se découvre que devant Dieu est alors obligé de leur parler tête nue.

Les mines de la Biscaye sont très abondantes en fer et en acier. Les lanics propres à la fabrique des draps y sont aussi de la plus belle qualité. C'est l'échange

[1] M. Olivier écrit *op. cit.* p. 192: „Sans être incrédule, notre acteur n'avait pas de sentiment religieux, et surtout détestait les gens d'église". Ceci le montre bien. Le Kain avait les idées des philosophes de son temps. Cependant, au moment de faire le grand saut, il voudra voir un carme.

Le Bayonnais est, en général, vindicatif, cruel et de complexion fort amoureux.[1] Cependant il est rare qui le plaisir de l'amour altère en lui le génie du commerce et le penchant naturel qu'il a pour la navigation.

Nous devons à son industrie la première pêche de la baleine, qui se fit en 1605 dans les mers de Groënland, et le secret de la fondre sur leurs navires, pour en extraire l'huile et les fanons: précaution très nécessaire à prendre pour éviter que l'animal ne se corrompe dans le trajet et n'empeste l'équipage.

Je ne dirai rien des batiments ni des places publiques de la petite ville de Bayonne. On n'y voit rien de remarquable que les femmes du peuple dont la taille svelte et l'habillement écourté inspirent la volupté. J'ajoute qu'elles sont d'une figure charmante, que leur patois est enchanteur, leur coiffure galante, leur cœur fort tendre et leur tempérament très ardent.

Le corps municipal vient de faire construire hors de l'enceinte de la ville une fontaine qui donne aux habitants de l'eau douce en très grande abondance.

Les étrangers qui font quelque séjour dans cette ville sont invités d'aller se promener sur l'Adour jusqu'à la Barre: c'est, comme je l'ai dit, l'embouchure des deux rivières d'où l'on découvre la mer dans toute son étendue, et la ville de Fontarabie que les Espagnols regardent comme imprenable depuis qu'ils en ont augmenté les fortifications.

Il n'y a aucune autre particularité sur le peuple Bayonnais, sur son caractère, son commerce, et la ville qu'il habite.

J'ai remarqué que les escaliers de leurs maisons sont presque tous éclairés par des lanternes vitrées exposées au faîte intérieur des bâtiments.

L'usage est à peu près le même à Saint Sébastien, ville d'Espagne dans la province de Guipuzcoa à sept lieues de Bayonne.

Malgré mon aversion pour le caractère fier, insolent et superstitieux des Espagnols, étant si près de leur territoire, je n'ai pu me résoudre à ne les pas voir de près, et je me suis convaincu par mes propres yeux qu'à tous ces vices ils joignent celui d'un respect outré pour les prêtres.

Je ne dirai rien des femmes, car elles sont invisibles pour les étrangers, surtout pour ceux qui ne font qu'un faible séjour dans leur ville. La seule chose dont je sois instruit, c'est qu'elles affectent d'être fort pieuses à l'église, et qu'elles y sont tellement voilées qu'on ne peut soupçonner ni leur beauté ni leur laideur. On les dit très accortes pour les moines, et très intéressantes dans le tête-à-tête. Mais malheur à celui qui s'y frotte, s'il n'est décoré d'une soutane ou d'une jaquette de capucin.

[1] Son biographe écrit: „Sans être un libertin, il était facilement inflammable". Ses descriptions le montrent, en effet, un peu trop sectateur de Vénus comme on écrivait alors.

de Mina, la levée en masse. Ce récit reconstitue la vie de ces mois d'invasion d'une façon vraie, authentique, sans effet cherché. L'endurance des soldats basques y est, à plusieurs reprises, justement louée, comme est signalée leur peu de goût pour la discipline militaire, résultat de la longue pratique de l'indépendance. D'habiles préfets essaient de constituer des compagnies franches avec ces soldats d'humeur libre.

Compagnes du capitaine Marcel du 69e de ligne en Espagne et en Portugal (1808. 1814), Paris, Plon, Nourrit 1913, in-18°, 2e éd. Le commandant Var publie ces mémoires dont le chapitre VII intéressé le pays basque, depuis la défaite de Vitoria, l'expédition de Pampelune, les gorges de Roncevaux, le passage à Cambo où il se rencontre encore une fée, Gracieuse, jusqu'à la brillante affaire de Baroillet. Récit pittoresque, à consulter avec prudence, car l'éditeur ne nous renseigne point sur l'origine du manuscrit et plusieurs faits sont inexacts, mais qui se lit avec agrément.

* * *

Description de Bayonne et de Saint Sébastien par l'acteur Le Kain.

Le célèbre acteur Le Kain était tributaire des cause de Bagnères de Bigorre où il vint en 1769, 1771, 1772 soigner ses rhumatismes et une destruction renale.[1] En 1771 il visita Pau et aussi fort probablement, cette même année, Bayonne. Il écrivit alors la description suivante.[2]

Bayonne.

Capitale du pays de Labourd, et ville frontière d'Espagne, sur les deux rivières de la Nive et de l'Adour, à une lieue de leur embouchure dans la mer Océane.

La ville est divisée en trois parties. La première et la plus grande est en deça de la Nive; la seconde entre la Nive et l'Adour; et le faux-bourg du Saint-Esprit au delà de cette dernière.

La citadelle de Bayonne, réparée et fortifiée sur les plans de M. le maréchal de Vauban, commande à la fois la ville, le port et la campagne.

La plus grande partie du commerce de cette ville se fait sur des mulets dans les provinces de l'Aragon et de la Haute-Navarre.

---

[1] *J. J. Olivier, Henri Louis Le Kain de la Comédie Française.* Paris, Société d'Imprimerie Française, 1907, in-4°, p. 187.

[2] *Description alphabétique de toutes les villes que j'ai parcourues dans mes différents voyages soit en France ...* Bib. Nat. F. Fçs. 12535 fo. 56. Il en existe une autre copie à l'Arsenal. Msc. 6394.

BIBLIOGRAPHIE.

Capitaine Vidal de la Blache. L'Évacuation de l'Éspagne et l'Invasion dans le Midi (juin 1813 — avril 1814). Paris, Berger-Levrauet, 1914, 2 vol., in-8°.

Après un minutieuse dépouillement des archives du ministère de la Guerre et des dépôts publics, le capitaine Vidal de la Blache a entrepris de faire raconter par les faits les épisodes qui se sont déroulés aux derniers mois de guerre de l'Empire finissant et dont le pays basque fut le théâtre de juin à février. Après la défaite lamentable de Tolosa, bientôt suivie de celle de Tolosa, le roi Joseph doit abandonner l'armée, le maréchal Jourdan rentre en France, Soult est substitué comme généralissime aux généraux que commandaient des corps d'armée et opposé à Wellington, généralissime des alliés. L'offensive en Navarre n'est pas heureuse; la défaite de Sorauren près de Pampelune, la bataille de San Marcial, la prise de St. Sébastien énergiquement défendue par les Français et par un bataillon de chasseurs basques et béarnais, tels sont les principaux épisodes des premiers engagements. La grande Rhune, St. Barbe voient se renouveler les combats des guerres de la Révolution et Wellington franchit successivement la Bidassoa, la Nivelle et la Nive. Ce sont ensuite les épisodes d'Arcangues et de Barrouillet, la bataille de St. Pierre d'Irube, le combat de St. Palais, le passage des gaves de Mauléon et d'Oloron, l'occupation de Sauveterre et la bataille d'Orthez (27 février) perdue par Soult. A Bayonne c'est le blocus du 27, la sortie du 14 avril, dernier épisode de cette campagne.

L'auteur reconstitue de la façon la plus détaillés la vie fort active du pays basque pendant ces quelques mois. Il met en valeur la vigueur, l'ardeur à la défense de ses habitants. On aimera à consulter plus particulièrement la chapitre II du tome II qui fournit des renseignements aussi complets que précis et peu connus sur les causes materielles de l'impuissance de l'armée des Pyrénées, la solde, le ravitaillement, la garde nationale. On y verra comment le département était ruiné par le manque des bras nécessaires à la culture, les passages de troupes, les levées successives que prenaient jusqu'aux enfants et aux vieillards, l'incursion des bandes

ich gesagt: es könne in etymologischer Forschung ein gewisses statistisches Gefühl erworben werden. Meillet erklärt: „on ne peut pas fonder une doctrine sur un sentiment individuel". Aber um die Begründung einer Lehre handelt es sich ja gar nicht und selbst wenn eine reine, nicht eben durch die Erfahrung gezügelte Subjektivität zu Tage träte, fühlt denn Meillet gar nicht wie subjektiv er selbst ist — vorzugsweise im Ablehnen? Übrigens denke ich hier nicht an Abwehr noch an Vorwurf; Subjektivität muss sein. Ohne das Persönliche gibt es keinen wirklichen Fortschritt in der Wissenschaft; wo sie nur in der richtigen Handhabung von Zirkel und Winkelmass besteht, ist auch sie nichts anderes als Handwerk.

Juli 1914.

Hugo Schuchardt.

ganz kleine Zahl findet die auch dem strengsten Auge beachtenswert erscheinen müssen. Er fährt fort: „Il n'est pas évident qu'on ne trouverait pas entre le basque et le vocabulaire d'un groupe quelconque de langues des concordances analogues.“ Das ist in der Tat nicht evident, aber noch weniger evident ist dass man solche finden würde. Man hat ja das Baskische mit allen möglichen Sprachen verglichen; und ausser mit dem Hamitischen haben sich bisher nur mit dem Kaukasischen — nicht mit dem Uralaltaischen — der Zahl und Art nach entsprechende Ähnlichkeiten ergeben. Und ebenso muss ich ihm entgegenhalten dass wenn bezüglich der Ähnlichkeiten „on n'a aucun moyen de montrer qu'elles ne proviennent pas d'emprunts“, man auch kein Mittel besitzt sie als Entlehnungen zu erweisen. Die Frage nach solchen ist überhaupt aus einer anfänglichen Orientierung wie sie mir am Herzen liegt, ganz auszuschalten. Meine Zusammenstellung konnte nicht anders als etwas bunt ausfallen; sie enthält auch zufällige Ähnlichkeiten und auf elementarer Verwandtschaft beruhende (Schallwörter u. a.). Von ihnen gilt es diejenigen zu scheiden die das Kennzeichen genetischer Verwandtschaft an sich tragen; ob diese als Urverwandtschaft anzusprechen ist, oder als Entlehnung (des Bask. aus dem Ham. oder des Ham. aus dem Bask. oder beider aus einer gemeinsamen Quelle), das bleibt späterer Prüfung vorbehalten. Es kommt also zunächst darauf an welcher Grad von Wahrscheinlichkeit jenen Wortvergleichungen die für mich im Vordergrund stehen, von Andern beigemessen wird, und zwar wäre es erwünscht dass sie nicht in Bausch und Bogen abgeurteilt würden, sondern jede für sich. Auf Sprachgebieten die so gründlich angebaut sind wie das griechische und das lateinische, und deren Geschichte sich uns zugleich so verhältnismässig klar darstellt wie das romanische, ist nichts häufiger als dass von gleich geschulten und erfahrenen Männern der eine eine Etymologie für unwahrscheinlich hält die dem andern wahrscheinlich ist, und umgekehrt. Was dürfen wir demnach auf ganz frischem Forschungsboden erwarten? Möchten doch die *beati possidentes* es beherzigen mit wie viel Schwanken, Tasten, Fehlen — ich erinnere an das Wort von J. Grimm — der heutige Besitz gewonnen worden ist. In Ermangelung bestimmter Vorschriften wird sich lange Übung immer als förderlich erweisen, und so habe

Damit hängt wieder zusammen dass Entlehntes und Urverwandtes durch keine feste Grenze geschieden sind.

Obwohl, wie sich aus dem Gesagten ergibt, Meillet und ich anerkannte Sprachverwandtschaft in ziemlich verschiedenem Lichte sehen, so kommen wir doch hinsichtlich der zur Ermittelung von Sprachverwandtschaft dienenden Mittel uns sehr nahe. Bei der Aufzählung der sprachlichen Bestimmtheiten übergeht Meillet das was in gewissem Sinne den Kern der Sprache bildet, was der Seele der Sprechenden am nächsten liegt: die innere Form. An sich lässt sie keine genealogischen Folgerungen zu, ebensowenig — und dies aus entsprechenden Gründen — wie das von Meillet an erster Stelle genannte Lautsystem. Weder die Bedeutung allein, noch das Bedeutungslose reicht dazu aus; nur die äussere Form. Nun möge mir Meillet zugeben dass eine strenge Scheidung zwischen Morphologie und Wortschatz nicht angeht, sowie ich ihm zugebe dass sich hier grosse Verschiedenheit zeigt. Nur eben nicht bloss eine, sondern zahlreiche, die eine fortlaufende Reihe in bezug auf Entlehnungsfähigkeit, bzw. Entlehnungswahrscheinlichkeit bilden. Zwischen Wörtern für „Eisen“ und „Nadel“ und solchen für „Wasser“ und „Auge“ besteht ein stärkerer Abstand als zwischen dem Vollpronomen „wir“ und dem entsprechenden „grammatischen“ Zeichen, dem Affix der 1. P. Pl. Wiederum wird gerade bei diesen Wortteilen, die dem Austausch am wenigsten zugänglich zu sein scheinen, durch äussere Umstände die Beweisfähigkeit der Übereinstimmung sehr geschmälert.

Mein Versuch Beziehungen zwischen Baskisch und Hamitisch zu ergründen, auf den Meillet gegen den Schluss seiner Abhandlung zu sprechen kommt, hat bei ihm wenig Anklang gefunden, nicht etwa bloss in seinen Ergebnissen, sondern als Versuch selbst. Dabei spielt nun, von der auseinandergesetzten Meinungsverschiedenheit abgesehen, noch etwas anderes mit, was ich wohl kurz als Geschmacksverschiedenheit bezeichnen darf; doch halte ich auch hier einen Ausgleich für möglich, nur müssen Sonne und Wind gleich geteilt werden. Wenn er (421) sagt, die von mir gefundenen Übereinstimmungen zwischen Baskisch und Hamitisch seien „vagues et peu nombreuses“, so meine ich doch dass unter den anderthalbhundert Wortvergleichungen — ich habe aber auch „grammatische“ Vergleichungen gegeben — sich eine nicht

Mundarten, deren Entstehung und Entwickelung im hellsten Lichte vor uns liegt. Er wählt als Beispiel das Kreolische von Martinique und behauptet: „le peu que le créole a de grammaire est de la grammaire française"; von der Konjugation sei nur der Infinitiv übrig geblieben. Aber dieser ist als Verb schlechtweg übernommen worden, durchaus nicht in seiner französischen Bedeutung, und die Grammatik ist, wenngleich wesentlich mit französischen Mitteln gebildet, keine französische; vgl. z. B. *moin ka parler* (*ka* ist portugiesisch) = *je parle*, *moin té ka parler* = *je parlais*. Sie ist aber auch keine afrikanische; sie ist eine naturwüchsige, sie beruht auf Urschöpfung. Ihrer innern Form nach, die allerdings von Meillet ganz beiseite gesetzt wird, bleibt sie die gleiche durch alle negerkreolischen Mundarten hindurch, und so dürften wir denn von einem Negerkreolisch reden das nach den Gegenden mit französischen, englischen usw. Lehnwörtern ausgefüllt wäre.[1] Dieser Fall, mein ich, lehrt uns deutlich wie wir es mit der Bestimmung der Sprachverwandtschaft zu halten haben: nicht die Sprache als ein untrennbares Ganze von diesem oder jenem Gesichtspunkt aus einzuschätzen (das ex-ungue-leonem-Verfahren), nicht über das was zwischen ihr und einer andern Sprache gemeinsamen Ursprung aufweist, hinauszugehen, sondern sie gebotenenfalls unter verschiedene Verwandtschaftskreise aufzuteilen. Mit andern Worten: eine Notwendigkeit Ursprachen anzusetzen besteht nicht. Mit noch andern Worten: eine genealogische Klassifikation der Sprachen ist in strenger Weise nicht durchzuführen. Wenn wir das Latein als Ursprache für die romanischen Sprachen gelten lassen, indem wir alles Nichtlateinische was sie enthalten, als „quantité négligeable" behandeln, so werden wir doch gestehen müssen dass es dank der allmählichen geographischen Abänderung z. B. nie ein Uritalienisch, nie ein Urgallo-italienisch, nie ein Urlombardisch usw. gegeben hat. Diese Ansicht sprach ich schon 1870 in meiner Probevorlesung über die Klassifikation der romanischen Sprachen aus. Und ebenso brauchen wir, wenn wir von einer hamitisch-semitischen Ursprache ausgehen, nicht auch ein Urhamitisch und ein Ursemitisch anzunehmen. Usw.

[1] Über diese Frage äussere ich mich eingehend im Vorbericht zu meiner Schrift: Die Sprache der Saramakkaneger in Surinam (Abh. der Amsterdamer Akademie d. W. 1914).

er sich immer mehr oder weniger verständlich machen können; aber gar nicht wenn er die Grammatik besitzt und nichts vom Wortschatz.

Meillet hat die alte Lehre in eine neue Form gekleidet: „Une langue est définie par trois choses: un système phonétique, un système morphologique et un vocabulaire, c'est-à-dire par une manière de prononcer, par une grammaire et par certaines manières de désigner les notions" (410). Er hätte auch den Wortschatz als System bezeichnen dürfen, als offenes, da ihm die beiden anderen geschlossene sind (systèmes fermés). Denn wie sie keinen untrennbaren Zusammenhang darstellen, so jener keine völlige Zusammenhanglosigkeit (chaque mot existe pour ainsi dire isolément). Und hermetisch geschlossen sind auch die Systeme nicht; Meillet sagt nur: „ils se prêtent peu à recevoir des emprunts". Auf dieses „wenig" darf nicht zu viel Gewicht gelegt werden; es kommt darauf an ob etwas mit dem Wesen der Sprache überhaupt vereinbar ist; dann mag es hier selten sein und dort gewöhnlich.

Übrigens falte ich die Sprache anders auseinander als Meillet. Grammatik — ein Wort das am besten ganz aus der Wissenschaft verschwände — setzt er gleich mit Morphologie; die Syntax, die ich jedenfalls unter jener einbegreifen würde, wird gar nicht erwähnt. Die Morphologie aber ist nur ein Ausläufer von der Wortlehre, zu der das Wörterbuch den Index bildet; sie ist etwas Sekundäres und kann daher auch fehlen und fehlt wirklich in zahllosen Sprachen. Diese haben also nach Meillet keine Grammatik oder so gut wie keine (nur „quelques règles de position relative des mots"), und da die Grammatik für ihn das Kriterium der Sprachverwandtschaft, so ist dann das Problem unlösbar (422). Kann hier nicht der Wortschatz die Vertretung übernehmen? Muss er es nicht sogar wenn wir wissen dass auf beiden Seiten der Mangel der Grammatik oder wie ich vorzöge zu sagen, die gleiche einfachste Grammatik etwas Ursprüngliches ist? Es könnte ja überhaupt nicht mehr von Entlehnung der einen Sprache aus der andern die Rede sein, sondern nur von Verdrängung der einen durch die andere.

Sehr geeignet für die Erläuterung dieser Schwierigkeiten ist ein Fall den Meillet (411) selbst aufs Tapet bringt, der der kreolischen

Amerika gekommen ist, hat anfangs sein Englisch mit vielem Deutsch versetzt, um gegen das Ende seines Lebens sein Deutsch mit vielem Englisch zu versetzen. Wäre es immer wahr was Meillet sagt, dass „les sujets bilingues qui ont le choix entre deux langues ne mêlent pas ces deux langues“ (410), so hätte ich vor dreissig Jahren mein „Slawo-deutsches und Slawo-italienisches“ nicht schreiben können — oder vielleicht nicht sollen?

Da die Beziehung zu den Sprechenden kein festes, allgemeines Kennzeichen des Entlehnten abzugeben vermag, so sucht man ein solches in dessen eigener Beschaffenheit: entlehnt werde nur Unwesentliches; es verhalte sich mit der Sprache etwa wie mit einem menschlichen Körper dessen Haut tätowiert sei, oder wie mit einem Baum in dessen Rinde Buchstaben eingegraben seien — Knochen und Mark seien unversehrt geblieben. Aber wenn die sprachwissenschaftliche Überlieferung lehrt, das Wörterbuch sei das Veränderliche, die Grammatik das Dauerhafte, so haben diese Prädikate wiederum nur in der Beziehung auf die Sprechenden einen Sinn, und so dürften wir diese im Bedarfsfalle aus jenen folgern. Damit lassen sich indessen manche Tatsachen nicht vereinigen; so würde die Sprache der Zigeuner Armeniens ein Armenisch mit zigeunerischem Wortschatz sein. Gegen Meillets Ausschaltung derartiger Fälle (410) lässt sich dreierlei einwenden. Zunächst stehen die Sondersprachen (les langues particulières) nicht in einem wirklichen Gegensatz zu den sonstigen Sprachen. Wenn ferner der Kreis für die Verständlichkeit verengert werden soll, so braucht man nur an der alten Sprache festzuhalten; die Anwendung einer andern Grammatik ist zwecklos. Endlich verdrängt diese nur allmählich die alte Grammatik und es erleidet schliesslich auch der alte Wortschatz Verluste; ich habe das für die Sprache der spanischen und der englischen Zigeuner dargetan (ZRomPh. '81, 255. Slawo-d. u. Slawo-it. 8 f.). An letzterer Stelle fügte ich hinzu: „Ich glaube, kein Unbefangener wird angesichts solcher Zeugnisse eine Mischung verschiedener Grammatiken noch als unmöglich bezeichnen.“

Eine Sprache ist ein Verständigungssystem, und in einem solchen muss dem Wortschatz die Hauptrolle zufallen. Besitzt jemand den Wortschatz einer Sprache, aber nichts von ihrer Grammatik, so wird

aller Art vorhanden wäre, die in keinem bestimmten Zeitpunkt die Verständlichkeit tatsächlich beeinträchtigen, deren Summierung aber zwischen zwei weit auseinander liegenden Zeitpunkten einen grossen Sprachunterschied zu ergeben vermag.

Eine solche Entwickelung vollzieht sich nun nicht immer in gerader Linie; es finden Ablenkungen statt, die auf Eingriffen von aussen zu beruhen scheinen. Unverbindlicher bezeichnen wir diese als Mischungen; wir setzen sie überall voraus wo wir in einer gegebenen Sprache Tatsachen verschiedenen Ursprungs erkennen. Mischung ist aber die Signatur alles Sprachlebens, von dem des Einzelnen angefangen. Wenn Meillet statt von Mischung, von Entlehnung spricht, so glaubt er damit eine sachliche Verschiedenheit auszudrücken. Allein diese besteht nicht; die Mosel fliesst in den Rhein und deshalb mischen sich ihre Gewässer nicht minder. „Entlehnung" ist bestimmter, enger und somit da nicht verwendbar wo die Richtung des Vorgangs nicht klar ist. Hier müssen wir „Mischung" sagen, weil es sich wie bei der Addition ($a + b = b + a$) zunächst um Kommutation handelt. Ist die Richtung klar, dann dürfen wir „Bei-" oder „Einmischung" sagen. Meillet meint, der Ausdruck „Mischung" sei *impropre*; jedenfalls ist es der andere, „Entlehnung" noch viel mehr, obwohl wir auf ihn nicht verzichten können und wollen. Er erweckt die Vorstellung als ob etwas aus einem an sich fremden Besitze herübergenommen würde, nicht, wie es in Wirklichkeit ist, aus dem schon angeeigneten Besitz von Fremdem. Es liegt nämlich immer und überall Zweisprachigkeit zugrunde, mag es eine noch so unvollkommene sein. Dass Zweisprachigkeit jede Art von Sprachmischung hervorzurufen vermag, steht ebenso ausser Zweifel wie dass sie eine solche nicht hervorzurufen braucht. Nicht einmal bei Kindern, wie sich z. B. aus J. Ronjats lehrreichem und anmutigem Bericht über die Sprachentwickelung bei seinem zweisprachigen Söhnchen ergibt. Ein französisches Lehngut im Deutschen wird immer aus dem Deutschen eines zweisprachigen Deutschen oder auch Franzosen stammen. Der Unterschied zwischen Älterem und Jüngerem, Ererbtem und Erworbenem spielt bei der Entlehnung keine Rolle. Vorrömisches drang ebenso ins Romanische ein wie Nachrömisches. Mancher Deutsche der in seiner Jugend nach

ZUR METHODISCHEN ERFORSCHUNG DER SPRACHVERWANDTSCHAFT. II.

Als ich hier ('12, 267 ff. '13, 289 ff.) meine Ansichten über Sprachverwandtschaft im allgemeinen auseinandersetzte, geschah dies allerdings mit Hinblick auf einen besondern Zweck; aber zum mindesten hoffte ich eine Plattform für fruchtbringenden Gedankenaustausch zu schaffen. Nun hat kürzlich ein so ausgezeichneter und massgebender Sprachforscher wie A. Meillet in einem Aufsatz (Le Problème de la parenté des langues, Scientia '14, 403-425) über denselben Gegenstand Ansichten geäussert die von den meinigen nicht unbeträchtlich abweichen, ohne dass er sich auf sie — wie es allerdings nach der Natur der Veröffentlichung nicht zu erwarten war — ausdrücklich bezogen hätte. So stelle denn ich hier fest an welchen Punkten sich unsere Wege scheiden und aus welchen Gründen ich auf dem meinigen beharre; denn ich beabsichtige meine baskisch-hamitischen Untersuchungen fortzusetzen, deren Berechtigung durch Meillet in Frage gestellt erscheint.

Auf die Eingangsfrage: was ist unter Sprachverwandtschaft zu verstehen? haben wir beide die gleiche Antwort: gemeinsamer Ursprung von Sprachen oder auch Ursprung einer Sprache aus einer andern. Diese Verwandtschaft beruht auf der Stetigkeit, wie Meillet sagt, des Gefühls der sprachlichen Einheit und des Willens sie zu erhalten. Ich möchte lieber die Verständlichkeit in den Vordergrund stellen, deren Grenzen viel weitere sind als die der deutlich gefühlten Gleichheit. Denn wie in verhältnismässig kurzer Zeit eine Sprache sich gründlich, ja bis zur Unkenntlichkeit verändern kann, das wäre nicht zu begreifen wenn nicht eine mehr oder weniger grosse Spielweite für Neuerungen

2. Correctur
Karras, Kröber & Nietschm.
15. JULI 1920
Halle a. d. Saale.

einrückt, da wird die Teilnahme des Sprachforschers sich in einer bestimmten Form ausprägen können. So legt uns die kulturelle Bestrahlung Iberiens durch den Osten des Mittelmeers die Möglichkeit nahe dass auf dem Seewege östliches Sprachgut ins Iberische eingedrungen ist (vgl. RB 7, 291). Und nicht nur dieses, sondern auch die Schrift. Wir sind über den nächsten Ursprung der iberischen Schrift noch ganz im dunkeln, ja vielleicht jetzt, nach gewissen portugiesischen Funden, noch mehr als früher. Diese bespricht G. Wilke Südwesteuropäische Megalithkultur und ihre Beziehungen zum Orient (Würzburg 1912) S. 48 ff. — das Buch scheint Siret noch nicht vor sich gehabt zu haben —; den Vermutungen die daran geknüpft werden, vermag ich nicht beizupflichten. Ich habe die Absicht dieses Problem demnächst einmal nicht sowohl zu lösen als ausführlich darzulegen.

HUGO SCHUCHARDT.

Luis de Eleizalde. Morfología de la Conjugación Vasca Sintética. Tomo I. La conjugación sintética guipuzkoana en el tratamiento cortés. Bilbao, Imp. Lit. y Enc. de Eléxpuru Hnos, 1913. In-8° de 262 páginas.

„El presente trabajo tiene un doble objeto — dice el autor —: 1° exponer la conjugación simple ó *sintética* con sujeción á un método sencillo que facilite, en lo posible, el trabajo del principiante; 2° restaurar la conjugación sintética en la categoría que le corresponde, levantándola del decaimiento á que había llegado."

El Sr. Eleizalde muestra un verdadero talento de exposición y su libro resulta claro é interesante, por lo menos para los que tienen afición á esta clase de estudios. Desde luego puede afirmarse que la *Morfología* es el mejor trabajo que ha salido de las plumas de los discípulos de Aranzadi-Goiri. Es asimismo superior á los estudios euscarológicos del fundador del partido nacionalista, el cual se resentía de la influencia que sobre él (como sobre otros muchos escritores del país) ejercieron los escritos de Astarloa.

Debemos poner, sin embargo, algunos reparos al trabajo del profesor de Vitoria. Los principales son: 1° el insuficiente estudio de las fuentes que debieran proporcionarle los elementos necesarios para llevar á cabo la restauración que proyecta y 2° la facilidad con que descarta y aun pasa en silencio, determinadas hipótesis relacionadas con los puntos que toca.

En vez de recoger el mayor número posible de formas sintéticas conocidas y tratar de exponer los fenómenos comunes á todos los dialectos y explicar las anomalías aparentes, el autor se esfuerza en encerrar la conjugación sintética en estrechas reglas gramaticales, confirmándolas con escasos ejemplos de autores antiguos.

Obsérvase, no obstante, un verdadero progreso en el presente trabajo, si le comparamos con otros anteriores del mismo profesor. Tiene éste, ahora, en cuenta,

älteste Sprache der Halbinsel überhaupt, „celle que parlaient les artistes qui couvrirent de peintures étonnantes tant de cavernes du pays basque“ (S. 6). Beiläufig gesagt, scheint Siret über das Tatsächliche nicht genügend unterrichtet zu sein; soviel ich weiss, sind auf dem heutigen baskischen Gebiet noch keine Höhlen mit Bilderschmuck entdeckt worden (auch die Höhlen von Navarra zeigen keinen solchen; s. D. Juan Iturralde y Suit La prehistoria de Navarra [Pamplona 1911] S. 35 ff.). Das ist allerdings von keinem Belang; nähern sich doch von Ost und West die Höhlen dieser Art dem Baskenland. Aber keinesfalls dürfen wir die Basken durch vielleicht zwanzig Jahrtausende hindurch an jene Urmaler heranschieben. Für uns schrumpft der undenkbar lange Zeitraum eben deshalb weil wir ihn nicht Strecke um Strecke durchmessen können, zu einer kurzen Spanne zusammen; nicht einmal mit der Einbildungskraft stellen wir uns alle die Möglichkeiten der Menschenbewegung auf der iberischen Halbinsel vor, von jenem Tag an da der erste Mensch die nachmalige Meerenge von Gibraltar trockenen Fusses überschritt. Kam er von Süden oder von Norden? Man erkennt der in Westeuropa ältesten Menschenrasse, der Neandertaler, afrikanische Verwandtschaft und Herkunft zu; die jüngere Cro-Magnon-Rasse lässt man aus dem Osten, also nach Spanien aus dem Norden kommen. So mögen denn ungezählte Wanderungen und Ausbreitungen bald in der einen, bald in der andern Richtung sich vollzogen haben, und Analogieschlüsse versagen hier.

Nach Siret folgte auf die Einwanderung der Iberer die phönikische Besiedelung, zu Ende der Steinzeit und zu Beginn der Kupferzeit (1550 . . .); dann zu Beginn der Bronzezeit (1200 . . .) fand der Einbruch der Kelten statt, der also ein halbes Jahrtausend früher angesetzt wird als gewöhnlich geschieht. Die Ligurer sind vorkeltisch. Siret kommt, an der Hand des vielgeplagten Avienus, mehrfach auf ihre Verdrängung durch die Kelten zu sprechen, aber über ihre Anfänge äussert er sich nicht.

Wir haben es nun in der Vorgeschichte nicht mit Völkern, nicht einmal mit Rassen zu tun, sondern mit Kulturen. Über deren Zentren und Kreise, ja schon über den Zusammenhang bestimmter Gruppen von Fundsachen weichen die Meinungen grossenteils zu sehr voneinander ab als dass ein Fernstehender seine eigene Meinung kundgeben dürfte.[1] Er darf sich höchstens der eines andern anschliessen; so kommt mir z. B. in der Polypenfrage, die bei Siret eine so grosse Rolle spielt, Déchelettes auch von Dussaud geteilte Ansicht sehr wahrscheinlich vor dass die Horizontalstriche auf den betreffenden Idolen als Tätowierung aufzufassen sind. Wo aber die Kultur in das Licht oder doch die Dämmerung der Geschichte

[1] Ich wenigstens möchte mich nicht durch das Beispiel verdienter Anthropologen und Prähistoriker verlocken lassen, welche ohne Zwang und Bedenken, aber auch ohne Vorschulung sich im Garten der Sprachgeschichte ergehen; man bemerke z. B. die Anfreundungen des Baskischen an das Germanische bei L. Wilser Die Germanen (Leipzig 1913) S. 156 f.

sprechendes *agŭerro* Herbst nachweist, so scheint alles in Ordnung zu sein. Aber wenn er sagt, es gebe im Lat. nichts was *agor, agŭerro* zu erklären vermöge, so fühle ich mich getroffen. Ich hatte allerdings die Möglichkeit erwogen dass das bearn. *agor,* gask. *gorra* von *augurium* (span. *agüero*) komme, dabei aber das schwere Bedenken, welches das *rr* bereitet, nicht übersehen. Indem ich nun von dieser Herleitung abstehe, möchte ich doch *buruil* September der östlichen Mundarten von dem *agor* September der westlichen trennen; es wird *aborr-* (bearn. *abor* neben *agor*; vgl. bask. *abur* neben *agur*) zu *buru-* (Kopf) umgedeutet worden sein. Alles das möge von Andern überdacht werden, besonders von Saroïhandy.

Hugo Schuchardt.

Mundarten, vorderhand nichts Bestimmtes sagen. Wenn Micoleta 1653 *xan* schreibt, so bedeutet das natürlich *šan* oder *han*; wenn wir aber in den Sprichwörtern von 1592 *jan* finden, so kann das an sich jeden der Werte bedeuten, es kann die ursprüngliche Schreibung wie beim span. *jugar*, neben der veränderten Aussprache beibehalten worden sein. Nur für das Spanische beweist die Angabe von Axular (1642) dass manche für *chedea, choil, ichilic* schreiben: *gedea, joil, igilic*. Wenn man die Namensformen in den mittelalterlichen Urkunden durchmustert, stösst man vielleicht auf Spuren die uns über diesen Punkt aufklären. Der Laut *h* lässt sich unmittelbar nicht erkennen weder aus spanischer, noch aus baskischer Schreibung. Seine Entwickelung aus *š* ist zwar keineswegs etwas ganz Vereinzeltes: wenn er sich aber einen so weiten Spielraum, eine solche herrschende Stellung erworben hat, so darf man dafür eine besondere Ursache voraussetzen. Ich habe vermutet dass eine höfische Mode zugrunde lag und dass den Anstoss zu dieser die Aussprache baskischer Höflinge gab. Ob ich daran überhaupt denken durfte, das mögen Kenner der spanischen Kulturgeschichte entscheiden.

Im Wortschatz hat die Vasconia viel von der Romania empfangen, wenig an sie abgegeben. Wie Saroïhandy hatte ich schon ZromPh. 1906, 212 bearn. *agor* Herbst mit bask. *agor* September und *agorril* August in Zusammenhang zu bringen versucht, wogegen sich als Bedenken das bask. *agor* trocken erhob, das von den beiden Monatsnamen nicht getrennt werden darf. Auffällig ist es allerdings dass die andern Formen für „trocken“: *igar, ihar, eihar, ear, idar, igor* (von *legor, lehor, leihor* zu schweigen) nicht dieselbe Verwendung gefunden haben. Doch wurde vielleicht *agor* wegen seiner Ähnlichkeit mit *Augustus Agosto* begünstigt, das ja auch bei den Basken zunächst üblich sein mochte wie andere lateinische Monatsnamen (*Abostu* oder *Aboztu* ist wohl erst in neuerer Zeit wieder aufgenommen worden). In der Bedeutung „Ernte“ ist das lateinische Wort bis heute geblieben als *uzta*, und hat eine neue Monatsbezeichnung ergeben: *uzta* oder *uztail* Juli. Als „trockner Monat“ galt der August nicht bloss den Basken; vgl. span. *agostar* ausdörren, versengen — span. *agostado* und bask. *agortu* fallen begrifflich zusammen. Da nun Saroïhandy auf der spanischen Seite ein dem bearn. *agor* ent-

ZU REV. 7, 475 ff.

Die Romanisten haben bisher nur selten und flüchtig ihre Blicke auf das Baskische gerichtet; um so erfreulicher ist es dass nun Saroïhandy in so gründlicher und glücklicher Weise gewisse Lauterscheinungen der dem Baskischen benachbarten romanischen Mundarten aus dem Einfluss dieser Sprache oder seiner Vorstufe, des Iberischen erklärt hat. Es muss sich in uns der Wunsch regen ihn auf dem betretenen Wege fortschreiten zu sehen, wozu sich ganz von selbst der andere Wunsch gesellt, er möge zu seinem ererbten Namen die Sprache seiner Väter zurückerwerben — wenigstens bis zu einem gewissen Grad. Übrigens bewegt er sich auch jetzt auf baskischem Boden ohne einen Fehltritt zu tun, allerdings mit der grössten Behutsamkeit. Bei eingehender Untersuchung der baskischen Verschlusslaute, das bemerke ich nur beiläufig, ist der Unterschied zwischen der Tenuis und der Aspirata in den östlichen Mundarten zu beachten.

Wie das Baskische auf das Romanische eingewirkt hat, so auch dieses auf jenes. Aber es ist zu wenig damit gesagt dass das Soulische „manchmal“ *u* durch *ü* ersetzt hat; Uhlenbeck stellt fest dass das „im allgemeinen“ geschehen ist. Und wenn das *j* in einigen baskischen Mundarten den Laut des span. *j* hat, so ist noch keineswegs ausgemacht dass hier spanischer Einfluss vorliegt. Auf beiden Gebieten nehmen wir die gleiche Reihe wahr, auf dem einen noch als nebeneinanderliegend: (*jan*) *ǰan*, *žan*, *šan*, *ẖan*, auf dem andern nur als zeitlich verlaufen: (*jugar*) *ǰugar*, *žugar*, *šugar*, *ẖugar*. Hier wie dort gehört das *ẖ* der neueren Zeit an; im Spanischen ist es im 16. Jhrh. hervorgetreten und hat sich im 17. ganz befestigt, für das Baskische lässt sich, schon wegen des verschiedenen Verhaltens der

und ehst. *tit't'* Puppe (übertr. kleines Kind); *tusuri* Teufel und ehst. *tūzar* (= *tūslar, tūskaja, tūzikas, tūzija* zu *tūzima* zaubern) Zauberer; *uli* Fliege (übertr. schlaffe Person) und ehst. *ul'l'* unverständiges Kind, Einfaltspinsel; *upa* Tonne und *hūp* trogförmiger Kahn. Auf die romanischen Lehnwörter des Baskischen gehe ich hier nicht weiter ein; ich warte noch auf so manche Antwort, z. B. wie G. sich wohl das Verhältnis von bask. *kaltza* zu span. *calza* und von diesem zu lat. *calceus, calx* denkt. Dass in dem einen oder dem andern Fall die Möglichkeit eines geschichtlichen Zusammenhangs besteht, will ich nicht leugnen; nur müssen wir uns über die Art dieses Zusammenhangs klar werden. Bask. *lima, lime* stimmt mit finn. *lima,* ehst. *lima, limu* in der Bed. Schleim überein; jenes stammt vom lat. *limus,* dieses vom germ. *slīma* und diese beiden Wörter sind urverwandt. Anderseits kann ich selbst der Gleichung nicht zustimmen die unter allen G.'s mir am annehmbarsten erscheint (sie rührt übrigens von Charencey her). Nämlich ehst. *härik* junger Ochs, *här'g* Ochs = *ergi* junger Ochs, welches über den grössten Teil des baskischen Gebietes verbreitet ist. In Bizkaya aber und wohl dem grösseren Teil von Guipuzkoa entspricht ihm mit derselben Bedeutung hier *idigai,* dort *idigei* (mit Suffixwechsel allg. *idisko,* hochnav. *idiko*) und dieselbe Wortform, aber mit anderer Bedeutung ist *idiki* Rindfleisch. Dass diese Endung *-kai, -ki* usw. öfter ohne wesentliche Änderung des Sinnes antritt (*belarki* = *belar, gizonki* = *gizon*) habe ich RB 7, 327 erläutert. Wie das Verb *idiki* auch in den Formen *idigi, irigi, edegi* u. ä. auftritt, ebenso konnte das Substantiv *idiki* zu *eregi* o. ä. werden und der Schwund des mittleren Vokals vor sich gehen wie in *itzain* für *iditzain.*

Hugo Schuchardt.

ZU RB 7, 571 ff.

R. Gutmann (oder Goutman) tritt seit einem Jahrzehnt als Anwalt einer ugro-finnisch-baskischen oder ehstnischen (oder wie sie sonst heissen mag) Theorie auf. Wie die Beweisstücke beschaffen sind die er vorbringt, habe ich seit 1905 mehrere Male gezeigt (Zeitschr. f. rom. Phil. 29, 562 ff.; 36, 39 ff.; Zeitschr. f. vgl. Sprachf. 44, 366 ff.; vgl. RB 5, 97). Es handelt sich dabei um die Wörter *sarna, sarats, kopa, kopetadun, malluki, urka, uzta, upa, upel, kotšea, zapata, tina, musu, lata, lelo, lema, koka, mama, kala, kizkalu, lutšo, lutšana, kurri, kaltza, lili, lima, luma, titi, upatu, irritu.* Obwohl G. das Urteil der Baskologen angerufen hatte, hat er es dann nicht im geringsten beachtet: Non ragioniam di lor, ma guarda e passa. Es war kein Virgil der ihm das in die Ohren raunte; denn das unumgänglichste Erfordernis aller wissenschaftlichen Arbeit besteht darin dass man die Einwendungen widerlegt, die Bedenken zerstreut die andere gegen unsere Aufstellungen und Ansichten erheben. Dagegen mag nicht ganz selten gefehlt werden, vielleicht wird es sogar Mode; G. hat aber wirklich einen kleinen Rekord geschaffen. Er tischt uns denselben Stoff auf wie früher, indem er alles Beiwerk von Beweisführung und, bis auf einige Fälle, auch die Bedeutungsangabe abstreift; offenbar vermeint er mit den beiden nackten Wortreihen diejenigen zu blenden die nur in dem einen der beiden Sprachkreise zuhause sind oder in keinem. Die Tatsachen sollen beweisen; aber sie selbst sind zum grossen Teil unrichtig, das heisst: die behauptete Bedeutungsgleichheit liegt nicht vor. Man erwäge z. B. *garbatu* Flachs brechen und finn. *karvān* (wenn *karvaan* als 1. P. von *karvata*) abhaaren; *kotšea* Haspel und ehst. *kōt's* Kunkel; *titi* Zitze

Schuchardt

p. 300 :

Je crains bien d'avoir été, dans la langue la plus claire et la plus folie du monde, moins clair et moins folie qu'il n'aurait fallu ; j'en demande pardon aux lecteurs de la Revue et à M. Henry. D'abord, je ne suis pas accoutumé à m'exprimer en français sur des questions si arides. Puis, j'ai dû être terre à terre et positif. M. Henry se montre si aimable et prévenant que c'est à regret que je combats les conclusions auxquelles il est arrivé. Mais le problème dont il s'agit en premier chef, et, je le répète, tel qu'il ne se peut résoudre que par l'alternative, oui ou non, il n'y a pas de milieu. Si nous voulons avoir une paix durable, il faut éviter une conciliation louche ou superficielle. Donc j'ai refourbi mes armes et fortifié ma position : si vis pacem, para bellum.

Hugo Schuchardt.

---

devrait ressembler plutôt à l'astronomie qu'à la météorologie. Quant à l'anthropologie, que M. H. met aussi en jeu, je déclare franchement que je n'aimerais pas à voir opérer les ling. avec la facilité avec laquelle bien des anthropologistes adjugent à tel ou tel peuple la brachycéphalie ou la dolichocéphalie ; la vraie science me paraît se trouver un peu plus du côté du scepticisme

p. 245 « Je pressens que les néo-gr. nous diront : « nous n'avons pas changé notre thèse ; nous en avons fait ce qu'on a fait de tant d'autres, nous l'avons développée, élargie, perfectionnée. » Je réponds dès à présent : « Cette thèse est trop absolue pour supporter des modifications, vous l'avez changée entièrement, et c'est grâce à nos objections que vous l'avez fait. »

Je crois aussi que M. H. aurait mieux fait de ne (p. 300) pas lier avec les noms de MM. Curtius et Osthoff, ceux de MM. Corssen et G. Meyer, qui ne se sont pas prononcés sur les principes méthodologiques et dont l'un est mort avant l'aurore de l'ère nouvelle, l'autre, quoique je l'aie qualifié, dans ma dédicace de néo-gram., et loin, bien loin d'en avoir la foi.

vuestra merced ? Sans doute la proclise et l'atonie qui en résultent peuvent toujours être invoquées ; mais c'est se payer de mots : il s'agirait de définir les conditions et les effets de la proclise. »

Henry dit la 2e considération tente tient son jugement en balance.

Ascoli, (ital) Merlo, Schuchardt repoussent le principe de la constance des lois phonétiques, mais conduisent leurs savantes et loyales recherches exactement dans le même esprit que ceux qui le proclament.

Merlo et Schuch. défenseurs de Corssen et Curtius, attaquent Osthoff et J. Meyer.

—

j'ai dit que « dans quelques cas nous avons l'enclise et la proclise » ; toutefois l'esp. vuestra merced ne rentre pas dans cette catégorie. Et j'ai été si loin de considérer comme indéfendables les conditions et les effets de la proclise, si loin de « désespérer de la science » que j'ai indiqué comme « la dernière cause de tous ces affaiblissements sémasiologiques et phonétiques la fréquence excessive » des mots en question (p. 26).

Sch.

p. 295) On ne cesse pas de nous répéter : « dans notre méthode, la linguistique ne serait pas une science et ne le deviendrait jamais. La réponse est toute faite : « Eh bien ! qu'elle ne le soit pas, ou qu'elle ne le soit que dans le sens où l'est par exemple la météorologie » ; car je ne vois pas pourquoi la linguistique

qu'affaire de caprice et de mode, au moins faut-il convenir que ces éléments y entrent pour beaucoup. On copie la prononciation d'un acteur favori, d'un prédicateur célèbre, d'un roi, d'une capitale. Ces anomalies s'étendent et se fixent. Qui oserait ici parler de constance et de nécessité ?»

4° — «Les lois phonétiques sont absolues, dans les limites d'une seule et même période de temps. Mais l'unité de période est une entité aussi décevante que l'unité de dialecte. En réalité il n'y a point, dans l'évolution du langage, de période de fixation; il n'y a qu'une suite indéfinie de périodes de transition, et ici encore le principe néo-grammatical demeure en l'air.»

5° «La prétendue constance des lois phonétiques se heurte à des mutations tout à fait exceptionnelles qui ne se laissent point ramener à des lois. Que dire, par exemple, de l'allemand vulgaire g'morgen = guten Morgen, de l'espagnol usted =

l'argum. que j'ai tiré de l'impossibilité de déterminer *a priori* (et quelquefois même *a posteriori*) «les conditions identiques» des lois phonétiques (p. 18 ss.), est en effet assez futile pour mériter le silence profond de H. H. Henry, Paul et Jaenicke.

«La méth. des néo-gr., lag. me paraît trop commode et trop grossière.»

p. 297 «Ce n'est que pour les exceptions aux lois phonétiq. que les néo-gramm. déclar. indispensab. la recherche des causes; moi, je pense que celle-ci doit se faire pour tous les phéns., mais surtout pour les lois phon. elles-mêmes. Il est absolument inadmissib. de revêtir d'un caractère absolu des conformités phonétiq. qui ne sont constatés qu'empiriq.; elles représentent des probabilités qui s'approch. + ou - de la certitude, et c'est comme telles qu'elles doivent entrer dans nos calculs.

Rev. critiq. 12 avril 1886 n° 15 (20e année 1er semestre Sch. Nouv. série tome XXI) Sch. dit que repliq. à Paul d. le Literaturbl. de M. M. Behaghel et Neumann, 1885 n° 2

Henry n° 12 22 mars

Lois phonétiques. Ueber die Lautgesetze

Henry

1 « Les lois phonétiques sont, dit-on, absolues, en tant qu'on se maintient dans les limites d'un seul et même dialecte. Mais, comme il n'y a pas un dialecte qui ne soit hybride et corrompu, le principe tombe, faute d'application. »

[Dist. entre les fact. ψ et les fac. φ d. les var. du lang.]

2 « Cette distinction est purement imaginaire : rien ne nous dit que la mutation phonétique soit nécessairement un fait physiologique, rien ne nous dit qu'elle ne résulte point parfois d'une analogie. Exemple : le changement d'o latin en uo italien a pu commencer dans les mots où la syllabe suivante contenait un u et sous l'influence de ce phonème ; bonum sera devenu buonu ; puis, l'analogie de buonu a fait dire buona et enfin l'analogie de buona a créé ruota, en sorte que bove, nove nous représentent les derniers îlots que cet envahissement insensible n'ait point submergés. »

3 « S'il est excessif de prétendre que la mutation phonétique ne soit

Schuchardt

Dans le principe néo-gram., M. H. voit « pour l'esprit une discipline excellente, qui le préserve de bien des écarts. » Moi, je suis de l'avis contraire : je crois que nous devons à cette « discipline » un grand nombre d'écarts, càd. des suppos. arbitraires et forcées de contamin. analogiq. — J'aurais écrit : (p. 296) « d'où vient cette supériorité apparente, sinon de ce que les néo-gr., plutôt que de suspendre leur jugement, avancent la conjecture la plus hasardée en raison de ce cercle vicieux qui a été démontré par M. P. Regnaud (Rev. de ling. XIX, 50 ? » Il est toutefois difficile de discuter à fond la méthode des néo-gram. ; car tout en soulignant l'intérêt des recherches étymolog. et morph., ils ne sont pas encore entrés dans des développem. instructifs. Il faut qu'ils nous disent de quelle manière on arrive à constater des lois phonétiq. ; ou, en d'autres termes, quelles sont les marq. distinctives qui leur donnent le droit de considérer des conform. phonétiq. comme absolues. C'est alors aussi que je saurai si

gebietes zum Hinüberblicken über
dessen Grenzen verlocken, damit sie
untersuchen, wie viel von den
berührten Übereinstimmungen
dem Völkergedanken, der
Urverwandtschaft, der Entlehnung
angehören.

H. Schuchardt.

vocatur zu bemerken. Die Bildung eines eigenen Passivs beweist, dass der passivische Charakter des Transitivs dem aktivischen Platz gemacht hatte; es fragt sich, ob nicht die präsentischen Stammerweiterungen, wie das wohl mit den sehr ähnlichen kharthwelischen der Fall ist, der Umwandlung eines passivischen Transitivs in ein wirkliches [p. [31]] Aktiv gedient hatten. In den neuen Sprachen sind, zum Teil durch mechanische Wirkungen, die passivischen Spuren noch stärker verwischt worden. Man vergleiche il re chiama mit reg-s clama-t; manche Mundarten sagen sogar il re el-chiama, wo also die völlige Umkehrung von clama-t vorliegt.

Mögen diese Bemerkungen, hinter deren dogmatischer Kürze sich mancherlei Bedenken verstecken, die Bedauer des arischen (idg.) Sprach-

sich so fest binden wie das Französische. Im Baskischen ist das Präsens rein passivisch, das Imperfekt z. T. passivisch-aktivisch: ich ich-binge ihn: von-mir ich-brachte er. Im Semitischen ist das reale Subjekt beim Transitiv ebenso wie beim Intransitiv durch das mit Endung versehene Nomen, also durch einen Kasus ausgedrückt, womit der Akkusativ als Bezeichnung des realen Objekts in Widerstreit steht. Die Verbalform ist aktivisch im Imperfekt (assyr. Präteritum, Präsens) und, auch beim Intr., passivisch im Perfekt (assyr. Permansiv). Im Arischen (Idg.) ist das Verhältnis bezüglich des freien Subjekts und Objekts das gleiche wie im Semitischen; aber die Verbalform ist nur passivisch. Allerdings ist die Übereinstimmung: templum aedificat rex – filium vocat pater neben templum aedificatur: filius

à corriger

Auf die Entstehung des Akkusativs gehe ich nicht ein; der des Aktivus aber muss ich einige Worte widmen. Der Aktivus ist wie alle Kasus, vom Nominativ, der gar kein Kasus ist, und vom Genetiv, der ein Adjektiv, abgesehen, ein Adverb und kann durch Angliederung einer Apposition entstanden sein: Vater-Ort { seitens des Vaters, / Vater-Werkzeug { durch den Vater o. ä. Aber der von Anfang an mit ihm verbundene Nachdruck kann sich auch durch einen pronominalen Zusatz verstärken: Vater-er (c'est le père qui...), was ich besonders mit Hinblick auf die Erklärung des arischen -s und des semitischen -u erwähne.

Was nun die Vermischung anlangt, so wird wohl die Stellung der Vollwörter fürs Subjekt und Objekt am besten beiseite gelassen, da sie meistens eine ziemlich freie ist, und nur wenige Sprachen

zu Paul ruft Karl oder Paul ruft Karl.
Wohl aber kann Paul ruf-t Karl in der einen Sprache — so im Deutschen — aktivisch sein, in der andern passivisch (= Paul wird gerufen von Karl). Doch finden sich aktivische und passivische Fassung des Transitivs auch in der gleichen Sprache, entweder getrennt bei verschiedenen Kategorien des Verbs oder verschmolzen in einem und demselben Satz. Um diese Verhältnisse auf den einzelnen Sprachgebieten mit Klarheit
p. S 30 erörtern zu können, müssen wir uns gegenwärtig halten, das der passivische Charakter eines Satzes erkannt wird: 1) an Verb + Subjekt, 2) am Aktivus = realen Subjekt, 3) am unerweiterten Nomen = realen Objekt; der aktivische: 1) an Subjekt + Verb, 2) am unerweiterten Nomen = realen Subjekt, 3) am Akkusativ = realen Objekt.

Sprachform nach, es birgt sich hinter ihm, in der innern Sprachform, der Aktivus. Kurz, I ist aktivisch, II ist passivisch (= du wirst gerufen vom Vater). Wir dürfen demnach auch sagen, dasz der grammatische Ausdruck für das reale Subjekt aus drei Komponenten besteht:

a) Lautform: 'Nominativ, "Aktivus;
b) Stellung: ' vor dem Verb, " nach dem Verb;
c) Betonung: ' schwach, " stark.

Wenn nun I a'+b'+c' darstellt und II a'+b"+c", so bleiben noch, bei unverändertem a', die beiden Möglichkeiten (III) a'+b'+c": der Vater ruft dich, und (IV) a'+b"+c': dich ruft der Vater. Das sind aber nur sekundäre Varianten von II und I, welche für die Erwägung des Ursprünglichen nicht in Betracht kommen. II und IV können gar nicht eintreten, wo keine Kasusunterschiede bestehen; ich kann es ruft Karl oder es ruft Karl nicht erweitern

sich nicht allzugut dazu eignet. Stellung und Form der nominalen Elemente ergeben den Charakter des Transitivs. Wenn ich von Etwas (als Bekanntem) Etwas (als Neues) aussage, so nenne ich natürgemäß das zweite an zweiter Stelle und mit Nachdruck. In dem Satze (I) der Vater ruft dich (die beiden letzten Worte sollen hier einen einheitlichen Ausdruck darstellen, es soll von seiner möglichen Differenzierung abgesehen werden) ist der Vater reales Subjekt und zugleich logisches, dem grammatisch die Subjektform, der Nominativ, entspricht. Den objektiv gleichen Inhalt hat der Satz (II) dich ruft der Vater (oder es ruft dich d. V.), aber nicht den gleichen Wert. Hier erscheint das reale Subjekt als logisches Prädikat; von dem Geschehen dich ruft wird der Vater als Urheber ausgesagt; wenn der Nominativ steht, so nur der äußern

8° Z 13051
(Sorb. P. 312)

Indger. fors. 18, 1905 1
p. 528-531

Über den aktivischen und passivischen Charakter des Transitivs.

p. 528 Was von mir und andern (auch hier) über diesen Gegenstand gesagt worden ist, will und musz ich in der folgenden Skizze unberücksichtigt lassen, zu der ich Anlasz und Musze einer unfreiwilligen Reiseunterbrechung verdanke.

Das transitive Verb (ich meine das was man sonst Verbalstamm nennt) ist neutral und kann nichts anderes sein. Es wird aktivisch oder passivisch erst in der Verbindung mit nominalen (und pronominalen) Elementen, sei es innerhalb des gegliederten Satzes, sei es innerhalb des verschmolzenen, den wir als Verbalform bezeichnen. Ein Verbalnomen wie 'Schlag'
p. 529 gibt am besten eine Vorstellung von dieser Neutralität, während 'Schlagen', obwohl noch auszerhalb einer solchen Verbindung, wegen der Möglichkeit eines 'Geschlagen-werden'

65 ola
66 ando
67 [illegible]
68 [illegible] ra
69 re
70 ri
71 ro
72 fa
73 so, zo
74 ta, tta
75 tarzun, tatsun, arzun, arsun, tsun | Lat. ationem, rom. azun
76 tate | Latin tatem
77 te, de
78 tegi, tei
79 toli
80 ti
81 tiar, liar
82 to, tto
83 tóki
84 ts, tz
85 tzu
86 tu, du
87 tza, tze
88 ur
89 zain)
90 tzale, tzalle
91 zar, tzar, char

78 basq
Au total, 91 suffixes différents, dont 13 d'origine latine
revêtant 147 formes

1 aga
2 alde, kalde
3 aldi
4 anda
5 antza / Roman (Uhlenbeck)
6 ar, tar
7 ari, kari, lari, tari, zari / Lat. arius rom. -ero
8 aro
9 arte
10 aso
11 aya
12 ba
13 be, pe
14 bera
15 bide, pide
16 ch, cha, che, cho, tch, tcha
17 di
18 do
19 dun, tun
20 dura, tura / Latin tura
21 egi
22 ehi
23 en
24 era, kera / Lat. aria, rom. era, eria
25 eta, keta / Lat. etum, pl. eta, rom. eda
26 gabe, bage, kabe
27 gai, kai, gei
28 gaillu, kaillu / Lat. alia, sing. alium
29 gaitz, kaitz
30 gale
31 garren
32 garri, karri
33 gin, kin
34 gintza, kintza

35 giro
36 goi, koi
37 gor, kor
38 gune, une
39 gure, kure
40 i
41 ka
42 kada, ada / Roman (Uhlenbeck)
43 keri(a), teri(a)
44 ki, gi
45 kide, (h)ide
46 kizun
47 ko, go, zko
48 koitz, koch
49 kume, ume
50 kunde } lat. cundia
51 kuntza }
52 k(h)ura
53 l, il(a)
54 le, gille
55 ma
56 me
57 men / Roman
58 mendu / R Latin mentum
59 mio
60 n
61 na
62 nai
63 no
64 ña, ño, ñi

Extrait de Schuchardt:

Slawo-deutsches und slawo-italienisches

Graz Leuschner & Lubensky
K. K. Universitäts-Buchhandlung

1885 (à l'intérieur 1884)

p. 67 – 68

67

Aber auch

68 das wien. Schuri-muri (als bair.-östr. bei Schmeller schon seit dem Anfang des 17. Jahrh. belegt, „unruhige Person") wird von Hammer richtig auf ein persisches Wort šurimuri, „res agitata nullius momenti" zurückgeführt, das aber zunächst im Türkischen als šurmur „werthloses Ding", „Verwirrung" erscheint. Daher dann alban. širi-miri „Durcheinander" (Reinhold), rum. čiri-miri, dasselbe, deutsch (in H. Lindener's Rastbüchlein 1558) schiri-miri, „coire", serb. šuri-buri „hin und her" (Popović), šuru-muru, „Interjection in der Verwirrung des Schreckens" (Karadžić), slow. čuri-muri, Ausdruck bei einem Kinderspiel (Jarnik), tschech. šury-mury, „Gekritzel", šury-bury „unverständliche Reden", russ. šurymury, „geheime Intriguen", plattdeutsch Schurre-murre, Schurr-murr, Schorr-morr, „Gerümpel" u. s. w., holl. schorremorrie, „Pöbel". Die Übereinstimmung des abbanesischen Wortes mit dem Titel von Fr. Reuter's bekanntem Werke fiel G. Meyer auf, und das führte zu dem Übrigen: Sollte nicht auch franz. charivari hierher gehören, dessen ältere Form freilich chalivali lautet?

romanisches Wort weisen (s. Bask. und Rom. 27.) Endlich, um zu den Wörtern zu kommen, die den Ausgangspunkt bilden, span. port. chibata, jenes «Schäfer-stab» (unten schaufelförmig), dieses «Gerte» «Spießrute», «Korporalstock», können doch kaum dasselbe Wort sein, wie chibata «Zicklein». In der Bedeutung «Gerte» und der Form tsibita ist das Wort in das Baskische aufgenommen worden; es bezeichnete wahrscheinlich zunächst die Dreschrute, den Dreschstock, dann ging es über auf den Schwengel des zweiteiligen Dreschflegels, oder (als tsipita bei Orkue gebucht) auf den ganzen letzteren (tsipitugel «ledernes Mittelband zwischen Stiel und Schwengel») und dabei mochte Schallnachahmung mitgespielt haben.

f. 428 In «Antropologia y Etnologia» 146 hatte Aranzadi bei narria (die spanische Form für bask. nar, narra) «Schlitten» und baskisch narra «Dummkopf» an deutsches Narte und Narr erinnert. Die zweite Übereinstimmung bedeutet sicher eine Entlehnung. Wir begreifen wohl wie das deutsche Narr nach dem ladinischen Graubünden, dem Tessin, Puschlav und Veltlin, gekommen ist; (1) aber sein Weg nach Guipúzkoa (Manterola verzeichnet übrigens das Wort auch als bizk. und lab.) ist uns dunkel. Das Wort Narte ist nicht deutsch, sondern russisch: narta «Art sibirischen Schlittens». Nach Kalima in «Wörter und Sachen», II., 185 f., würde es aus dem Finnisch-Ugrischen stammen (mordw. nurdo, syrj. nort «Schlitten»). Damit man aber hier nicht zu rasch ein Zeugnis für alte finnisch-baskische Beziehungen entdecke, mache ich darauf aufmerksam, daß im Baskischen sich keine Spur von t oder d in dem betreffenden Worte findet und daß dessen Zusammenhang mit terratu «schleifen» nicht unwahrscheinlich ist (s. Zeitschr. f. rom. Phil., '99, 199).

---

(1) Vielleicht erklärt sich tosk. (far lo gnorri «sich dumm stellen»), das man auf ignaro, ignorare bezieht, zum Teil wenigstens aus Narr.

gnorri

4

Wörter brauchte; Duvoisin (19. Jhrh.) genügt zwar dem praktischen Bedürfnis mit: andre esposa duena, hura da yaun esposa, aber er setzt statt je eines Wortes ein doppeltes, und zwar das romanische neben das echt baskische. Es ist nun doch die romanische Geschlechtsbezeichnung etwas tiefer ins Baskische eingedrungen. Leizarraga sagt nicht nur bekatoressa (pécheresse) und weiter discipulussa und fidelsa (eine Getreue), sondern auch jaincossa von jainco «Gott» (nach span. diosa oder franz. déesse). Dieses -sa hat sich bei den französischen Basken festgesetzt, z.B.: alargun «Witwer» und «Witwe», alargunsa «Witwe»; auch prima «Erbin» (primu «Erbe») findet sich hier. Entsprechende Ansätze lassen sich in anderen Sprachen entdecken, denen von Haus aus das grammatische Geschlecht unbekannt ist.

Behufs einer wortgeschichtlichen Aufklärung bemerke ich, daß die von Aranzadi zusammengestellten baskischen Wörter mit tšip kaum insgesamt eines Ursprungs sind. Die meisten davon tragen onomatopoetisches Gepräge und begegnen daher Anklängen in anderen Sprachen. tšipi (vgl. engl. chip) ist eine Nebenform von tšiki (span. chico); das Verb tšipitu steht neben tšikitu, wie im Südfranzösischen chipouta neben chicouta; daran schließt sich tšipitaina. Ich schalte hier ein tšipli-tšapla oder tšapla-tšapla «im Wasser plätschern», daher im Spanischen von Bilbao: chiplischaplas (bizk. tšaplasta) = französisch ricochets (thüringisch, wenigstens in meiner Heimat Gotha, sagt man schippern, anderswo plätschern, Butterbrote werfen u.ä.). tšiba «Kreisel», auch zibo, ziba, zibot, entspricht dem gleichbedeutenden südfranzösischen gipo, chipo, chibot, cibot, französisch sabot; davon tšibi «lebhaft.». zibo, tšimbo bedeutet auch «Schaukel», ebenso zibu, zabu, ziburu, zaburu, zubia; das Verhältnis dieser Wortformen zueinander ist nicht klar, nur ist wohl sicher, daß sich zubi, zubu «Brücke» eingemischt hat. Abseits von den genannten Wörtern liegt jedenfalls tšibista, dessen Nebenformen gibizta, bigizta, bilisti usw. auf ein

habe ich auf den « Brief Haranchipys » (im Ariel von 1842) Bask. und Rom. 7, Anm., verwiesen. In dem Buche von A. Chaho, « Über Biarritz » (1885), steht II, 195 - 204, eine « Lettre cantabrique » unterzeichnet von « Pierrigno, descendante de famuse Haranchipy, Saint Jean-de-Luz, Petit Paris, 25 Juillette 1855 », in welchem der Kenner des Baskischen überall die Ausstrahlungen dieser Sprache feststellen wird. Besonders lustig sind die Wortumstellungen, wie Boltaire de'fils (der Sohn Voltaire's würde nämlich baskisch lauten Boltaireren semea). Chaho war zwar Baske und Sprachforscher, aber übertrieben hat auch er. So befriedigt uns denn, daß Aranzadi mit ernsterer Miene dergleichen Euskarismen bestätigt. Ich hebe aus seinen Bemerkungen eine hervor wegen ihres deutlicheren « völkerpsychologischen » Hintergrundes. Der Baske kennt keine grammatische Bezeichnung des natürlichen Geschlechtes; daher « para un vasco sería fútil la disputa acerca de si se ha de decir esposo ó esposa »(2). p. 427 Im Ev. Joh. (3, 29) heißt es: « Qui habet sponsam, sponsus est »; das übersetzte im 16. Jhrh. der romanisierende Leizarraga; sposa duena sposo da; im Neuen Testament von 1828 wurde das ausgebessert in: espossa duena espossa da; das ist, grammatisch genommen, gut baskisch, aber der Sache nach unverständlich; gut baskisch und zugleich deutlich schrieb Haraneder im 18 Jhrh: andre duena, hura da senhar, aber er entfernte sich doch insofern vom Urtext, als er zwei stammverschiedene

---

(2.) Leider erfahre ich zu spät, daß ich in Aranzadi's Handschrift so anstatt esporo ó espora gelesen habe. Mein Versehen ist vielleicht zu entschuldigen. Ich meine, daß der Streit um diese beiden Formen eines botanischen Ausdrucks für den Romanen fast ebenso unnütz sein müsse wie für den Basken. Daß dieser in so vielen Fällen die Bezeichnung des natürlichen Geschlechts unterläßt, wo sie jenem notwendig erscheint (dendari Schneider und Näherin, gelari Kammerdiener und Kammerfrau, langile Arbeiter und Arbeiterin usw.), das hatte im Vordergrund meiner Gedanken gestanden.

2

auftritt und statt eman dut aitari «ich habe es dem Vater gegeben», wie zum Teil auch Erwachsene sagen, eman diot aitari sich einstellt. Verschiedene Male habe ich meinen Wunsch nach Darstellungen oder Proben baskischer Kindersprache geäußert — bisher vergebens; ich wiederhole ihn hier. Das Studium der in fremdem Munde «entstellten» Sprachen ist mit weniger Eifer betrieben worden. Hauptsächlich liegt das daran, daß darüber nur Zeugnisse von den rechtmäßigen Eigentümern der betreffenden Sprachen, die mit den einwirkenden fremden nicht vertraut sind, vorzuliegen pflegen, und solche sind natürlich mehr oder weniger unzuverlässig, fast immer karikiert. Den Stoff meiner kreol. Stud. IV (Über das Malaiospanische 1883) unterzog der beklagenswerte Tagale José Rizal 1888 einer scharfen und gründlichen Kritik, er schrieb mir u. a.: « Al pensar en su obra de V., se me viene á la idea la dolorosa comparación de uno que quisiere escribir sobre Historia y Geografía guiándose por los libros de caballeria[1]. » Das Romanische der Basken ist in scherzhafter Absicht oft, auf und außer der Bühne, nachgeahmt worden; für das Baskofranzösische

---

[1] Er milderte in einem späteren Brief sein Urteil, soweit ich mich dadurch getroffen fühlen konnte: « Al hablar de la Buena fé de los Alemanes, no he querido decir falta de crítica»; aber wenn er hinzusetzt, daß « los sabios alemanes »... se imaginan que los datos suministrados por otros son tambien serios y muy meditados », so bedeutet das eben doch nichts anderes als Mangel an Kritik, und den muß ich für mich in Abrede stellen. Ich habe bei jener, wie bei vielen ähnlichen Untersuchungen nie verfehlt, die Zuverlässigkeit meiner Quellen abzuwägen und von vornherein, wo komische Wirkung beabsichtigt war, meine Bedenken ausgesprochen. Übrigens hat Rizal selbst erkannt, daß mir neben schlechten auch gute Proben des Malaiospanischen vorlagen.

ist mit weniger Eifer betrieben worden. Hauptsächlich liegt das daran, daß darüber nur Zeugnisse von den rechtmäßigen Eigentümern der betreffenden Sprachen,

Anthropos Band VII Tom. Mai-Juni 1912 Heft Fasc. 3 1

Nachschrift.

Von Hofrat Dr. H. Schuchardt.

p. 425 Es ist sehr erfreulich, daß der Nahe- und der Fernblick auf die baskischen Dinge keine ganz widerspruchsvollen Bilder ergeben, sowie daß der Einheimische bemüht ist, den Heißhunger des Fremden zu stillen. Die Ergänzungen, die de Aranzadi zu dem über die Kopfbedeckung und über das Joch Gesagten darbietet, sind besonders willkommen (etwas ängstlich frage ich, aber mit Bezug auf die Bask. un Rom. 22 ff. erörterte Vertauschung intervokalischer Medien, ob nicht bask. *udi* (o) dasselbe Wort ist wie span. *ubio*). An der gelinden Auflehnung gegen das «Sonnenrad» beteilige ich mich; ich habe mir immer vorgestellt, daß die Sonne nicht mehr als ohne Drehung vorwärts geschobene Scheibe, sondern als rollendes Rad erst dann erschien, als es rollende Räder hienieden gab.

Aranzadi's Aufsatz enthält auch eine Stelle, welche ein allgemeineres sprachwissenschaftliches Interesse beansprucht. Jede Sprache besteht nicht nur in vollkommener Gestalt, sondern auch in mehr oder weniger unvollkommener, und zwar im Munde des Kindes und im Munde des Fremden. In dem einen Fall gelangt der Lernende zur Vollkommenheit, im anderen bleibt er meistens auf halbem Wege stehen. Diese Näherungsformen der Sprache haben früher nur lehrhafte Berücksichtigung gefunden,
p. 426 neuerdings auch ergründende, wenigstens die Kindersprache. An dem Deutschen, der sich darüber wunderte, daß in Frankreich die Kinder schon mit drei Jahren französisch reden, habe auch ich mich ergötzt; und doch bin ich selbst nahe daran gewesen, mich über das Baskische der baskischen Kinder zu wundern. Wenigstens habe ich nicht vermocht mir klarzumachen, in welchen Stufen sie sich das Verb aneignen, wann z. B. das Dativzeichen in ihm

Mit bestem Gruss! Keine
Nachricht von Don Julio?
H. Sch.

Gaskogner-land

In dieser Stadt am Pfingstmontag
haben sie einen Bischof eingekleidet und Frauen
und Burschen haben die Nacht und den ganzen
Tag zusammen mit den Geistlichen getanzt.

Das Land Biskaya
Bayonne
Sinhoa.

Das Baskenland
Elizondo
Ist auch ein Dorf am Gebirg

„palonischen gepirge gelegen, welches man Lateinischs
„Pyreneos montes nennet;" — — — — — — —

„In disem obgemeltten gepirge leydt das
„Land Baschko, wellichs ein unhofflich
„volck hat, eine sunderliche sproche, welche
„mit dem welischen, Latein, frantzosischen, deutschen
„und hispanischen nichts gemaynes hat,
„darin die Junckfrauen alle [S. 412] beschoren
„seyndt kolbith und nach der paucken
„singen zum tantze, und an dem tantze
„zu springen und alle geradigkheit zu uben,
„auch des pales zu spielen ist den pristern
„unverweißlich. Diese obgemeltte Junckfrauen
„mit den henden anenander geschlossen
„und nach der paucken singende in den
„dorffern verhalden den Reuttern die Strosse
„und begeren von in eine verehrunge. Auch
„hat diß Landt sonderlich ungelette
„priester*, welchen die weyber, so sie auß der
„kirchen geen, die hende kussen, und in der
„kirchen offte den sauen an der Cassell."

„Alantza."

„Ist in dem obgemelten gepirge auch
„ein dorff, in welchem der pfarrher
„am Sontage trinitatis zu dem umbgange
„sang Salva Regina und in der kirche
„zu einer ziere nichts dan Tischstucher
„und hanntzwehel hatt auffgehangen."

---

* Hierzu merkt der Herausgeber aus Leo von Rozmitals Reise (1465-1467) S. 166 an: „In dem land haben die pfaffen weiber und sein übel gelert und predigen auch nichts dan die zehen gebot und iederman beichten kein andre beicht dann die der priester vorm altar spricht. Er hab groß oder klein sünd gethuen, so nent er doch keine mit namen, sunder mit der beicht wil er's ausgerichtet haben."

von Pampelona, welches man auf lateinisch Pyreneos montes nennt.

In diesem obbemeldeten Gebirge liegt das Baskenland, welches ein ungesittetes Volk hat, eine eigentümliche Sprache, welche mit dem Welschen, Lateinischen, Französischen, Deutschen und Spanischen nichts gemein hat, wo die Jungfrauen alle Zahl (klobicht) geschoren sind und nach der Pauke zum Tanze singen, und im Tanze zu springen und alle Behendigkeit (oder Gewandtheit) zu üben, auch Ball zu spielen ist den Priestern unverwehrt. Diese obbemeldeten Jungfrauen versperren, (mit den Händen sich einander bei den Händen fassend aneinander geschlossen) und zur Pauke singend, den Reitern die Strasse und nötigen sie zu einem Geschenk. Auch hat das Land höchst ungelehrte Priester, denen die Weiber, wenn sie aus der Kirche gehen, ~~oft~~ die Hände küssen und in der Kirche oft den Saum der Casel (Casula).

Lanz.

Ist in dem obbemeldeten Gebirg auch ein Dorf, in welchem der Pfarrer am Sonntag Trinitatis bei dem Umgang Salve Regina sang und in der Kirche als Schmuck nichts als Tisch- und Handtücher aufgehangen hatte.

In dem Land (Baskeal.) haben die Geistlichen Frauen und sind sehr ungebildet und predigen auch nichts als die 10 Gebote und jedermann beichtet keine andere Sünde als die der Priester vor dem Altar ~~spricht~~ sagt. Möge er eine grosse oder kleine Sünde begangen haben, so nennt er doch keine mit Namen, sondern will mit der Beichte die Sache erledigt haben.

Archiv für Kulturgeschichte (hg. von G. Steinhausen) V. 135. (1907) enthält S. 385 – 439:

„Die tagebuchartigen Aufzeichnungen des pfälzischen Hofarztes Dr. Johannes Lange über seine Reise nach Granada im Jahre 1526. Mitgeteilt und erläutert von Adolf Hasenclever." Darin Abschnitte:

S. 409 f. „Castanier-Land" – – – – –

S. 410. „Tartas"

– – – – – – – „In diser Stat an
„dem pfynstmonedt haben sy einen
„Bischoff geklaydet und frauen und
„gesellen die nacht und gantzen tag
„mit sambt den pfaffen getantzet."

– – – – – – – – – – – – – –

S. 411. „Das Land Peschaya".

„Bagonia"

– – – – – – – – – – – – – – – –

„Anyou"

– – – – – – – – – – – – – – – –

S. 411 „Das Land Baschio" sic!.

„Elysando"

„Ist auch ein dorff an dem pam=

Wie es sich auch hiermit verhalten mag,
wir haben nicht mit den Franzosen Lïcarrague,
zu schreiben, auch nicht mit Larramendi Lïcarraga
sondern mit ihm selbst und mit Haranéder
(cf. Vinson Bibliogr. S. 20) Leïcarraga.

H. Schuchardt

Für die Revue,
mit besten Grüssen

H. Sch.

Jean-Pied-de Port von 1559, die in der Revue I, 375 ff. veröffentlicht ist) wie Liçarraga vor. Die Form mit -ei scheint mir der Heimat unserer Persönlichkeit angemessener zu sein (vgl. Leiçarrague, Name einer Quelle, und Leisarrague, Name eines Baches, beide innerhalb der Grenzen der niedernavarrischen Mundart). Dass er auf französisch die Form mit i vorzog, begreift man leicht, da das franz. ei dem bask. ei nicht genau entsprach und er streng genommen eï hätte schreiben müssen; die Endung -aga hat er jedenfalls französiert. Wie aber Vinson auf den Gedanken hat kommen können, dass L. das i zu ei baskisiert habe „par une sorte d'élégance, de raffinement de coquetterie littéraire", das verstehe ich nicht.

Wie es sich auch hiermit verhalten mag, wir haben (mit den Franzosen) nicht Liçarrague zu schreiben, ~~wie es die Franzosen getan haben~~, nicht Liçarraga, ~~wie sein Landsmann~~ (mit Larramendi) sondern Leiçarraga wie

Licarrague ou Leizarraga?

Diese Frage hat Vinson Rev. de ling. 41 S. 70 aufgeworfen und zu Gunsten der ersteren Form beantwortet; ich beantworte sie zu Gunsten der letzteren. Ich führe einen einzigen Grund dafür an, aber einen unwiderleglichen: der Übersetzer des N.T. schrieb sich selbst so, und in Bezug auf einen Namen gibt es keine grössere Autorität als sein Träger. Schwarzerd (nicht Schwarzerz) nannte sich Melanchthon und so nennt ihn alle Welt; Goethe schrieb sich so, nicht Göthe, und bei uns Deutschen ist diese zweite Schreibung verpönt.

Allerdings schrieb sich Leizarraga so nur wenn er baskisch schrieb; aber da er Baske war und baskischer Schriftsteller ~~war~~, so kommt es für uns nicht in Betracht dass er sich auf französisch Licarrague schrieb. Das Baskische kennt sowohl leizar wie lizar als Bezeichnung der Esche; nach d'Arbre gehört jenes allen Mundarten an, dieses der hochnav. bizk. guip. lab. (ich vermisse aber in seinem Wörterbuch bizk. lesar — so Dial. basq. von 1857 S. 15 — oder lešar, soul. lešar — nur leišar ist aus handschriftlicher Quelle verzeichnet). Und ~~[illegible]~~ als Familienname kommt bei den Basken ebenso wohl Leizarraga (s. z. B. die Urkunde von Saint-

( )| besser als Anmerkung zu setzen!

wenig genannt; das ist nicht nur eine Ungerechtigkeit gegen die Person, das ist auch ein Nachteil für die Sache. Nur wird dieser etwas dadurch gemindert das Campion, der den Prinzen reichlich ausnutzte, seinerseits viel zu Rate gezogen wird. Für Lautwandel und für Etymologieen, die ja hier der Feststellung jenes noch vorausgehen, nicht sie voraussetzen, hätte der Vf. noch aus manchen andern Quellen schöpfen können; wenn ich bemerke das ihm meine Aufsätze in der Ztschr. f. rom. Ph. und meine Anzeigen im Ltbl. f. germ. und rom. Ph. unbekannt geblieben zu sein scheinen, so geschieht das nur deshalb weil ich in dieser Besprechung verschiedenes habe von neuem sagen müssen.

Graz. H. Schuchardt.

Baskischen zu Hause sind, einen etwas verwirrenden Eindruck machen wird; für sie freilich, nämlich im allgemeinen sprachwissenschaftlichen Interesse, würde ein einziges Blatt genügt haben, es hätte alles gefasst was wir sicheres und zugleich Wichtiges vom baskischen Lautwandel wissen.

Der V. meint, eine wirkliche Lautlehre des Baskischen lasse sich nur unter den Basken selbst schreiben, und er bedauert einzig auf die gedruckten Quellen angewiesen zu sein. Ich muss ihn daran erinnern dass hierunter sich vieles befindet was sich auf unmittelbare und im Dienste der Sprachwissenschaft angestellte Beobachtung gründet. In der Beschreibung der lebenden baskischen Mundarten hat der Prinz L.-L. Bonaparte Umfassendes und Grossartiges geleistet, in Bezug auf die Laute geradezu Einziges. Aber trotz wiederholter Mahnung wer den seine Werke wenig benutzt, sein Name

unbekannt. In Bezug auf (S. 66 f.) lh und il begeht der Vf. den entsprechenden Irrtum. Vielleicht würde er den richtigen Verständnis von lh, nh sich nicht verschlossen haben, wenn er das in gleicher Verbreitung sich findende rh beachtet hätte; aber er erwähnt dieses gar nicht.

Der reiche Stoff mit dem uns der Vf. aufwartet, ermangelt allzusehr auch der äußeren Übersichtlichkeit. Da in den meisten Fällen unermittelt bleibt welches der ursprüngliche Laut ist und welches der abgeleitete, so sind viele Vor- und Rückverweisungen unter den einzelnen Buchstaben nötig; und da wäre es gut gewesen wenn er die korrespondierenden Buchstaben durch fetten Druck gekennzeichnet hätte. Die Belege würde man gern in Kolonnen und in alphabetischer oder einer sonstigen Ordnung gesehen haben, und dergleichen mehr. Ich fürchte das diese Arbeit auf diejenigen die nicht schon im

šehe, oder da er ja sonst die überlieferte Schreibweise nicht abändert: chehe: chehe. Ferner ist es ewig dem nh den Wert von ñ beizulegen; offenbar ist van Eys missverstanden worden, und dieses nh findet sich gerade im Niedernavarrischen, von dem van Eys sagt dass ihm das mouillierte n fehle. Doch führt er selbst laño aus dieser Md. an, das freilich ein Lehnwort ist (auch lanno, lanio geschrieben); wie wäre nun davon das ebendaher stammende lanho unterschieden? Auch (S. 46) in nach Vokal bedeutet nicht mouilliertes n. Die Basken sprechen z. B. baina, baino gerade so wie wir das tun würden, und wenn der Vf. bena, beno dazu stellt, so setzen ja
f. 406 diese mundartlichen Formen jene Aussprache voraus, nicht die anderswo vorkommende baña, baño. Die Aussprache des (S. 45) n als ñ vor ch ist mir

keine selbständige Form ist und in belhaurikatu r für n aus der Lautumgebung zu erklären ist, hatte ich gezeigt; es ist daher alles hinfällig was der Vf. hierüber sagt. Keineswegs allgemein baskisch ist (S. 25) die Einschaltung von y nach i vor Vokal, z. B. in handiya. Das und ähnliches sind Kleinigkeiten; aber sehr wesentlich sind die Irrtümer des Vfs. bezüglich einiger Punkte des baskischen Laut- oder wenn man will Schriftsystems. Nur das Soulische soll (S. 92) das š als gangbaren Laut besitzen, in den übrigen Udd. sei er selten; und für tš sollen die französischen Basken in der Schrift ch und auch tch gebrauchen. So kommt der Vf. dazu z. B. zu schreiben (S. 95): „soul. šehe: lab. unar. chehe und hier einen Lautwandel tš { š zu erblicken, während er hätte schreiben müssen: šehe:

(davon dass [S. 94] „das deminutive Präfix ch- mit anlautendem z zu ch verschmilzt", was nicht zu sprechen; denn ein solches Präfix besteht gar nicht) u.s.w.

Der Druck der Schrift ist sehr sorgfältig; man findet kaum hier und da einen noch dazu belanglosen Druckfehler. Aber der Vf. hat einige Male die Druckfehler anderer fürs wirkliche Formen genommen, so erguia, elkerri bei Leiçárraga, angeréder, ezkor, iradullu bei van Eys. Auf einem Vergreifen wird (S. 22) lupu mit der Bed. „Spinne" beruhen. In (S. 89) gede : chede bezeichnet g keinen andern Laut als ch; es ist eine hispanisierende Schreibung des 17. Jhrhs., von Axular in seiner Vorrede erwähnt (ebenda gehero, igilic, laioa, joil, quejo, jugen für chehero, ichilic, lachoa, choil, grecho, chuchen). Das (S. 49) belhaun

-auka- in der Flexion von iduki" spricht* und den Übergang von eu in au „auf Entpalatalisierung des e durch den Einfluss des folgenden u" beruhen lässt. Was er (S. 13) von gewissen Fällen sagt dass sie eher in die Wortbildungslehre als in die Lautlehre gehören (übrigens inguru, inguratu nicht einmal in jene, soweit sie nämlich baskisch ist; denn wir haben hier lat. in gyro, *ingyratum), gilt noch von manchen andern Fällen in denen er Lauterscheinungen sieht, so von dem (S. 10) „Wechsel a : é im Wurzelauslaut" (hier wiederum ein romanisches Lehnwörterpaar: neke „Mühe" ist } lat. nece, gard. negue „Verschuldung", nekatu } lat. necatum „abgemüht"), von (S. 20) geure gure u.s.w. (deren Bedeutungsverschiedenheit Linschmann erkannt hatte), von der verkleinernden Mouillierung der Dentale

} 40

einmal die funktionelle Verschiedenheit wahr (erazu „sagt", erozu „sagt ihm") sondern verzeichnet einfach einen Vokalwechsel „im Wurzelauslaut". Bei ema-:emo- ist er einigermaßen zu entschuldigen; emotu bedeutet zwar „gebt ihm" und nicht „gebt", aber in einer Chd. hat dieses dativische o sich auch im Partizip und Infinitiv festgesetzt. S. 7 führt er als Beispiele für den Übergang eines a in e nach r an: errek, erren u. s. w., ohne erstens zu sehen das an der Stelle auf die er sich beruft, auch errak, erran u. s. w. verzeichnet sind, jene mit der Bed. „sage ihnen" u. s. w., diese mit der Bed. „sage" u. s. w., und zweitens das das Verhalten nach andern Konsonanten das gleiche ist wie nach r. Ebenso hat er nicht verstanden wie es sich mit (S. 9) daukat : neukan verhält, wenn er von einem „Wechsel von -euka- und

über vieles ist noch keine Einigung
gewonnen worden. Der Vf. selbst
ist der Meinung (S. 37): „die baskische
Flexion ist noch zu wenig durchforscht."
Er nimmt meine Erklärung von (S.
48) *jat* aus *zait* nicht an, gibt
aber auch keine andere; und
ebensowenig meine Auffassung
(S. 16) des *i-* (*e-*, *j-*) der starken
Partizipe, obwohl es doch mehr als
merkwürdig erscheinen muss dass es
hier nur gerade so anlautende
Wurzeln geben sollte. Immerhin
will ich in derartigen Fällen die
Möglichkeit abweichender Meinung
einräumen. Wenn er aber fragt
(S. 12) was die Ursache sei dass mit
o in *errozu* die Bed. „ihm", mit
e in *errezu* die Bed. „ihnen" verbun-
den sei, so scheint er doch nicht tief
genug in die Analyse der baskischen
Konjugation eingedrungen zu sein.
In den kurz vorher zusammen-
gestellten Fällen nimmt er nicht

das ursprüngliche ist – der Ausdruck „Brechung", auf germanischen Erinnerungen beruhend, passt hier nicht – und in Bezug auf (S. 41) zahagi : zagi, falls dieses ein Fremdwort sei. An dieser Stelle hätte aber auch das von ihm S. 92 angeführte ahaire fiz aire (wobei sich wohl aho „Mund" einmischte) Erwähnung verdient. Allein was in Lehnwörtern geschah, konnte doch auch in einheimischen geschehen, und so sind nicht alle Fälle von Zusammenziehung bei den Vf. als gesichert zu betrachten. Die von ihm aufgestellte Reihe (S. 62) barakari { *baazkari } baskari „Nahlzeit" ist umzukehren: bazkari gehört zu barka „Weide", „Futter", „Nahrung" (span. pasto) } lat. pascua.

Die Formen des Hülfszeitwortes wären wohl besser von der Darstellung ganz ausgeschlossen worden; der Lautwandel spielt ja in ihnen nicht die Hauptrolle, und

dž-, ž-, š-, χ- aufstellen, der wir Glied
für Glied, z. B. von Johannes zu span.
Juan, im Romanischen wieder begegnen.
Sehr vieles ist überhaupt nicht zur
Sprache gekommen; ich beschränke
mich auf ein Beispiel. Der Vf. sagt
(S. 92) in mihimen aus lat. vimen
sei h eingeschaltet worden; gewiss,
aber wie ist hier ii für i zu
erklären? Graf Charency, über
dessen Methode ich ziemlich die
gleiche Meinung habe wie der Vf., irrt
doch nicht in jedem Punkt, und so
hat er mihimen richtig aufgefasst.
Diese „Zerdehnung", wenn ich der
Homergrammatik den Ausdruck
entlehnen darf — im Grunde ist es
ja die umgekehrte Aussprache
zusammengezogener Vokale — nimmt
nun im Baskischen einen
beträchtlichen Raum ein. Nur in
Bezug auf (S. 43) uur, luur: ur,
luur gibt der Vf. die Möglichkeit zu
dass der einfache Vokal

f. 404

bei älteren Schriftstellern hätte ihn nicht, wie er meint, behindern, sondern gerade aufklären sollen. Wir sehen tz zwischen Vokalen zu z werden (gatz – gazitzen), aber auch im Auslaut, und zwar zunächst vor Konsonant (hoz dire für hotz dire). Das -z des Instrumentals scheint für tz zu stehen, so noch baietz, ezetz; vgl das Adverb hainitz (zu handi), auch berritz kommt neben berriz vor. Von Verhärtung des z zu tz nach bai- kann nicht die Rede sein; dieses bai- steht ja für bait-, wie wir es noch in norbait u.s.w. haben, und auch in den Verbalformen baitaiz, baitingan, wo der Vf. S. 75 einen Übergang von k in t zu erblicken glaubt. Ebensowenig ist z+z zu tz geworden: es ist aus *etz entstanden, und dies vor z- geblieben: etzen = *ek zen. Manche sehr wichtige Lauterscheinungen sind nicht in das gehörige Licht gesetzt worden, z.B. die Wandlungen eines ursprünglichen y-; wir können hier die Reihe y-, dy-,

derselben Zeitstufe angehören muss wie bake, bike. Den Schwund von primärem und sekundärem g sowie von f in loria, eliza, lore sehe ich gar nicht erwähnt. An zweiter Stelle tritt uns die Frage nach dem Vorhandensein der Labialation im Baskischen entgegen, vor allem bei den Dentalen. Was der Vf. (S. 76. 80 f.) über die Wechselbeziehung zwischen t, d und z sagt, genügt durchaus nicht, schon deshalb nicht weil er hier ebensowenig wie bei k, g die Verschiedenheit des folgenden Vokals beachtet. Er musste das Verhalten von -it- und -z- als Pluralzeichen, von -ten und -tzen (z. B. in derselben Md.: emaiten : atheratzen, in verschiedenen: argiten : argitzen) als Infinitivendung, von -kunti, -kunde und -kuntz, -kunts als Nominalsuffix u. s. w. untersuchen. Dabei auch (S. 93) die „Gleichwertigkeit" von z und tz näher bestimmen, was recht leicht war, einiges Schwanken in der Orthographie

er wohl nicht, was ja an sich befremdend ist, (S. 71. 82 f.) an eine Dissimilation b-k für p-k, g-t für k-t gedacht, und er würde im allgemeinen drei Schichten romanischer Wörter unterschieden haben, von denen, wegen des vor e und i erhaltenen Gutturals, die erste auch die älteste ist; ich sage: im allgemeinen, denn die einzelnen Mundarten gehen vielfach auseinander (z. B. ba-, pha-, barkatu). Ich hatte aus der Prüfung der mit p (ph) beginnenden baskischen Wörter die Überzeugung gewonnen, daß dies kein alt- und echtbaskischer Anlaut ist. Warum hat der Vf. an diese Untersuchung nicht angeknüpft, widersprechend oder beistimmend? Er hätte damit zunächst den von ihm für einige Wörter vermuteten Schwund des p- vor Vokal in
p. 6. c. 1 Zusammenhang bringen können,
403 sowie den jedenfalls sicheren vor l in laketu (lat. *placetum, welches

und Aspirata, ein Nebeneinander
Welches die Vermutung aufkommen
läst das die Tenuis ursprünglich
mit Kehlkopfverschluss gebildet
wurde. Der Vf. hat sich hierauf
nicht eingelasen; er sagt sogar
(S. 73) das er für die Aspiration
des t kein Material gesammelt
habe. Einiges hätten ihy die alten
Schriftsteller lehren können, z. B.
das man ikhúsi, aber dakusát,
ukhán, aber edúki sprach. Und
anderes wiederum die Lehnwörter.
Wenn der Vf. Reihen erwogen hätte
wie baka, bika, baratze; dembora,
dorre, domu; garizuma, gerthu,
golde — pharte, phena, phoroga;
thaka, thira, thomba; khausitu,
khoroa, khuruzta — paseyatu,
pedatchu, portu; tafalla, tella,
tortcha; kapera, kara, kolatu
(die beiden letzten Reihen sind
natürlich heute nur noch im
Nordosten unterschieden), so würde

so begegnen wir überall dem Wechsel von e zu i, von o zu u und umgekehrt, und er wird uns erst durch die Umstände bemerkenswert unter denen er sich vollzieht; vor allem kommt es darauf an ob in betonter oder in unbetonter Silbe. Nun sind wir über die heutige Betonung des Baskischen noch sehr ungenügend unterrichtet, und über die ursprüngliche noch gar nicht. Infolge dessen trägt alles was über den Vokalismus gesagt wird, das Gepräge besonderer Unsicherheit; es fehlt geradezu die Grundlage. Manches hätte sich allerdings aus den Veränderungen der Vokale selbst für die Betonung erschliessen lassen; aber der Vf. erwähnt diesen Faktor nicht einmal. Auf der andern Seite kann es nicht zweifelhaft sein das der Lautcharakter einer Sprache durch nichts mehr bestimmt wird als durch das Verhalten der Verschlusslaute. Das Baskische kennt Media, Tenuis

doch gewiss von dem gleichbed. altfranz. garris, südfranz. garrus, gresic, ast. carrasca nicht zu trennen ist.

Man könnte auf eine ganz andere Weise sich zur Betrachtung der baskischen Lautverhältnisse anschicken als es der Vf. getan hat; nicht vom einzelnen ausgehen um allmählich einen Überblick zu gewinnen, sondern von vornherein sich auf einen erhöhten Standpunkt stellen, der uns gleichsam die Landschaft nicht als Fläche, sondern als Hochrelief zeigen würde. Der Vf. läßt einer Erscheinung das gleiche Recht widerfahren wie der andern, und es ist allerdings nicht zu leugnen dass alle der gleichen Gesetzmässigkeit unterstehen; aber ebensowenig dass die eine wichtiger ist als die andere. Mancher Lautwandel ist ein ganz allgemeiner, weil er auf einer ganz allgemeinen Ursache beruht, z. B. nb zu mb. Ebg.

b. f. c. 2
p. 402

K." bedeutet. Es sind also in jenem Wortpaar h- und g- aus k- entstanden. G- wird vermittelst k- zu h-: span. gonce { bask. guntz, kuntz, huntz „Chirurgel". Wenn sich also ein parasitisches g- im Anfang eines Wortes fände, so müsste ihm ein k- vorhergegangen sein. Aber der Vf. bringt keinen Beleg für die umgekehrte Aussprache k- ~ h- oder was davon nicht wesentlich verschieden ist, den Vorschlag von k- bei einem vokalisch anlautenden Worte, auch ist die weitere Umkehrung eines solchens k- in g- nicht sehr wahrscheinlich. In der Lat hat sich für die romanischen Lehnwörter in denen der Vf. einen Vorschlag von g- annimmt, erwiesen dass dem nicht so ist; ich füge hinzu dass gastigar : astigar „Linde" vielleicht mit span. grejigo „Steineiche" zusammenhängt, und dass in goroldi (o), goroidio : oroldi (o), orotio „Moos" das g- wohl ebenso ursprünglich ist wie in gorosti, gorostu „Stechpalme", das

Rom.), „Sichel" – auch iradallu kommt vor; für *iitai haben wir auch ihite, ihitegi (also wiederum mit „euphonischem" g). (S. 89) „g als Zwischenstufe von z und h" ist unzulässig. Der Vf. spricht (S. 90) von der „sporadischen" Entwickelung eines anlautenden g; allein eine solche liesse zunächst Schwund eines anlautenden g oder doch Gutturals erwarten, und dafür liegt kein Beispiel vor. Man wird sich vielleicht an das von Vf. angeführte (S. 89) gardotz : harrots „stachlichte Schale der Kastanie" halten wollen. Dies geht zurück auf ein vielfach bezeugtes roman. *carolum, im Gask. mit Suffixvertauschung car(r)ol dass., und mit einer solchen trat auch im Baskischen *karrotz für *karrol ein (vgl. z. bask. morkotz neben morkol dass.); das d von gardotz stammt aus bask. kardo, karlo, ka – gardabera „Distel", wobei zu bemerken dass karlo auch „st. Sch. der

dem bewussten Einfluss zu erklären ist, oder so dass dieser Einfluss in verschiedenen Gegenden sich verschieden betätigt. Wie sollen wir uns aber das zurechtlegen dass die Mundart A izar, igaz und iger, ihes, hingegen B izer, igez und igar, igas bietet? Es gibt nun allerdings umgekehrten Lautwandel, der sich unmittelbar neben den ursprünglichen stellt, aber er hält sich in engeren Grenzen; zugleich gibt es Lautwandel der nur als umgekehrter denkbar ist, insbesondere der Zutritt von Konsonanten, sei es zwischen Vokalen, wo er als „euphonischer" bezeichnet zu werden pflegt, sei es im Anlaut. Wie im Baskischen z und g zwischen Vokalen schwinden, so tauchen sie auch hier auf. Einen Übergang von z in g oder umgekehrt darf man nicht mit dem Vf. annehmen. Zwischen (S. 60) iritai und igitai „Sichel" steht das vom Vf. selbst (S. 62) angesetzte *iitai; die ursprüngliche Form ist *iri(t)-dai von iri „Farnkraut" und *dai, dalu (aus dem

1. S. c. 1 401

chiscla „spratzeln" u.a. Und wenn sich weiter (S. 70) chispilde für chichkalde findet, so ist auf span. chispa, chispo „Spritzer", chisporrotear „spratzeln" zu verweisen.

Aus dem Lautwechsel gewinnen wir eine nicht allzubeträchtliche Anzahl sicherer Lautübergänge, aber zunächst nur für einzelne Fälle; eine weitere Durchsiebung hat einen noch geringeren Erfolg, sie ergibt kaum ein und das andere was wir als „Lautgesetz" ansprechen können. Meistens tritt uns der Lautwandel als „sporadischer" entgegen, ebensowohl in Bezug auf den Ort wie auf die Bedingungen seines Vorkommens. Wenn der Vf. S. 5 und S. 9 sagt, Wechsel zwischen a und e scheine mehrfach durch ein folgendes z oder einen folgenden Zischlaut verursacht zu sein, so werden wir das doch so zu fassen haben dass entweder der Wandel von a zu e oder der von e zu a aus

W., (S. 22) churimuri : zurumuru } span. churriburri, zurriburri, (S. 90) garratoiz : arratoiz } südfranz. garri † arratoun, (S. 90) gathabuta, katabuta katabu } südfranz. catafau † atahút, tabut u. s. W., span. ataud, (S. 70) parropia } bearn. parropie, (S. 72) parabisu : pharadïsïi } *paravisus, neap. paraviso, franz. parvis, (S. 99) probe praube : praubre } bearn. praube, (S. 99) rekrubatu } bearn. recrubat, (S. 20. 34) teula : tella } südfranz. teulo, altast. tella, (S. 75) tipula : kipula } frühroman. *tjipula (ganz so wie kymr. tengl neben cengl } *tjingula } cingula und altniederd. tins } *tjinsus } census). Wenn neben (S. 85) kiskaldu, kiskildu „gesengt", „geröstet" chichkaldu steht, so werden wir die Änderung des Anlauts wohl nicht als eine spontane betrachten; vgl. einerseits span. achicharrar „ausbraten", anderseits gal. chisca, span. chisguete „Spritzer", bearn.

bi (Einmischung vor lat. marrubium, span. marrubio „Andorn"? angeglichen hat sich arraba fürs arrega, arraga) und bearn. arrague) marabio, morrobi, maidubi (vgl. kat. madiixa „Erdbeere"), mallegi, malluki (vgl. span. mayota, mayueta, südfranz. majouto, maiusso „Erdbeere"), „Erdbeere". Ob hierbei nun etwa auch bask.-nol.-span. metra, span. madroncillo „Erdbeere", span. madroño, port. madronho, medronho „Frucht des Erdbeerbaums" irgendwie im Spiele sind, vermag ich nicht zu sagen; merkwürdig ist es jedenfalls das verschiedene Namen der Erdbeere in Westeuropa mit ma- oder doch mit m- beginnen (auch kymr. mefus). Sehr oft ist das was der Vf. in den Lehnwörtern als Ergebnis baskischen Lautwandels ansieht, schon im Romanischen vorhanden, z. B. (S. 13) asma : asmo und prov.-kat. esme m., kat. esma

p. 4. col. 2
400

baralla (das a ist z. T. der Artikel) „Wange", welches auf span. mejilla oder besser ast. maxella, prov. maissela, maichela, bearn. machère zurückgeht. Über ein anderes Wort, dessen Schwierigkeit der Vf. ebenfalls hervorhebt, läßt sich mit unsern Hülfsmitteln weit mehr Licht verbreiten: (S. 58. 68) malluki, marrubi, marrubio, marabis, mahuri „Erdbeere". Er hat Recht Entstehung des ll aus r(r), Unrecht Übergang des ll in h anzunehmen. Wie zu span. port. mora „Maulbeere", „Brombeere" gehört port. morango, galiz. morota, morodo, morozo „Erdbeere", so zu bask. marthotz, marthotcha, martchuka, martzuka, marhuga, marzuza, mazuza, masusta (offenbar) lat. morus celsa sard. murighessa, muragessa; wohl mit Einmischung von zuzen „gerade") „Maulbeere", z. T. auch „Brombeere": mariguri (guri „weich", „zart"), maraguri, maguri, mahuri, marrobi, marru-

den Basken haben oft sehr wunderliche Assoziationen gewirkt. Wenn z. B. der Vf. meint (S. 68) in k(h)edar, -er : k(h)eldar, -er „Russ" sei l geschwunden, so ist das nicht richtig; jenes ist das ursprüngliche Wort, von k(h)e „Rauch" abgeleitet, ist aber mit k(h)eldas, -er „Galle" da wo hierfür ein anderer Ausdruck besteht, verwechselt worden. In der Erklärung (S. 80) von gupel : dupel : upel und dupha : upa „Sonne" oder „Kufe" wird der Vf. durch das d- unsicher gemacht; es ist das von duela } span. duela, südfranz. douello „Daube". Es scheint manchmal ganz unmöglich das oder die andern Wörter zu ermitteln welche bei der Umgestaltung eines Wortes mitgewirkt haben; es kann sich ja um sonst verschwundene einheimische handeln. Ein solcher, für mich wenigstens hoffnungsloser Fall ist (S. §§. 62) machela, masalla, mazella, mathela, matzella, matraillo,

stumpft", „geschoren" war schon von
van Eys richtig zu span. mocho gestellt
worden. Das bask. murritz, mit dem es
p. 4 col. 1 der Vf. zusammenbringen möchte, hat
399 allerdings eine ganz ähnliche Bedeu-
tung, liegt aber sonst fern; das -tz ist
ableitend (Verb: murritu neben murriztu).
Es gehört sicher zu der weit verbreite-
ten romanischen Sippe mourre, morro,
die freilich unlateinisch zu sein
scheint; südfranz. mourru bedeutet
nicht nur „dicklippig", sondern auch
„stumpf".

(S. 70) zepa : zeta „Eigensinn"
} span. zecta, südfranz. zeito „Sekte"
„sektiererische Hartnäckigkeit".
Zepa ist natürlich durch Einmischung
eines andern Wortes entstanden,
welches, weiss ich nicht, man könnte
an zepeda „Entlastung", „Willens-
freiheit", oder an zepa „Schlacke"
oder an die entlehnten zepa „Klotz",
zepo „Fussfesel" (span. cepo auch
„seelische Verstrickung") denken. Bei

(S. 19. 90) guztera : geztera : eztera } span. aguzadera, südfranz. aguzadouiro „Schleifstein"; also nicht u für e, und nicht g vorgesetzt.

(S. 83) kharba : garba } südfranz. bargo „Hanfbreche"; Umstellung wie in gabe : bage.

(S. 9) laun : leun, legun, leñ „glatt", wohl auch „schlüpfrig" } südfranz. leguen, liguent „schlüpfrig" (leguena „gleiten"; aber prov. lenegar, bearn. eslenga).

(S. 54) lamiña : labina } span. (lat.) lamia „Hexe", „Fee"; das n wie in chimino } zimia und sonst.

(S. 100) limikatu : milikatu } span. lamido + südfranz. licat „geleckt"; die Umstellung erfolgte mit Anlehnung an mihi „Zunge".

(S. 100) marsoka : masorka „Weberschiffchen" } span. mazorca „Spindelvoll".

(S. 64) miotz „kurz", vielmehr „gekürzt", „gestutzt", „abge-

nd und ng nebeneinander vorkommen, ist letzteres das jüngere; wegen indas erinnere man sich an das Inderca, Indercillus der alten Inschriften. Hinzuzufügen ist marfundia, marranta: marranga „Schnupfen", „Heiserkeit" von südfranz. marfoundi, marfandi, refl. „sich erkälten". Angereder ist ein schon von van Eys bemerkter Druckfehler für any—. Man vergleiche den Wandel von nd zu ng (aber dies = gutt. Nasal) im Thüringischen.

(S. 75) debetatu : debekatu } altspan. debedado, prov. devedat „verboten"; das Suffix -ka hat sich an die Stelle von -ta gedrängt.

(S. 28) egoi : egos } südfranz. eigau (lat. aquilis) „Südwind"; also kein „sicheres Beispiel" für oi zu o. Vgl. mendebal } bearn. bent de bau „Westwind", span. Vendaval „Südwestwind".

(S. 65) estekatu } span. estacado südfranz. estacat „angebunden" (das Vieh); hat also nichts mit herrsi u. s. w. zu thun.

(S. 69) afari : apari „Abendessen" } *apparium „Zurüstung".

f. 3. col. 2 398 (S. 69) alfer : alper } südfranz. aufié (alt *alfier) „faul".

(S. 8) bathayatu, barrayatu : batheyatu, barreyatu; hier ist nicht ai zu ei geworden, sondern umgekehrt, wie südfranz. bateia, barreia zeigen.

(S. 40) billos : billuzi „nackt" } südfranz. blous „entblösst", „ungemischt" (aus dem Deutschen); also kein „sicherer Fall von i-Schwund im Auslaut".

(S. 47) chinhaurri : chimaurri „Ameise"; gewiss Einfluss von chimitcha „Wanze".

(S. 80) chindar : chingar } prov. cintilla, span. centela „Funke"; mit Abänderung des Suffixes (vgl. südfranz. estindoulo, essandolo). Aus chindar, das keines Sternchens bedarf, wurde chinda und weiter, mit Anlehnung an bearn. purne, kat. purna „Funke", sowohl pindar pinda als chinpert, chinpart. In allen übrigen Fällen wo

Vokal folgt: er stellt die Beispiele für beide Fälle durcheinander. Will er sich etwa darauf berufen dass der Palatal vor allen Vokalen im Arischen dem Guttural und Dental vorhergeht (*k'mton: kant u. çatám) oder darauf dass er vor a in romanischen Sprachen den einen mit dem andern vermittelt (campus: k'amp: champ)? Im Baskischen fehlen dafür alle Vorbedingungen; selbst vor hellen Vokalen ist nur in besonderen Fällen Assibilierung des Gutturals eingetreten. Das wichtigste Merkmal aber liefern die aus dem Lateinischen oder Romanischen entlehnten Wörter; ja, meines Erachtens sollten sie die feste Grundlage für eine baskische Lautgeschichte bilden. Der Vf. hat viele dieser Lehnwörter als solche nicht erkannt; ich gebe hier eine kleine Blumenlese, welche dazu dienen wird seine Auffassung der Lautverhältnisse in den einzelnen Fällen zu berichtigen oder auch zu bestätigen.

auszudeuten, die dem V. natürlich nicht entgangen sind, deren Wichtigkeit er aber nicht hinlänglich zu würdigen scheint. Das eine ist ein ganz allgemeines, es beruht auf der Natur der Lauterzeugung und prägt sich aus in der Häufigkeit oder Seltenheit mit der die einzelnen Lautübergänge in den verschiedenen Sprachen überhaupt auftreten. Danach werden uns von entgegengesetzten innerhalb des Baskischen bald der eine wahrscheinlicher vorkommen als der andere, bald beidgleich wahrscheinlich — manchmal aber auch gleich unwahrscheinlich. So muss man wohl z.B. den Wechsel zwischen gutturalen Verschlusslauten und dentalen Reibelauten vor dunkeln Vokalen dem Baskischen ganz absprechen, mag man ihn richten wie man wolle. Der V. nimmt aber (S. 85) den Übergang jener in diese an und begeht dabei den Fehler gar keinen Unterschied zu machen ob ein dunkler oder heller

sondern umgekehrt geworden ist, dafür
f. 3. col. 1 scheint mir das -la an Verbalformen zu
397 sprechen. Bei (S. 18) erpo : orpo „Verse" ergibt
sich doch letzteres als das ursprüngliche,
sobald man sich an orthuts „barfuss"
orkatil „Knöchel" erinnert. Der Vf. glaubt
(S. 75) dass das t in einigen Zusammen-
setzungen von begi „Auge" und ogi
„Brot" zum zweiten Gliede gehören und
aus k umgewandelt sein könne. Das
gebe ich nicht zu; alle in Frage kom-
menden Formen erklären sich auf
dieselbe Weise: betondo } *begit-ondo,
otazal } *ogit-azal, wie in bepuru
(wo der Vf. S. 37 ein puru findet) }
*begit-buru, mihist-oihal (woraus
der Vf. S. 77 ein mihist entnimmt, dessen
t in mihisse abgefallen sei), ort-huts
=oint-hutx neben oin-utx u. s. w.
Dieses t ist allerdings kein „euphonisch
eingefügtes", sondern ein ursprüngliches,
schon im Iberischen nachweisbares. Es
gibt nun noch zwei andere Merkmale
um den Wechsel zwischen zwei Lauten

Rohstoff vor uns; unmittelbar entnehmen wir daraus nur den Wechsel zwischen zwei Lauten. Diesen Stoff müssen wir bearbeiten, das heisst: wir müssen ermitteln welcher Laut in welchen übergegangen ist. Der Unterschied zwischen dem Zustand und dem Vorgang tritt in der Auffassung und der Ausdrucksweise des Vfs. nicht scharf genug hervor; auch deutet er die Merkmale deren wir uns bei jener Ermittelung zu bedienen haben, nur ganz gelegentlich und unvollständig an. So sagt er S. 1 f. dass die Priorität eines Lautes teils durch das starke Überwiegen der betreffenden Form, teils durch etymologische Erwägungen dargetan werde. Das erstere, das geographische Merkmal ist, worauf ich schon hingewiesen habe, ein recht unsicheres; und was die Etymologie anlangt, so fehlt es uns noch gar zu sehr an gewissen Vorarbeiten. Dass nicht (S. 87 f.) -la aus -ra,

bei ihnen kann von einer ursprünglichen Lautverwandtschaft die Rede sein, aber nicht von einem Lautwechsel. Anders also als der Vf. müssen wir (S. 70) zopin, chopin : zotin, chotin „schlucken" auffassen, wozu noch tchokun, hokin zu stellen, man vergleiche franz. hoquet, südfranz. chouquet, madj. csuklás, holl. hik u. s.w.: span. hipo. Auch der Anlaut erscheint im Baskischen, wie anderswo bald als Hauchlaut (hokin, hopin) bald als Zischlaut. In einem i.W. S. lautsymbolischen Verhältnis stehen zueinander (S. 70) chipi : chiki „klein" (span. chico „klein") ähnlich wie roman. pitt- : pikk- „klein". Aber bei (S. 85) karraska : zarrasta ist übersehen dass sie ganz verschiedenartige Geräusche bezeichnen, jenes das dumpfe Dröhnen z.B. des Donners, dieses das helle Knattern z.B. eines Tuches das zerrissen wird.

Wenn wir über die geschichtliche Gleichheit zweier oder mehrerer Wörter im klaren sind, dann haben wir erst den

p. 2 col 2
396

„Gegend", (S. 99) marroka „Warze" (span. berruga, südfranz. berrugo, barrugo u. s. w.) und makor „Schwiele" (vgl. einerseits das gleichbed. largor } larru „Haut" + gogor „hart", anderseits maka „Beule" } südfranz. maco „Quetschung"). Wegen der Form kann ich Verwandtschaft von (S. 11) mardo „weich" mit manor „weich" nicht annehmen; letzteres scheint mit mami „Krume", „fleischiger Teil" zusammenzuhängen. Sehr oft hat der Vf. die oben erwähnte Wortverschmelzung für einen Lautvorgang verkannt und einen solchen selbst da angesetzt wo schon seine Möglichkeit ausgeschlossen war, z.B. (S. 85) karamitcha : zaramika (und zaramitcha) „Schramme" (zu letzterer Form gehört zarrapo oder zarapo „Schramme", zarpada „Tatzenhieb" = span. zarpazo dass.) und (ebd.) gor : dor (zor) „taub" (das letztere } prov. sort). Eine besondere Gruppe bilden jene Wortformen welche auf Lautnachahmung beruhen;

derjenigen Wortformen die als lautliche Varianten zu gelten haben. Ich mache dem V. keineswegs zum Vorwurf das er den ihm vorliegenden Quellenschriften nicht alles entnommen hat was zu entnehmen war; nur an einem Beispiel will ich zeigen das es nicht gleichgültig ist ob eine solche Wortreihe länger oder kürzer ausfällt. S. 99 stellt er zwischen lerde und elder „Geifer" als „Mittelform etwa *leder"; er würde das nicht getan haben, wenn er die Formen adur, erde, lingerd berücksichtigt hätte. Wohl aber muß ich gegen verschiedene Verknüpfungen des V. hauptsächlich, wenn auch nicht ausschließlich wegen der Bedeutung Einsprache erheben. So sind zu trennen (S. 17) orre „Wacholder" und orri „Blatt", (S. 18) tegi „Ort", „Hütte", „Bude", „Werkstatt" (soul. thegi; wohl altkelt. tegia[2]), das auch im Romanischen fortlebt), und toki „Ort",

2) Verwechselte etwa Juvenal die Iberer mit den Mauren, als er schrieb: „diruc Maurorum attegias"?

sondern auch alteinheimischen, müssen wir von vornherein darauf verzichten die Betätigung mundartlicher „Lautgesetze" zu entdecken. Es scheint hier noch ein anderes mitzuspielen, eine grosse Ungleichmässigkeit und Sprunghaftigkeit in der Verbreitung der einzelnen Wörter und Wortformen [1]. Jedesfalls sehen wir uns bei dem ersten Schritt den wir zu thun haben um Klarheit über die baskischen Lautverhältnisse zu gewinnen, einer beträchtlichen Schwierigkeit gegenüber: der Zusammenstellung

---

(1) In manchem stimmen der äusserste Osten und der äusserste Westen merkwürdig überein, und manchmal findet eine sonst eng begrenzte Lauteigentümlichkeit in einer einzelnen Wortform die weiteste Verbreitung. Ai für au (Zwischenstufe *aü) ist nur soulisch; aber ait(h)ortu (für (*- atu) „eingestanden", „bewilligt") lat. au(c)toratum hat sich im ganzen baskischen Gebiet festgesetzt; nur das Biskaische hat autortu.

Anlass erhält sich mit mir auseinander-
zusetzen.

Der Vf. spricht von dem scheinbar regellosen Lautwandel des Baskischen. Es ist sicher dass wir hier von der Art der mundartlichen Verschiedenheit einen ganz andern Eindruck bekommen als etwa auf romanischem oder germanischem Gebiet, und das beruht darauf dass die lautlichen Merkmale hinter den lexikalischen und morphologischen zurücktreten. Man ist versucht die Abweichungen in der Beugung des Hilfszeitwortes als bestimmend für die Einteilung der Mundarten anzusehen; sie aber hängen nicht bloss von den Wirkungen der Analogie ab, sondern auch von der Art, Zahl und Folge der Bestandteile. Hauptsächlich jedoch hat die Wortverschmelzung im Baskischen einen ausserordentlichen Umfang angenommen: bei einer grossen Zahl von Wörtern, nicht nur entlehnten,

Hoffnung, der Lage der Dinge nach vorderhand unmöglich. Wohl aber konnte und musste diese anschaulich gemacht werden: es waren die wenigen sicheren Errungenschaften zusammenzustellen, die Aufgaben zu formulieren die unserer noch harren, die Schwierigkeiten zu kennzeichen die ihrer Lösung entgegenstehen, und die Wege ~~stehen~~ zu prüfen die zum Ziele zu führen vermögen. Kurz wenn bei irgend einer wissenschaftlichen Arbeit eine Einleitung oder eine Schlussbetrachtung oder beides zugleich zu erwarten war, so bei dieser. Ich will nun näher dartun wie ich mir das denke, und einige Bemerkungen oder Berichtigungen zu einzelnen Punkten einflechten, sodass der Vf., der wie ich hoffe in seinen Forschungen auf baskischem Gebiete fortfahren wird, reichlichen

p. 2. col. 1 (p. 398)

Nominalzusammensetzung, die Umgestaltungen der Lehnwörter u.s. f. v. Allein der Vf. trägt vielmehr die gesamten Bausteine zu einem Gebäude zusammen das selbst nicht aufgerichtet wird. Hierzu hat ihn wohl die Analogie des Arischen verleitet, wo sich für nahe verwandte Mundarten aus einem gleichen Verfahren eine Reihe von Lautgesetzen ohne weiteres ergeben würden. Ich leugne nicht dass der Vf. weit mehr Stoff vorlegt als seine Vorgänger, dass er bemüht ist über jeden Fall sich ein Urteil zu bilden und dass ich grösstenteils genötigt bin ihm beizustimmen, besonders freilich da wo er sagt, die Sache sei unklar. In der Tat sind die meisten und wichtigsten Partien der baskischen Lautlehre noch wie vor in Dunkel gehüllt; ein allgemeines Bild der baskischen Lauterscheinungen zu entwerfen ist, entgegen der vom Vf. ausgesprochenen

Erkenntnis die ich für um so richtiger halte als ich – damit sei de Vfs. Priorität nicht im geringsten angetastet – seit lange auf dem gleichen Weg zu ihr gelangt war. Nun hat er, da allerdings der Aufbau der baskischen Lautgeschichte vor allem not tut, die zwanzig Oktavseiten erweitert, und hat uns damit einen wirklichen Dienst erwiesen; ich muss aber gleich hinzufügen, dass er uns einen größeren hätte erweisen können und sollen. Das hat er wohl selbst gefühlt wenn er sagt, er verkenne den fragmentarischen Charakter seiner Untersuchungen nicht. Nur ist der Ausdruck nicht ganz zutreffend. Man denkt dabei an einzelne, p. 1. col. 2 aber um so gründlicher bearbeitete Bruchstücke, wie die Auslautserscheinungen, die Wandelbarkeit der anlautenden Konsonanten, die lautlichen Vorgänge bei der

[Museum (Leiden). - Aug. - Sept. 1903] N° 11-12

C.C. Uhlenbeck, Beiträge zu einer vergleichenden Lautlehre der baskischen Dialecte. (Verhandelingen der K. Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeeling Letterkunde. Nieuwe Reeks. Deel V. N°1). Amsterdam, Joh. Müller, Januari 1903.

Das Baskische hat in sehr verschiedenen Richtungen seine Anziehungskraft ausgeübt, auch auf Vertreter der arischen Sprachforschung. So auf den Vf., welcher schon vor einem Dutzend Jahren „Baskische Studien" veröffentlichte. Schwebte ihm hier, auf Grund gewisser Übereinstimmungen, die Möglichkeit einer Verwandtschaft zwischen Baskisch und Arisch vor, so hat ihn später das Baskische darauf geführt in dem arischen Nominativ einen Aktivus, d. h. eine Art Instrumental zu erkennen, eine

Allen verwandt, es kann jede Spur der Verwandtschaft verwischt sein.

H. Schuchardt.

lichen Problems scheint hier wie so oft durch den Reiz behindert zu sein den der allgemein völkergeschichtliche Hintergrund auf den Blick ausübt. Baskisch und Hamitisch verhalten sich auf den ersten Blick in der Grammatik ganz anders zueinander als in Wortschatz, sollen wir die Aehnlichkeit bei diesem als nur scheinbar oder die Unähnlichkeit bei jener als unwesentlich betrachten? Dem Einen neigte ich mich, dem Andern neigt der Verf. sich zu. Doch ist noch ein Drittes möglich: der Unterschied im Verhalten des Wortschatzes und der Grammatik ist ein wirklicher und wesentlicher. Wo aber haben wir dann für die letztere — ich meine da hauptsächlich die Konjugation — den differenzirenden Faktor zu suchen? Draussen, in einer fremden Sprache? Oder drinnen, in der eigenen Seele des Volkes? Auch das ist ja nicht gänzlich ausgeschlossen, in der Sprachenwelt kann Alles mit

den Thatsachen in Uebereinstimmung zu bringen sucht. Eine solche Analyse mag für die Geometrie taugen, wo der apagogische Beweis zur Verfügung steht; in der Sprachwissenschaft könnte sie im einzelnen Falle leichtlich zu mehreren Lösungen führen, die alle gleich gut und doch miteinander unvereinbar wären. Vielleicht wird in der grösseren Arbeit d. Verf. das Wider gegen das Für abgewogen; ich begreife insbesondere dass er in der vorläufigen Schrift nicht auf sachliche Bedenken eingegangen ist die sich bei gewissen Wortvergleichen in und regen müssen, aber er hätte sich auch nicht zu Schlussfolgerungen verleiten lassen dürfen wie die auf die Gemeinsamkeit der Sitte bei Basken und Aegyptern die Todten in Kästen zu bestatten — selbst dann nicht wenn *kataba* kein romanisches Wort wäre. Die scharfe Erfassung der sprachgeschicht-

gen hat. Ohne Kühnheit kann, wie mit bekannten Worten J. Grimm bestätigt hat, auch die Wissenschaft nicht fortschreiten; die Kühnheit liegt aber in unserem Falle darin, dass wir uns in ein fernes, fremdes Land begeben, von den Niederpyrenäen in das Nilthal, und wir müssen wie doppelte und dreifache Vorsicht üben, Schritt für Schritt vorwärts gehen, feste Stellungen und Verbindungen gewinnen. Doch bei derartiger Untersuchung wird gern der methodische Fehler begangen, und in allgemeinen Werken über Sprachwissenschaft wird ihm sogar Vorschub geleistet, dass man nicht mit der Darlegung der Gründe beginnt die dazu bestimmen einer Sprache eine verwandtschaftliche Beziehung zu einer andern zuzuschreiben, sondern dass man das zu Beweisende als bewiesen annimmt und die daraus gezogenen Folgerungen mit

trügerischer ergibt, so muss sich das Vertrauen auch allen äusserlich ähnlichen Fällen gegenüber vermindern. Allein, ich läugne es nicht, es bleibt ein Kern von Wortpaaren allerhäufigsten Gebrauchs wie 'Wasser', 'Nacht', 'lieber', 'geben', 'neu' (schon im alten Stadtnamen Hiberni, 'Neustadt' belegt), welche die Aufmerksamkeit eines Jeden auf sich ziehen der auch nur zufällig sein Auge nach dieser Seite hin wendet. Nicht also dass der Verf. zu diesem Punkte gelangt ist, rechne ich ihm als Verdienst an, sondern dass er von hier aus eine Forschungsreise angetreten hat vor der sich Andere haben abschrecken lassen. Meine Ausstellungen bezwecken nicht seine Ziele als chimärische darzuthun, sondern ihm, der ein umfangreiches Werk über den gleichen Gegenstand zu veröffentlichen gedenkt, sicherere Pfade zu empfehlen als die er bisher eingeschla-

bestimmen; aber ich glaube auch nicht an einen einfachen Lautwandel aus dem gleichbed. turru – (i-turr-i, 'Quelle'). Mache haben bei bask. eme, 'Weib' an bearn. hemne, gask. hemno, hemo gedacht; und wenn ich ateri auf südfranz. atari, ateri, 'versiegen' zurückführen wollte, so würde das eine sehr bedenkliche Deutung im Vergleich zu der oben erwähnten des Verf. sein. Jedenfalls kommen ausser den aufgezählten Wörtern noch verschiedene andere beim Verf. vor deren romanischen Ursprung ich nicht zu erweisen vermag, die aber nach gewissen Merkmalen zu urtheilen kaum in eine ibero-hamitische Urzeit hinaufreichen können. Es handelt sich nun nicht bloss um eine Subtraktion der romanischen Lehnwörter, insofern sie auch der Verf. als solche anerkennen sollte; wenn bei ihnen der Zusammenklang mit ägyptischen Wörtern sich als ein

p. 2. col. 2

† tamas, zamar, 'Wolke', vielmehr 'leichtes Wölkchen', auch 'weisser Flecken auf der Hornhaut' (van Eys hat 'sur les cornes' statt Salaberrys 'sur la cornée'), wohl von südfranz. chamarra, 'beschmieren' (= mascara).

tegi 'Hütte, Stall, Obdach (als Süffix 'Ort') > kelto-rom. *tegia (s. Ztschr. IV, 126), wenn nicht unmittelbar aus dem Keltischen.

zamari, 'Pferd' > sagmarius (wie zama, 'Last' > sagma).

zintzo, 'klug' = zentzu, 'Verstand' > sensus, span. seso.

Die paar Wörter in denen ich meiner Sache nicht sicher bin, habe ich mit einem Kreuz bezeichnet. Deshalb glaube man aber nicht dass ich die etymologische Schraube allzustark angezogen habe. Ich habe von churru-, zurru-, 'sprudeln', 'riseln' trotz span. chorrar abgesehen, weil es bei einem solchen halben Naturwort schwer ist die Richtung der Ausbreitung zu

laxa-tu, 'gegen den Stein geschlagen' (von der Wäsche) = lacha-tu, 'losgelassen' > südfranz. lacha.

lema, 'Steuerruder' > span. leme.

lili, 'Blume' (aber dies nur bei den franz. Basken, und hier wohl nur dies, sodass ich die Uebersetzung von var Ey. für Lab. und Niedernv. mit 'Lilie' in Zweifel ziehe), bei den span. Basken 'Lilie' und nur dies > span. lilio, lirio, südfranz. (l)ile, liri (die Begriffserweiterung beruht darauf dass den franz. Basken die Lilie die 'Blume der heiligen Jungfrau' ist und die der Bourbonen was).

mazkaro, 'mit scheckiger Schnauze' (von Schafen) > gask. mascar, 'scheckig' (von Ochsen) zu mascara.

nabar, nabala, 'Pflugmesser', nabala, nabela, labana, labala, 'Rasiermesser', 'Taschenmesser' > span. (navaja >) * navalla.

oste 'grosse Menge', auch 'Europe', 'Heer' > altprov. ost, span. hoste.

ostwind'.

katabu, 'Sarg', auch gathabuta > südfranz. catafau, 'Katafalk' + atahut, tabut (< span. ataud), 'Sarg', 'Katafalk'.

khino, khiño (khinus S. 3 ist Druckfehler), 'schwacher übler Geruch des Fleisches' = giñu, geñu, kiñu, keñu, kheñu, 'Wink', 'Grimasse' > span. guiño, altprov. guink.

+ konkor, 'bucklig' > *concurv- (< span. corcova, 'Buckel', vgl. bask. gorgollu, dass., südfranz. courcoulhut, courcougnut, 'etwas bucklig').

kuku-tu, 'bedeckt', 'verborgen' > kukul-du, 'verborgen', 'verschwinden gemacht', 'in den Mantel eingehüllt' > südfranz. (en)coucoula, 'eingenommen' von cuallus, -a (< bask. kukula, 'Gipfel eines Baumes'; vgl. südfranz. coucoulucho, 'Gipfel eines Bergs', coucoulucha, port. cogular neben coumoula, colmar, altgaliz. cogolmo > cogulo + colmo; deutsch Kogel neben Kulm).

Suffixvertauschung (-to, -tto und -nno sind deminutiv).

ayuta (so, nicht aiut), 'Klystier' > span. ayuda.

p. 2. col. 1 baitay, zunächst 'bei', dann auch 'in', ganz den rom. (in) casā entsprechend, vgl. langued. baito, lomb. piem. baita, 'Hütte'.

+ besarka-tu, 'umarmt' > * besoka-tu + abarka-tu (> span. abarcado).

bi (wo?), abi, 'Nest', aber daneben habi, kabi, kafi, und die beiden letzteren Formen auch in der Bed. 'Käfig' > cavea, südfranz. gabi (nur in der Bed. 'Käfig').

+ gazta, gasna, 'Käse' (gaz-ur, 'Käsewasser', gatza-tu, 'geckäst' = 'gerinnen gemacht') von caseus (die umgekehrte Entwicklung, von 'gerinnen machen' aus, ist mir die unwahrscheinlichere).

golde, 'Flugmesser' > cultes.

kalerna, 'Donner', auch galerna > südfranz. galerno, 'Nordwestwind', 'Sturm', span. galerna, -o, 'Nord-

zerlegt und zu einem äg. unnut gestellt – aber es steht für i-za-go-n und ist Faktitiv von e-go-n, 'geblieben'; in ateri, 'regenfrei' soll at Negation sein, eine lautliche Variante von ez, 'nicht' > kopt. at und ebenso wird theyu, 'schmutzig' als *at-eyu 'ungewachsen' gefasst – aber Atsai, 'Feind', in dessen Anlaut uns die Negation recht deutlich entgegentritt, wird auf äg. zaze bezogen. Drittens, und das ist das Wichtigste, hat der Verf. jene allgemeinere Vorbedingung von der ich oben geredet habe, ausser Augen gelassen; er hat mit einer grossen Menge von lateinischen oder romanischen Lehnwörtern operirt, sei es, dass er sie in seinen Hülfsmitteln nicht als solche bezeichnet fand oder eine solche Herleitung nicht für annehmbar erachtete. Ich lasse die Liste folgen:

+ abe, habe, 'Hornisse', 'Bremse' > apis.

asto, 'Esel' > (span.) asno; mit

leka bedeutet zwar 'Sprosse', läßt sich aber doch nicht von kopt. lek, 'grün' herleiten, denn es hat zuerst den Sinn 'Scheide', 'Futteral', dann einerseits 'Knospe' ('Knospenhülle'), anderseits 'Hülse, 'Schote' von Gemüsepflanzen, endlich 'Schotenpflanze', 'Bohne', ganz wie das daran anklingende romanische und baskische leka; aus oihanzain, 'guardacampi' ist kein oiha 'campo' zu entnehmen, oihan heißt 'Wald' und daher oihanzain 'Waldhüter'. Alaba, 'Tochter' und arreba, 'Schwester' (des Bruders) sind gewiss nicht dasselbe Wort. Die Wörter erfahren vielfach eine Zergliederung für die das Baskische selbst keine Rechtfertigung gewährt, die eben nur durch das Bedürfniss sie mit ägyptischen zusammenzubringen, veranlasst worden ist. Chori, 'Vogel' wird als ein Deminutiv von *ori betrachtet — aber wo verkleinert der Baske mit einem vorgesetzten ch?; iraun, 'gedauert' wird in i-ra-un

Fällen so wenig unmittelbar überzeugende Kraft inne dass sie da wo es galt erst den Nachweis der Verwandtschaft zu erbringen, beiseite zu lassen waren. Zweitens sind die lautlichen und begrifflichen Beziehungen die innerhalb des Baskischen selbst bestehen, allzusehr vernachlässigt worden. Wie wenig wir auch noch über baskischen Lautwandel wissen, so ist es z. B. doch bedenklich sur und arraultz bestehen. Es kommt dann und wann Vertauschung von rr und r vor; aber -kari ist vom gleichbed. -ari nicht zu trennen und nicht von e-karr-i abzuleiten. Alfer bedeutet nicht 'vuoto' (S. 7; 'vano' S. 4 ist besser), sondern 'faul'; atz nicht 'estremità' schlechtweg, sondern 'Finger', 'Kleidersaum', 'Spur' u. A.; ithon nicht 'sporcizia' schlechtweg, sondern 'Stallmist' (vielleicht eigentlich 'Mistjauche'; dann könnte es mit itoi 'tropfen' zusammenhängen);

digste erschien, in der Behandlung der Zeitworts ihm desto ferner stehen.

p. 1 col. 2 Was der Verf. von Aehnlichkeiten zwischen der baskischen und der ägyptischen Konjugation bemerkt, ist entweder zu allgemein oder zu nebensächlich; dass er übrigens tiefer in das Verständniss der baskischen Verbalformen eingedrungen ist als seine Vorgänger, vermag ich nicht zu erkennen. Ich sage nur dass z- in der 3. S. des Präteritums kein Personalpronomen ist, dass die Partizipien (-tu ist meiner Ansicht nach lat. Ursprungs) nicht sowohl passive als präteritale Bedeutung haben (das transitive Verbum ist ja überhaupt passiv) und dass ein Fall wie etorri naiz, 'ich komme' > 'ich bin gekommen' für ein allgemeines Schwanken zwischen Präsens und Präteritum gar Nichts beweist. Gegen die Art wie die Wortvergleichungen gemacht worden sind, habe ich drei wesentliche Einwendungen zu erheben. Erstens wohnt vielen

den westlichen und den östlichen Iberern (vgl. u. A. Ernst Bonnell, „Einige Zeugnisse für die Verwandtschaft der ältesten Bevölkerung Vorderasiens mit den Iberern Spaniens, den Vorfahren der Basken" in den Verh. des Wien. Orientalistenkongresses von 1886), und wegen eines gewissen höchst bedeutungsvollen Zusammentreffens in der innern Form (LtBl. 1888 Sp. 229). Es gelang mir auch hier eine Reihe von Wörtern baskischen zuzugesellen, so mingr. žoγori (b. zakur) 'Hund', ud. neγ (b. negar) 'Thräne', kasikum. kartši (b. hortz) 'Zahn', kaši (b. gose) 'Hunger', tšu (b. su) 'Feuer' tschetsch. b'erig (b. begi) 'Auge', haus as (b. i-kus-i) 'sehen', thusch. xer (b. harri) 'Stein' u. s. 88. Ich räume ohne Weiteres ein dass die kaukasischen Sprachen in ihren Wörtern sich lange nicht so entgegenkommend gegen das Baskische erwiesen wie die hamitischen; aber diese sah ich in den was mir als das Wich-

'Koth'). Für eine vertiefte und fortgeführte Vergleichung wären zwei Vorbedingungen zu erledigen gewesen, eine persönliche und eine allgemeinere: ich hätte mich mit den hamitischen Sprachen vertraut machen, und es hätten, sei es von mir, sei es von Andern, aus dem Baskischen die romanischen Bestandtheile in erschöpfender Weise ausgeschieden werden müssen. Aber ich bedachte dass weiterhin wieder zweierlei darzuthun wäre, nämlich dass die Aehnlichkeiten des Baskischen mit den Hamitischen einerseits diejenigen mit irgend einen andern Sprachstamm und anderseits die Verschiedenheiten des Baskischen vom Hamitischen in augenfälliger Weise überwögen. Was Jenes anlangte, so machte ich eine Probe, nicht mit den schon genügend herbeigezogenen Uralaltaischen, sondern mit den Kaukasischen Sprachen, wegen der viel beliebten Gleichung z wischen

(1887) mit dem Baskischen von Mund zu Ohr bekannt geworden war, wegen der nahe liegenden Möglichkeit dass die Ibérer aus Afrika herübergekommen wären, einen Blick in das Hamitische und fand da ohne grosse Mühe ein halbes hundert Wörter die mehr oder weniger nahe an baskische anklangen, wie tamás. erhin, 'krank sein' (b. eri 'krank'), aha (b. anaya), 'Bruder', kerad (b. hirur), 'drei', agaum. harin, (b. harri), 'Stein', bilin. ab, saho. af (b. abo, aho), 'Mund', som. haben (b. gau), 'Nacht', bil. nagaz, 'afar. saho. nugus, 'König' (b. nagusi, 'Herr') altäg. ua (b. bat), 'eins', arp (b. arno, ardo), 'Wein', urs, 'Zeit' (b. urthe, 'Jahr'), sas (b. sei), 'sechs', kopt. sasf (b. zazpi), 'sieben', soun (b. e-zagu-n), 'kennen', eiot (b. aita), 'Vater', mei (b. e-ma-n), 'geben', kur (b. gor), 'taub' uinam (b. esk-uin), 'recht = derter', oik (b. ogi), 'Brod', loeihe, 'Pfuhl' (b. lohi),

Delle relazioni fra il basco e l'antico egizio. Nota del prof. Claudio Giacomino (Adunanza 14 luglio 1892) [Estratto dai Rendiconti del R. Instituto Lombardo, Serie II, Vol. XXV, Fasc. XV–XVI]. 8, S. 1ff.

Der Verf. glaubt im Baskischen deutliche zahlreiche Spuren der Verwandtschaft mit den hamitischen Sprachen, insbesondere dem Aegyptischen wahrzunehmen. Er ist nicht der Erste der auf Uebereinstimmungen zwischen Wörtern beider Sprachstämme hingewiesen hat; so hat z. B. 1866 H. de Charency zu bask. berri, 'neu', maita, 'geliebt', eme, 'Frau', kichi, 'klein', ogi, 'Brod', atcherri, 'Fuchs', fast oder ganz gleichlautende koptische Wörter gleicher Bedeutung gestellt, aber keine näheren Beziehungen zwischen den beiderseitigen Grammatiken zu entdecken vermocht. Ich selbst warf, kurz nachdem ich

bloss an Rhys) die Begierde nach historischen Entdeckungen über die ruhige und vorsichtige Anwendung der Methoden die Oberhand gewinnt.

Graz. H. Schuchardt

Das Baskische als vereinzelte und seltsame Sprache übt auch auf nicht wissenschaftliche Geister einen grossen Zauber aus. Die Keltomanen sind gegen die welche den keltischen Sprachen ernste Arbeit widmen, mehr und mehr zurückgetreten, die Baskomanen aber, die rund um die Welt ihren baskischen Phantomen nachjagen, oft ohne selbst Baskisch zu verstehen, die finden sich überall noch in der vordersten Reihe und kommen ohne Schwierigkeit zu Wort, in spanischer, in französischer, ja selbst in deutscher Sprache: in der „Euskara" wird durch den wüstesten Unsinn nützlichen Mitteilungen viel Raum entzogen. Diese Baskomanen, oder wie sie sich selbst nennen, Baskophilen muss nun der Mut noch wachsen, wenn sie sehen dass, wo das Baskische ins Spiel kommt, auch bei hervorragenden Sprachforschern (ich denke hier nicht

Aussicht steht[1], mit Hülfe des Baskischen nicht zu deuten vermögen, so könnte das Iberische immerhin mit dem Baskischen verwandt sein. Was hat uns denn bisher das Albanische, das Neuillyrische bei der Deutung der altillyrischen Inschriften und Eigennamen genützt? Auch darf man nicht übersehen dass diese ganze iberisch-baskische Frage sich nicht auf Ja und Nein stellen lässt. Brinton Races and peoples S. 122 meint „that the Iberians were Hamites, and not Basques". Aber das Baskische scheint Hamitisches zu enthalten, neben Unhamitischem, das zugleich ugarisch ist; vielleicht also ist der iberisch-keltischen Mischung eine andere vorausgegangen.

1 [Diese Sammlung, Hübners Mon. linguae ibericae, ist inzwischen erschienen]

Titel „El vascuence en las inscripciones ógmicas" mundrecht zu machen versucht. Wie die von Rhys, so scheinen mir auch die von Andern beigebrachten Thatsachen nicht zu genügen, um uns glauben zu lassen dass auf den brittischen Inseln, im Norden und in der Mitte Frankreichs vor dem Keltischen eine dem Baskischen verwandte Sprache geherrscht habe. Auf besserem Untergrund beruht die Annahme dass die Basken die Überbleibsel der spanischen Iberer sind. Welche Bedenken dagegen ~~auch~~ Hübschmann sowie Andere vorzubringen haben, wie durfte er so weit gehen und sagen: „Les Ibères n'ont rien à voir avec les Basques („Euskara" vom 1. Nov. 1892. S. 97). Das ist ein Fehlschluss wie der oben gerügte. Wir könnten das nur sagen, wenn wir das Iberische verständen wie wir das Baskische verstehen. Zugegeben dass wir die Überreste des Iberischen, von denen uns eine kritische Sammlung in nächster

(2 col. 2

da wo kein Missverständnis d. Baskischen unterläuft, kurz in allen den und zwar den zahlreichen Fällen in denen der Verf. durch das Irische und Baskische hindurch eine piktisch-iberische Einheit zu erkennen glaubt, vermag mein Auge durchaus nichts dergleichen wahrzunehmen. Ich bedauere es dass Jemand der mit festen Steinen so gut und sicher zu bauen versteht wie der Verf., seine Geschicklichkeit an Kartenhäuser verschwendet. Eben die Autorität deren er sich berechtigtermassen erfreut, und gewisse verführerische Künste seiner Darstellung werden den von ihm vertretenen Ansichten Festigung und Verbreitung erwirken, unter den Altertümlern und den Andern. Schon sehe ich dass der Padre Fidel Fita die Rhysse Lehre seinen Landsleuten in der „Euskal-erria" von 10. und 20. Aug. 1893 unter dem

erst in verhältnismässig spätere Zeit. Das -e piktischer Formen wie Ogtene (S. 311) oder das -a Ptolemäischer Ortsnamen wie Orrea (S. 319) mit dem bask. -a zu identifizieren, ist daher mehr als gewagt, von dem irischen (schottischen) a in a tri u. s. w. (S. 321) ganz abzusehen, das, wie mir scheint, sich nicht allzusehr aus dem neutralen a n- herleiten lässt. Freilich erblickt er in dem a dieses a n- wiederum, als piktisches Überbleibsel, den baskischen Artikel, und sogar in dem hypothetischen a einer irischen Relativform wie *berenta -a < beres (S. 341 f.) das den folgenden Konsonanten aspiriert (welche Wirkung das ursprüngliche ac nicht hätte ausüben können). Das bask. -k welches das Suffix des Aktivus, einer Art Instrumentalis, ist, wird vom Verf. als Ausdruck eines akkusativischen Pronomens angesehen, das ja als d- schon in der Verbalform enthalten ist, und dieses -k soll mit dem des Plurals gleich sein (S. 328). Aber auch

f. 2. c. 1.

betont sei, so hätte er aus dem Soulischen das Gegentheil entnehmen können. Ein baskisches -*én* erklärt also noch nicht ein pikt. *-*enn*, das seinerseits ins Irische gedrungen wäre; wenn das -*nn* der irischen Genetive „has never been satisfactorily explained" (S. 307), so ist das noch kein Grund, hierin etwas Unarisches zu sehen — auch das -*nn* der 1. S. Praes. ist noch nicht befriedigend gedeutet worden. (Kymr. *lleidr* > **latris* für *latro* zu setzen, würde den Verf. S. 309 wohl kaum beigefallen sein, wenn ihm die LtBl. 1893 Sp. 162 erwähnte Erklärung gegenwärtig gewesen wäre.) Wie im Romanischen der bestimmte Artikel aus dem Demonstrativpronomen *ille* entstanden ist, so im Baskischen aus dem gleichbedeutenden (h)as-, das dann sein *h* verloren hat, aber wohl

als Baske die piktischen Inschriften ebensoweit von sich schieben wie das der Verf. als Kymre thut. Aber die iberischen Einflüsse im Irischen bilden einen Lieblingsgedanken des Verf.; wenn ich nicht irre, hat er schon vor zwanzig Jahren einen Zusammenhang zwischen der baskischen und der irischen „Infigierung" angenommen. Während diese doch in ihrem eigentlichen Wesen erfasst (s. z. B. van Eys Gramm. comp. S. 115; Zeitschr. Rev. celt. VI, 76 ff.), durchaus nicht Besonderes oder Sonderbares vorstellen. Ist nun das piktische Schloss zu verrostet um sich überhaupt aufschliessen zu lassen, so hat der Verf. den baskischen Schlüssel nach allen Richtungen hin verbogen, um es dennoch aufzuschliessen. Z. B. die Betonung ist in der Mehrzahl der baskischen Mdd. noch gar nicht untersucht, die beiden für die sie angegeben wird, weichen hier sehr von einander ab; wenn der Verf. aus dem Guipuzcoischen entnimmt dass der Genetis Sing. endungs-

vergleichung gerückt. Ich muß nun aber von vornherein gestehen daß mir die piktischen Inschriften, die er in so gründlicher Weise untersucht, einen viel zu kümmerlichen Stoff zu enthalten scheinen als daß aus ihm Ergebnisse von einiger Sicherheit zu gewinnen wären. Der Verf. sagt S. 305, die Gelehrten möchten es doch versuchen die Sprache einer solchen piktischen Inschrift „as any kind of Aryan" zu erklären; bis dahin würde er sie als „not Aryan" betrachten. Ich meinesteils denke, wenn Etwas sich nicht als arisch erweisen läßt, so ist es damit noch nicht als unarisch erwiesen. Hat doch angesichts von weit umfangreicheren und auch günstiger beschaffenen Denkmälern der Zweifel ob das Etruskische eine arische oder eine unarische Sprache sei, nicht gelöst werden können und bleibt vorderhand auch angesichts der Agramer Mumienbinden bestehen. Ein Baske würde

Wenn in Ptolemäischen Δουηχαληδόνιος wirklich das weibliche dwy „zwei" steckt (S. 76), so entspricht hier nicht wie sonst Kymr. wy einem alten ē (Zeuß-Ebel 315: „dui = dē = hib. di"), sondern einem alten vi (daher auch dui, diu, dyw im Korn. und Bret.). Das f- für wh- in der englischen Md. von Aberdeenshire soll ein piktischer Rest sein (S. 96); dann aber waren die Pikten in ihren Lautneigungen sehr von den Basken verschieden. Wenn die Römer ein Keltisches *Pect- durch Pict- (Picti, Pictavi) wiedergegeben haben (S. 104 ff.), so könnten wir, ohne auf einem Einfluß von pictus
col. 2. p. 1 zu beharren, annehmen dass überhaupt ein fremdes ę̆ von den Gebildeten wie ein vulgärlat ę̀ geschrieben und gesprochen wurde, nämlich ì; nur würde nach Analogie von Kymr. peithyn > pęctine Kymr. Peith- in *Pect- ein ę voraussetzen lassen.

„The Ibero-Pictish race, whose existence I have ventured to suggest" — dies sind die letzten Worte der Rh. L. — wird von Rhys in den I. a. L. the. N. P. ins Licht der Sprach-

2 - Völker, von denen jene zugleich das ü dieser zu ü, i zu verengern bestrebt gewesen seien; das Romanische bietet dazu belehrende Parallelen. Der zweite Vortrag ist den „Traces of a Non-Aryan Element in the Celtic Family" gewidmet, die der Vorf. in gewissen irischen Personennamen findet, und zwar nicht nur in ihrer Form (Mael Patraic, „der Geschorene Patricks"), sondern auch in ihrer Bedeutung (Cúchulainn; „der Hund Culanins"; Loarn Mor, „der Grose Fuchs"); daß in den Namen der letzteren Art eine „totemistische" Vorstellung eingeschlossen sei, läßt sich nicht erweisen, und Tier-als Personennamen kommen ja auch bei anderen arischen Völkern vor, so gerade Hund (vgl. Cane della Scala) bei den Deutschen. Ich lasse mich auf den Inhalt der einzelnen Vorträge nicht weiter ein, da sie eine Spezifizierung des Unarischen im Keltischen nicht anstreben und auch vieles schon Bekannte von Neuem vorbringen. Nur ein paar Einzelheiten gestatte man mir auszuheben.

oder Keltiberische Frage, auch für den aus dem Bereiche des Romanischen fallenden Vorden ist eine solche aufgeworfen und neuerdings besonders von J. Rhys erörtert worden. Schon in seinem „Lectures on Welsh Philology" ²178 ff. berührt er sie, indem er gegenüber der Erwartung dass manche von den nichtarischen Zügen des Kymrischen und Irischen aus dem Baskischen zu ~~w~~erklären sein möchten, auf die verhältnismäßig junge Gestalt hindeutet in der uns dieses überliefert ist. In der ersten Auflage des genannten Buchs S. 191. f. hatte er neben dem Baskischen oder, im Anschluss an die finnisch-iberische Theorie, an seiner Stelle das finnische genannt (der Index verzeichnet weder hier noch dort die betreffenden Schlagworte), welches „eine Zahl bemerkenswerter Berührungspunkte mit den keltischen Sprachen aufweise".

In den Rh. L. tritt er nun dem Ursrischen im Keltischen naher. Er präludiert mit einer Betrachtung über die ~~arisierten~~ arisierten P-Völker und die rein arischen

Separatabdruck aus dem Literaturblatt für germanische und romanische Philologie herausgegeben von O. Behaghel und F. Neumann.

P. 1. col 1 John Rhys, The Rind Lectures in Archaeology in connection with the Society of antiquaries of Scotland. Delivered in December, 1889, on the Early Ethnology of the British Isles. As printed in The Scottish Review for April, 1890 — July, 1891. 8°. S. 121.

—— The Inscriptions and Language of the Northern Picts. From the Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland. Vol. XXVI, 263-351.

In der Vorgeschichte der romanischen Sprachen spielt die Begrenzung des Keltischen durch das Iberische, bezugsweise seine Vermischung mit ihm eine sehr wichtige Rolle. Aber nicht nur für den Süden gielt es eine keltisch-iberische

Gesellschaft sie bezüglich gewisser Familienverhältnisse liebt?

H. Schuchardt

Graz, 18 März 1888.

Separatadbruck aus dem Literaturblatt für germanische und romanische Philologie. 1888.

(Akabatu bulâren 11an (1907). Adio adiskide ona, adio betiko. Léon)

Gerland: „Keine romanische Sprache hat das lateinische Sprachgut nach Form und Inhalt weniger umgeändert wie die spanische Sprache". Das wird vielleicht nicht von allen zugegeben werden; mit aber erregt die Begründung noch mehr Bedenken, nämlich „dass die baskische Sprache nicht sowohl eine dem Lateinischen sehr ähnliche Sprache, sondern im Gegentheil ihm zu heterogen war, als dass es ihr hätte angepasst werden können", aus der Sprachgeschichte lässt sich Manches dafür, nicht Weniges aber auch dagegen anführen. Ich muss hier wiederum an die Etrusker denken, um so mehr als sie nach Gerland S. 329 von dem allgemeinen ethnologischen Gesetz, der „Persistenz der Volkscharaktere bei oder trotz annahme einer fremden Sprache" gewiss keinen Ausnahmefall bilden. Wird denn immer von den Beziehungen der Tosknaer zu den Etruskern nur in so geheimnissvollen Andeutungen gesprochen werden wie die gute

zwischen der beiderseitigen Lautgeschichte bestehen, fallen für die „iberische Theorie" besonders schwer in die Wagschale; auf sie haben sich, so viel ich sehe, deren Gegner gar nicht eingelassen. Prinz Bonaparte hängt ihr nur in Bezug auf Spanien an; in Aquitanien aber betrachtet auch er die Basken als in jüngerer Zeit eingewandert. Indem ich den Erörterungen Gerlands (§ 8) durchaus beipflichte, glaube ich dass die im 6. Jh. aus Spanien einbrechenden Basken ebenso ein stammverwandtes Element vorfanden wie die im 4 und 5 Jh. aus Britannien in der Bretagne sich niederlassenden Kelten. Die Garumna ist gewiss eine sehr alte Sprachscheide, und vielleicht geht auch die toulousische Schädelumformung, von der ich ein vortreffliches Probestück an dem greisen, allen Romanisten wohlbekannten Dr. Noulet wahrnahm, auf einen Rassengegensatz zurück, dessen körperlicher Ausdruck gerade an der Grenze gepflegt und gesteigert wurde. — Am Schluss dieses Paragraphen bemerkt

Zs. XX, 244; Gröbers Zs. XI, 496). Auf wie mancherlei Schwierigkeiten und ~~Ver~~ Verwickelungen man stösst, möge ein Beispiel zeigen. Span. port. zorzal identificirt Gerland mit bask. zozarra. Nun ist aber zorzal „Drossel" nach Dozy und Diez das gleichbedeutende arab. zorzāl. Bask. zozarra, zozàrre (bei Aizq. jenes „Drossel", dieses „Feigendrossel") wird auch zozo arre geschrieben, d. h. „graue Drossel"; denn zozo, verkl. chocho heisst „Drossel", „Schwarzdrossel", und dann (wie ital. merlotto, tordo) auch „einfältig", und das berührt sich mit span. chocho „alter Faselhans", dem freilich das Port. einen andern Ursprung anweist. In franz. Mundarten wird die Wachholderdrossel nach ihrem Gesang chacha, tchatcha u. s. w. genannt; man vgl. noch span. chorcha, chocha „Schnepfe".

§ 11. Die Uebereinstimmungen welche zwischen dem baskischen und spanischen Landsystem, und; wie ich demnächst eingehend darzulegen gedenke,

das Vorhandensein des Bastischen fast so wenig wundern wie über das des Romanischen in denen der Graubündner Alpen; allein die Basken bewohnen die Wiederpyrenäen, nicht blos abgeschlossene Gebirgsgegenden, an denen es auch hier nicht ~~fehlt~~ fehlt, sondern, und zwar zum grössten Theil, offenes Land, bis an die Thore von Bayonne und Bilbao und um Pamplona herum; sie dehnen sich längs der Küste in Städten wie St. Jean. de. Luz, Irun, S. Sebastian, an der Heerstrasse von Frankreich nach Spanien aus. E. Reclus (Rev. d. deux m. 15 März 1867) hat versucht dieses Räthsel zu lösen; meiner Ansicht nach ist es ihm nicht ganz gelungen. col 2. p. 4

§ 10. Die baskischen Lehnwörter im Romanischen werden zum grossen Theil erst dann mit einiger Sicherheit festgestellt werden können, wenn man die romanischen im Bastischen gesammelt und geprüft hat. Schon jetzt möchte ich von den basko-spanischen Wörtern die Gerland anführt, verschiedene zurückweisen wie ardita, sapo (vgl Kuhns

Basques. S. 36 wird hinzugefügt: „antérieure aux grands mouvements de migration qui paraissent avoir suivi la dernière période glaciaire, quelque vingt mille ans peut être avant l'ère chrétienne"; und Rev. de ling. XVII, 383 heisst es: „pourquoi viendraient-ils de quelque part? pourquoi ne seraient-ils pas nés dans les montagnes mêmes qu'ils habitent?") so stellt man an Stelle einer Hypothese die man als schlecht begründet bezeichnen mag, eine andere, die man eigentlich gar nicht versucht zu begründen. Denn will man von ganz allgemeinen Betrachtungen ausgehen, so muss es geradezu unerklärlich erscheinen dass ein Volk oder eine Sprache sich in so engen Grenzen so unendlich lange Zeit erhalten habe (was Gerland § 4 sagt, wäre besser an dieser späterer Stelle § 8 oder 9 angebracht worden). Man stellt sich die Position der Basken meistens als ~~die~~ eine ~~sehr~~ sehr geschützte vor; das ist ~~die~~ sie keineswegs. In den Thälern der Hochpyrenäen würden wir uns über

es noch nicht so schwer fällt, wie van Ryn, andern gerecht zu werden, die Etymologien Humboldts als „plus ou moins fantaisistes" abfertigt (Rev. de ling. XX, 351) und dies in der billigenden Anmerkung zu einer Abhandlung, die mit dem dürftigsten Quellenmaterial auf das phantastischste Ziel gerichtet ist (L. Hins. L'opinion que les langues romanes dérivent du latin a. t. elle un fondement historique?) Wäre nun aber auch Alles was Humboldt und seine Nachfolger in dieser Angelegenheit vorgebracht haben, hinfällig, so müsste man sich darauf beschränken zu sagen dass die ~~Verwandtschaft~~ Verwandtschaft der Basken mit den Urbewohnern Spaniens bis jetzt noch nicht erwiesen ist. Und so drückt sich in der That Hovelacque La linguistique S. 104. ff. aus. Sagt man aber mit Vinson (Encycl. S. 612a): „Il est au contraire infiniment probable que les Basques n'ont jamais été, aux époques les plus reculées, qu'une tribu peu nombreuse, cantonnée dans quelques vallées des Pyrénées occidentales et dont l'état de civilisation était des plus rudimentaires" (Les

p. 4 . col. 1 ganz denselben Standpunkt wie Gerland ein, nur dass ich auf die Uebereinstimmungen zwischen dem von den Iberern und dem von Basken Bekannten weniger Gewicht lege. Da die Angriffe gegen die von ihm so benannte Theorie bei Vinson mehr den Charakter von Plänkeleien tragen, so weiss ich nicht wie er sich Manches vorstellt. Bald scheint er die Herleitung von Iliberris aus dem Baskischen ("Neustadt") ganz zu verwerfen (im Bull. de la Soc. d. Sc. et d'A. de Bayonne 1874-1877 S. 251 beruft er sich sogar auf die allgemeine Priorität des 2 gegenüber dem l), bald wieder für zulässig zu halten; so sagt er ~~im~~ in dem angeführten Büchlein S. 37: „D'autres colonies ont pu être ainsi formées [wie die baskische von Saint-Bertrand-de-Comminges] et par là s'expliquerait la présence, dans le midi de la Gaule et en Espagne, de villes anciennes dont le nom semble appartenir à la langue basque." Es befremdet mich einigermassen dass Vinson, dem

nicht vergleichen; sie weist manche Fehler auf (s. Bonaparte - Remarques sur plusieurs assertions de M. A. Hovelacque 1876. S. 1. ff). Wenn von den „sorgfältigen Lokalstudien" Brocas und anderer die Rede ist, so muss für die Arbeit des Prinzen, der von Ort zu Ort reiste und überall die mundartliche Färbung studirte, ein eigenes Prädicat erst noch erfunden werden. S. 319. sagt Gerland: „Die Werke des Prinzen L. Bonaparte waren mir leider unzugänglich". Die Preise derselben sind allerdings so hoch dass ein Privatmann sich schwerlich alle kaufen wird; aber warum eine grössere Bibliothek nicht einmal die wesentlichsten derselben, wenigstens die Karte und das „Verbe basque" (bei Quaritch: 27 s. und £2. 16 s.) anschaffen sollte, das sehe ich nicht ein. Uebrigens theilt Campion in seiner Grammatik alle auf der Karte Bonapartes ~~eingetragen~~ eingetragenen Ergebnisse mit.

§ 8 ff. Hinsichtlich der „iberischen Theorie" wie sie hauptsächlich von W. v. Humboldt entwickelt worden ist, nehme ich fast

Kommt hier trotz van Eys gar nicht in Betracht; dem nitzaik aber steht als viel weiter verbreitete Form nitzaik zur Seite, in welchem ich i als Dativzeichen betrachte. — S. 324 wird analysirt: ~~zi² t³~~ zi² t³ uz⁴ tete⁵ „haben⁴ sie⁵ (Plur) euch² (t³ euphonisch?); es ist das zu verbessern in z²-it³-u⁴-z⁵-te⁶-te⁴ „haben⁴ sie⁴ euch²³⁵⁶" (zu mit dreifachem Pluralzeichen). Emanen daitzinut heisst nicht „ich gebe sie dir" (das wurde sein ~~emanten~~ d.), sondern „ich werde sie dir geben"; und es ist zu schreiben und analysiren, ~~nicht² dait³~~ ~~zi⁴ u⁵ t⁶~~ nicht dait² zi³-u⁴ t⁵ „habe⁴ ich⁵ sie² die³ (Frau)", sondern: daitzinat (mit dativischem i in der ersten Silbe) oder d²-au³-tzi⁴-na⁵-t⁶ „habe³ ich⁶ sie² (Plur)⁴ dir (Frau)⁵".

§ 7. „Die genaueste Belehrung über die Verbreitung des heutigen Bastischen verdanken wir dem französischen Anatomen P. Broca". Diese Karte lässt sich am Umfang und Beschaffenheit mit der des Prinzen Bonaparte (London 1863) gar

gare, zare, dare (Bonaparte. Le basque de Fontarabie. S. 17). Da in solchen Fällen der Werth des Pluralzeichens nicht mehr empfunden wurde, hat zuweilen ein neues an, so altlab. (bei Ligarrague) gara-de, dira-de neben gara, dira, soul. gira-de, zira-de, dira-de neben gira, zira, dira, lab. gaude-zi neben gaude, bisk. gaitu-z, zaitu-z. Sobald nun die 2. P. Pl. die Rolle einer höflichen 2. P. S. übernahm, wurde zum Ausdruck des Plurals wiederum die Anfügung eines Zeichens nothwendig: neben zare „Ihr seid": zare-te und zare-z-te „ihr seid", neben zaitu „er hat Euch": zaitu-z-te „er hat euch" (mit dreifachem Pluralzeichen zu dem ursprünglichen Plural zu). In den Paradigmen bei Gerland (S. 323) steht auf Versehen statt der 2. P. Pl. die höfliche 2. P. S.: duzu, zinuen, zinen statt duzue, zinuten, zineten; zie und ziete sind irrthümlicher Weise als gleichwerthig angesetzt. — Bei nitzaik frägt Gerland (S. 323) „ob k aus dem — vielleicht nasalirten — n entstanden?" Das n von iza-n, welches doch nur eine Participialendung ist wie das i von ikus-i (vgl nago zu ego-n u.s.w.)

und Plural galt; von hier aus aber ist es dann als pleonastisch (die oudKaukasischen Sprachen kennen den ganz gleichen Pleonasmus) auf die Pronomina der 1. u. 2. P. Pl., die ja vom Singular ganz geschiedene Formen tragen, übergegangen, sofern sie ~~präfixirt~~ präfigirt sind, also im Grunde genommen subjective Geltung haben; so nach Analogie von d-it-u (it Pluralzeichen) "e haben sie": ga-it-u, ~~zitu~~ za-it-u, nach Analogie von da-bil-tza (tza Pluralzeichen) "sie gehen": ga-bil-tza, za-bil-tza. Daher betrachte ich auch das

col 2. p. 3 -re (-ra) in gare, zare, die "wir sind" u.s.w. nicht mit Gerland (S. 323) als ein "emphatisches -ra" (das sich übrigens kaum aus bera "er selbst" auslösen läßt), sondern als ein Pluralzeichen das dem -de von gaude, zaude, daude (zu egon) am nächsten kommt; der Wechsel zwischen intervok. d und r ist im Baskischen ganz gewöhnlich, übrigens lauten diese Formen im Guip. von Azpeitia in der That zaure, gaure, daure, in dem von Legama sogar

tionals? Aber ist es wohl glaublich dass der Baske, je nach Tempus und Modus, verschiedene Pronominalstämme gewählt habe? In dem b- des Imperativs findet Prinz Bonaparte mit grösster Wahrscheinlichkeit das bejahende ba wieder; und das -z des Imperfects erkläre ich aus der Analogiewirkung einer einzigen, allerdings der allerhäufigsten Form. Dergleichen ist ja im Romanischen oft genug ~~nachgewiesen~~ nachgewiesen, und das, wenn ich so sagen darf, associative Temperament des Basken steht dem der Romanen keinenfalls nach. Im Biskayischen fehlt dies z-: ~~auf die andern, und zwar erst wohl die intransitiven~~ egoan "er befand sich", eban "er hatte", nur zan "er war", da muss das z- eben stammhaft sein (Part. Praet. izan); in den andern Mundarten ist dies z- auf die andern, und zwar erst wohl die intransitiven dann die transitiven Imperfecte übertragen worden: zen - zegoen, zuen. — Man kann nicht sagen dass das Pluralzeichen -te von der 2. in die 3. Person übergangen sei (S. 322). Hier war es zunächst nothwendig, weil d- für Singular

weckt dies den Eindruck als ob der Einschub beim transitiven, nicht beim ~~in~~transitiven Imperfect stattfinde, während ~~aber~~ eher das Umgekehrte zutrifft (nekaren : nindohan, ~~a~~ ninjoan ist das Gewöhnliche). Mit dem intransitiven stimmt ~~dann~~ das transitive Imperfect welches die 1. oder 2. P. zum Object hat (ich bleibe hier bei der üblichen Ausdrucksweise); vgl. nuen „ich hatte (ihn)", ninduen „mich hatte (er)", nindohan „ich ging". Bei alledem ist von der 1. und 2. P. Pl. abgesehen, wo das -n- im weitesten Umfang herrscht; daher entstehen hier sehr ähnliche Formen ganz verschiedener Bedeutung, und es ist eine Verwechslung wie die von Gerland begangene durchaus zu entschuldigen, nämlich dass er genkaren, zenkarten mit "wir trugen", "ihr trugt" übersetzt, statt mit „uns trug er", „euch trug er", während die ersteren heissen: genekaren, zenekarten. — Gerland nimmt drei Pronominalelemente für die Bildung der 3. P. an: b-, d-, z- (S. 322); warum verschweigt er ~~dass~~ das l- des Condi-

p. 3 col 1

trativa) immer nach, die dritten (so die Relativformen) bald voran, bald nach. — Die vom transitiven Präsens abweichende Anordnung der Elemente im transitiven Imperfect dürfte schwerlich auf jener logischen Feinheit beruhen welche Gerland annimmt (S. 321); ich vermuthe den Schlüssel zur Erklärung dieser gewiss auffallenden Erscheinung in dem pleonatischen n, welches Gerland mit dem μ (= αν) von λαμβανω vergleicht (S. 322). Ueber dieses n aber lässt sich nicht mit solcher Kürze und zugleich mit Klarheit handeln. Es ist nicht richtig dass es dem Biskayischen fehle, wohl aber war zu bemerken, dass es hier wie überall in den 3. PP. fehlt (z. B. bisk. nengoan "ich befand mich", egozan "sie befanden sich"); nekarn "ich trug", ekarn "sie trugen" kenne ich weder als biskayische noch überhaupt als baskische Formen. Da von den beiden Formen nenkarren und nekarren "ich trug" die erste gewählt worden war, so musste auch die zweite Pers. dazu henkarren, nicht hekarren geboten werden. Wenn endlich dem nenkarren ein nioan "ich ging" gegenüber gestellt wird, so er-

nordkaukasischen (s. Winkler zur Sprachgeschichte S. 75 ff). Das genügt natürlich nicht, um darauf die Annahme einer ~~Ur~~ Verwandtschaft zu gründen; andererseits aber darf, wie ich denke, das Baskische mit keiner Sprache in Zusammenhang gebracht werden welcher diese so fundamentale Eigenthümlichkeit abgeht. — Wenn Gerland sagt (S. 320) das im Baskischen „immer der Hauptbegriff voraus, seine Nebenbestimmungen nachstehen", so scheint mir das entweder eine blasse Umschreibung des Thatsächlichen, oder nicht völlig zutreffend. Ursprünglich sind ja die Wörter überall jenem Grundsatz gemäss ~~geordnet~~ geordnet worden; dieses Verhältniss aber hat sich im Laufe der Zeit vielfach getrübt. Wenn z. B. im Magyarischen die attributiven Bestimmungen regelmässig voranogehen, so stehen im Baskischen die einen (so der Genitiv, die Ordinalzahlwörter) immer voran, die andern (so die Adjectiva mit Ausnahme von <u>basa</u> und denen auf <u>-ko</u>, die Demons-

p. 3

dramed of it" — in fact nik and nizaz have very different significations, the las being „by means of me" or „through me". Dass nun zwischen -k und -z unterschieden wird, beweist doch nichts; wir könnten ja von einem Instrumentalis I und einem Instrumentalis II reden. Aber schlägt der Unterschied wirklich durch? Wird -z nicht sehr oft in ganz dem gleichen Sinne wie -k gebraucht? Markus I, 9 "er würde von Johannes getauft" lautet in der Haranederschen Uebersetzung: bathaiatua içan zen Joanesec, in der von 1838: bathayatua içan zen Joannesez; Kap. Duvoisin schreibt larrua ..... harraz ezin zilhatuzkoa," die Haut welche von einer Waffe nicht durchbohrt werden kann" neben su bat .... denseik ere ezin iraungizkoa " ein Feuer welches von nichts ausgelöscht werden kann" (Revue des Basses-Pyrenées et des Landes IV, 581. V, 263). Es gibt einige andere Sprachen, nicht allzuviele, in welchen das Transitivum, weil im Grunde Passivum, das (wie man mit einem sehr schiefen Ausdruck sagt) logische oder ideelle Subjekt im Instrumentalis erheischt, z. B. die

Blick, diese Thatsache zuerst klar erkannt und klar ausgesprochen. Prinz L. L. Bonaparte war bezüglich des scheinbaren Subjects ganz auf der richtigen Fährte gewesen, indem er nik in nik egiña ~~und~~ und nik egin daut mit "by me", "a me" übersetzte (Academy 17 Dec. 1881 S. 457). Von van Eys und J. Vinson deshalb angegriffen (Academy 21 Janv. 1882 S. 45; 28 Jan. 1882 S. 65; letzterer sagt: "his hypothesis, which consists, if I ~~mistke~~ mistake not, in considering the active singular nominative suffix K as an ablative, or rather as an instrumental suffix, appears to me to be neither justificable nor to lend to any useful purpose"), wich er — so wenigstens muss ich die Sache ansehen — zurück, indem er (Academy, 11. Febr. 1882. S. 103) sagte: "as to the instrumental suffix, I never

---

"Outlines" van van Eys bei Weitem vorzuziehen, der durch Verzicht auf solche gewagte Aufstellungen wie Bilbaon = * Bilbao (nan selbst ist Lokativ) Raum hätte gewinnen können.

"CH ist palatal und wird tsch gesprochen". Dies gilt nur für die spanischen Mundarten; in den französischen bedeutet CH (vorderes) š, und wird tš durch TCH wiedergegeben. J wird nicht bloss im Labourdischen, sondern auch im Niedernavarresischen "wie deutsches j", d. h. annähernd so gesprochen. "L wird in den spanischen Dialekten stets mouillirt gesprochen"; das verstehe ich nicht. Van Eys sagt: "ll se prononcent dans les dialectes basques-espagnols comme ll mouillés dans les dialectes basques français"; das ist ~~unklar~~ zum mindesten unklar, mouillirtes l wird auf
p. 2 col 2 beiden Seiten der Pyrenäen durch ll ausgedrückt — Formen. Der allerbedeutsamste Zug des Baskischen, die passive Auffassung des transitiven Zeitworts (gizonak dakar "der Mensch trägt ihn", eig. "Mensch + der + von er + getragen werden") kommt nicht zur Sprache. Allerdings hat so viel ich weiss, erst Friedrich Müller ("Grundriss III, II, 1887 [1]), dank seinem an so vielen Sprachobjecten geschärften

---

1 Diese Skizze ist zur Einführung in das Studium des Baskischen den freilich noch kurze-

(Voir fin de la note au bas de la page suivante)

denken?

§ 6. Laute. Dieser kleine Abschnitt lässt Verschiedenes zu wünschen übrig; van Eys bietet hier keine reine und reiche Quelle. Es fehlt vor Allem die Erwähnung des wichtigsten baskischen Lautes, des durch S ausgedrückten cerebralen s (Z ist unser s). Dass inlaut. b leicht in v übergehe, ist nicht ganz richtig; es handelt sich um bilabiales, dem engl. w ähnliches w, ~~dass~~ das an manchen Orten unter gewissen Bedingungen vorkommt. Die aspirirten Tenues eignen nicht nur dem Niedernavarrischen, sondern auch dem Soulischen: „ph (nie f)" trifft nur zu wenn die Schreibgewohnheit gemeint ist: ph und f wechseln sehr gern mit einander z. B. fago, phago (fagus) – phorogatu, frogatu (probare). "H ist im Anlaut ein leichter Hauch in dem spanischen Dialekt aber, namentlich im Biscayischen ganz verloren"; entsprechend bei van Eys Gr. S. 11 – aber welcher Unterschied lässt sich zwischen "muette" und "tout à fait perdue" annehmen?

Wörter („peut-être même Arabes" sagt Vinson; das glaub' ich nicht, aber wohl finden sich aus der Engländer –, wenn nicht gar der Goltzeit her germanische Elemente im Baskischen) ist hier eine ~~ausserordentl~~ ausserordentliche, eine unvergleichlich grössere als z. B. im Bretonischen oder Albanischen gewesen. Haben wir das aber schlechtweg als Massstab für den Kulturwechs anzusehen? sind nicht alte Wörter in grosser Menge verdrängt worden? Es wundert mich übrigens dass der sonst so skeptische Vinson, den Spuren sehr kühner Forscher folgend, in dem Worte für „Axt," aizkora eine Erinnerung an die Steinzeit sieht; dass aitz „Felsen" einst die Bedeutung von harri „Stein" gehabt hat, mag sein, aber was ist -kora (niemand wird doch mit Charencey aitz-gora, „Stein oben" ansetzen wollen?)? Es ist aizkora kaum von aitzur, „Hacke", „Spaten" zu trennen, dies aber wohl romanischer Herkunft (altprov. ~~aito~~ ~~ais~~ aissola, span. azada); darf man für jenes ~~als~~ an lat. ascíola mit erhaltenem Guttural (vgl ~~baba~~ bake = pace)

p. 2 col 1

Halstuch" — die Basken zeichnen sich gerade dadurch aus dass sie keine Kravatten tragen. Es hätte noch erwähnt werden können die Espartinak (Schuhe mit Sohlen aus Stricken) und die Makhila, obwohl jene, wie man mir sagte, erst in neuerer Zeit aufgekommen sind. Das Barett der Basken findet sich auch bei den Bearnern; dass es hier meistens einen grössern Umfang hat, scheint mir unwesentlich. Bemerkenswerth ist auch dass die Basken, die französirten und amerikanisirten ausgenommen, keinen Bart ~~dass~~ zu tragen pflegen, was das Studium ihrer Physiognomien sehr erleichtert. — Sitten. Die Couvade bei den Basken dürfte aus der Phantasie eines Chaho entsprungen sein.

§ 5. Sprache. Allgemeines. Ich will nicht mit Vinson darüber rechten ob das Baskische, sowohl der Qualität wie der Quantität der Wörter nach, eine der allerärmsten Sprachen ist; aber was würde das in geschichtlicher Beziehung beweisen? Die Einströmung lateinisch-romanischen

Verschiedenheit von den Basken der Berge, des Innern fast alle Beobachter sehr hervorheben. Nimmt man hinzu dass auch die mundartlichen Hauptscheidelinien nicht von Ost nach West, sondern von Nord nach Süd verlaufen, so wird man der Annahme das zwischen den nord- und den südpyrenäischen Basken in Bezug auf die Schädelform ein durchgreifender Unterschied bestehe, einiges Bedenken entgegenbringen, welches durch eine vereinzelte Notiz wie die des Dr Landa über die Schädel von 60 Hochnavarrern ("de la montaña de Navarra") noch nicht behoben wird; diese würden in der That eine noch stärkere Dolichokephalie (76.32) als die von Jaraiz (77.62) aufweisen (Revista Euskara. I. 1878. S. 53). Nur sehr ausgedehnte Messungen, wie sie sich bei den Rekrutenaushebungen vornehmen lassen, und zwar nicht blos hinsichtlich der Basken, sondern auch der anstossenden Romanen, werden Daten liefern die einer weiteren Verwendung fähig sind.

§ II. Tracht. „Das buntseidene

hart angelassen worden bin, so bleibe ich doch dabei dass das vorliegende Material seiner Beschaffenheit und seinem Umfange nach zur Erlangung irgend welcher allgemeinen Ergebnisse und vor allem zu Schlussfolgerungen auf die geschichtliche Ausbreitung der Basken nicht ausreicht; ich berufe mich dafür auch auf Wentworth Webster, welcher, seit vielen Jahren im Baskenland sesshaft und durch frühere Wanderungen mit den verschiedenen Theilen desselben vertraut, sich in englischen Zeitschriften wiederholt in gleichem Sinne ausgesprochen hat. In St.-Jean-de-Luz, welchem gegen 60 von Broca untersuchte Schädel entstammen, hat nachweislich seit Jahrhunderten eine ausserordentlich starke Volksmischung stattgefunden; und auch Zarauz (im Guipuzcoa), aus dem eine gleich grosse Anzahl von Schädeln in die Hände Brocas kam, bietet als Küstenort keine besondere Bürgschaft für die verhältnissmässige Reinheit der Rasse. Auf jeden Fall handelt es sich eben nur um die Küstenbasken, deren

Vater bei seinem in sehr hohem Alter erfolgten Tod bis auf einem alle seine Zähne besass. So würde zu untersuchen sein, innerhalb welcher Grenzen sich diese Zahnkrankheit ausdehnt; sie müsste doch zum Theil wenigstens auch bei den unmittelbaren Nachbarn der Basken, besonders den Bearnern, wahrgenommen werden. In Wales habe ich eine ähnliche Beobachtung gemacht (Rom. u. Kelt. S. 394). — Der Gesichtsschädel ist mir bei den Basken die ich dies- und jenseits der Pyrenäen gesehen habe, ziemlich übereinstimmend vorgekommen, sehr charakteristisch die lange, hervorragende Nase (dem Nasenindex misst Broca eine besondere Wichtigkeit bei; die Leptorrhinie ist ihm zu Folge bei den französischen Basken etwas geringer als bei den spanischen: 46.80 : 44.71). — Was den Hirnschädel anlangt, so ist die von Broca u. a. vertretene Ansicht dass in Spanien die Dolichokephalie (strenger genommen Subdolichokephalie) herrsche, in Frankreich die Brachykephalie vorwiege, zum Dogma erhoben worden. Obwohl ich, bei privater Aeusserung, wegen meiner Ketzerei schon

grosse Rolle zu spielen, in welchen Virchow und Andere die Anzeichen einer gemischten Rasse erblicken — Die schon in jungen Jahren auftretende Zahnverderbniss ist so auffällig dass sie, wie das seitens Virsons geschehen ist, kaum erwänt werden müssen. Man hat sie sogar als ein Rassenmerkmal aufgefasst; so – wenn mich mein Gedächtniss nicht täuscht — in einer Anmerkung zu einem Aufsatz über die Ligurer ("Revue d'anthropologie"), wo von einer Bevölkerung die Rede ist. Aus einer Unterhaltung die ich hierüber mit Herrn Harriet, Zahnarzt zu
p. 1, col 2 S. Sebastian führte, hat sich mit mir ziemlicher Gewissheit ergeben dass die Erscheinung eine örtliche und zwar durch die Beschaffenheit des Wassers veranlasste ist; bei eingewanderten Nichtbasken zeigt sie ~~nicht~~ sich ebenfalls, doch meistens erst in der zweiten Generation. Ich kannte eine dreissigjährige Baskin mit zahnlosem Oberkiefer, deren aus der Gascogne stammender, aber schon seit sehr langer Zeit im Baskenland wohnender

vis 1882), von dem jener nur einen Auszug bildet. Allerdings handelt es sich da um eine gemeinverständliche Darstellung; allein Vinson ist einer der besten Kenner der Basken, ihres Landes und ihrer Sprache, er ist lange Jahre hindurch in der günstigen Lage gewesen mit eigenen Augen und Ohren zu lernen, und insofern sind uns alle seine Aeusserungen von Wichtigkeit. Es wäre zu wünschen dass er endlich sein Versprechen eines Werkes einlöste das etwa denselben Plan wie das Bladésche ausfüllen, aber auf festeren und tieferen Grundlagen ruhen würde.

§ 1. Körperliches. Gerland sagt von den Augen, sie „sind meist dunkel, schwarz oder am häufigsten dunkelbraun" und dann: „blaue, graue, hellbraune Augen bei dunklem Haar sind nicht selten". Das ist gewiss richtiger als wenn Vinson den Basken ohne Weiteres „les yeux noirs" zuschreibt. Meinen Eindrücken zu Folge wechselt die Farbe der Augen ungemein; die dunkeln überwiegen nicht allzusehr, und jede Nüancen scheinen eine

bis ~~deren~~ jetzt nicht erweisen lässt; sie ist seit der Zeit der römischen Eroberung bis auf den heutigen Tag vom Romanischen eingeschlossen, und zwar einem wesentlich doppeltgestalteten; sie ~~besitzt~~ besitzt keine alten Denkmäler; sie ~~ze~~ erscheint in unendlicher mundartlicher ~~mäler~~; ~~eine~~ ~~sie erscheint~~ Abstufung, die sich in den Wörterbüchern besten Falles nur roh und ungenau wiederspiegelt; unsere Hilfsmittel sind hier weit mangelhafter als die welche uns für das Keltische und Albanische zu Gebote stehen. Die Arbeit Gerlands über die Basken und die Iberer ist eine klare, umfassende, auf gründlicher Forschung beruhende; doch gibt sie zu einigen Berichtigungen Anlass, die ich in Folgenden mittheile. Hie und da nehme ich auf J. Vinsons Artikel "Basque (Pays)" in der eben erschienenen 113. Lieferung der „Grande Encyclopédie" (Paris, H. Lamirault et Cie) Rücksicht oder vielmehr auf desselben in Gerland nicht genanntes Büchlein: Les Basques et le pays Basque (Pa-

Gerland, Georg, die Basken und die Iberer (In Gröbers Grundriss der romanischen Philologie I, 313-334).

Alle romanitische Filigranarbeit muss sich schliesslich zu einem Ganzen von grossen bestimmten Umrissen zusammenfügen: als letztes Ziel schwebt überall dem Forscher die Erkenntniss der Einflüsse vor unter denen sich das Latein in so mannigfacher Weise entwickelt hat. Die wesentlichsten derselben gehen ohne Zweifel von den vorromanischen Sprachen aus und denen ist daher mit Recht in Gröbers Grundriss ein breiter Raum gewährt worden. Aber nicht nur ihr allgemeines Verhalten zu den romanischen Sprachen, auch die Bedingungen für das Studium dieses Verhaltens sind sehr verschiedenartige, und zwar nimmt eine ganz besondere Stellung das Baskische ein. Es ist eine unarische Sprache deren ~~Zugehörigkeit~~ Zugehörigkeit zu irgend einer andern sich

kischen ~~Hilf~~ Hülfszeitwörter.

H. Schuchardt

Separatabdruck aus dem Literaturblatt für romanische und germanische Philologie. 1893. Nr. 8.

Baskische überhaupt zum Hamitischen gehört.
Der Verf. der uns Ausführlicheres über diese
verwandtschaftlichen Beziehungen verheisst,
wird hoffentlich seine Aufmerksamkeit vor
p. 3. col 1 allem auch das Verbum richten, das so Viele
die Entdeckungsfahrten in das baskische Ge-
biet unternehmen, mit ängstlichen Scheu
umgehen. Das hat allerdings seinen guten
Grund. Ich möchte nicht mit dem Verf.
sagen dass die baskische Sprache „der Erler-
nung kaum ernstere Schwierigkeiten entge-
gensetzt als manche indoeuropäische" (S. 1),
für uns Indo-europäer selbstverständlich.
Denn dieselbe Sprache für den Forscher so
manche Fallstricke, hält auch für den Erler-
col 2 (p. 3) ner Hürden und Gräben genug in Bereitschaft,
bietet neben verschiedenen recht leichten an-
dere um so schwierigere Partieen dar. Und
als die schwierigste die Konjugation. Man
wähle diejenige arische Sprache in der die
meisten und am stärksten unregelmässigen
Zeit-wörter vorkommen, diese werden immer-
hin von Unsereinem leichter bemeistert wer-
den als die Formenzahl der beiden bas-

Dass der grammatische Bau des Hamitischen wenig zu dem des Baskischen stimmt, erkennt der Verf. an; er ist auch selbst nicht ganz ohne Bedenken darüber dass die ähnlichen Bezeichnungen von Kasusfunktionen dort als Präfixe hier als Suffixe auftreten. Den „Glauben an die Beständigkeit der äussern und innern Sprachform" bekämpfe ich, soweit es sich um eine absolute Beständigkeit handelt, schon seit lange; es sind dort nicht blos auf indochinesischem und melanesischem Gebiete liegende Thatsachen, die ihn erschüttern können" (S. 2). In meiner Anzeige von Giacominos Schrift habe ich die Möglichkeit einer tiefgehenden Neuerung innerhalb der hamitisch-iberischen ~~Sprachen~~ Sprachentwickelung eingeräumt, ~~zugleich~~ zugleich aber auch die Frage nach den Ursachen einer solchen aufgeworfen. Der Nachweis wie sich die baskische Konjugation aus der hamitischen herausgebildet hat, würde einen ungleich höheren wissenschaftlichen Werth besitzen als der dass das

hältnisse schuld, so müssen wir fragen warum finden wir denn sehr augenfällige Uebereinstimmungen zwischen baskischen und altägyptischen oder koptischen Wörtern? Und sind daran nur die des Berberischen, nicht die des Baskischen schuld, weshalb halten wir uns denn gerade an jenes? Der Verf. hegt allerdings die Ansicht dass der Vergleich des baskischen Wortschatzes mit dem ägyptisch-koptischen uns enttäusche (S. 3), während bei dem mit dem berberischen „die Massenwirkung so mächtig war, dass mich die Angst vor einzelnen Voreiligkeiten nicht mehr hindern durfte, die Sache an die Oeffentlichkeit zu bringen" (S. 16). Aber jeder der des Verf. Liste mit der Giocominos zusammenhält, wird den Eindruck empfangen dass das Verhältniss gerade das umgekehrte ist. Es soll nun damit keineswegs gesagt sein dass das Baskische dem Osthamitischen näher stehe als dem Westamitischen, sondern nur dass die hamitischen Sprachen in ihrer Gesammtheit für das Baskische in betracht zu ziehen sind.

Zozo „Amsel"; s. LtbL. 1888 Sp. 233.

Manche dieser Ableitungen wird dem zu Kühn erscheinen der nicht ermisst bis zu welchem Grade alle Fächer der baskischen Sprache mit sicher romanischen Wörtern gefüllt sind. Sogar unter den Basken selbst tagt die Erkenntniss davon, in dieser Hinsicht, nicht in eigentlich wissenschaftlicher ist der Aufsatz M. de Unamunos (Del elemento alienígena en el idioma vasco Ztschr. XVII, 137-147) bemerkenswerth, der damit schliesst dass von der angeblichen altiberischen Kultur sich bei den Basken keine Spur finde, dass die baskische Kultur ganz lateinisch sei. Die Bilanz aus den Wortvergleichungen des Verf. gestaltet sich noch weit ungünstiger als die aus denen Giacominos; den zahlreicheren keinesfalls hamitischen Wörtern des Baskischen steht kaum ein Wort gegenüber, in dem mir die Verwandtschaft mit einem berberischen einleuchtete. Sind daran aber jene schwankenden Lautver-

seska „Rohr", nämlich „Binse" > sud-franz. sesco usw. (dies aus dem Ketischen); vielleicht ist zezka, „kleine Wachskerze" dasselbe Wort (urspr. „Binsendocht"? vgl. Kymr: pabir „Binsen" und „~~Binsenzest~~ „Binsenkerzen").

soro, solo, „Feld > solum?

zamari, „Pferd" > sagmarius.

zapata, „Schuh" zunächts aus dem Spanischen

2eme col (p.2) zemphor, „Brod", und zwar -grobes" > altfranz. simbre, simble, „Weizenbrod"?

zerren, zeden, „Wurm", näher „Milbe" > südfranz. ciroun; die Form erren (vgl. Rom.-bask. S. 496) weist wohl eine Reaktionserscheinung auf (vgl. zerba, „Küchenkraut" > [la]s erbas).

zorro, „Sack" > span. zúrron; in andern. Bedd. entspricht das bask. Wort dem span. zorro und zorra.

eines romanischen Wortes.

mezana (altes Wort) „Kopftuch", nämlich „der Frauen wenn sie auf die Strasse gehen", wohl besonders wenn in die Kirche, von meza „Messe"?

moltso „weibliche Scham" > span. bolsa oder -o „Beutel"; s. Rom.-bask. S. 493.

orde, nicht „Ort" schlechtweg, sondern „Stelle" für Etwas (orde, ordean, ordea, „an Stelle von") > ordine, während ordu, „Zeit" zu Etwas > ordo, sodass die in eine Form die räumliche, die andere die zeitliche Ordnung ausdrückte (vgl alde, „Seite", aldi, „Mal").

pambulet-, „Brod" (rumdeo) > span. pan bollito, „Milchbrödchen".

papo „Brust" > span. papo „Kehle"; s. Rom.-bask. S. 478.

pertala „Lumpen"; s. Rom.-bask. S. 482

angenommen wird, unmittelbar aus dem Arabischen, sondern zunächst aus dem Spanischen).

garathoin (auch arratoin, arratoi, arrata), „Ratte" > span. ratón, rato, bearn. arratou, arrat.)

golde, „Pflug" > culter.

gopor, „Schüssel" > cupula.

labaki, „Brachfeld", vielmehr „urbar gemachtes" (in diesem Sinne ins Bearn. übergegangen) nach Aizquibel „incineración en los terenos baldíos y jarales, dándoles fuego para reducirlos al cultivo" für *labraki von span. labrar (labrantia, „Ackerland")?

marhega, „Decke" und zwar „Packdecke für Lastthiere" > südfranz marrego, „grober Wollenstoff" und „Mantel aus Solchem", span. márragu, marga, „grobes Tuch für Packdecken".

menast, „Metall" macht im Stamm wie in der Endung den Eindruck ei-

rabo).

ezkutā-tu, „verbergen" > span. escudar, „beschilden", (i. übertr. S.) „verdecken"; auf die Bedeutung scheint span. esconder, südfranz. escaundre eingewirkt zu haben (einem span. á escuso, bearn. ad escus, „heimlicher Weise" entspricht bask. ezkutu-an, eig. „im Schilde").

ezten, „Ahle" > span. lesna, bearn. lesene, lesie (mit Abfall des für den Artikel gehaltenen l-)?

ganzola, „Oberleder", d. h. „Lederbedeckung des Holzschuhes" > bearn. gansole, südfranz. gansolo, Dem. von ganso (franz. gansse).

garbantzu, barbantzu, „Erbse" ist zunächst aus dem Spanischen entlehnt, mag das spanische Wort aus dem Arabischen kommen oder nicht (alkandora oder vielmehr alkandora, „Männerhemd" stammt nicht wie S. 21

τόπος zusammenhängen.

errekitu (auch errekaitu), „Speise", vielmehr „Verpflegung" (von Kranken und alten), „Vorrath" (errekita-tu, errekaita-tu, „aufgehoben", „verpflegt" > südfranz. recate (beam arrecapt), „Haushalt", „Vorrath" (recata „aufheben", „verpflegen") span. recado, „Wartung des Viehes", „Versorgung mit Lebensmitteln", „Vorrath" (recatar, „bewahren".)

erreza (vielmehr errez, erres, herres), „Brod, und zwar schwarzes" > beam. arresa rese, Kleienmehl", südfranz. fréso, hréso, „grobes Mehl". So scheint mir auch das S. 15 erwähnte erbal (herbail, herbol), argal, „schwach" auf *arreble, *arrebol zurückgehen, das im Bearnischen aus altsüdfranz. freble frevol entstanden sein würde (vgl. arraga „Erdbeere" > beam. arrague, südfranz. frago; arbi, „Rübe" > beam. arrale, südfranz.

span. rueda (rodete), bearn. arrode (arroudete).

arrabita, „Geige", auch arrabit > it. ribeca, port. rabeca, franz. rebec

asmi, „Brödchen", „galette" > span. azimo, südfranz. azime (alt avine).

bagant, „Tagelöhner" > südfranz. bagant, „Vagabund".

borra, „Keule, vielmehr „Eisenschlägel der Steinbrecher > südfranz. bourro dass., span. port. Kat. porra, „Keule" (oder sollen etwa die rom. Wörter aus dem Bask. hergeleitet werden?)

p. 2. col. 1

bedax(e), Frühling" etwa eig „Schonzeit" von span. veda, bearn. temps de bede, temps bedat (auch bask. beda, bede.)?

chalma, „Sattel" und zwar „Saumsattel > salma.

chingola, „Band" > span. cinguelo.

doma, „Oberleder" muss irgendwie mit ital. tomajo, dass. > neugr. τομάρι, „Leder", „Oberleder", Dem. von

bask. Mdd. dient alargun für beide Geschlechter), und von Sicherheit kann [redacted] hier nicht die Rede sein.

4. — Das Berberische scheint behufs der Vergleichung mit dem Baskischen nicht sorgfältig genug durchgesiebt worden zu sein; wenigstens sind mir, der ich jener Sprache ganz unkundig bin, einige Wörter als arabisch aufgefallen, so sahal = sahl „Ebene", tazbit = tasbîh „Rosenkranz". Jedenfalls sind unter den baskischen Wörtern die vom Verf. hamitischen zugesellt werden, folgende mit grösserer oder geringerer Wahrscheinlichkeit dem Romanischen zuzuweisen.

abarka „Art Schuh" > span abarca; s. Ztschr. XV, 115.

aizkora „Axt > lat. asciola? s. Lbl. 1888 Sp. 228.

alozna (aloza) „Saum" vielmehr „Einschlag, Bausch an Frauenkleidern > span. alforza, alt alhorza.

ardatz „Achse", auch „Spindel", „Mühlrad"; Dem. ardatchu „Wirtel", arrudatchu „Rädchen" von arruda, arroda „Rad" >

eig. „Zwischenwasser (= uri-bi-tarte). Ur, „Wasser" steckt auch in udagara, uhadera, „Kieschotter". Erhi, „Finger" in erhaztum, „Ring"; estu, „geschnürt" in estu-garri, „Schnur". In oindogora, „Ferse" darf nicht oind, sondern muss oin, „Fuss" abgetrennt werden. Chiki-ra-tu „kastrirt" soll von chikhiro, „Hammel" abgeleitet sein; es bedeutet aber eig. „verkleinert", von chiki. Ethorki, „Familie" ist von ethorri, „gekommen", also eigentlich „Nachkommenschaft". In angereder, „Wiesel" (mit Nebenformen wie andereiger, angereder) hat man wohl mit Recht andre eder, „schöne Frau" wiederfinden wollen. Statt Kaltze-tu (S. 12) lies Kalte-z-tu (von Kalte). Bana, „jeder" steht für bat-na, „je einer" (bi-na, „je zwei", hirur-na, „je drei" u.s.w.). Ahuntz, „Ziege" soll „der einzig sichere, aber auch ein unanfechtbar sicherer Fall" von bask. -tz = hamit. Femininsuffix -t sein (S. 18); nun, es ist nicht der einzige Fall — denn wir haben auch alhargun(a), „Witwe" neben alhargun, „Witwer" (in den span.-

weg, sondern „Viehfutter" unhama nicht „Schnur" schlechtweg (das auch von „Zaum" noch hinlänglich abliegt), sondern „Wolfsschleine". Nicht überall ist die Bedeutung richtig angegeben, so ist ziri nicht „Ort", sondern „Pflock", „Keil" (es scheint das „coin" bei van Eys trotz des danebenstehenden „cheville" missverstanden worden zu sein). Aldi ist nicht sowohl „Zeit" als „Mal", othoranza (so, nicht -o) nicht sowohl „Speise" als Mahlzeit", und in beiden Fällen stellt sich die begriffliche Uebereinstimmung mit dem dazu angeführten berberischen Wörtern als vollkommener heraus. Legun -(S. 11) bedeutet nicht „begleiten", sondern „gleitend"; es ist wohl lagun „Begleiter" gemeint? Unhe kenne ich nur als „müde", nicht als „Kuh", obwohl der Kuhhirt unhain, unhai, ulhain heisst. Was hari (kari), „Speise" anlangt, so weiss ich gar nicht woher das stammt.

3.— In vielen Fällen ist die Zusammensetzung und Ableitung baskischer Wörter nicht erkannt oder doch nicht berücksichtigt worden. Gaz-uri „Molken" ist gi eig. „Käsewasser". U-y-arte „Insel"

Ursprung denken möchte" (S. 20), werden wir da nicht ebenso gut im Kaukasus, im Ural, ja in Amerika anlangen können wie in Nordafrika?

2.– Die Bedeutungen der miteinander verglichenen Wörter sind oft allzu verschieden (z.B. „Amme" — „Höriger", „Ort" — „Garten", „Speise" — „Teig") um die Verwandtschaft derselben wahrscheinlich sein zu lassen. Allerdings täuscht man sich und Andere bei etymologischen Forschungen oft dadurch dass man die besondere Bedeutung durch die ihr übergeordnete allgemeine ersetzt, also die Angabe der unterscheidenden Merkmale unterdrückt, welche gerade den Weg zu weisen pflegt um den Ursprung der Bezeichnung zu ermitteln. So ist z.B. bask. ikel (beser ikhel) nicht „Ochs" schlechtweg, sondern „bœuf hors de service pour l'attelage, propre seulement à la boucherie après qu'il aura été engraissé, ne l'étant pas encore", und wir werden dabei kaum an eine Bedeutungsverengung zu denken haben. Ebenso ist zuhain nicht „Esel" schlecht-

2ème col.

Phil. XI, 474-§12). Die Tabellen die der Verf. von den baskischen Lautvertauschungen entworfen hat – über die der berberischen vermag ich nicht zu urtheilen – lassen nicht Weniges und darunter sehr Merkwürdiges beiseite; das Baskische macht in der That fast den Eindruck als ob es sich in lautlicher Beziehung alles gestattet habe. Doch wir sollen schliesslich den Gesichtspunkt des Verf. einnehmen, müssen wir dann nicht die Frage aufwerfen: ? wenn die aus der Urzeit herabführenden Wortpfade so mannigfach und so verschlungen sind, wie dürfen wir überhaupt hoffen uns auf ihnen zurückzufinden? Werden wir unter denjenigen Voraussetzungen unter denen bask. buruzari (buruzagi), „bis auf den ersten... Vokal Laut für Laut sehr gut" dem guar. amenōkal entspricht (S. 17) und bask. arrabita und kab. agrumbi „fast zu gut zusammenpassen als dass man nicht an gemeinsamen fremden

1.- Die kabylischen und tuaregischen Wörter die der Verf. zu baskischen Wörtern stellt, weichen von diesen zum grossen Theil sehr stark ab. Zwar sucht er das aus einer verworrenen und verwaschenen Lautirung zu erklären; aber wenn ich auch im Allgemeinen die Möglichkeit einer solchen nicht bestreite, so dünkt mich doch, wir sollten vorderhand, d. h. so lange nicht mehr und sorgfältigere Untersuchungen über die baskische Lautgeschichte vorhanden sind, hier nicht zu dieser „ultima ratio" unsere Zuflucht nehmen. Zunächst werden Gleichsetzungen wie die Van Eys - und auch er oft nur in fragendem Tone - vorgebracht hat, allzu vertrauensvoll angenommen. Und weiter bleibt festzustellen in wieweit es sich da um „reine" Lautwandel, den syntaktischen mit inbegriffen, handelt und inwieweit um Wortmischung (vgl. mein Romanobaskisches I. in der Ztschr. für. rom.

G. von der Gabelentz, Baskisch und Berberisch. 4. S. 21 (Sitzungsber. d. k. pr. Ak. d. W. zu Berlin. Sitz. d. phil.-hist. Cl. vom 22 Juni 1893. S. 593-613).

Je weniger ich das was der Verf. beweisen will, ablehne, um so mehr die Art wie er es zu beweisen glaubt. Er würde nicht vermeint haben, Baskisch und Hamitisch seien noch nicht in wissenschaftliche Verbindung gebracht worden, wenn er, von Aelterem (wie L. Gèze, De quelques rapports entre les langues berbères et le basque, Toulouse 1873) abgesehen, das Schriftchen von Cl. Giacomino gekannt hätte das ich im LtBl. 1892 Sp. 426 ff. besprochen habe; und wenn er diese Besprechung gekannt hätte, würde er wohl nicht in dieselben Missgriffe wie der eben genannte Gelehrte verfallen sein. Die dort gemachten Ausstellungen belege ich kurzerhand aus der vorliegenden Abhandlung:

bei ihm bewundern; auch der dem Baskischen näher Stehende wird daraus Anregung und Belehrung schöpfen.

Graz. H. Schuchardt.

de fr.; überdies steht neben berria von derselben Hand Huguenot (von anderer ausgestrichen).

Der Wunsch den ich am Schlusse der ersten Anzeige ausgesprochen, Vinson möge uns einen wenn auch noch so kurzen Abriss von der Geschichte der baskischen Sprachwissenschaft oder wenn man will, Philologie geben, ist nicht erfüllt worden und scheint auch nicht erfüllt zu werden. So sei es mir gestattet hier einen eben zu Tage getretenen Beitrag zu einer solchen Geschichte zu gedenken. Ueber ein Werk, welches in dieser einen der ersten Plätze einnimmt, in dessen Wertschätzung aber die Sachverständigen weit auseinander gehen, nämlich W. v. Humboldts 'Prüfung der Untersuchungen' hat A. Farinelli in der vortrefflichen Abhandlung 'Guillaume de Humboldt et l'Espagne', welche der V. Bd. der 'Revue Hispanique' bringt, mit jener Literaturkenntnis und jenem Aneignungsvermögen gehandelt die wir

mich auf ein Paar Bemerkungen; sie
beziehen sich auf das für den Sprachforscher
wichtigste baskische Buch, dass N. T. von
2e col. 1571, mit dessen Neudruck Herr Linschmann
und ich beschäftigt sind (er ist jetzt,
Anfang Mai, schon über die Evangelien
hinaus gediehen). Der Vf. spricht S. 7
von 'quelques fautes' darin und gibt
dann ein paar davon mit einem
'etc.' an. Indem er S. 522 drei davon
nachträgt (hier ist wiederum apocacalypsoa
statt -ea verdruckt), gewinnt man
den Eindruck als ob damit die Liste mehr
oder weniger erschöpft sei; aber nach
meiner, allerdings ganz oberflächlichen
Schätzung betragen die Druckfehler
(an Buchstaben und Zahlen) im Texte des
N. T. allein, also abgesehen von Vorrede
u. s. w., allermindestens hundert. Die
handschriftliche Einzeichnung auf dem
Titel des Leipziger Exemplars – dessen
ich mich, dank der Liberalität der
Bibliotheksverwaltung, bei der Druckre-
vision bediene – hat nicht du fs. sondern

worden waren und von denen erst nun die beiden letzten ('ouvrages quelconques où il est question de la langue basque' I, S. XIX = 'citations et références', und 'journaux et revues') auftreten, können nicht umhin hie und da ineinander zu verschwimmen. Die dritte verzeichnet höchst erwünschter Weise aus nicht weniger als 233 Zeitungen und Zeitschriften alles was sich auf Basken und Baskisches bezieht; unter den Zeitschriften aber vermisst man die Euskal-erria. Es ist richtig dass diese fast ausschliesslich baskischen Dingen gewidmet ist, und daher begegnen wir ihr in der ersten Abteilung Nr. 529; aber dann mussten auch die Nachträge darüber berichten, da sie bis auf den heutigen Tag erscheint. In systematischer Hinsicht wäre noch Eines und das Andere zu wünschen gewesen, z. B. die Mitteilung der Kritiken eines Buches bei dem Buche selbst.

Dass im Einzelnen nicht Weniges nachzutragen und zu verbessern sei, das erwartet der Vf. selbst. Ich beschränke

Separatabdruck
aus
Literaturblatt für germanische und
Romanische Philologie. 1898. No. 6.

Vinson, Julien, Essai d'une Bibliographie de la langue basque. Ouvrage couronné par l'Institut. Additions et corrections – Citations et références – Journaux et revues. Paris, J. Maisonneuve, 1898. XXII, S. 519–819 (die Seitenzählung des Hauptbandes ist fortgesetzt).

Zu Vinsons von mir im Ltbl. 1892 Sp. 161 ff. besprochenen baskischen Bibliographie ist nun das längst erwartete 'Complément et supplément' erschienen, demnach "un errata attentif et, avec un dernier supplément, les tables générales de tout l'ouvrage" (S. II) folgen soll. Hoffentlich geschieht dies in kürzestes Zeit; denn wenn wir auch dem Vf. so viele neue und interessante Angaben verdanken, so ist doch der Ueberblick über dieselben uns, und ich denke auch ihm, recht erschwert. Die drei Abteilungen die von vornherein gemacht

dentalen oder gutturalen Reibelaut) und fehlt oft. Es fallen die Bezugsformen nicht selten mit den entsprechenden Zielformen, oder, bei Abwesenheit des Bezugszeichen, auch mit den Urheberformen zusammen, grösstentheils aber, und zwar auf verschiedenen Wegen, scheiden sie sich von ihnen, ja eignen sich, über das Bedürfniss einer solchen Scheidung hinaus, ein bestimmtes Gepräge an. Vor Allem im Bizcaischen, wo das eingefügte Bezugszeichen der Vocal des anlautenden Pronomens deutlich hervortreten lässt.

Aus dem Anzeiger der philosophisch-historischen Classe vom 11. Jänner (Jahrg. 1893, Nr. II.) separat abgedruckt.

Druck von Adolf Holzhausen,
k. und k. Hof- und Universitäts-Buchdrucker in Wien

niger an den eigentlichen Verbalstamm angewachsen. Dies führt zur Besprechung der unpersönlich-transitiven Verba (‚ich daure es aus' für ‚ich daure aus'; ‚ich folge es ihm' für ‚ich folge ihm').

Das Zielzeichen gibt, vor Allem als i, leicht seine ursprüngliche Stellung auf. Die einzelnen Elemente aus denen sich die Verbalformen zusammensetzen, sind überhaupt eines mannigfachen Stellungswechsels fähig. Gelegentlich der Erörterung desselben empfiehlt der Verfasser die Einführung bestimmter Symbole vermittelst derer die Analyse der Verbalformen auszudrücken ist, z. B. z-it-za-z-ki-da-ke-te-na-n, ‚sie konnten mir sie [dies W.] haben' = $P_3^s p^s p p^s z P_1^z M p_3^u P_w^b T$.

Das Bezugszeichen ist dem Zielzeichen gleich, doch nicht in dessen älteren Gestalten, sondern erst in der des i; es geht ebenfalls mit Vocalen und Consonanten innige Verbindungen ein (so wird iai oder iei zu i, so di zu einem

oder wegbleiben. Bisher ist es meistens nicht erkannt oder verkannt worden, dies wesentlich nach vierfacher Seite hin:

1. hat man ku-gu als eine Doppelsetzung der 1. Pl. aufgefasst, was mit Hinblick auf die mehrfach vorkommende Doppelsetzung der 1. S. (welche die merkwürdige Einmischung der 1. S. in Formen wie birc. gachataaz zur Folge gehabt hat) an sich nicht unmöglich wäre;

2. hat man ki-o, k-o, i-o als Demonstrativpronomen erklärt;

3. hat man in z-ki schlechtweg das Pluralzeichen erblickt, während es eigentlich und meistens die Verbindung des Plural- mit dem Zielzeichen darstellt, und erst analogisch zuweilen jenes allein;

3 4. hat man ki zum vorhergehenden Verbalstamm gezogen, hat besonders für gewisse Gruppen von, dein' ein Ergänzungszeitwort *eki- aufgestellt. In verschiedenen Fällen wie egoki, jarraiki u. s. w. ist allerdings das Zielzeichen mehr oder we-

mundartlicher Sprachgebrauch verstatten diesen Stämmen einen beträchtlich weiteren Spielraum. Ein *ezay, ‚gehabt' neben izay, ‚gewesen' anzunehmen, wie van Eys und andere thun, ist aus begrifflichen und formalen Gründen unstatthaft.

Was die eigentlichen Bezugsformen anlangt, so wird die Ansicht die van Eys in seiner kleinen Schrift ‚Le tutoiement basque' (1883) über ihren Ursprung äussert, abgelehnt. Das Bezugspronomen ist weiter nichts als ein Zielpronomen, mit andern Worten ein Dativus ethicus.

Das Zielzeichen, das von Haus aus dem Zielpronomen unmittelbar vorhergeht, lautet in der ältesten vorhandenen Gestalt ki, sodann k, ts, i (y); es kann in verschiedener Weise mit den benachbarten Lauten verschmelzen (woraus sich zum Theil neue Berührungen zwischen ‚sein' und ‚haben' ergeben), es kann endlich ganz schwinden

3

formen mit pleonastischem Urheber- oder Subjectspronomen (es wird dabei gewisser mundartlichen Formen mit pleonastischem Zielpronomen der 1. S. gedacht die auf romanische Vorbilder hinzuweisen scheinen). Als Reaction gegen den Gebrauch von Gemeinformen von ‚haben' als Bezugsformen von + 2 ‚sein' tritt uns der von eigentlichen Bezugsformen, dann auch von ziellosen und zielenden Gemeinformen von ‚sein' an Stelle von Gemeinformen von ‚haben' entgegen (‚ich vvas [dir]' für ‚du hattest mich'; ‚ich vvas' für ‚er hatte mich'; ‚dass ich dis sei' für ‚dass du mich habest').

2. finden sich in die Conjugation von ‚haben' eine Reihe von Bezugsformen die sich nur aus der Einmischung von Formen von ‚sein' erklären lassen. Uebrigens stehen beide Conjugationen in einem ursprünglichen Zusammenhang. Der Stamm za dient bei dem einen Theil der Gruppen (neben a) dem Verbum ‚sein', bei dem andern Theil dem Verbum ‚haben', indem dort di (oder gi), hier du ergänzend eintreten. Aelterer und

Stämme schliessen lässt. Es finden Annäherungen und Angleichungen zwischen den Präteritalformen mit der ersten und zweiten Person als Subject und denen mit denselben Personen als Urheber statt.

Die Bezugsformen zerfallen in zwei Hauptclassen: die uneigentlichen (‚du hast ihn gut' füs, ‚er ist gut') und die eigentlichen (‚er sieht ihn [dir]' für ‚er sieht ihn'). Im ersteren Falle haben Gemeinformen von ‚haben' nur eine erweiterte Function erhalten; doch zeigen sich auch einige Ansätze zu formaler Differenzirung.

Den Uebergang zu den eigentlichen Bezugsformen bilden die gemischten, und zwar:

1. in der Conjugation von ‚sein', indem Formen von ‚sein' und ‚haben', sei es in ihren Stämmen, sei es in der Anordnung der pronominalen Elemente, einander beeinflusst haben. Eine wesentliche Quelle dafür sind die Präteritalformen

Das w. M. Professor H. Schuchardt in Graz übersendet eine für die Denkschriften bestimmte Abhandlung: „Baskische Studien. I. Ueber die Entstehung der Bezugsformen des baskischen Zeitworts" und schreibt hierüber:

Bezugsformen nennt der Verfasser zum Unterschied von den Gemeinformen diejenigen Formen des baskischen Verbums die einen inhaltslosen Bezug auf die angeredete Person ausdrücken. Er schickt einige allgemeine Bemerkungen über das baskische Verbum voraus. Dasselbe ist entweder intransitiv oder passiv und enthält, vom Bezugspronomen abgesehen, bis zu drei Arten von Pronomen, nämlich das des Subjects, das des Zieles und das des Urhebers (der Verfasser vermeidet die Ausdrücke „Nominativ", „Dativ" und „Instrumentalis", um jeder Verwechslung zwischen Function und Form vorzubeugen). Die Anordnung der pronominalen Elemente ist im Präteritum eine andere als im Präsens, was auf eine nicht blos zeitliche Bedeutungsverschiedenheit der beiderseitigen

Inhalt

	Z.		
8	1	Das baskische Zeitwort	1893
6	9	Vinsons – Bibliographie Zweites Band	1898
18	15	Gabelentz. Baskisch und Berberisch	1893
29	33	Gerland. – Die Basken und die Iberer	1888
13	62	John Rhyss' Alberten	1891
18	75	Giacomino. – Il basco e l'antico egizio	1892
42	93	Uhlenbeck. – Lautlehre des Baskischen	1903
18	135	Baskisch und Germanisch	1894
9	154	Germanische Wörter im Baskischen	1894
8	163	Der mehrzielige Frage- und Relativsatz (Auszug)	1893
5	168	Bask. ope-opil I lat. offa, offella?	1904
5	173	Zum Iberischen	1904
17	178	(Dodgson's) Jesus Christ gure Jaunaren Test. ber.	1904
15	134 bis	Entre Cascophiles	1897
15	195	Basken und Romanen	1901
19	210	Kelto-baskisches	1907
8	215	Die romanischen Nominalsuffixe im Baskischen	1906
29	245	Ibero-romanisches und Romano-baskisches	1905

H. Schuchardt's

über

das Baskische

des Sommers 1619, schwülstige Verse:

Und in der Gluth des Tages
Den Flug der grossen Bälle zu regieren,
Und rings die luft'gen Pfade mit dem Echo
Der Schläge zu erfüllen,
Wie Jupiters zuweilen Blitze schleudernd
Die Fischer beben lässt und Eichen spaltet.

Rom Hugo Schuchardt.

7



Zeichen öffentlicher Anerkennung eine Binde empfangen. Einige der Gesellschaft besitzen schon solche, die sie in anderen Städten erhalten haben. Früher wurde in Rom das Ballspiel auch von Liebhabern geübt, so unter anderen gerade in unserem Sferisterio von seiner Heiligkeit, da er — heitere Zeit! — noch bei der Nobelgarde diente. Was Wunders, daß dieses Spiel zu dichterischen Ergüssen begeistert hat! In der Bibliothek der S. Maria sopra Minerva entdeckte ich eine zu Leitens Cosmo's II. oder des III. verfaßte lateinische Elegie mit mythologischem Zierrath: Ludus follis, und Gabriello Chiabrera richtete an Cintio Venanzio da Cagli, den Sieger im Florentiner Ballspiel

wirklich zu tödten. Noch vor Kurzem erhielt ein Speckhändler eine solche Quetschung, dass ihm 36 Blutegel gesetzt werden.

Der Ballspieler wird gut bezahlt (man sagt mir, 45 und 50 Scudi monatlich, sowie Benefiz; die Stunde Arbeit also über 1 1/2 Thaler). Aber auch an Ehre mangelt es ihnen nicht. Die Namen der Tüchtigen sind in Aller Munde und ihr Andenken erhält sich lange; so waren einst, vor vierthalb Jahrzehnten, Gentiloni und Buzzuloncino berühmt. Jetzt ist der Liebling des Publicums ein gewisser Agostinelli, der aber kaum anders als mit dem Kosenamen Bimbo, d. i. Knäbchen — denn er ist jung, hübsch und leicht — bezeichnet wird. Bimbo soll als

haben, fort! fort! wer will?"
schreit — rasch einige Schritte
vorwärts. Oft wird das Geschoss
erst durch den unberechenbaren
Rückprall gefährlich und nimmt
diesem, der verliebt nach einer
Loge hinaufblickt, von hinten
die Kopfbedeckung ab oder lässt
sich Jenem, der sich mit
schadenfrohem Lächeln umsieht,
wuchtvoll auf die Nase nieder,
die er von da ab immer und
immer wieder verdrießlich
befühlt. So durchaus scherzhaft
ist jedoch die Sache nicht; in
früheren Zeiten hat man Manchen
halbtodt hinausgetragen, ja,
ein mit Kraft allerdings aus
größter Nähe gegen die Brust
eines Ochsen geschleuderter Ball
soll im Stande sein, diesen

zur Seite, als ob eine Bombe einschlüge, und da am meisten die Cylinder, welche der Römer bombe nennt, ausgesetzt sind, so könnte man mit einem Wortspiele von dem Aufeinanderplatzen der Bomben reden. Jetzt zerschmettert der Ball, welcher hart wie Holz ist, nur die dünne Lehne eines Stuhles oder versetzt einen schlummernden Hund in tödtlichen Schrecken; jetzt richtet er unter den Limonaden, Syrupen und Moreen eines herumwandelnden Burschen die heilloseste Verwirrung an oder befördert den kleinen buckligen Zigararo — der unermüdlich schreit: „Hier ist der Cigarrenhändler! wir

6



p. 75 col. 2

einem schwierigen Rück-
schlag, aber hauptsächlich, wenn
der Ball längere Zeit in regel-
rechter Weise hin- und herfliegt.
Denn nur in der Minderzahl
der Fälle legt er den Weg mehr
als vier Mal zurück; zwölf
Mal z. B. ist schon eine große
Seltenheit. Mit Mißfalls-
bezeigungen ist man weit
sparsamer, was nicht sowohl
aus Gutmüthigkeit oder Wohl-
erzogenheit, als aus einer gewissen
Unsicherheit des Urtheils her-
rühren mag. Eine sehr häufige
Veranlassung zu allgemeiner
Heiterkeit bietet das Niederfallen
des Balles unter die Zuschauer.
Man springt und beugt sich dann

vielfach an kämpfende Gladiatoren erinnern, wird auch der Künstler Manches schöpfen können. Bald sehen wir den Spieler sich niederkauern oder gestreckt hinwerfen oder glatt an die Mauer drücken, um dem heransausenden Balle auszuweichen; dann wieder mit gebogenen Knien und vorgestrecktem Oberkörper herzustürzen, um den zu kurz oder in schräger Richtung geworfenen Ball noch aufzufangen; oder in ruhiger würdiger Haltung ihn erwarten und mit weit ausgeholtem Schlage zurückzuschleudern. Bene! Bravo! und Händeklatschen ertönen bei einem besonders schönen, d. h. hohen und weiten Wurfe oder bei

Beschreibung nach einförmig
zu sein und diesen Eindruck
macht es in Wirklichkeit auf
die meisten Fremden. Die
Römer hingegen, und zwar
Herren und Damen, Soldaten
und Geistliche, die Jugend,
der das Spiel noch neu ist,
nicht minder als die Aelteren,
besuchen das Sferisterio mit
grossem Zudrang und ich
gestehe, dass ich ihrem Geschmack
theile. Denn so einfach die
Bedingungen des Spieles sind, so
erfordert dasselbe doch eine
bedeutende Gewandtheit und
Kraftanstrengung und erhält
durch lebendigen Fortgang stets
in Spannung. Aus den verschie-
denartigen Stellungen dieser
kräftigen Gestalten, die mich

durch einen Vorsprung von 2 Points errungen wird. Zur Verdeutlichung geben wir das Beispiel einer Partie. Der Cacciarolo ruft und notirt zugleich

i torchini 15
15 pari!
i torchini 30, i rossi 15!
" 40 " 15!
" 40 " 30!
alle due pari!
i torchini 30, i rossi 40!

Eh so!! 4 giuochi i rossi (welche vorher 3 hatten) e si passa (man wechselt die Plätze)! Matsch (marcio) ist es, wenn die Einen auf 50 gelangen, ohne dass den Anderen ein Point angerechnet worden ist.

Das Spiel scheint der



befindlichen Zuschauer-
räume oder fliegt über sie hinweg.
In diesem Falle ist es den Gegnern
durchaus unmöglich, den Ball
zurückzusenden. Denn es gilt als
Fehler (maniamento) nicht bloss
der fehlerhafte Wurf (fallo), sondern
auch die verschuldete oder unverschuldete
Nichterwiderung eines guten Wurfs.
Ein Fehler macht den Gegnern einen
Point und jedes Spiel besteht
aus vier Points. Die beiden ersten
Points werden als 15 gezählt (daher
heißt der Point überhaupt quindici),
die beiden letzten als 10, so dass wer
zuerst 50 erreicht, gewinnt. Indessen
wenn beide Parteien auf 40 stehen
würden, werden auf jeder Seite 10
abgerechnet, so dass der Sieg wenigstens

Zuweilen wird durch einen aus-
gespannten Strick die dritte
Raumbedingung, die einer gewissen
Höhe, hinzugefügt (giuocare col
cordino). An diesem Strick ist ein
Netzbehang mit vier Glöckchen befestigt,
damit der unmittelbar darübergehende
von dem unmittelbar darübergehende
Balle leichter unterschieden
werde. Letztere Methode, bei
welcher man gewöhnlich zu
Vieren spielt, hat einen grossen
Vorzug, nämlich den, dass sie die
kurzen und flachen Würfe aus-
schliesst, welche, unschön und
roh, doch ebenso schwierig zu
pariren sind, wie die Flordstösse
eines Naturalisten. Der in jeder
Hinsicht beste Wurf dagegen ist
die Botata: der Ball trifft die
an einer der beiden Kurzseiten

zurückschlägt, durch Zurufe aufmerksam macht und anfeuert. Bei der einfachen Spielweise (passa-e-ripassa) ist nur die Weite und die Richtung des Wurfs bestimmt. Der Ball muss den Querstrich in der Mitte der Arena passiren, ohne vorher den Boden berührt zu haben, und darf nicht nach rechts oder links abgehen, d. h. weder jenseits der Mauer noch jenseits der die Zuschauer schützenden Netzwand oder eines mit ihr in der Entfernung von etwa 4 1/2 Decimeter parallel laufenden Marmorstreifs niederfallen. Das blosse Anschlagen des Balles an die Mauer ist nicht verpönt. Der Ball kann entweder, ehe er zur Erde gekommen ist (posta), oder nach einmaligem Absprung (di sbalzo) zurückgeworfen werden.

f. 75, col. 1

ränkevollen Ballspieler
schildert. Beim ersten Auftreten
in der Battuta oder Ribattuta
macht jede Partei dem Publicum
ihr Compliment und zwar der
Battitore, indem er einen leichten
Anlauf nimmt, wie wenn er den
Ball zu schleudern, ihn aber
nur schwach berührt und sich dann
verbeugt.

Das Spiel geht nicht
in der Mitte der Arena vor sich,
sondern auf der Seite der Mauer.
Gewöhnlich spielen drei gegen drei,
in zwei sehr spitzwinkeligen
Dreiecken ~~gegen~~ gruppirt, da je
Einer (il terzo) den beiden Anderen
ziemlich weit voransteht, die er,
wenn er den Ball nicht selbst

4

HÔTEL
ELEFANT
HAUS I. RANGES
·GRAZ·
BESITZER. ANTON PILLER.



geschlossener Wetten abhängig sein würde. Auch die Spieler selbst fordern sich zuweilen zu einer Art von Wette heraus, deren Gewinn oder Verlust den günstigen oder ungünstigen Erfolg der Partei verdoppelt. Es ist oft vorgekommen, dass ein Einzelner seine Partei, besonders wenn er deren Hauptstütze ist, aus diesem oder jenem Grunde (welcher jedoch immer ein klingender gewesen sein wird) zu Schaden gebracht hat; unter den vielen Hunderten in römischer Mundart abgefaszten Sonetten von Giuseppe Gioachino Belli begegnen wir auch einem, das einen solchen

(pallegio), die jedoch selten ohne Interesse ist, eine Reihe von regelmäßigen Spielen gespielt. In Bezug auf den Platz, da die Battuta weit mehr Chancen bietet, vertheilen sich dieselben gleich unter beide Parteien und zwar wird nach je zwei Spielen gewechselt; nur von den beiden letzten, den sogenannten Ehrenspielen (all'onore), kommt eins auf die Blauen, eins auf die Rothen. Sie pflegen dabei an einander vorüberzuschreiten, ohne sich anzureden, ja ohne sich anzusehen, um den Anschein eines Einverständnisses zu meiden, von welchem dann der Ausgang im Publicum

blauer, sonst wäre eine gewisse Parteilichkeit angedeutet. Er hält in der Hand ein blau- und rothgetheiltes Holzschild, auf welchem er durch das Einstrecken von drei Metallstiften in Löcher einestheils die Zahl der von der einen oder der andern Partei gewonnenen Spiele (denn es wird immer sofort abgezogen), anderntheils das Verhältniss beider Parteien während eines Spieles bezeichnet. In zweifelhaften Fällen bezieht er sich auf einen hinter ihm sitzenden Deputirten; solche wohnen allen öffentlichen Spielen bei.

Jeden Nachmittag wird nach einer kurzen Vorübung oder Plänkelei

nach durch die wiederholten Schläge, wodurch der Ball an Elasticität verliert.

Der Cacciarolo, Kampfwart, steht in der Mitte der Langseite vor den Zuschauern an einem Pfahle, der ein am Boden hinlaufender, die Arena in gleiche Hälften theilender Marmorstreif mit der gegenüber an der Mauer gemalten Meta, in deren Knopf die barberinische Biene erscheint, verbindet. An Pfahl und Meta befinden sich Vorrichtungen zur Befestigung eines Strickes, wovon nachher. Der Cacciarolo also trägt Mütze und Blouse von blauer Farbe, doch dunkel-

3



in einem ganz weißen Polichinellanzug hat die Aufgabe, den Ball in einem flachen Bogen dem von einem geneigten Laufbrette (trappolino) auf ihn zueilenden [col. 2] Battitore zum Schlag zu werfen. So heißt nämlich derjenige von der jedesmaligen Partei der Battuta, welcher den Ball zu Beginn des Spieles oder, nachdem derselbe ausser Cours gekommen ist, auswirft, während sämmtliche anderen Spieler ihn nur zurück-werfen (rimandare).

Die Pallonari füllen beständig in einer Ecke der Arena die Bälle mit Luft; denn diese entweicht natürlich nach und

war nicht ganz praktisch und ungefährlich. Und so ist denn schon seit undenklichen Zeiten der Bracciale im Gebrauch, der den Ball mit grösster Sicherheit und Stärke schleudert. Dieses Werkzeug ist ein Stück hartes Holz, 6 1/2 Libbra schwer, mit cylinderförmiger Aushöhlung, in welche die Faust leicht, doch ohne vielen leeren Raum zu lassen, gesteckt werden kann. Ein innen angebrachtes rundes Querholz dient als Griff. Die Aussenseite ist mit groszen Zähnen oder stumpfen Pyramiden besetzt, welche kreuz=, nicht schachförmig vertheilt sind, und die das Ausgleiten des Balles verhindern sollen.

Der Mandatore

mandarini), 2 pallonari und 1 cacciarolo oder chiamatore zusammengesetzt.

Die Giuocatori, Ballspieler, die jedesmal in der Zahl von 4 oder 6 oder 8 auftreten, sind möglichst leicht bekleidet, mit einem weißen Camisol, weißen Kniehosen und Strümpfen, und in Schuhen. Als Kennzeichen der Partei tragen die Einen einen rothen, die Anderen einen hellblauen Schurz. Die rechte Hand und ein Theil des Unterarms ist mit dem Bracciale bewaffnet. Der Ball würde nämlich nicht mit der Pritsche und noch weniger mit der bloßen Hand zu regieren sein; auch der Ledercestus, den die Alten beim Ballspiel anwandten,

schliesslich acht Stücke von Sohlleder in Gestalt von Kugeldreiecken sorgsam zusammengenäht sind. Die Luft wird durch eine enge Oeffnung hineingepumpt; innen an dieser befindet sich ein ledernes Klappchen, welches bei grösserer Verdichtung der Luft stärkern Widerstand leistet und hermetisch schliesst. Dieser gegen eine Libbra schwere Ball ist hart und elastisch zu gleicher Zeit und springt von der Erde bis zu einer Höhe von sechs Meter zurück.

Die Gesellschaft, welche gegenwärtig ihre Vorstellungen giebt (meist Romagnolen), ist aus 12 giuocatori, 2 mandatori (auch

2)



Logenreihe (palchi).
Die Hälfte der darunter
befindlichen Sitze sowie diejenigen
an der Langseite — theils in
der Arena selbst, theils dahinter
auf hohen Steinstufen (gradinata),
theils endlich auf der Plattform
(loggiato), wo auch ein Café
errichtet ist — sind gar nicht
oder durch Netze nur ungenügend
gedeckt, da der Ball immer
von oben Zugang hat.

Dieser Ball, pallone,
von den alten Römern follis genannt,
besitzt einen Durchmesser von ungefähr
einem Decimeter und besteht aus
einer Schweinsblase, worüber
zunächst eine Hülle von
Sämischleder gespannt ist und

hat. Der länglich viereckige, ganz ebene Raum von bedeutender Ausdehnung (trotzdem hält ihn die allgemeine Ansicht noch für zu kurz, ist auf der einen Langseite von einer hohen mit Luftlöchern versehenen Mauer, die sich nach den Enden zu ziemlich absenkt, auf allen übrigen Seiten von den Zuschauerplätzen eingeschlossen. An derjenigen Kurzseite, von welcher der Ball geworfen wird (parte della battuta), erhebt sich eine durch Bedeckung und Netzwand vollständig geschützte Gallerie (loggia). Gleichermaßen versichert ist die gegenüber (parte della ribattuta) liegende doppelte, leicht ausgebogene

Beifall. Nur giebt es dabei keine
todte noch Verwundete; unter
Pius des * Neunten „milder" Regierung
f. 74 col. 1 wird kein unnöthiges Blut
vergossen.

Die Arena, welche
ich meine, ist das Sferisterio an
den Quattro fontane, zum Palast
Barberini gehörig, welches vom
Fürsten Francesco Barberini 1814
erbaut und von seinem Sohne
Enrico in diesem Jahre erneuert
worden ist. Hier findet jetzt
wiederum, nach zwanzig jähriger
Unterbrechung, während dreier
Monate, jeden Tag die beiden
Stunden vor Avemaria, das
Ballspiel (giuoco del pallone)
statt, ein altrömisches Spiel,
welches sich auch in Spanien
und Südfrankreich erhalten

diesem Jahrhundert fanden nicht
ungefährliche Gladiatoren-, Thiergefechte,
im Mausoleum des [p. 73 col. 2] Augustus
statt. Und jetzt? Im Studium des
Domitian hörst Du vielleicht ein
lebhaftes Zungengefecht zwischen
einer Fruttarola und einer Käuferin,
siehst am flavianischen Amphitheater
zerlumpte römische Brut ihre unschuldige
Marroncino spielen, und im Circus Maximus
gar nahen vom härtesten Kampfe, von
all dem Elend und der Verachtung, die
ihnen in der heiligen Stadt beschieden
sind, die Kinder Israels aus. Aber
doch hat Rom noch eine Arena; es
bekämpfen sich alltäglich die Blauen
und die Rothen, wie vor Jahrhunderten
die Blauen und die Grünen, und einen
glücklichen Schlag des Cestus lohnt lauter

1/

Globus XIV Nr3 (August 1868)



Das Ballspiel in Rom

–

p. 73 col. 1 Festkämpfe, Wettspiele waren einstens die höchste Freude der Römer, der lauteste Ruf der, welcher die Circenses begehrte. Dies Erbstück aus Roms glänzender Zeit bewahrte sich, nachdem schon lange alle anderen entschwunden waren, und wach blieb zum Mindesten immer die Erinnerung daran, die Sehnsucht danach. Als dann anderswo die ritterliche Vollkraft sich in Turnieren austobte, waren zu Rom Ringkämpfe und Wettrennen im Schwange (am Monte Testaccio und auf Piazza Navona) und zu Lebzeiten des Tribuns verbluteten im Kolosseum 18 adelige Jünglinge, von Stierhörnern durchbohrt. Ja, noch in

Schuchardt

Das Ballspiel in Rom

1868

Baskische selbst getan oder Andere hatte tun lassen. Die Art seines Schaffens erschien mir allerdings auch auf diesem Gebiet in gleichem Licht (s. meine Baskische Studien I, 2). Die paritätische Verbindung von Mikroskopie und Makroskopie bildet das Ideal der wissenschaftlichen Arbeit; in Wirklichkeit kommt meistens die eine gegen die andere zu kurz; B. war vorzugsweise Mikroskopiker: sein Blick wurde durch die kleinsten Einzelheiten angezogen, aber er übersah sie innerhalb der weitesten Grenzen. Sein Verbe basque ist ein in Anlage und Ausführung bewundernswerter Grundbau, der gute Bürgschaft für irgendwelchen Weiterbau gewährt.

Der Prinz hat mir meine Kritik nicht nachgetragen. Als ich den Sommer 1887 in Sare (B.-Pyrénées) zubrachte drückte ich ihm schriftlich meinen Wunsch aus in den Besitz seiner Veröffentlichungen zu gelangen (auf das Baskische bezüglichen), sicherlich nicht ohne meine Polemik mit ihm auf eine oder die andere Weise zu erwähnen. Was sonst meine Briefe an ihn im einzelnen enthielten, dessen entsinne ich mich nicht mehr. Er hat meinen Wunsch auf das liebenswürdigste rascheste und vollständigste erfüllt; und es ist, bei der Benutzung seiner Gaben, mein Dankesgefühl immer gleich lebendig. Es folgen die vier Briefe die mir der Prinz nach Sare schrieb.

2. 3. 4. 5

Graz, 16. Febr. 1909.

H. Schuchardt

nicht eintreten: etsai bat, negarrez gaude, nicht etsai pat, negarrez gaude. Zunächst ist hier bai ganz auszuschalten, da es für bait steht, das in baitaiz, baitoa noch vorliegt; also baikare beruht auf bait-kare usw. (s. Zeitschrift für romanische Philologie XXXII, 358). Wenn aber das z von ez den folgenden Anlaut beeinflusst, und das von negarrez usw. nicht, so ist das nicht in der Bedeutung von ez begründet, sondern in der Innigkeit der Verbindung die es mit der folgenden Verbalform eingeht. In gleich innigen Verbindungen anderer Wörter auf z nehmen wir die gleiche Wirkung wahr, z.B. az-kordin oz-pera für und neben az-gordin, oz-bera. — Indem ich meinen Artikel wieder durchlese, finde ich ihn auch jetzt dem Inhalt nach durchaus berechtigt, nur in der Form zu scharf. Das erklärt sich aber daraus dass ich B. nur vom romanistischen Standpunkte beurteilte, und mit den andern Romanisten hatte er in der Tat wenig Fühlung. Ich würde nicht mit den Worten geschlossen haben: „Wenn die Kontinuität der wissenschaftlichen Arbeit aufhört, dann wird diese zum — Sport", wäre mir schon bekannt gewesen was B. für das Baskische selbst getan oder Andere hatte tun lassen. Die Art seines Schaffens erschien mir allerdings auch auf diesem Gebiet in gleichem Licht (s. meine Baskische Studien I, 2). Die paritätische Verbindung von Mikroskopie und Makroskopie bildet das Ideal der wissenschaftlichen Arbeit; in Wirklichkeit kommt meistens die eine gegen die andere zu kurz; B. war vorzugsweise

nicht eintreten: etsai bat, negarrez gaude, nicht etsai pat, negarrez gaude. Zunächst ist hier bai ganz auszuschalten, da es für bait steht, das in baitaiz, baitoa noch vorliegt; also baikare beruht auf bait-kare usw. (s. Zeitschrift für romanische Philologie XXXII, 358). Wenn aber das z von ez den folgenden Anlaut beeinflusst, und das von negarrez usw. nicht, so ist das nicht in der Bedeutung von ez begründet, sondern in der Innigkeit der Verbindung die es mit der folgenden Verbalform eingeht. In gleich innigen Verbindungen anderer Wörter auf z nehmen wir die gleiche Wirkung wahr, z.B. az-kordin oz-pera für und neben az-gordin, oz-bera. — Indem ich meinen Artikel wieder durchlese, finde ich ihn auch jetzt dem Inhalt nach durchaus berechtigt, nur in der Form zu scharf. Das erklärt sich aber daraus dass ich B. nur vom romanistischen Standpunkte beurteilte, und mit den andern Romanisten hatte er in der Tat wenig Fühlung. Ich würde nicht mit den Worten geschlossen haben: „Wenn die Kontinuität der wissenschaftlichen Arbeit aufhört, dann wird diese zum — Sport", wäre mir schon bekannt gewesen was B. für das Baskische selbst getan oder Andere hatte tun lassen. Die Art seines Schaffens erschien mir allerdings auch auf diesem Gebiet in gleichem Licht (s. meine Baskische Studien I, 2). Die paritätische Verbindung von Mikroskopie und Makroskopie bildet das Ideal der wissenschaftlichen Arbeit; in Wirklichkeit kommt meistens die eine gegen die andere zu kurz; B. war vorzugsweise

Briefe des Prinzen L.-L. Bonaparte an H. Schuchardt.

Ende 1881 oder Anfang 1882 wandte ich mich an den Prinzen L.-L. Bonaparte mit der Bitte mir gewisse Auskünfte über die Literatur der kreolischen Mundarten zu geben, mit denen ich damals mich zu beschäftigen begonnen hatte. Ich erhielt folgende Antwort:

1

Eine Stelle dieses Briefes bezieht sich auf meine in der Romania III (1874), S. 1-30 erschienene Abhandlung: Les modifications syntactiques de la consonne initiale dans les dialectes de la Sardaigne, du centre et du sud de l'Italie, welche im wesentlichen einen Vortrag wiederholte den ich 1872 zu Leipzig gehalten hatte. Hier S. 13 Anm. lehnte ich eine von B. 1866 ausgesprochene Auffassung ab. Schon damals hatte er eine Arbeit angekündigt, die nun bald nach seinem Brief an mich in den Transactions of the Philological Society, London 1882 S. 155-202 an das Licht trat, u.d.T.: Initial mutations in the living Celtic, Basque, Sardinian, and Italian dialects (Vinson Bibl. N.° 556), und in der er nun seinerseits mir widersprach. Im Literaturblatt für germanische und romanische Philologie 1884 Sp. 273-277 berichtete ich ausführlich über diese Abhandlung B.s. Kaum irgendwo kennzeichnet sich deutlicher als in ihr des Prinzen sprachwissenschaftliche Methode. Scharf und gründlich beobachtet er die Sprache wie sie ist;

[Bibbia] Le nouveau testament de nostre seigneur Iesus Christ.
Lyon, I. de Tournes, 1583. 16°
1024 S. Mit 1 Karte u. eingedr. Holzschn.

Die Signaturen d. beschriebenen Bibeln der Reihe nach folgen: II 54059
I 51971
I 51983
I 51981
I 52067
I 52136a
I 52136
III 54771
I 51966.

de Genève. [Genève] L'olivier de Robert Estienne, 1560. 16°. 708 S. & 18 ungez. Bll.

[Biblia] Le nouveau testament, c'est à dire, la nouvelle alliance de nostre seigneur Jesus Christ. Reveu & corrigé de nouveau sur le grec, par l'advis des ministres de Genève, avec annotations reuës & augm. par M. Augustin Marlorat. Genève, impr. p. J. Bonne-Foy, 1563. 8°
8 Bll. Vorst. ~ 357 ~ 14 Bll.

Obligatum est:
Marot Clm & Theod. de Beze, Les pseaumes mis en rime françoise. Genève 1563. 8°

[Biblia] Les pseaumes mis en rime françoise par Clement Marot & Theodore de Beze. Genève, Franç. Estienne, 1567. 8°
Obligatum est ad: La bible qui est toute la saincte escriture... (das nachfolgende Werk:)

La bible, qui est toute la saincte escriture. Avec ..figures, cartes... [Genève] Franç Estienne, 1567. 8°
8 Bll. Kalend. 4 Bll. Vorst. ~ 370 ~ 90 ~ 122 gez. Bll. ~ 11 ungez. Bll., 1 w. Bl. & 82 ungez. Bll.

[Biblia] La saincte Bible contenant le vieil et nouveau Testament, traduicte de Latin en françois. Avec les argumens sur chacun liure. A Anvers, Christophle Plantin, 1578, fol. XII ~ 860 ~ 260 ~ 36 S.

KAISERLICH KÖNIGLICHE UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK IN GRAZ.

[Bibbia] La bible, qui est toute la sainte escriture, en laquelle sont contenus, le vieil testament et le nouveau, translatez en françois, et revuez: le vieil selon l'ebrieu, et le nouveau selon le grec. S. l. [Genève], s. t. n. 1546. 4°
320 ~ 77 ~ 100 gez. Bll. u. Snd. (Ex interpretatione Roberti Petri Olivetani, juvante Io. Calvino cum praefatione Io. Calvini)

[Bibbia] Titelblatt und 1. Bl. des Textes fehlen.
[Le nouveau testament avec declaration des mots difficiles... par Jean Calvin. [Lugduni] [c. 1550-60] 12°
2 ~ 340 gez. Bll. und 89 ungez. Bll.

[Bibbia] Le nouveau testament, c'est à dire, la nouvelle alliance de nostre seigneur & seul sauveur Jesus Christ, translaté de Grec en françois et reveuu par M. Jean Calvin. [Génève], impr. de Gerard pour E. Robinet, 1555. 8°
11 ungez. Bll. Vorst., 1 w. Bl., 354 fol. Bll. 23 ungez. Bll. u. 4 w. Bll.

[Bibbia] Le nouveau testament.. Reveuu de nouveau & corrigé sur le grec par l'advis des ministres

5 et signifie ~~fl~~ ~~ur~~ «fleuve». Chaho donne en outre le sens de «bord», qui correspond à l'espagnol ribera, et Azkue ce sens seulement pour le b.g. erribera, bn.l. errepira, b. erbera, hn. erbere. Mais quand à ces deux dernières formes il ajoute encore : «~~pays s'étendant longuement~~ terre basse», il le fait par influence de l'~~étymologie~~ origine qu'il avait acceptée p. 151 a : b. erbera, g.l.r. erribera } erri «pays» + bera «bas», ainsi «pays bas». Mais il n'y a pas à douter de l'origine romane du mot. ~~D'ailleurs cela est patent d'après~~ ~~le~~ Il en est tout autrement du second erribera, que Pouvreau traduit : «(lieu = leku) où il ne fait pas froid en hiver» (1). Thomas pense, que c'est le même mot que le premier, et que les Basques auraient employé adjectivement, ~~pour les~~ comme montagnard, un mot «plaine» dans le sens de «à l'abri du froid ~~produit par le vent~~ de l'hiver». Je n'entre pas dans les difficultés attachés à cette interprétation ; le hn. et le bn. erribera est composé de erri (s.) = irri «rire» et bera enclin à, donc «enclin au rire», «rieur», des hommes (gizon erribera «rieur») comme des lieux. Mais je ne puis m'empêcher de citer ici les mots par lesquels Thomas clot son article, ~~en répétant~~, car il sont pour lui, dans la bataille autour des principes, extraordinairement caractéristiques : «Il n'est pas désagréable de retrouver de temps en temps l'esprit sous la lettre et de voir l'austère phonétique s'illuminer d'un rayon de sémantique (2)»

(A suivre)

Hugo Schuchardt

(traduit de l'allemand)

(1) En français dans le texte

(2) En français dans le texte

entrepris des mots basques. Voici l'affaire. Ce Bascologue, connu pour son manque de méthode, n'a pas été pour cela absolument incapable, à côté de beaucoup de fausses étymologies, d'en ~~donner~~ donner presque autant d'exactes. Et nous remarquons cela justement ~~cela~~ chez lui très explicitement dans ces deux ~~choses~~ exemples que A. a pris comme cible: dans bei «vache» } esp. buey et senor «mari» } esp. señor. La première de ces étymologies est à rejeter pour des raisons phonétiques et ~~conceptuelles~~ sémantiques (des raisons du même ordre); en revanche la dernière est à accepter pour les mêmes raisons. La signification va parfaitement: la femme parle partout de son mari comme du maître, et contre l'expression étrangère ~~s'imposait~~ en apparence plus distinguée ~~contre~~ facilement à la place de la précédente l'indigène (jaun); cf. notre Madame et d'autres. Et nous pouvons nous rappeler en fait d'autres emprunts romans seme «fils» (v. Ztschr. XXIX, 452), ema, eme, «femme» (cela signifie être féminin surtout) } ast. fema, béarn. hemne; la femme mariée s'appelle emazte } ema gazte («jeune femme»), kusu, primu, «cousin». Le n ou nh (l. bn. s. senhar), pour ñ n'est pas ~~pour rendre le mot étranger~~ nous surprendre; -ar pour or ~~en~~ a été introduit par imitation de la fréquente terminaison -ar (particulièrement -tar), pénomination des noms de personnes. De plus forts ~~parents~~ changements phonétiques désignent d'autres titres semblables empruntés au roman, comme le g. on } esp. don, l. n. morde } s. mousde («monsieur») } béarn. mous de. Mais ~~l'on peut aussi sur cette question de limites se tromper comme de sagaces chercheurs~~ aussi de sagaces chercheurs peuvent s'égarer dans ce domaine limitrophe. A. Thomas Essais de phil. franç. p. 119 f. trouve dans Van Eys deux erribera, dont un ~~est~~ ~~l'abs~~ l.

Beaucoup de mots d'emprunt sont défigurés jusqu'à être méconnaissables, si bien qu'~~nous~~ il ne nous est permis de les reconnaître comme tels que parce qu'ils ne se laissent qu'à peine ~~réunir~~ ~~assimiler~~ au fond indigène certain ~~par~~ quant à la forme, la signification et la manière (les circonstances extérieures) d'être extérieure; nous ne pouvons déterminer les mots romans, du moins ~~originaux~~ pour le moment, qui leur ont donné naissance. Ainsi encore nous avons la preuve apagogique, cette fois, ~~[illegible]~~ dans un habit très lâche. Je ~~saisis cela quand les Basques l'enlèvent~~ comprends que les Basques la recusent, grâce à la fierté avec laquelle ils parlent de leur langue. Mais fier aussi est l'épigraphe conquérante: « je prends mon bien où je le trouve » (1), et les Basques pourraient ~~se glorifier~~ dire à l'honneur de ~~dans~~ leur langue ~~de ce~~ que, sans ~~se~~ perdre son originalité primitive elle s'est assimilée tout ~~le~~ ~~[illegible]~~ matériel étranger dont elle avait besoin et qu'elle désirait, et de ce que la plus grande partie de cela n'est reconnaissable que ~~par~~ toujours la loupe du linguiste. Si le basque avait voulu rester tel qu'il était à l'époque pré-romaine, il n'eût pas survécu. A. ne se laisse pas affoller par les étymologies fantastiques de ses compatriotes (et même dans <u>urretšindor</u>, mot-à-mot: « rouge-gorge d'or » il reconnaît une dérivation de l'esp. <u>ruiseñor</u> (p. X XIV); cf. du reste le gasc. <u>óurignol</u> (« rossignol »), mais il ne semble pas, sur la question des mots d'emprunt, se pouvoir délivrer de la contrainte des ~~représentations acquises~~ traditions héréditaires. Je ne déduis pas cela seulement du petit nombre des ? et ??, qui désignent des origines romanes, et qui vraiment manquent très souvent là où il n'y a pas de doute là-dessus, mais aussi d'un passage de son ~~introduction~~ avant-propos « ¡Rico ó pobre »? (p. XVII ~~X~~ 5). Là il se gausse du « massage » que le comte de Charency a

(1) en français dans le texte

(or, selon lui ait)

de syntaxe, comme pour l'usage de l'auxiliaire, de l'article, du relatif ou ~~de~~ pour la confusion qui n'appartient ~~déjà~~ au ~~vieux~~ basque moderne de la phrase interrogative ou conditionnelle (rom. si ; v. A. sub verbo ba p. 122a), nous dépassons le cercle d'investigation romanistique, sans compter que sa qualification exprime ~~une plus~~ (pour pouvoir en parler avec autorité, on doit posséder) une assez grande intimité avec la grammaire basque. En outre la diffusion de ü ʒu en basque oriental nous ~~donnera~~ fournira à peine une lumière (des lumières ?) plus forte pour l'histoire de l'évolution correspondante du français méridional. Mais les ~~la~~ mots romano-basques nous donnent des clartés de toute espèce sur la phonétique et la morphologie sur l'histoire des sons et des mots romans. L'acceptation [parce que la morphologie n'y entre pas] ~~et l'attitude vis-à-vis~~ des mots ~~mots~~ étrangers et la façon de les traiter est telle ici qu'elle doit être prise en considération même par la linguistique générale. Je ~~devrais~~ pourrais presque dire, qu'elle nous offre un maximum. Et le lieu, la race, la culture, l'histoire politique doivent en être rendues responsables. Durant deux mille ans une langue unifiée, qui sur un petit espace est différenciée d'une façon tout-à-fait démesurée, est fermement enserrée par une autre, au moins ou deux (types substantiels essentiels originaires) [je pense au français et à l'espagnol] ~~fois plus répandue~~ ; ~~elle est continue~~ ~~subsiste~~ types substantiels, quoique sans interruption pas trop ~~en~~ rapidement des mots ~~l'envahis~~ venant de l'autre l'envahissent ; des formes béarnaises et castillanes se ~~poussent~~ supplantent les unes les autres ou s'entremêlent et ~~avec le temps~~ (de formes chronologiquement différentes) ~~surtout~~ se superposent de semblable manière, (il y a superfétation) avec cela se produit le mélange avec des mots foncièrement basques, ou l'accommodement (l'annexilation à tels) (ainsi) comme la pérégrination de dialecte en dialecte. ~~C'est~~ Et ainsi nous devons en grande partie renoncer à déterminer le lieu et le temps d'entrée des mots étrangers par le secours certain des «lois phonétiques» ; c'est en vain que nous avons comme prototypes ces langues dans lesquelles les mots s'introduisent du dehors d'une façon en quelque sorte régimentaire et où l'on s'étonne ~~quand~~ en rencontrant des maraudeurs [c.-à-d. des mots qui ne se soumettent pas au loix ph.]

RIEV - 1907 - 3361 339

mait ton explication d'une origine basque de « que » est caduque, car 1
une confusion entre la forme absolue et la relative n'est possible qu'à
l'imparfait (p. ex. ikusi zuen signifie aussi bien « il le vit » que « qu'il le
vit » ou « lequel il vit »). Le rapprochement du béarn. que avec
et des formes similaires celtiques ou viel-italiques, que j'avais hasardé (Ztschr.
IV, 151) ne saurait avoir de signification historique par suite du
manque de relations externes. Il est vrai que le béarnais emploie, dans
le même sens que « que » (d'après Lespy Gramm. p. 333 et Dict. p. 95), bee
(b' devant les voyelles), et ce n'est pas là le gasc.-lang. be (ba), néo-prov.
ve (va), accusatif du pronom conjonctif de 3e p. s., mais rien
autre que bee } lat. bene. Et ceci nous fait penser d'ailleurs en effet
au basque, qui préfixe ba (comme mot indépendant bai « oui ») pour
renforcer les formes verbales : ba-daki « il (le) sait » correspond
ainsi au béarnais bee sap. Et cela nous fait comprendre que ; au
fond il n'est pas synonyme de bee mais il servait à mettait
à côté de lui à sa place dans une tournure comme bee segu que « bien
fait que », qui aurait été abrégée doublement (qu'on pense à
non magis gram à côté de gic qu'on trouve en roman sous
les forme n.-q, n.-m. et m.-q.). Cet usage de que peut ainsi très
bien germer dans en sol roman (cf. Tobler Verm. Beitr. 1[2] 97 ff.),
mais (le basque pourrait y être intéressé pour quelque chose
s'il est employé constamment lui qui l'a parfaitement
lié étroitement avec le verbe affirmatif le basque pourrait y être pour quelque chose
incorpore dans le verbe avec la signification) une influence
encore plus profonde du basque serait à noter si mon opinion
exprimée antérieurement (opinion que je vois que personne
n'a relevée) que l'espagnol x de s[v] (et z[v]) repose sur la prononciation
de gentilshommes basques ?)

(j'ai prouvé par des exemples basquaïsants qui se trouvaient en la forte
au XVIe siècle à Madrid)

Le roman basque a enfin une certaine
importance comme contre-partie du basque-roman : dans de
claires concordances en effet entre ces deux groupes de langues ceci
ou cela se démontre assez souvent apologétiquement. Mais alors
Et avant tout cela est important en soi. Quelques mots ci-dessus

Unter den von Darricarrère Revue V, 37 ff. verzeichneten Druckfehlern im „Orsa hilceco bidia" befinden sich zwei Formen, welche ich nicht nur für richtig halte, sondern auch für wichtig. 8, 1 wird dançald in dançatela verbessert; 47, 4 dançanac in dançatenac. Aber dança ist offenbar nur eine mundartliche Variante von dauntza = dantza (s. de Urquijo Einl. zu J. d'Etcheberri S. LXI f. und Revue I, 154).

H. Schuchardt.

P. 32. – Wenn wir nur die niedere, wenig gebildete Bevölkerung ins Auge fassen, so können wir sagen, dem Basken und dem Bretonen, dem Gaskogner und dem Wallonen ist das Französische, dem Urschweizer und dem Holsten das Deutsche nur eine vermittelnde, eine Nützlichkeitssprache, eine Art Volapük.

P. 33. – Eine Weltsprache liegt durchaus in der Richtung unserer praktischen Bedürfnisse; sie erscheint als die Ergänzung, als die Krönung unserer internazionalen Einrichtungen. Aber eine Weltsprache ist auch — weit entfernt den Spott der Gelehrten zu verdienen — ein wissenschaftliches Desiderat.

P. 34 – Obwohl ich mich seit geraumer Zeit mit der Theorie der Sprachen beschäftige, hege ich noch heutzutage eine Abneigung gegen die systematischen Sprachlehren; nicht nur in die romanischen Sprachen, auch ins Kymrische, Irische, Slovenische, Magyarische habe ich mich durch Ahns und Ollendorffs einführen lassen, und als ich neuer das Baskische an Ort [p. 34] und Stelle mir anzueignen suchte, beklagte ich sehr den Mangel eines derartigen Hülfsmittels.

Schuchardt : Auf Anlass des Volapüks Berlin R. Oppenheim 1888

—

p. 8. – Ueberall wo ein Volk die Sprache eines andern anzunehmen beginnt — es ist dies der wichtigste Anlass zur Sprachveränderung — überall spielt das praktische Bedürfniss die erste Rolle; das Radebrechen entsteht nicht erst bei den Lernenden, sondern schon bei den Lehrenden. – – – –

p. 13. – Die « falsche » Analogie ist im Grunde eine richtige, indem die starken und schwachen Zeitwörter sich nicht nach begrifflichen Kategorieen von einander absondern, ja nicht einmal nach lautlichen.

p. 18. – Die Flexion ist nichts Anderes als anomal gewordene Agglutination.

p. 21. – In dem Satze ich schlage dich sind Subjekt und Objekt von gleicher thatsächlicher Wichtigkeit, wie denn auch die Sprachen in der Vertheilung der ersten und zweiten Rolle verschieden vorgehen. Es ist daher durchaus folgerichtig dass K. Hannemann, als Bewunderer der Flexion, das Baskische, welches das direkte und ausserdem das indirekte Objekt, ja eine Art ethischen Dativ der Verbalform einverleibt, und den er mit Recht « die nahezu ungeheuere Mannichfaltigkeit der Formen des Verbums » nachrühmt, als die vollkommenste Sprache bezeichnet und es statt des Volapüks zur Universalsprache erheben möchte (Euskara (886). Für Pott aber gehört das Baskische, indem es über das Arische hinausgeht, zu den « transnormalen » Sprachen; er ist derjenige der am wenigsten ein Hehl aus seinem arischen Vorurtheil macht.

verdollmetscht; es scheint also ein veraltetes zu sein;
Matth. IX, 12 steht: sendaquin edo [oder] miricu.
Marc. II, 17: osoquin edo miricu.

Zeit. de fr. XVI 1892 §21-§22

3. Archiates.

§21

F. Kluge sagt in seinem „Etym. Wb. der deutschen Sprache" 4. Aufl. S. 12 unter „Arzt": „Auch sonst sind verm. Bechn. der griech. Medizin früh ins Abendland gedrungen (vgl. Büchse, Pflaster), aber stets durch lat.-roman. Vermittlung. Das einzige arzâtar ist dem Roman. völlig fremd geblieben." Ich bezweifle das und vermute, dass es auch auf romanischem Boden noch irgendwo, in volkstümlicher Form, entdeckt wird. Dazu veranlasst mich das Vorhandensein eines baskischen Wortes für „Arzt", welches achetes lautet und welches Fremdwort sein muss. Ich kenne es nur aus Dechepares Gedichten (1545) F 1: acheterric asquiagoa, „Ihr habt genug Ärzte", vada acheter herrian, „es gibt Ärzte im Lande", und aus der 1855 erschienenen Übersetzung der Evangelien, welche auf der von Haraneder (1740) beruht, Luc. V, 31: ezlute achetes beharric, „bedürfen eines Arztes nicht", VIII, 43: bere onthasun guccia acheterretan chahutu igan çuena, „welche ihr ganzes Vermögen an die Ärzte verschwendet[122] hatte". An beiden Stellen und im angehängten Glossar ist das Wort mit miricu, osagaiz, sendagaiz, sendatçaile

Schuchardt

Vie 4 fév. 1842 Gotha
Étudia à Iéna et Bonn
30 avril 1870 habilité p. la philo. romane à l'Université de Leipzig
voyages d'études Galles, Pays basque, Suisse Française, Italie
1873 prof. ordinaire à Halle
1876-1901 Gratz
Ac. sciences Vienne
~~[illegible]~~ docteur honoraire de plusieurs ~~[illegible]~~ universités
membre associé ou correspond plus. Acad.

Ouvrage
Vocal. lat. vulgaire 1866-68 3 vol.

1882 à 1890 Études créoles
Leuschener et Lubensky Gratz Slavo-allemand et slavo-italien (1884

Sur les lois phonétiques (1885) Rob. Oppenh. Berlin

Roman et celtique (1886) Rob. Oppenh. Berlin

Auf Anlass des Volapüks 1888 Oppenheim
~~Études créoles~~
Weltspr. und W-sprachen An Gustav Meyer Strassburg Trübner 1894 Langue universelle et langues universelles (1894)
Sur le caractère passif du transitif dans les lang. caucas. 1895
Etymologies romanes 1898 et 1899
Classific. des dialectes romans 1900
Valeur de la ling. historique 1909
Chose et parole 1911

Zeitsch. f. rom. Phil.

XI 1887 474-512 Romano-baskisches I / 2 ex.

XVIII 1894 532-538 Das bask. Zeitw. und Jul. Vinson / 2 ex.

1903 XXIII / 1899 174-200 Zum Iberischen, Romano-baskis, Ib.-Roman
99-100 / Opel / XXVII 513-640 content zur Meth. der Wortgesch.
XXVIII 1904 Zum Iberischen 101-102 (117-121) C. Dodgson
226-227 Ibero-rom. Annale complete { XXIX 1905 451 Baskisch. Nam. des Erdbeerbaums
452 Lat. semen im Bask
552-565 Ibero-rom. und Romano-baskisches
XXX 1906 1-10 Die Rom. Komsuf. im Baskisch
XXXI 1907 Keltobaskisches 34-35

Ibero-bask Urbi-; Viscaur- 80-83 (77-87)
XXXII { 1908 349-359 Vinson über Iberisch und Baskisch
257-384 465-478 Vermischtes
XXXIV ~~1911~~ Sachwortgesch. ub. den Dreschflegel 257-294
737-739 XXXIV Rom Katze-Rausch
XXXVI 1912 Romanobask. 33-41
Zum Kasaleinschub 90-91
Rom. bask. Nam. des Wiesels 258-267

31 7
32 8
33 9
34 10
35 11
36 12

„Freundschaft"; altport. amorio gibt Leite in Livro de Esopo S. 62 mit „cordialidade" wieder), lebt in Bask. (g. s. amorio, b. g. hn. nn. l. amodio) als eigentliches Wort fürs „Liebe", obwohl daneben auch amore (b. g. l.) vorkommt. — Wie also bask. amorio nicht direkt auf rom. amor zurückgeht, so durfte ich auch Bask. u. Rom. S. 30 bask. (g.) inkurrio „Groll" nicht direct auf span. rencor beziehen; es entspricht vielmehr dem altspan. enguirio, in welchem allerdings rencor, *rengor (vgl. prov. rancurar, altital. rancore) steckt, aber mit Beimischung eines andern Wortes, vielleicht des altspan. enguirid, gal. enguirra, aguirra } span. port. arruga „Runzel".

p. 722 ———

Alabe kann man für das Baskische nicht einmal als Lehnwort in Anspruch nehmen; ich denke, als solches würde es arabe lauten (vgl. z. B. bask. Araba = span. Álava). Bask. araba „Flüklappen" könnte, wegen port. aba „Zipfel" u. ä. Ursprung von alapa vermuten lassen; aber es ist nur Nebenform von adabu, adoba zu ada-, adobatu } span. adobar. Zweifelhaft ist mir der Ursprung von bask. arapo

„Warze" fort (vielleicht habe ich Rev. X, 396 makor „Schwiele", das allerdings zunächst mit makaa „Beule" zusammenhängt, mit Unrecht ganz von jenem getrennt), und daher scheint bearn. marroc „partie saillante d'une pièce de bois" zu stammen. Dazu gehören wiederum bearn. aroc „excroissance ne un trone d'arbre" und (alt) arrot „nœud, bosse à l'extérieur d'un arbre, saillie d'où poussent des branches"; etwa auch (Barétous) martoc „grüne Wallnusschale"? Einen neuen Beleg für die gleiche Benennung dieser und des Gallapfels liefert vielleicht bask. (roud.) mall (mouill. l) in letzterem Sinne neben ital. mallo in ersterem.

H. Schuchardt

---XXX1 1907 f. 6/8 note

Aus cagot ist ein Bask. agot geworden, worin man dann den „Goten" entdeckt hat

---XX X1 1907 32

Span. fort amorío,

welches mit amor dem Sinne nach nicht völlig zusammenfällt (Span. amorío ist „Liebelei", alt

Dass man den Herbst nach den Vorzeichen des Winters die er mit sich bringt — den Vögelflug nicht ausgeschlossen —, benannt oder dass man geradezu ihn selbst als Vorboten, als „Inaugurator" des Winters betrachtet hat.

---

p. 213

... beiden zwei andern Wörtern [span. gorrión (gorr- rötlich) „Sperling" und span. gorra u.s.w. „Mütze"] wäre jedenfalls bask. gorri „rot" mit in Erwägung zu ziehen, und für das dritte die sachliche Geschichte festzustellen, ob z.B. die rote Mütze wie sie der Baske auf dem Titelbild zu Azkibels Wörterbuch trägt, als etwas Ursprüngliches anzusehen ist (die französischen Basken tragen blaue Mützen). - - - - -

---

p. 214 ... Bask. kalitch, karitch, garitch u.ä. bedeutet „Warze" an Menschen und Pflanzen; ausserdem hat Fabre kalitcha „Gallapfel", Azkue bizk. garicha „Eichel". Ob hier von callum oder von galla auszugehen ist, lässt sich schwer entscheiden ..... Mdd. kat. verruca lebt als bask. (lab.) marroka

Ztsch. de Græb. XXX 1906 24
p. 212

Béarn
agorr Herbst (Roman. gorr-)
(agourreya annoncer l'automne) Dies Wort ist vermutlich in den baskischen Namen ~~des vorausgehenden Monats agorre-il~~ ~~Géze schreibt für das Soulische~~ für den „Herbstmonat", den September enthalten: buru-il; wenigstens sehe ich keine Wahrscheinlichkeit für ein „Kopfmonat" = „caput anni", welches in Sardinien forlebt, noch für ein „Endemonat" (buru bedeutet „Kopf"; buruan: „am Ende von"). Wollte man es daneben auch in dem baskischen Namen des vorausgehenden Monats agorr-il (Géze schreibt für das Soulische, wohl unrichtig, agorila) wiederfinden, so könnte man sich zur Not darauf berufen das ein zweiter desselben Monats (aboztu) sich ebenfalls mit dem des vorausgehenden deckt, mit uzta oder uzta-il „Erntemonat" = Juli; aber die Ableitung von agor „trocken" ist zu deutlich. B für g begegnet uns noch in bask. (niedernav.) aburu „croyance confuse, espérance peu fondée", in welchem augurium nicht zu verkennen. Sonst lebt dies lat. Wort als gewöhnlichster Gruss im Baskischen fort: agur, und auch im Spanischen wird agur, ahur, abur ähnlich gebraucht. Ich halte es nun für durchaus nicht unmöglich

Zts. de Groeb. XXVIII
1904 p. 193

---- Für arbutus (mit der Variante -ĭ-) {*árbutrus (*álbutrus, *albútrus) fehlt es nicht an Analogieen wie anitra, culcitra; aber *alburtus, und davon (oder eher von *alburtum als Bezeichnung der Frucht) *alburteus, mit der Umstellung von tr zu rt fällt auf. trag. alborocera ist aus *alborcera (kast. alborzo, menton. lamborsa F., -sié B.) und albocera (Nemn. u. Lacoizqueta dicc. eusk. de las plantas S. 113 = kat. arbosser), sowie bask. (in der Md. der Cinco Villas, a. a. O.) burbuza aus (al)borzo und arbossa (so mallork.) zusammengeschmolzen. ---

p. 194 (1) Hierher gehört nun auch das von mir in diesem Zusammenhang schon (Museum X, 400) erwähnte bask. mdl.-span. metra „Erdbeerpflanze", vielleicht noch kat. maduxa „Erdbeere", nach C. Michaëlis auch „F. des Erdbeerbaums".

(1) précède: Auf *bedroño wirkte medrar „wachsen" ein; auf medroño dann madera, maduro, madre oder irgend ein ähnliches Wort. Hierher -

Ztsch. de Gr. XXVIII
1904 p. 38

[Trouver]

---- Das Baskische (wenigstens das cispyrenäische) hat das romanische Verb entlehnt: k(h)ausitzen, aber ihm die Bedeutung „finden", auch „treffen" (von einem Geschoss), „erraten" gegeben; sie knüpft wohl an „wählen" und nicht an „sehen" an, um so mehr da „gefunden sein" im Bask. auch so viel ist wie „gefallen", „genehm sein".

p. 38 id'

<captar, cercare ... etc. ...>

(bask. katatzen bei Oihenart „demeurer arrêté et pensif") ----

Z. d. fr. XXVI 1902
S. 588

--- Häufiger schwand das zweite r: scrabo, crabo in Hss. (z. B. Pallad. Agr. IX, 7 Schmittl, Plaut. Amph. 707 Goetz-Loewe), altital. scarabone (in dem Wtbb. irrig gleich scarafaggio gesetzt; scaraboni übersetzt crabrones an der eben erwähnten Stelle des Palladius), südfranz. (velay.) liabou (vgl. südfranz. alabroun), galiz. crabon, bask. (guip.) kuribio, kurumiño ---------

Z. de Graber XXV 1901
p. 345

---- Wie lassen sich friaul. glisie neben glesie, alt-span. iglisia neben iglesia, bearn. glisie, glise, gligi neben gleise, bask. eliza (cispyr.) neben eleiza, elechia (transpyr.), bret. iliz neben kymr. eglwys erklären?

------ p. 251

[Torta] ---- Die Form mit o hat sich gelegentlich auch die ursprüngliche Bedeutung der Form mit a beigelegt: bask. tortika „Bodensatz", „innerer Belag von Koch- und andern Gefässen" (span. tortica „Törtchen").

XXVI 1902 p. 586

--- mit Anschluss an das Homonym für „Kehle" ist zunächst in der Tonsilbe und dann auch in der folgenden a für u eingetreten, wie wir das in bask. gargale (daraus garigale wegen gari „Weizen") und auch in dem viel näher liegenden neugr. γαργάρι wiederfinden.

Schuch. Z. de Gröber XXIV
1900 p.

441

---- Es wäre hier ganz passend gewesen zu erwähnen, dass im Bretonischen neben gwell und gwāz sich auch die wirklichen Komparativformen gwelloc'h und gwasoc'h vorfinden, und dass im Baskischen in entsprechender Weise der Komparativ zu on „gut" hobe und hobeago lautet.

443

---- Dass auch im Baskischen „gut" und „besser" stammverschieden sind, habe ich schon
444 erwähnt; die Konjugation des transitiven wie des intransitiven Hülfsverbs bildet sich hier mit Hülfe verschiedener Stämme. ---------

---- Die Suppletion geschieht bei den Zahlen nicht nur mit den Mitteln der eigenen Sprache; es müssen auch fremde Sprachen herhalten, so stammt bask. hogoi, ogei „zwanzig" wohl aus dem Keltischen. Umgekehrt wird bei den Sprachen die keine Notion kennen, ausnahmsweise oder gelegentlich ein fremdes Suffix entlehnt, so georg. mthavarina von mthavari „Fürst", bask. jaincosa von jainco „Gott".

vgl. Castulo und Bae-c-ulo oder -ula) neben Bae-lo (wie Ilit-urgi neben Il-urgis), Baet-errae („Flussort"? vgl. bask. erri „bewohntes Ort"). Schließlich Baeg-(ensis), das dem vega am nächsten kommen würde. Keine unüberwindliche Schwierigkeit würde b ξ v bereiten; wenn die Iberer kein v-, sondern nur ein b- besaßen, also das ~~b~~ v- der Römer durch b- wiedergaben, so konnte unter Mithilfe andrer Umstände wohl ein iber. b- zu lat. oder rom. v- werden. Daß in Galizien neben dem herrschenden Veiga sich auch einzelne Beiga finden, ist für diese Frage ohne Belang.

---- 468. Die Nachbarschaft eines solchen läßt sich ja als ein rudimentäres

---

Arigueibel – nicht „Stein" bedeutet, Stein aber arri heißt. Diese sehr altmodische Deutung gibt er an einer Stelle wo er „la théorie ibérienne un peu démodée et en tout cas fort contestée aujourd'hui" (von wem und mit welchen Gründen?) nennt und Humboldt unter die sehr mittelmäßigen Autoritäten zählt

Baigorri „Rotfluss" nicht erst eine neue Form, sondern kommt schon als Baigori-, Baicorri- in pyrenäischen Inschriften vor (Iber. Dekl. S. 3), und ihm schliesse ich nun Appians Βαικόρ (mit unterdrücktem -i) an. Ich vermute dass ibai noch in andern mit Bae- anfangenden alten ON steckt (es war dies schon ein Gedanke Humboldts). Wie ili „Stadt" auf *ilit zurückgeht (s. Iber. Dekl. S. 62 f.), so vielleicht auch ibai auf *ibait (ich berufe mich nicht auf bizk. ibet-ondo „ribera, vega" bei Azkue, da dieses gewiss eine junge Analogiebildung ist); vgl. Baetis („Fluss"?), Baet-ulo („Flussstadt"?

---

ist ihrem eigentlichen Sinne nach dunkel (s. Uhlenbeck Suffixen S. 7 f.; hier ist eihar[a], eihera auszuschalten, da es einfaches r hat.) Ganz ähnlich wie ibar zu ibai verhält sich ondar „Bodensatz" zu ondo „Boden". Daher das hondarras „Bodensatz", welches die span. Wtbb. aus der Rioja verzeichnen, einer dem baskischen Gebiet benachbarten Landschaft. Aber bask. ondar selbst muss verhältnismässig jung sein, da es von einem lat. oder rom. Lehnwort abgeleitet ist. – Vinson Rev. Basq. II, 802 erklärt ibar: „peut-être ibai-ar rivière-pierre", und er weiss doch dass (ar)r „Wurm" und – trotz

[46]

Bask. ibai bedeutet „Fluss". davon
ist abgeleitet iba-z(r)[3] eig. „Flussland", sei es
466 in der Ebene, sei es zwischen Höhen: „Au",
„Wiesenland", „Tal", von Azkue mit „vega"
übersetzt (vgl. den ostlus. ON Ibarra (Iber.
Dekl. S. 4). Der gleichen Bedeutung wäre
fähig ein substantiviertes ibai-ko „zum Fluss
gehörig" (vgl. etche-ko, itsaso-ko, mendi-ko,
Burgos-ko us.w. „zum Haus, zum Meer, zum
Berg, nach Burgos usw. gehörig"). Die Endung
konnte sich zu -ca latinisieren, etwa
mit Ergänzung von terra; vgl. alte Namen
wie Arevaci „Anwohner der Areva", (Urama)
Iharca „(U.) im Tale", Urbicus „aus zwei
Wässern gebildetes Fluss", Urbicua „an
zwei Wässern liegender Ort" (Iber. Dekl.
S. 4, 42 ff. Ztsche. '08, 80). Über den
Abfall von anlautendem i in iberischen
ON habe ich Iber. Dekl. S. 4 gesprochen;
er begegnet uns gerade bei ibai; so ist

[Iber. Dekl. S. 51 ist Langan-ida-iqui zu verbessern
in Langan-idae-iqui.

3 Wegen des unterdrückten -i vgl. ibaso „Fluss", wo die
Endung offenbar die gleiche ist wie in itsaso „Meer". Diese
Endung -arr — das -a schwand nach dem Stammauslaut a-

Baist doch beides miteinander vermischen und er selbst übersieht dabei den Unterschied zwischen hohler und flacher Hand.

4. Baist vermutet in nava ein iberisches Wort. Ich habe mich vergebens bemüht im Baskischen einen Anhalt dafür zu finden; jenes soul. naba setzt nur das span. nava in seiner ursprünglichen ~~eben~~ Bedeutung fort. Es lassen uns die alten Namen der Halbinsel[1] ebenso wie die heutigen des Baskenlandes im Stich. Wenigstens vorderhand; wenn wir alle urkundlichen Formen beisammen haben, wird uns vielleicht auch in dieser Hinsicht noch Neues gelehrt werden.

---

[1] nicht Navía betont (sch. l'a dit p. erreur: Návia

Kennzeichen der nava betrachten, die bei Oihenart (nicht: Oienhart) als „planities aliqua montibus proxime succedens" bestimmt wird. Baist freilich hat es leicht wenn er, dem Anton von Lebrija folgend, nava als „Lichtung" oder „Rente" auffasst; alle kann einmal Rente gewesen sein, sie kann versumpft sein, der Wald wieder von ihr Besitz ergriffen haben. ----- Nach Azkue hat naba im Baskischen der Soule die Bedeutung von „Schlucht" und (zu Sainte-Engrâce) von „Abdachung", „Abhang". Sie steht im Widerspruch zu der von „Ebene", welche bei ihm als die allgemein baskische angegeben ist; aber diese ist jedenfalls die gelehrte, aus den spanischen Wörterbüchern geschöpfte. Ganz ähnlich verhält es sich ja zwischen Oihenarts ebcu-nava „manus vola seu concava pars" (also nava = concavita"; Baist scheint hier nava als Adjectiv anzusehen) und nava (nau-) „eben", welches ein junges Kunstprodukt aus dem spanischen Lehnwort ist. Obwohl ich beides scharf voneinander trenne, lässt mich

XXXIV 1910 Z. de fr.

hote delap. 214

Das Baskische hat neben andereder „schöne Frau" noch andere Namen fürs das Wiesel; so erbiñude (-ure), erbindori. Erbi bedeutet „Hase", iñude (und indori? „Amme"; was kann „Hasenamme" sein? Larramendi verzeichnet auch pirocha fürs „Wiesel" (ebenso Pabre); aber ich vermute, das ist ein Fehler fürs pitocha. bei Azkue finde ich pitoʃ̌a, fürs „Marder", „Iltis" und bei Larramendi selbst pitoza fürs „Steinmarder" (unter gardueña). Es ist gask. pitoch ? franz. putois „Iltis".

p 334

... in denen der Anlaut l- mit li-, i-, d-, di-, dz-, ts-, ǯ- wechselt; baska. ʃ̌indil, ʃ̌inʒil, ʃ̌inʒila schliessen sich an (z. Azkue und Zeitschr. '06, 213, wo ich beam- dendelbe übersehen habe ----

aus dem Fasse nimmt u.s.w."

f. 348 (Confusion de noms semblables de plantes différ.)

bask. lapa, lapaitz, lapati, lapatš, lapatz nach Azkue nur „Klette", aber südhochnav. lapaitz nach Lacoizqueta „Ampfer".

Z. de Gr. XXXII 14
p. 235 note

--- Dadurch wird eine andere Erklärung von bask. usnatu neben usmatu „(etwas) riechen" nahe gelegt als die von mir Bask. und Rom. S. 61 mermutete und usa(i)ndu „riechen", „stinken" als echtbaskisch mehr als zweifelhaft (die entsprechenden Substantive lauten usma, usna, usain).

XXXIII p. 643

--- Aber madj. püspök und bask. (a)pezpiku (mit Einmischung von apez } abbas) sind an sich dieser Erklärung nicht zugänglich, und ihre Herleitung aus einer entsprechenden romanischen Grundform ist unwahrscheinlich.

654

Eine ähnliche Bedeutungsentwicklung hat bei einem andern rumänischen Wort stattgefunden: cáuc (} caucum „Becher") „pot à boire (de Pontbriant) sonst „Schöpflöffel" (wie bask. kaiku, gacka; s. Bask. u. Rom. S. 20), und zwar nach Tiktin: „grosser Holzlöffel mit kurzem Griff, mit dem der Bauer Mehl aus dem Sacke, Wasser

papa nn. „Brust"

papalote 1. b. „fettleibig", 2. hn. „Schwulst an den Brüsten".

papalu g. hn. „Kropf der Vögel

paparo 1 l. hn. „Kropf der Vögel, 2. l. „Wanze".

papatš s. „Rothkehlchen".

papeleta z. „Drüsen".

papera g. „Kehle".

papo 1 hn. nn. z. s. „Brust", 2. hn. nn. s. „Kropf der Vögel", 3 b. g. „Wanze", 4. nn. z. „Kropf".

papu 1 b. „Wanze", 2. nn. z. „Wamme des Schweins".

papulo, papulote b. „fettleibig".

Z. de Gr. XXXI 1907
p. 31

13

Mlat. papparo „Kropf"

in den Reichenauer Glossen wird von Hetzer J. Beih. S. 43 ausführlich besprochen. Er sagt, es sei lat. und roman. nirgends zu belegen. Allein unter den Weiterbildungen von *pappus fehlen bei ihm nicht nur alle südfranzösischen, sondern auch span. papera, port. papeira „Kropf" } *papparia, wozu ich Ztschr. XI, 478 bask. paparo u. a. gestellt hatte. Bask. -o kann einem rom. -a und einem rom. -o entsprechen, und somit auch zu einem papparo der Glossen stimmen das eine romanische Form } *papparium wäre; wir müssen das aber doch wohl als eine lat. (Gen. papparonis betrachten. Zu (p. 32) pappare „essen" hat sich neben pappa „was gegessen wird" ein *pappus „was isst" eingefunden; ebenso im Deutschen zu pappen „essen" neben Pappe „Kinderbrei" ein (mld.) Pappe, Päppe „Mund". Und ähnlich verhält sich *papparia zu *pap(p)arium „Brei". Die hierhergehörigen bask. Wörter stelle ich aus de Azkues Wtb. zusammen:

----- p. 14

übrigens vgl. südfranz. volo-guiraud „Marienkäfer"), oberital. saltamartiŋ, saltamart u. ä., friaul. salte-martiŋ, val. salta-martí, bask. (b.) salta-matšino, und daneben (hn.) martiŋ-saltari, martiŋ-šalto. Dieses saltamartiŋ wird auch hie und da von andern Insekten mit sehr raschen Bewegungen gebraucht, so vom Heuschreckenkäfer und von der Wassertreterwanze, und was besondere Beachtung verdient, von der grünen Eidechse, so zu Belluno (und hier zugleich von der Heuschrecke) -----

(saltare / salire)

p. 18 --- und so entstanden eine Reihe scheinbarer Zusammensetzungen, wie ------, auch. bask. (g.) salta-periko (Cofan. id. □

-- p. 31 Diesem a teco meco kommt bask. teke-meke (von Kindern verkleinernd); Teke-meke) sehr nahe, welches de Azkue aus einer einzigen (ronk.) Ortschaft beibringt, und nur mit „provocando, tentando" übersetzt, ohne Hinzufügung eines Beleges.

(Engl chub, Tölpel etc.)

p. 2 -- Man vergleiche noch bask. (b.) tšobo „linkisch", (nn.) tšoporro, tzopolo, topolo „dick", „aufgeschwemmt" u. a., südd. Eschapperl, Zoberl u. ä.

-- p. 12 Als Bezeichnung des Tieres oder vielmehr eines der hystrix nicht eigentlich ähnlichen, aber mit ihr doch ein gewissen Gemeinsame besitzenden haben wir es in bask. (g. hn.) triku } *trikuru „Igel" -- -- --

p. 16 --- tšir, tširtš(ir) u. ä. in bask. (b.) tširritširri, (g. hn.) tširritša, (nn.) tširrita. Mit der Bed. „Feldheuschrecke" ist hn. tširitša angegeben (vgl. franz. criquet „Grille" { „Schnarrheuschrecke"). ---

---- p. 14 Wie in diesem, so ist auch in manchen andern Fällen nur der Personenname übrig geblieben, so mail. martin, martinen, martinon, marsinon „Heupferd" (ferner bask. (g.) martin adar-andi „ein Insekt" (eig. „Martin mit großen Flügeln"), martin-monjolo „Libbe" (vgl. nn. martinhar „Zikade", eig. „Martinswurm").

stellt grammati(c)a dar – wie das von Carisch dem engad. grammatica vorangestellte oberl.-graub. grammatia aufzufassen ist, weiss ich nicht. Wir werden daher wohl die Suffixvertauschung *-acea } *-atica anzunehmen haben, besonders auch wegen des verschlechternden Sinnes der dem Worte beiwohnt.

(Kri(k) Grésillon)

p. 16 ... Die Variante kir liegt vor in bask. (b.g.r.) kirkir

p. 26 ... Das b begegnet uns auch in bask. (b.) lanbrotša „Heuschrecke", ---
----- Aber dann hätte sich in locusta (oder lucusta), *logusta, *lobusta ein lat. lupus, vulg. lopus eingemischt, das „Spinne" bedeutet haben müsste, entsprechend dem gr. λύκος „Art Spinne" und wie es scheint, bestätigt durch bask. (nn.l.) lupu, (nn.) lipu „Spinne", (b.) lupu, (g.) lipu „Raupe", „Skorpion".

p. 10 --- gramatico „elegant" --- (vgl. bask. letranta „elegant" Bask. u. Rom. S. 56).

„Baumschössling" = adapo „Ast mit Zweigstumpfen" (franz. „écot"); als Ableitung von adar „Zweig" schwer zu erklären.

p. 11 ---- In verschiedenen südfranz. Mdd., auch in der bearnischen ist das l umgestellt worden: esplingo, danach baskisch (l.) išpilinga, und mit gegenseitiger Umstellung der Verschlusslaute (l. hn. nn. r. s.) iskilinba, izkilinba, woraus (l. nn. r.) iskilina; merkwürdig ist bask. (l.) iskilanga, aus dessen -a- man jedoch keine zu raschen Schlüsse ziehen darf.

Auch in der Bed. „Lavendel" zeigt *spiula oder vielmehr -us die Umstellung des l, aber ohne Einschaltung eines n, wozu ja keine Anregung vorlag: span. espliego, bask. (g.) izpligu, (b.) izpiliku (doch auch b. espika, r. izpiko } spica).

----p. 9 franz. galimatias (wo übrigens das -im- füs -am- kaum etwas mit dem von grimoire u. s. w. zu tun hat: vgl. bask. kalamatxika Bask. u. Rom. I. 37)

eingewirkt haben. Ausser jeden Zweifel hingegen ist durch Ascoli gesetzt dass lat. tremere unter dem Einfluss von kymr. crynu, crydu, ir. crith zu *cremere wurde; aber das geschah eben (während mir z.B. der Astoss zur Verschmelzung von ir. ord- mit lat. articulus < franz. orteil durchaus rätselhaft ist) dank der onomatopoetischen Beschaffenheit des Anlautes: tr-, dr „zittern" ist weit verbreitet (kirchenslaw. trepetati, isl. titra < deutsch. zittern, bask. dardartzen, mal. getàr; „vor Kälte zittern": span. tiritar, magy. dideregni), dafür bei den Kelten kr- üblich (stammt nicht etwa daher das k von bret. kurun, kudurun = kymr. korn. taran?).

Schuchardt. Romano-Magyarisches Z. f. XV 1891

p. 115 ---- Ebensowenig kann die Astarloa'sche Etymologie aus dem Baskischen (abar, „Zweig" und kia, „Sache") welche von Diez, Engelmann u. A. angenommen worden ist, bestehen; bask. abarka ist Lehnwort > span. abarca.

p. 113 --- Wenn die magyarischen Formen wirklich altüberlieferte sind, so können sie immerhin in den fremden irgendwelche Stütze und Begünstigung gefunden haben; das Verhältnis von piciny zu kicsiny = ital. piccino u. s. w. erinnert mich an das von bask. chiki zu chipi = span. chico.

p. 121 --- Man ersieht hieraus zugleich dass das z von rom. tron- > ton- im Romanischen selbst genug begründet ist (die germanischen Sprachen und das Lat. zeigen das nachahmende z in der Endung: Donner, tonitru; das Aban. ebenfalls in Anlaut — brumbulimz > bumbulimz), immerhin lässt sich nicht mit Bestimmtheit behaupten dass nirgends bask. durunda und kymr. taran, ir. toirn (alt torand) fördernd

Z. de froeb. XXII (1896) f. 235

Fränk. tins.

Fränk. tins ist aus *tχensus (für *kχensus = census) entstanden, wie kymr. tengl neben kengt aus *tχingula (für *kχingula = cingula), bask. tipula aus *tχepola (für *kχepola = cepulla); s. Ltbl. für germ. u. rom. Phil. 1893 Sp. 104.

Zeitschr. für. rom. Phil. XVI 1892 p. 522

fr. Oriflamme > labari-flamma

.... Auch nach rückwärts will ich, auf schon viel betretenem Pfade, das Wort nicht verfolgen; ich weiss nicht, ob es mit kymr. llafru, „ausspreizen" zusammenhängt, nur dass man es nicht auf ein bask. lau-buru „vier Köpfe", „vier Enden" zurückführen darf, welches, eine Gelehrtenetymologie, mit der Bedeutung von labarum in den baskischen Wörterbüchern herumspukt.

Hamitischen geprüft habe, ist nach dem Bestand seiner Bibliothek, der sogar Hanoteaus zwei Grammatiken fehlen, nicht sehr wahrscheinlich.

Graz. H. Schuchardt

J.B.: Sobre Collins: Attempt at a Catalogue of... Bonaparte

Literaturb. f. germ. und rom. Philolog.
n° 6 1894 p. 200–201
15e année

(C.r. du Catal. de la Bibl. de Bonap.)

p. 200 ---- Die europäischen Sprachen sind ausgezeichnet vertreten, und zwar dürfte ~~sich~~ der baskische bei am meisten der Vollständigkeit nähern, wenn nicht etwa der gegen 800 Nummern zählende Teil der englischen Mundarten.

---

p. 201 ... Der Prinz Bonaparte hatte die Absicht gehabt selbst den Katalog seiner Bibliothek auf wissenschaftlicher Grundlage zusammenzustellen. Der Verf. meint dass das ein Werk von grösster sprachwissenschaftlicher Bedeutung geworden sein, dass er darin hauptsächlich die schliesslichen Ergebnisse seiner Forschungen über das grosse baskische Geheimnis niedergelegt haben würde. Ich bemerke dazu, dass der Prinz Einteilung der romanischen Sprachen bei den Romanisten keine Beistimmung gefunden hat, und ebensowenig bei den Kennern des Baskischen seine Zurechnung dieser Sprache zum Uralaltaischen; dass er dessen Beziehung zum

H. Schuchardt – Berberische Studien II Wiener Zeitsch. f. die Kunde des Morgenlandes. 22 (1908) p. 383

---- Ich glaube nicht dass Baist mit seiner sehr sorgfältigen Erörterungen über span. abarca und alpargate (Ztschr. f. rom. Phil. '08, 43 f.) zu einem abschliessenden Ergebnis gelangt ist. Dass wir bask. abarka aus dem Baskischen selbst nicht erklären können, mag gleichgiltig sein (trotz dem gleichbed. irischen brog wird man an eine Entlehnung aus dem Keltischen nicht denken); misslich aber scheint es mir doch dass das in Ägypten und Marokko übliche bolγa (belγa) im Arab. keinen festen Grund und Boden unter sich hat, sodass nach Vollers ZDMG '97, 311 an ein bask. Grundwort denken durfte. Ich beabsichtige an einem andern Orte auf diese Frage zurückzukommen.

Endung -amen steckt, also nicht eine der
im neueren Spanisch so häufigen Akzentzurück-
ziehungen eingetreten ist, bezeugt u. A. das
erhaltene g. Aber auch auf eine keltische
Endung werden wir verzichten müssen, an
das Iberische verweisen uns *páramus*, *Uxama*,
Clutamus, *Uedamus* u. a. Demnach hätten
wir in *légamo* ein wirklich keltiberisches
Wort vor uns.

longe angehört, so ist es doch kein altbaskisches; davon habe ich mich jetzt überzeugt. Ge, ga ist eine mundartliche Variante von gabe, ~~g~~abage, baga „ohne"; dieses Suffix liegt offenbar in donge (deunge, deunga) [p. 419] vor, und wir haben in don- ein Substantiv zu suchen. Neu bedeutet im Baskischen dohañ, doain, doai u.s.w. „Gabe", „Geschick", „Glück", „Gnade" und wird mit Recht an lat. donum geknüpft, nur dass die Endung noch der Aufhellung bedarf. Davon sind innerhalb des Baskischen abgeleitet doha-kabe „unglücklich" und doha-tsu „glücklich". Für letzteres findet sich auch don-tsu, das noch die Bedeutung des span. donoso und die von „heilig" hat (eig. „voll der Gnade Gottes"). Das berechtigt uns für don-ge als ursprüngliche Bedeutung „unglücklich" oder „gnadenlos" anzusetzen; vgl. mauvais ∫ malifatius.

---

p. 422

Span. légamo.

Zu Ztsche. XXIII, 196

Dass hierin nicht etwa die lateinische

Z. de Graber XXIII 3 1899
p. 418-419

Bask. Zerga „Steuer"

p. 418

Zu Ztschr. XXIII, 182

Wegen des romanischen Ursprungs dieses Wortes habe ich nicht den geringsten Zweifel gehegt; nur seine Begriffsentwickelung bereitete mir einige Schwierigkeit. Wie ich nun sehe, sehr unbegründeter Weise. Denn das südfranz. cerco ist ein Synonym von quisto, questo, franz. quête, und ich hätte leicht feststellen können dass quête früher eine Abgabe bedeutete welche entweder unter den Verpflichteten oder von dem Berechtigten eingesammelt wurde. Insbesondere hatte queste diesen Sinn im Bearn; man sehe den langen Artikel hierüber im Wörterbuch von Lespy und Raymond, aus dem es für meinen Zweck genügt die Bemerkung herauszuheben dass queste bedeutete: „relativement aux gens qui n'étaient pas serfs, contribution forcée".

Bask. donge „schlecht".

Zu Ztschr. XXIII, 180.

Wenn auch dieses Wort den Baskischen schon

dem -ng- der westlichen Mdd., so hounki = ongi, tchañku = changu, tchinkôr = chingar, und hat nun umgekehrt auch ein ursprüngliches -ng- durch -nk- ersetzt.

H. Schuchardt

Des d konnte aus chindar werden: chindyar, *chinyar, wie aus *andereder „Wiesel" (eig. „schöne Frau"): anyereder, wo Uhlenbeck a.a.O. diesen Vorgang zugibt, und aus chanda „Ablösung" (< skr. tanda): tanya. Mit -ny-, -ñ- nach i aber wechselt mundartlich -nh-, so iñara, inhara „Schwalbe" (auch ainhara; ich halte *andara für die Freundform), und dieses -ñ-, -nh- kann schließlich ausfallen, oder durch -h- ersetzt werden, so iñoteri, inhaurteri, ihaurteri, ioteri „Fasching". Im Einklang mit all diesen stehen chinburri, iñurri, inhurri, chinhaurri, chinaurri[1] „Ameise" und chindar, iñar, inhar, ihar „Funke". Wir bleiben also nur über den Anlaut ch- im unklaren.

Ich bemerke noch dass soul. tchinka „Funke" nicht etwa als Vorstufe zu chingar anzusehen ist, das Soulische wahrt -nk- gegenüber

(1) Uhlenbeck Vgl. Lautl. S. 47 scheint an der Existenz der Form chinaurri „Ameise" zu zweifeln; er hat sie offenbar von Campion entnommen, der sie als soulisch angibt. Ich kann sie als solche nicht bestätigen (nicht nur Sèze, auch Archu und die Dialogues basques haben soul. iñurri, inhurri, iñerri), aber wohl als franz.-bask. überhaupt, da sie sich bei Fabre findet.

der [1] } andereder, andereyes füge ich noch dilingan (Guide ... français-basque 1876 S. 294) } dilindan „hängend" und chingilla } chindilla „Linse". Das letztere Wort geht auf lenticula zurück und zwar zunächst auf südfranz. de-, dye-, dze-, tze-, ze-, ze-ntilho u. ä. Allerdings finden sich diese Formen gerade nicht in unmittelbarer Nähe des Baskischen, sondern weiter ab nach Nordosten und Osten: aber das Baskische (s. 214) läßt vermuten dass einst auch dem Bearnischen diese eigentümliche Vertretung des l- nicht fremd war. Für „Linse" herrschen heutzutage andere Wörter bei den Basken dies- und jenseits der Pyrenäen; ich weiss nicht ob und wo chindilla in diesem Sinne vorkommt. Lacoizqueta Dicc. eusk. de las plantas S. 72 kennt chingilla aus den Cinco Villas = vicia cracca (Vogelwicke). Durch dieses Zeugnis wird übrigens auch der Zweifel entkräftet den van Eys bezüglich der Echtheit der von Tourreau überlieferten Form chingilla hegt. Durch verkleinernde, kosende Mouillierung

[1] Es ist dies nicht, wie auch ich glaubte, ein Schreibfehler Tourreaus; Larramendi hat es ebenfalls.

Bask. chindar, chingar „Funke"

(zu Strkr. XXIX, 232)

---

p. 213

Uhlenbeck beanstandet meine Zurückführung dieses Wortes auf * scintilla wegen der Nebenformen inhar, ihar. Was das anlautende ch- betrifft, so ist schwer zu erklären wie es hier geschwunden ist; aber nicht leichter wie es dort hinzugetreten wäre, denn ein solches Deminutivpräfix ist im Baskischen sonst nicht bekannt und, wegen der Abneigung der Sprache gegen Präfixe, nicht sehr warscheinlich. Wenn Uhlenbeck schliesslich bemerkt, die Annahme dass chindar älter sei als chingar, werde durch das (n)h von in(h)ar nicht begünstigt, so ist ja der Übergang von -nd- zu -ng- durch verschiedene Beispiele gestützt, der von -ng- zu -nd- soviel ich sehe, durch kein einziges. Denn er hat zwar Recht (Vgl. Lautl. S. 80) wenn er bei danda = danga „Glockenschlag" an onomatopoetischen Ursprung, aber nicht wenn er an Assimilation denkt; ich erinnere an südfrang. dandan (auch dindan, wie im Frang. und Span.) „Bimbam". Hierzu und zu ingar ∫ indar, angere-

H. Schuchardt

1 1908 Liçarrague ou Leizarraga?
2 1908 Explication des formes verbales simples dautza et dauntza
3 1909 Briefe des Prinzen L. L. Bonaparte an H. Schuchardt
4 1909 Iberische Personennamen
5 1911 Finnisch und Baskisch
6 1910 Iberische Deklination
7 1911 Leizarragana I
8 1911 ——— II
9 1911 Decheparеana
10 1911 Zu den Sprichwörtern Oihenarts
11 1911 Sauntza, zauntza, dauntza
12 1912 Erraintzac; emainzquiçue
13 1912 Esingurri

14 1912 Bask -e, -i
15 1912 Ganzua
16 1912 Span. zanahoria
17 1912 La Couvade

18/1912/Keth. Einführ. Nub und bask.
19/1913/Bask und Hamitisch
20/1914/Die Stellung der Subjektpronomen in den bask. Verbalformen

H. Schuchardt

—

Finnisch-ungrisch, baskisch, Romanisch (1911?)
Germanische Wörter im Baskischen 1894
Baskisch und germanisch 1894
Die mehrzielige Frage und Relativsatz 1893
Lettre à Bredin des Pyrénées des Landes 1898
— (note inédite) (Extrait)

H. Schuchardt

Articles sur la langue basque publiés dans la Zeitschrift für romanische Philologie

Romano baskisches I 1887
Das baskische Zeitwort und Julien Vinson 1894
Zum Iberischen, Romano-baskischen, Ibero-romanischen 1899
Bask. ofe, opil; lat. offa, offella? 1904
Zum Iberischen 1904
Jesu-Christ sure Jaun. Berl. berria 1904
Ibero-romanisches 1905
Baskische Namen des Erdbeerbaums 1905
Lat. semen im Bask. 1905
Ibero-romanisches und Romano-baskisches 1905
Die romanischen Nominalsuffixe im Baskischen 1906
Kelto-baskisches 1907
Ibero-bask. Urbi-, bicar- 1908
Vinson über Iberisch und Baskisch 1908
(Vermischtes) 1908
Baskische Namen des Dreschflegels 1910
Rom. Katze = Rausch 1911
Romano-baskisches 1912
Zum Vokalismus 1912
Romano-baskische Namen des Weins 1912

Graz, 22/II 1926. 283

Lieber Freund!

Sie haben lange Zeit von mir nichts gehört und das hat seinen guten Grund ich bin bettlägerig. Kürzlich erhielt ich eine Anfrage vom Oberregisseur des Badener Schauspielhauses im Bezug auf die Bedeutung und die Aussprache gewisser baskischer Sätze welche sich in französischen Dramen des verstorbenen Schriftstellers Brieux eingestreut finden. die demnächst dort aufgeführt werden sollen. Ich habe ihm keine ganz befriedigende Deutung geben können da ich dazu den französischen Text benötigt hätte. Können Sie mir in dieser Beziehung helfen?

Ich bin gar nicht beieinander ich denke

Ges: H. Schuchardt. Graz.

ich werde demnächst
auseinander fallen
herzliche Grüße.

H. Schuchardt

Postkarte

Deutsches Österreich
22.XI.1919
BC

M.

Georges Lacombe

Paris

Boulevard St. Michel

N° 137.

Lieber Freund! Haben Sie herzlichen Dank
für die letzten Nummern von Guze-Herria
und die vom J. de St Palais, sowie insbesondere
für den in ihr gemeldeten akademischen Vor-
schlag von Ihrer Seite. Üben Sie Nachsicht mit
meiner Brieffaulheit; ich bin – wie man hier zu
sagen pflegt – sehr marode – wohl in Folge der
seit langer Zeit herrschenden sonderbaren Witterung.
Auch an Urquijo muß ich endlich schreiben.
In einigen Tagen werden Sie eine gedruckte
Kleinigkeit von mir erhalten, die aber keine nähere
Beziehung zum Baskischen hat.

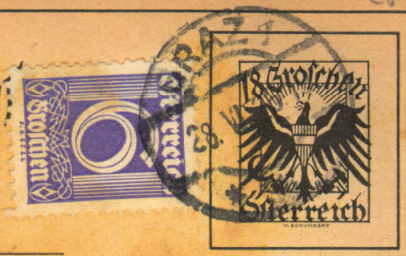
Mit herzlichem Gruß

Ihr

J. H. Schuchardt

282

Po...



M. Georges Lacombe

Paris

Bd St Michel 137



M. Georges Lacombe

Paris

Bd St Michel 137

WALTER DE GRUYTER & CO.
Berlin W 10
Genthinerstr. 38

Postscheckkonto: Berlin 59533
Telegrammadresse: Wissenschaft

Sammlung Göschen

Jeder Band gebunden Rm. 1.50

Bisher erschienen über 900 Bände aus folgenden Gebieten:

Mathematik u. Astronomie · Naturwissenschaften · Medizin, Hygiene u. Pharmazie · Physik u. Chemie Technologie · Elektrotechnik · Maschinenbautechnik · Tiefbautechnik Hochbautechnik · Unterrichtswesen Philosophie · Religionswissenschaft und Theologie · Sprachwissenschaft Literaturgeschichte · Geschichte und Kulturgeschichte · Erdkunde, Länder- und Völkerkunde · Kunst · Musik Rechtswissenschaft · Handelswissenschaft · Volkswirtschaft

Vollständige Verzeichnisse kostenlos

Postkarte

FRÜHJAHRS-MESSE
11.-14. APRIL

5 BERLIN W 20.3.26 7-8 Deutsches Reich

Herrn

Prof. Dr. H. Schuchardt,

Graz / Dt.Österr.,

Villa Maloine
(Joh. Tuxg. 30.)

Leute über 84 Jahre

280

Auslieferung: Ly./Su.

Herrn

Prof. Dr. H. Schuchardt, G r a z .

-.-

Sehr geehrter Herr Professor,

Im Besitz Ihrer gefl. Zeilen vom 22.3. müssen wir Ihnen erwidern, dass Ihre Abhandlung " Sprachursprung, III " 1920 als Sonderdruck der Preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin erschienen , leider vollständig vergriffen ist. Der " Exkurs zum Sprachursprung " III (1921) ist noch lieferbar.

Wir bitten höflichst um freundliche Mitteilung, ob wir diese Abhandlung allein an die angegebene Adresse senden sollen.

Hochachtungsvoll

Walter de Gruyter & Co.

für

Zu Chandes Wörterbuch: Liebelt

Berlin W 10, den 26. 3. 19 26.

Ist denn drüber bei Ihnen jetzt alles nur subskriptionsweise an erlangen (Mélanges Thomas erschien auch für

Ihre Gesundheit geklagt, dann auch
von dem Besuch von Bäkova ge-
sprochen. Teilen Sie mir doch
etwas Persönliches mit.

Mit herzlichstem Gruß

Ihr ergebener

J. Schmeharda

Ich beschäftige mich auch noch so gut ich kann; und zwar mit der Prüfung sprachwissenschaftlicher Prinzipien. Die Einzelheiten machen mir wegen meiner Diplopie (von der ich aber einige Hoffnung habe, noch geheilt zu werden) große Schwierigkeiten. Besonders in den toponomastischen Untersuchungen die heute an der Tagesordnung sind. Ich wünschte gern bezüglich der iberisch-baskischen Frage mich mit dem unermüdlichen, etwas zu tapfern Bosch-Gimpera auseinander zu setzen.

Und nun, last, not least, wie geht es Ihnen eigentlich? Sie haben mir schon vor längerer Zeit über

279.2

Graz 15. März
1926.

Lieber Freund

Vielen Dank für das
kürzlich eingetroffene Paket
mit dem letzten Halbjahr Eure
Hervia. Ich habe darin viel Neues
und neu Beleuchtetes gefunden.
Unter Anderem hat es mich
gefreut, daß J. Vinson, der nur
ein volles Jahr jünger ist als
ich [er ist aber wohl ganz erblindet]
noch eine so rege Tätigkeit entfaltet.

279.1





KAUFET
WOHLTÄTIGKEITS
POSTMARKEN



KAUFET
WOHLTÄTIGKEITS
POSTMARKEN

M. Georges Lecombe

Paris (VI)

Bd St Michel 137

Auch in der Wissenschaft — so habe ich vor Jahren einmal gesagt — geschieht nicht was notwendig wäre so war aus individuellen Gründen zusagt. Noch deutlicher zeigt sich das bei der Fortsetzung des spanisch (französisch) - baskischen Wörterbuchs, das wir wirklich dringend bedürfen. Daß Azkue dazu keine Lust hat und sich lieber von andern Dingen in Anspruch nehmen läßt, kann ich ihm durchaus nachfühlen.

Mit herzlichstem Gruß

Ihr

H. Schuchardt

der Parallel-aktion von Bosch-
Gimpera wünschenswert.

Einen Bericht über das Trombetti'sche
Glottologia kann Niemand schreiben
weil Niemand über ein so umfassendes
Material verfügt wie er. Ich kann
nur da ein Wort mitsprechen, wo
es sich um Baskisches, Kaukasisch, Hamitisch handelt.

Die Aussichten für den baskischen
Sprachatlas scheinen keine sehr gün-
stigen zu sein. Aber das liegt nicht
sowohl an den grossen Schwierig-
keiten oder den grossen Kosten, sondern
wohl es an der Neigung der Erwachsenen
fehlt, sich an dieser Arbeit zu beteiligen.

278.2

G. 14.9.25

Lieber Freund,

Eben habe ich sowohl die Nummer der Eskualduna vom 14. Aug. wieder gefunden als auch Ihren Brief vom 24 Aug., der mir besonders wertvoll ist. Es ist mir unmöglich, mich wieder im Einreden mit Philipon zu beschäftigen, aber andererseits möchte ich doch irgendwo (vielleicht in der RBa) ein Wort der Abwehr laut werden lassen und mich dafür Ihrer Angaben als Grundlage bedienen. Es wäre das schon wegen

278.1

GRAZ 1
14 IX 25 15

GRAZ 1
14 IX 25 15



M. Georges Lacombe

membre de l'Académie de la
langue Basque

Sare

Villa Izarra

Frankreich
(Basses-Pyrénées)

Sie wohl in einigen Tagen nach
Lare; zum Absulafest am 17 Sept.
abreisen werden, wo ich Ihnen
meine Glückwünsche neuerdings
ans Herz lege.

Ich hätte noch gern Verschie-
denes zur Sprache gebracht (z. B.
ob Rollas Grammatik irgendwo
angezeigt worden ist u. s. w.), ich
beschränke mich auf Eines, das
mich zufälligerweise wieder ins-
tessiert, nachdem ich vor ein paar
Jahren Erkundigungen, besonders bei
Urquijo eingezogen hatte, die doch
kein festes Ergebnis hatten:
aus welcher Zeit stammte
die Baskenmütze, die boina?

Mit kurzl. Gruß

Ihr

H. Schuchardt

Ihnen vor, in dem Sie mir von einem neuen anti-iberischen Ausbruch Philiponi berichten. Über diesen mich Ihnen gegenüber auszusprechen lag mir am Herzen, ohne freilich das Buch selbst gesehen zu haben. Von dem letzthin erwähnten Eskual-duna 20 (Aug.?), in dem der mir ja längst bekannte Verfasser der Baruchkata den Artikel Aun-lar mit seinem vollen Namen unterzeichnet habe, ist auch meinem Gedächtnis nicht gegenwärtig. Indessen werde ich wohl Beides noch finden.

Ich schreibe Ihnen nun rasch da es spät geworden ist und

277.2

Graz 10. 9. 25

Lieber Freund,

In meinem Alter hat man das Recht ein Confessionarius zu sein. Ich stelle, mit erneutem Danke, fest daß ich vor mir liegen habe: Gure Herria bis incl. August. Études N. 14 (mit dem Artikel von Zhande) Briefe von Ihnen vom 29. Juli und vom 30. August; Eskualduna vom 14. Aug (Avatar von J. E.). Es schwebt mir aber ein Brief von

277.1



GRAZ 1
10.IX.2: 15

GRAZ 1
10.IX.2: 15

Georges Lecomte

Vichy
(Allier)

Frankreich

Villa de Mantes-la-Jolie

Lieber Freund! Ich beeile mich Ihnen für die letzte besonders reichhaltige Sendung zu danken, und auch für die freundlichen Erwähnungen meiner, allerdings von Anderer ausgesprochener aber jeden falls durch Sie veranlaßte. Wer ist denn der Verfasser des Artikels Axular in Eskualduna (J. E)? Ich hoffe Sie haben ein besseres oder wenigstens normaleres Wetter als wir. Sie wissen ja welchen wichtigen Posten das Wetter in meinem Leben einnimmt.

Herzlichst

Ihr

H. Schuchardt

276

Absender:

GRAZ 1 26 VIII



Österreich 2 Kronen

15 g Österreich

Österreich 70 Kronen

GRAZ 26 VIII. 2

An M. Georges Lacombe

Villa Mante la Jolie

~~Paris~~ Vichy

in ~~137 Bd St Michel~~

Allier

Paralipomena.

— Über Saussure u. Schuchardt von Philologie s. A. Kluyver im Taarboek der Amsterdamer Ak. d. W. 1923–1924. —

— Ist wohl Mlle G. Webster St Jean de Luz die Tochter meines W. Webster? und wann die die ich persönlich kennt? —

— Im Febr. 1925 wurde in der Acc. dei Lincei vorgelegt

Porta, E. – La lingua Basca. Pres. dal Secretario

Urquijo's Schrift: Menéndez Pelayo y...
habe ich vor einiger Zeit erhalten und
so weit mir der Gegenstand zugänglich
war, habe ich sie gewürdigt. Ich verstehe eben
als Deutscher das Interesse ~~am~~ Masonismus
nicht; ich kann mich nicht entsinnen über
Freimaurertum im guten oder schlechten
Sinne reden gehört zu haben.

Vor einigen Tagen schrieb mir
meine langjährige Freundin, mit der
ich seit über einem Vierteljahrhundert
in dänisch-deutschem Briefwechsel stehe,
sie sei, laut einer Ministerdepesche
zum Ritter der Ehrenlegion ernannt
worden. Es ist das wohl etwas Außer-
ordentliches? sagt man chevalière oder
wie Maria Theresia als nostra rex begrüßt
wurde, chevalier? Ich vergaß den
Namen der Dame zu nennen: Marg.
Nyrop, Frau meines Freundes Kristoffer
Nyrop. — Ich sehe mit dem Schreiben
geht es jetzt nicht weiter; also
Schluß und herzlichen Gruß!

Ihr ergebener
H. Schuchardt

irgendwie an der Axular-feier mich beteiligen;
wollen Sie die Güte haben, einen Gruß
von mir in Ihren Vortrag einzuweben?
Ich hatte gleich im Anfang meines
baskischen Studiums mich durch Axular
angezogen gefühlt, wollte dann abwarten
bis Urquijo die neue Ausgabe der
ersten Auflage

* In diesem Augenblick läutet es
und der Briefträger bringt Ihre vier
Hefte und für diese sage ich Ihnen
vorderhand nur meinen aufrichtigsten
Dank * damit der Abgang dieses Briefes
— morgen ist Sonntag — nicht stark
verspätet werde — Ich fahre fort

* verwirklicht hätte; die einzelnen
Blätter in der Reproduktion halte
ich ja. Das Erwartete scheint nun aber
nicht mehr zu kommen; so muß ich denn
für mich sagen: ..... voluisse satest.

Werken über die Mengenlehre. Auch mit L. Couturats Schriften — ich stand mit ihm wegen des Esperanto im Briefwechsel — möchte ich mich vertraut. Aber trotzdem wird man meine sprachwissenschaftlichen Arbeiten nicht von mathematischem Geiste durchtränkt, kaum angefeuchtet finden. Vor Jahrzehnten wollte ich in W. Ostwalds Annalen der Naturphilosophie einen Aufsatz schreiben: Mathematik und Sprachwissenschaft und da würde die Sachlage sich geklärt haben, ich wollte dartun wie viel und wie wenig beides miteinander gemein haben. Vielleicht bleibt mir noch Zeit dazu. Ich wurde letztlich an diese Dinge erinnert, als ich der Nachruf Langlois' in der Acad. d. I. et B.-L. auf Louis Havet las, dessen Mathematizität er pries.

— Wäre ich jung und kräftig, würde ich gern — aber es ist ganz unmöglich —

Unter Ihren Mitteilungen interessiert mich besonders die welche an Meillet anknüpft und mich Saussure gegenüber stellt. Er sagt nur die Wahrheit, aber nicht die ganze. Ich sehe im Leben der Sprache, wenn ich in die Tiefe gehe, nur Übergänge, keine Gegensätze. Seit meiner Gymnasialzeit bis heutzutage habe ich aber daneben eine große platonische Liebe zur höheren Mathematik gehabt und sie ist dann und wann zu ernsterem Studium gediehen, aber nur in autodidaktischer Form. Als Student trieb ich Infinitesimalrechnung, richtete sogar (1860) in heller Begeisterung ein Sonett an ihren Schöpfer, Leibniz, wo ich nicht nur Abszisse und Ordinate, sondern auch die Null poetisierte. Gerade in meiner Zurückgezogenheit, wenn auch nicht in den letzten Zeiten, umgab ich mich gern mit

schaftliche Gedanken ohne daß ich eine wirkliche Arbeit daraus entwickeln könnte. Das sind die „préparations de mes paralipomena" wie Sie sagen. Allerdings denke ich daran, Unfertiges, Unreifes, Verzinseltes, das ich in meinen Papieren noch vorfinde, wie es mir vorkommt, in der RBA abzulagern, eine oder ein paar Seiten. Der Titel Paralipomena ~~[illegible]~~ schien mir dafür nicht unpassend: aber er ist, wenn ich daran denke daß er z. B. für Schopenhauers Sammlung diente, recht unbescheiden, und anderseits wird ihn, da er auch biblische Bücher ziert, Urquijo bedenklich finden. Qui vivra verra!

Beschwerden, Neurasthenie und Rheumatismus in verstärktem Maße.
Dieser kurze Gesundheitsbericht wird Sie darüber belehren was man von mir erwarten darf. Nämlich so gut wie Nichts. Ich träume, dusele, blättere in irgend einem Buche das mir nahe liegt (im räumlichen Sinne), nehme mir vieles und wichtiges vor, wie die Ordnung meiner Bibliothek und meiner Papiere muß aber immer, im besten Falle nach einer halben Stunde, infolge von Ermüdung aufhören. Das einzige was ich seit lange ans Licht gebracht habe, sind die beiden baskologischen Kleinigkeiten die Sie kennen. Natürlich beschäftigen mich mancherlei wissen-

275.2

Graz. 1. Aug. '25

Lieber Freund,

Ihr Brief vom 29. Juli kam mir besonders erwünscht, und ich beantworte ihn sofort, vor allem um gewisse übertriebene Vorstellungen von meinem leiblichen und geistigen Befinden zu berichtigen. Der kleine Schlaganfall vom vorigen Jahre hat sich zwar im großen Ganzen gebessert, hat aber doch noch einige Spuren hinterlassen, und dazu kommen die alten

275.1



GRAZ 1
1.VIII.25 19

GRAZER MESSE
1925
30. AUGUST–6. SEPTEMBER

GRAZ 1
1.VIII.25 19

GRAZER MESSE
1925
30. AUGUST–6. SEPTEMBER

M. Georges Lacombe

Paris

P. f. Michel 137

L. Fr. Erst nachdem ich meine Karte
an Sie abgeschickt hatte, erhielt ich das
neue Heft von Gure Herrin; vieler Dank.
Ich arbeite mich in Rollos Buch, ~~[illegible]~~
großen Teil meiner Augenschwäche halber,
mit Mühe hinein; Neulingen wird es
jedenfalls recht schwierig sein. Aber der
Stoff den er bietet ist sehr willkommen

Mit herzl. Gr.

Ihr

[illegible]

Bitte mir meine Frage wegen der RBa
zu beantworten

Absender:

274



M. Georges Lacombe

An

Paris

in

13 bd St. Michel 57

L. Fr. In meinem gestrigen Brief
haben Sie wahrscheinlich eine große
Unklarheit gefunden. Ich hatte beab-
sichtigt auf meine Annahme zu ver-
weisen, daß die finanzielle Lage der
B. Akademie, infolge der Diktatur,
sich zu ihren Ungunsten verändert habe.
Ich fürchte die Stelle ist – etwa an der
Seitenwende – ausgefallen. Herzl.

Ihr
H. Sch.

273

Absender: GhAZ

-9 I. 25 10







Eben erhalte ich aus Wien die angenehme Nachricht: „Das Mskr. geht sogleich in Satz."

An M. Georges Lacombe

in Paris

Bd St Michel 137

ist jetzt die Jahresteil, an der man in den beiden verflossenen Jahren die Akademien von Bilbao großmütig das nach mir getaufte Stipendium zukommen ließ. Ich will vorläufig den Anschein vermeiden, irgendwie daran zu erinnern; aber auch den [illegible] Gedanken wieder aufgeben, ausdrücklich darauf zu verzichten; — Verzeihen Sie, ich hätte noch manches damit Zusammenhängende zu schreiben; aber meine Augen rebellieren.

Gestatten Sie, mit Glückwunsch Herrn M. Cohen bestens von mir. — E. Laoust hat uns vor einiger Zeit zwei wertvolle Bände über marokkanische Volkskunde verehrt; in andrer Sache hätte ich mich zu einer Anzeige aufgeschwungen; der Stoff liegt mir zwar einigermaßen fern, es wäre eben ein opus supererogationis gewesen. Jetzt geht dergleichen nichts mehr.

Mit herzlichem Gruß

Ihr ergebener

[signature]

es 112 Seiten in Quart); ich habe nach Möglichkeit darauf Rücksicht genommen. Die Frage der Sprachverwandtschaft spielt bei mir eine Hauptrolle; Vendryes steht mir am nächsten.

Sie wissen daß ich einen solchen Aufsatz für die Revue basque geplant hatte und ihn auch schon Urquijo angekündigt, aber er hat sich in mir ganz anders entwickelt als ich anfangs dachte (als eine Art Ergänzung zu der Primitive). Mehr als ein Bekenntnis meiner allgemeinen sprachwissenschaftlichen Anschauungen. Sie und ebenso Urquijo werden mir wenn Sie das Machwerk vor sich sehen, zugeben daß es nicht gut in den Rahmen der RBa gepaßt hatte

Ich habe Urquijo längst von der Sachlage unterrichtet und würde ihm jetzt wieder darüber verständigt haben, wenn mich nicht ein bestimmter Umstand davon zurückgehalten hätte. Es

hat mir nie auch nur die geringsten
Beschwerden verursacht; ebenso lese ich die
Urquijos, selbst wenn sie -manchmal- recht nachlässig
ist, mit Leichtigkeit. Aber Meillet.....!
Warum schafft sich dieser Champion
der Unleserlichkeit nicht eine Schreibma-
schine an? Selbst Meyer-Lübke hat sich ja
schon vor geraumer Zeit dazu entschlossen.

Ich habe nur mit dem Aufgebot
aller meiner Kräfte meinen Aufsatz
Das Baskische und die Sprachwissenschaft
fertig gebracht und dabei doch nicht ihm
eine vollendete Form geben können.
Heute wird er in der Sitzung der Ph.-hist.
Klasse der Wiener Akademie vorgelegt
und die für mich äusserst wichtige Frage
entschieden werden ob er sofort in
Druck gelegt werden kann; Trom-
betti hat mir die Aushängebogen
seiner baskologischen Arbeit je nach der
Herstellung zukommen lassen (bis jetzt sind

Graz Fr. I. '25.

Lieber Freund.

Wann ich Ihnen zum letzten Mal und was geschrieben habe, dessen entsinne ich mich nicht mehr. Meine Krankheit — ich danke Ihnen vielmals für den Ausdruck Ihrer Teilnahme — hat nun nicht mehr die Lebensbedrohenden Erscheinungen des Anfangs (freilich habe ich auch ziemlich die Hoffnung verloren gehabt zu werden) und so brauchte ich nicht mehr davon zu reden, wenn ich nicht die Nachsicht meiner Korrespondenten bedürfte, die davon wissen müssen, wie schwer mir das Lesen und auch das Schreiben wird. Deshalb übe ich das letztere fast nur in schlaflosen Nächten aus. Ihre Schrift

L. Fr. Da, wie es scheint, Sie Nachricht von mir erwarten, so teile ich Ihnen Folgendes mit. An meinem Aufsatz über das Barbiche i. Allg. fehlen noch etwa eine oder zwei Seiten, da befiel mich eine Krankheit, deren Ende ich noch nicht absehe, die mich aber an jedem ernstlichen Tätigkeit hindert, am Lesen wie am Schreiben.

Mit kompl. Gr. Ihr

H. Schuchardt



Absender:

M.

An Georges Lacombe
Paris (Ve)

in

B. St. Michel 137

Liebe Freund

Haben Sie besten Dank für Ihren letzten Brief und entschuldigen Sie mich wenn ich Ihnen erst später ausführlich schreibe. Die Witterung der letzten Zeit war für mich die denkbar ungünstigste und so bin ich auf allen Gebieten im Rückstand geblieben. Mit herzlichem Gruß

Ihr ergebener

H Schmerhard



270

Absender:

Österreich 1 Kr. 100 Kr. 500 Kronen

An Georges Lacombe
Hôtel Montes la Jolie
Paris Vichy
Bd St Michel 137
Allier

LA REINE DES VILLES-
-9 IX 24.-7H
ALLIER
D'EAUX-MAI-OCTOBRE

L. Fr. Vielen Dank für
das neueste Gure Herria und
die beiden Begleiter. Wann ist
denn das Pasaka aufgekommen
und welcher Sprache gehört es an?
Span. paso (Vögelwanderung)?

Mit herzl. Gruß

Ihr J. H. Schmidt

269

Absender:



An M. Georges Lacombe

in Paris

Bd St Michel 137

Lieber Freund, Vielen Dank für
Gtt vor Möve und April! — Bähr
hat mir vor einiger Zeit einen sehr
langen und ausführlichen Brief ge-
schrieben; offenbar will er zunächst
seine chemischen Studien zum Abschluß
bringen. Ob in seinem Titel stud. chim
et phil. das letzte Wort noch eine andre
Bedeutung hat als die eines Reminiszens?
Ich habe kürzlich die Korrektur meines

268

Absender:

Kreisel in Bark.



N. Georges Lacombe

in Paris

bd St Michel 137.

Wie mir Trombetti schreibt wird sein Buch über das Baskische demnächst erscheinen. Ich bin sehr gespannt.

Herzlichst Ihr Pisch

L. Fr.! Besten Dank auch für das letzte Zeitungsblatt aus dem direkt hervorgeht daß die Einkünfte der Bark. Akad. im letzten Jahre sich beträchtlich verringert hatten. Wohl infolge der allzugroßen Gastfreundlichkeit? — Campion wird etwas über die Verwandtschaft der Bark. mit dem Ägypt schreiben? Er kennt doch ohne Zweifel die Arbeiten von Giacomino? — Glauben Sie daß der spanische Fascismus auf die intellektuellen Bestrebungen der Basken hemmend einwirken könnte? — Wäre es Ihnen möglich den vollständigen Namen eines Mannes zu ermitteln den ich bei einer gewissen Gelegenheit zitieren möchte?

267

Absender:

Er unterschreibt sich in seinen Briefen Dr. G.. fignan o.ö. und das Prähistoriker in Marsillargues. Stand in naher Beziehung zu Mistral.

Mit herzl. Gruß

Ihr

[illegible]

Postkarte







An M. Georges Lacombe

in Paris

Bd St Michel 137.

L. Fr. Besten Dank für Ihre Karte vom 10. Sie
wissen nun, daß alle meine Wünsche erfüllt
sind, über meine Erwartung hinaus. Nur eines
bleibt noch übrig, worüber ich von allem Anfang an
unklar gewesen bin, ja wodurch das peinliche Miß-
verständnis gefördert worden ist. Ich habe genug Exem-
plare und bin bereit sie nach allen Weltecken zu ver-
senden; nur möchte ich sie nicht etwa an Personen
verschicken, die Sie schon haben. Arkne weiß natürlich
Bescheid; aber ich möchte auf keinen Fall, daß er damit
belästigt würde. Vielleicht wissen Sie zufällig, wer von
den auswärtigen Mitgliedern schon mit den Prim-
versehen ist, den französischen (Vinson ...) und den
deutschen bzw. holl. (Uhlenbeck, Urtel, Bühr ...). Ich
habe keine Nachricht von irgend einem; aber das argumen-
tum ex silentio beweist nichts. Ich warte noch einige
Tage, bis ich Blätter mit dem Druckfehlerverzeichnis
hergestellt habe, und dann schicke ich ab — für

266

Absender

die Dublette
wird sich
schon überall
Eduer finden.

Mit herzl.
Gruß Ihr

Sh.



An

M. Georges Lecombe

in

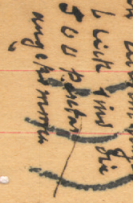
Paris

137, Bd St Michel.

L. Fr., Besten Dank auch für den Brief vom 4.
Jänner, insbesondere für die gedruckte Einlage. (Bona-
parte). Die 30 Exemplare von Prim. sind gestern hier einge-
troffen; ich bin nun "saturiert". Nur bin ich noch nicht
über die Befürchtung hinaus gekommen daß von den Mitgliedern
der Akademie manche doppelt, andere gar nicht bedacht sein können.
Ich habe auf meine Anweisung an Niemeyer keine Auskunft
erhalten. An Azkue werde ich noch heute einen guten Brief
schreiben; aber nichts von dieser Angelegenheit berühren die
ihn begreiflicherweise etwas verstimmt hat, vielleicht auch
gegen mich, obwohl ich doch ganz unschuldig bin. Ich bin
im Unklaren darüber, ob z. B. Ahlenbeck und Urtel die
Prim. erhalten haben, da ich von ihnen seit längerer Zeit
keine Nachricht bekommen habe. — Im letzten Hefte
von G.H. hat mich der Anfang der biblischen Geschichte
von Larrégui sehr interessiert; warum aber hat man keine
Vorbemerkung zu dem Abdruck gegeben? Welcher Mundart be-
dient sich L.? Der Wechsel von Zioen und zaroen ui! Vor
allem das Zadin! — Es fällt mir noch etwas ein: ich
bitte Sie dringend, Azkue wegen

Ich habe nun doch in meinem Brief an
Azkue diese Sache erwähnt.













265

Karte

des Stipendiums nicht zu belästigen. — Ich habe mich entschlossen diese kleinen Blättchen die lithographierte Druckfehlerverzeichnisse zu versenden und auch an Niemeyer ein paar hundert zu übermachen. Wenn sie also noch welche verbreiten sollten, teilen Sie mir sie baldgefl mit. Haben Sie die Güte!

Herrlichst

Ihr

Von F. Böhr noch nichts!

An M. Georges Lacombe

Paris

in

Rue St Michel 137

137

L. Fr. Sescenties in idem. Eben erhalte ich von
Niemeyer eine Karte, aus der ich erfahre daß
er meinen Brief vom 28 Nov. nicht bekommen
hat, in dem ich ihm eine Reihe von Adressen angegeben
hatte. Das stürzt mich in neue Verwirrung und ich kann
nur herauskommen, indem ich mit den 30 von der Aka-
demie zugekommenen Exemplaren alle Persönlichkeiten be-
denke die mir wissenschaftlich nahestehen, aber von den
Mitgliedern der Akademie nur diejenigen die mein Traktätlein
nicht schon direkt erhalten haben und sich bei mir melden.
Ich bin alt und müde, und habe an Mundartlei zu denken;
ich kann nicht meinen Verpflichtungen auf reguläre Weise
nachkommen. Überdies sind alle meine Stunden in
denen ich etwas schaffen kann (es sind ihrer wenige
genug) dem Baskischen gewidmet

Mit herzl. Gruß

Ihr

Hdch.

264

Absender:



An Georges Lacombe

in Paris

Bd St. Michel 197

L. Fr. Vielen Dank für Ihren Brief vom 24. Dez. und die beiden letzten G. H. Bachr hat, obwohl er zwei Briefe ankündigte, nichts von sich hören lassen. Zu den Druckfehlern der Prim. kommen noch einige neue, die mir neben schon bekannten A. Zauner mitteilt: 7, 36. 21, 27. 26, 8. 27, 13. 31, 4. Sie, mit Ihrem scharfen Auge, werden wohl noch einige finden. Dann denke ich, ein kleines Druckfehlerverzeichnis hier herstellen zu lassen in einigen 100 Exemplaren, die dann in die Hefte einzukleben wären. – Ich bin immer noch sehr bedrückt wegen dieser Angelegenheit, obwohl ich mich, da alles von meinen schlechten Augen herrührt, nicht vor Vinson und Meyer-Lübke zu schämen brauchte. Wissen Sie daß mein „Leizarragu 1572" (in 'Sare') schon bei van Eys Outlines 1883 S. XI seinen Vorgänger gehabt hat; „Leizarragu 1572" (wahrscheinlich haben berühmte Jahreszahlen, wie 1492 u.a. eingewirkt. "Sare" S. 4, Z 12. v. u. steht wohl Azkuis Name

Mit herzlichen Grüßen und Wünsche
Hr. K. Sch.

263

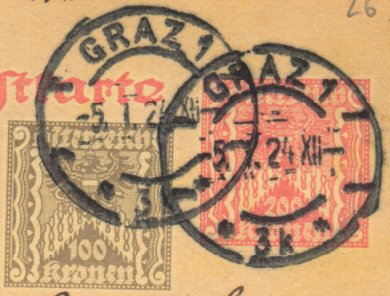
zu Unrecht;
sein Bildnis
hat mich irre-
geführt, die Pre-
facio ist ja unter-
zeichnet: un disci-
pulo del Sr. Arzne.
Mir ~~[illegible]~~ liegt vor allem daran
daß von den 100 Exemplaren
die Herren Uhlenbeck, Urtel
Bähr, Vinson, Lacombe, Ur-
quijo, Linschmann, Winkler
Saroïhandy, Gavel, Léon
u.s.w., kurz alle Mitglieder
der Akad., die sich dafür in-
teressieren bedacht werden.
Sollten mir; wie Sie liebens-
würdigst angeregt haben, noch
eine weitere Anzahl zukommen,
so werde ich sie gut zu verwenden
wissen.

Postkarte

GRAZ 1
5.1.24 XII
3k

GRAZ 1
5.1.24 XII
3k





Österreich
100 Kronen

An M. Georges Lacombe

in Paris

Bd St Michel 137.

Lieber Freund! Hier ein Verzeichnis von Druckfehlern in meinen Prinz., die sämmtlich mein Brevierist (aber Nichtbaskologe) Leo Spitzer, dank seinem Scharfsinn und seinem scharfen Blick entdeckt hat.

9, 20	holtze·ar·en	20, 4	selbsi
10, 2	anlautende, l. aus-	24, 14	aitzin·e·am; l. an.
10, 28	gesesehen	26, 28	würde l. wurde
11, 1	z·i·e·z·ö·n	30, 1	araie
16, 16	lan·eun	31, 6	ioun.

Dazu kommt noch Leizarragus auf S. 7. Sie werden vermutlich noch andere Druckfehler finden und ich werde genötigt sein, ein Verzeichnis aller zu veröffentlichen — wo und wie weiß ich noch nicht. Ich bin sehr niedergedrückt durch diese Verfehlungen, die ich, trotz aller ~~[illegible]~~

262

Absender:

Mühe und Sorgfalt nicht habe vermeiden können. Man sollte unter solchen Umständen, wie ich, keine derartigen Sachen mehr veröffentlichen.

Mit herzlichen Grüßen u. Wünschen Ihr getreuer

H. Schuchardt

Postkarte





M. Georges Lacombe

in Paris

Bd St. Michel 137

197

Lieber Freund! Doch noch einmal und zwar das Allerunerwünschteste! Ich erhalte eben einen Brief von Nimeyer in dem eine Abschrift des Briefes liegt, den er am 17. Okt. an Arkue geschrieben habe. Er setzt mit Rücksicht auf die hohen Bankspesen. Der in der Einlösung auswärtiger Schecks stets große Verluste bereitet hätten — für 100 Ex. meiner Büchlein 500 Pesetas an.

Ich weiß nicht was ich zu der schroffen Kündigung der Subskription seitens Arkues sagen soll! Ich sage vorderhand nichts

Mit herzl. Gruß Ihr

J. H. Schuchardt

261

Absender:

GR-

14 XI. 23 -8

Pc

Österreich

K-1000-K

Österreich

200 Kronen

GRAZ

14 XI. 23 -8

An M. Georges Lacombe

in Paris

Bd St. Michel 137

H. Schuchardt

an der gegebenen Zusage festgehalten hat, ersieht
man auch daraus daß er „Drucker und Setzer" anweist
mein Manuskript (ein solches geht ja immer, stückweise,
mit die ~~A~~ ersten Korrekten in die Hände des Autors
zurück — weiß denn das A. nicht?) sorgfältigst behan-
deln und in eingeschriebenem Paket an die Akademie
zu senden. Und hierbei spielen die hohen Kosten keine
Rolle? — Ich selbst habe vielleicht in etwas ganz
Nebensächlichem gefehlt, was ich Ihrer Sorge anver-
traute, in dem Wunsch bei Zusendungen Carambolagen
zu vermeiden. Daß ich etwas erregt bin, leugne ich
nicht und kann niemanden wundernehmen. Die Kor-
rektur der Prim. war so schwierig, daß ich kaum hoffte
sie zu bewältigen; nun bin ich über die Maßen abge-
spannt und stoße auf Hindernisse anderer Art. Ich
fühle mich durch Azkues Absage gekränkt (möchte sich
doch nicht etwas Fremdes ein? das Mißfallen an der Widmung
an W. Webster? oder ....?). Nun mögen die

Dinge sein und gehen wie sie wollen. Für mich
gilt: Aut Dasconia aut nihil. Ihr

260

Absender

L. Fr. Tez in idem!

Meine finstere Vermutung von gestern ist mir 13.XI.23 IX Gewißheit geworden. Aber Sie der immer warm und erfolgreich für meine Interessen eingetreten ist, trifft nicht einmal die Schuld eines Mißverständnisses, und auch Arkue nur infolge einer gewissen ingénuité die ihm eignet. Einen stillschweigenden Verzicht auf die Subskription der 100 Ex. konnte er von mir nicht erwarten und ich von ihm nicht eine stillschweigende Zurücknahme derselben. Ohne den Brief Niemeyers nach Bilbao wäre das ja gar nicht an den Tag gekommen. Und daß Arkue bis in die letzten Zeiten

Postkarte





An M. Georges Lacombe

in Paris

Bd St Michel 137.

L. Fr.! Zwei Stunden nachdem ich meinen
langen Brief an Sie (nach ~~Bayonne~~ Bayonne V. Izarra) und ein
geschrieben; Sie hatten mir Ihre nächste Adresse
nicht angegeben) erhielt ich Ihren Brief aus Paris mit
Ihrem Artikel. Er ist kurz und gut, leider — in
folge von Notwendigkeit — zu kurz. Ich habe nur
eine Bemerkung zu machen: die beiden baskischen
Laute ṣ und z würde ich nicht ~~durch~~ als s und s
unterscheiden; es müssen Zeichen gewählt werden die so-
wohl in Antiqua wie im Kursiv als nebeneinander bestehen.
Hoffentlich ist durch den Brief von Azkue an M.N.
mein Brief an Sie gegenstandlos geworden*, und mein
Kummer braucht nicht fortzuwuchern. ~~Die Sache~~

* Aber vielleicht handelt es sich um den Brief vom 30 Okt.; dann ist alles gefehlt.

259

Uhlenbecks Arbeit werde ich in dem Aufsatz, den ich als Begleiter meiner Prim. ~~der~~ Revue ba. zugedacht habe (etwa u.d.T. Baskische Probleme o.ä.) berücksichtigen.

— Wie Sie eine Besprechung meines 'Sare' und Verwertung Bonapartesches Aufzeichnungen betrieben wollen, bleibt ganz Ihnen überlassen; nur vergessen Sie nicht daß mein „Beitrag" in ganz anderem Sinne gemeint ist, als Bon. damit gemeint haben würde. Er ist keine [illegible] ~~[illegible]~~ Darstellung) am [illegible] des Lautlichen,

Mit herzl. Gruß

Ihr [illegible]



An M. Georges Lacombe

in Paris

Bd St Michel 137.

lich; denn der Rest meiner schwachen Kräfte ist für die wenigen Tage, die mir bleiben, der Vasconia gewidmet.* Ich erspare mir ein Treugelöbnis und ein Liebeslied. und eine Danksagung Beileibe handelt es sich nicht um das materielle Interesse; ich werde mit meinem Verleger schon eins werden – es ist eine Ehrensache für mich.

Herzlichst

Ihr H. Schuchardt

Zur vorhergehenden Seite

Am 15 Sept. schrieb mir Azkae: Sus Prim- eleben de ver la luz cuanto ántes. Esta Academia hará con mucho gusto un esfuerzo

Am 20 Sept.: ermächtigte er mich von neuem 100 Ex. für die Akademie drucken zu lassen.

---

* Die Sache hat mich in ungebührliche Aufregung versetzt (was nutzt mir der ärztliche Rat: hüten Sie sich vor Aufregung?). Ich bin augenblicklich wie gelähmt, fast unfähig mich mit baskischen Dingen zu beschäftigen

stattetes aus einer nicht deutschen Druckerei. Vielleicht hat Niemeyer, gegen meinen ausdrücklichen Rat, irgend welche Berechnung mit den in Deutschland jetzt üblichen phantastischen Zahlen aufgestellt, statt einfach einen Preis in franz. oder spanischer Valuta für das Büchlein festzusetzen. Wir werden sehen!

Was ich nun mit diesem Schreiben das Sie, wenn Sie es für passend halten an Azkue schicken mögen, beabsichtige um Aufklärung zu bitten; denn ich habe den Eindruck bekommen als ob in der allerletzten Zeit, (vielleicht nachdem ich den ersten Bogen an einige Personen geschickt hatte) (etwas der Mißfallen meiner baskischen Freunde zugezogen haben könnte. Das wäre mir aber besonders schmerz

zugleich von mir bedacht werden könnten, und um eine derartige Carambolage zu vermeiden, bat ich mir solche zu bezeichnen.

Nun audiatur altera pars! Das eben Erwähnte scheidet aus; es kann ja gar nicht als Argument gelten. Das einzige steckt in den beiden Worten: hohe Kosten. Aber zugleich ein fehlerhaftes Rechenexempel. Niemeyers einfacher Brief an mich trug zwei Briefmarken zu je 500,000 M., also das Porto bestand in einer Milliarde. Leidet darunter etwa die spanischen und französischen Korrespondierenden? Ich denke das Büchlein wird nicht mehr kosten als ein in gleich großes und gleich ausge-

an mich heißt es: „... richte
ich an Sie die Bitte von einer
Schenkung von mehreren Exemplaren
Ihres Büchleins an die Baskische
Akademie Abstand zu nehmen.
Es könnte sonst so aussehen, als
ob wir heute noch in der Lage
wären, Bücher in größerem Maß-
stabe zu verschenken".

Diese Worte beziehen sich auf
die oben S. 2 mitgeteilten „... da
auch Sie. die Güte hatte" usw. Diese
Auffassung hat noch besonders be-
fremdet, die vom egozentrischen Stand-
punkt; die 300 Exemplare waren
ja doch größtenteils unnötig! Der
Spieß ist, wie man sagt, umgekehrt
geworden. Ich halte voraus gesetzt,
daß bei einer Verteilung von den
erworbenen Exemplaren, einige Personen

Ja, wenn es sich um mich allein handelte; aber mir zur Seite steht der Verleger. Vertrauensvoll wie ich (von der Akademie) als bestimmte und unbedingte die Zusage der 100 übernommen habe, ebenso von mir der Verleger. Er hätte das Recht mich als unzuverlässig Wortbrüchigen oder Allzuleichtgläubigen anzusehen übrigens stände auch „Repressalien" zu seiner Verfügung; er könnte im letzten Augenblick noch das mir versprochene holzfreie Papier durch ein minderwertiges ersetzen oder sonst an der Ausstattung etwas ändern oder — was die Hauptsache wäre — mit Ausnahme eines einzigen alle Freiexemplare verweigern und sogar ihre jetzt etwas unverständliche Zusendung. In seinem letzten Brief

um den Druck zu ermöglichen. Wer hätte es denn sonst für einen Sinn — ich bediene mich Ihrer Worte — qu'elle se charge de tous les frais de l'impression (Sie haben das zweimal unterstrichen). Ein so weites und weitherziges Anerbieten habe ich dankend abgelehnt, aber um so fester die Hand ergriffen, die mir die Zahlung für 100 Ex. darbot. Man sagt sonst einfach und kurz: die Akademie subskribiert sich auf 100 Ex. Das ist früher ein sehr häufiger Vorgang gewesen und kommt auch jetzt noch vor. Und nun wird diese Subskription während des Druckes ausgelöscht. Ich kann doch nicht — auch wenn es keine Blasphemie wäre — sagen: die Akademie hat es gegeben, die Akademie hat es genommen, der Name der Akademie sei gelobt!

(in deutscher Sprache, von G. Bühr und Azkue unterzeichnet; es lag im Original vor) daß

„die Akademie leider infolge der hohen Kosten auf eine besondere Bestellung von 100 Ex. verzichten muß, da auch Herr Sch. die Güte hatte den Akademikern, die des Deutschen kundig sind, einige Exemplare zuzusichern, sodaß eine größere Anzahl von Exemplaren unnötig wäre"

Ich gestehe Ihnen: als ich dies las, war ich geradezu – baff. Bitte, erwägen Sie doch, die Akademie hat mir nicht, wie es im Alltagsleben so oft geschieht, irgend welche vage Hoffnungen erwecken wollen, sondern die Mittel an die Hand geben

ohne daß ich darum, sei es auch in indirekter Weise nachgesucht hätte.

Graz, 10. Nov. 23

Lieber Freund,

Warum haben Sie mir nicht mitgeteilt dass die einstimmig angenommene "excellente décision" der Bask. Akademie von der Sie mir Ende Juni schrieben und deren Inaugurator ich dankbar in Ihnen sah, ein klägliches Ende gefunden hat? Ich habe davon nur beiläufig und indirekt erfahren. Vorgestern erhielt ich einen Brief von meinem Verleger M. Niemeyer in Halle, dem auf einen Brief von ihm selbst an die Akademie (vom 17. Okt.), wiederum von dieser der kurze Bescheid (vom 30. Okt.) zu Teil geworden war

Eben erhalte ich Uhlenbecks Neuestes (Bask.-Palaeo.-Forts.)

L. Fr. Auf Ihren gestern eingelangten Brief vom 16. antworte ich mit bestem Dank nur einige Zeilen die sich auf meine Prim. beziehen. Das Werkchen ist fertig gesetzt, in erster und teilweise in letzter Korrektur VIII, 33 Seiten Quart (ein wenig kleineres Format als das von Zavalar Verbo); es wird auf holzfreiem Papier gedruckt werden. Die Kosten sind noch bedeutender als wir vorausgesehen hatten, teils wegen meiner körperlichen Unzulänglichkeit (die Arbeit mit der Lupe ermüdet leicht, usw.), teils wegen der Natur des Stoffes. Eine anscheinend leichte Aufgabe entpuppte sich mir als eine recht schwere; ich selbst habe sie nie — infolge einer gewissen Notwendigkeit — mir, den Setzern, dem ersten Korrektor

An Karst schickte ich am 13 d. M. eine Reihe von meinen Vascomica auf ein Ersuchen von ihm

257

Absender:

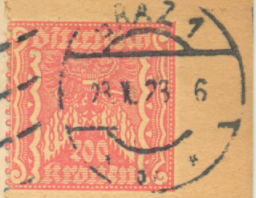
Ihr schließlich dem Zukünftigen Benutzern noch schwerer gemacht

Hirts egin dut

Was das bieko, laneko usw. darlangt, das Sie in Verlegenheit setzt, so sind sie analogisch nach bateko gebildet und hier ist das e "euphonisch". Vgl. azkeneko, leheneko, hezeneko (dies letzte nicht bei Azkue; Leiz. schreibt rege (mäßig so) gegenüber von hango, hemengo usw. – Vor kurzem schrieb ich Ihnen eine Karte nach Bayonne. Ihr H. Sch

Post





An M. Georges Lacombe

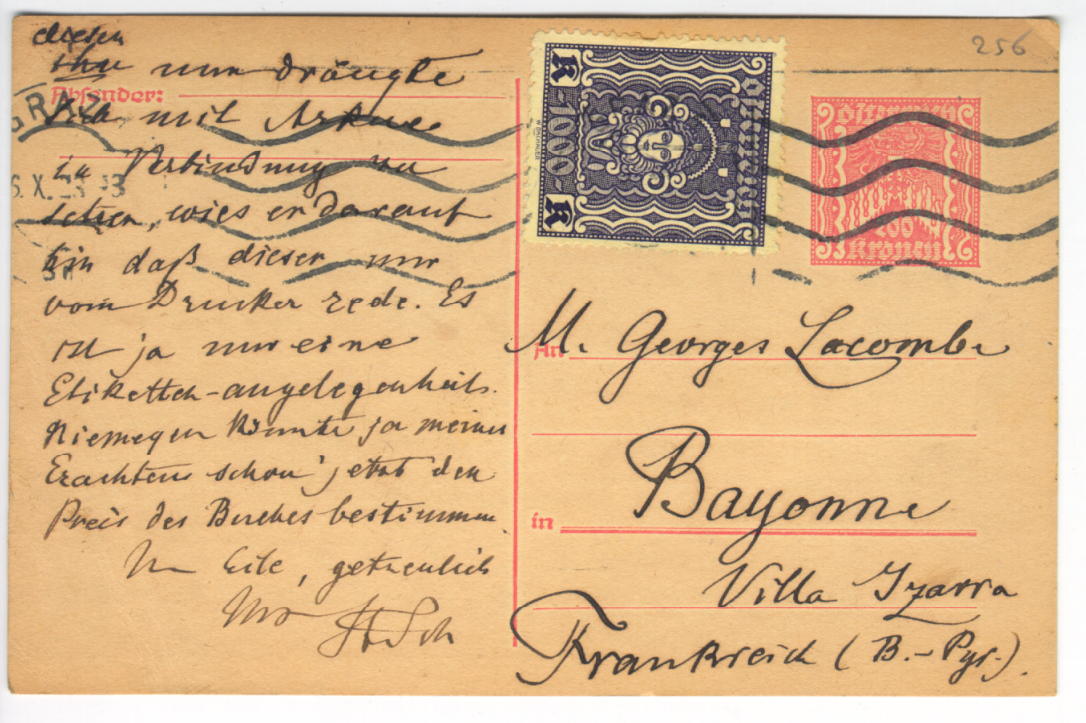
Bayonne

in (Villa Izarra)

(Basses Pyrénées)

Frankreich.

L. Fr. Ich schicke Ihnen unter Kreuzband Kopf
und Schwanz meiner Promiliae (gaar
korrigiert), damit Sie sehen wie die Sachen
stehen. Mit der Korrektur habe ich noch
genug zu tun; sie ist ~~sehr~~ mühsam trotz
oder gerade wegen der Lupe. Ich sehe schon
jetzt, daß ich manches anders hätte machen
sollen und einiges vergessen habe. Bitte in
Bilbao zu unserm Gunsten zu wirken. Ich rede
redet immer nur vom Drucker, während doch
der Verleger allein in Frage kommt. Und als ich



256

diesen
~~ihn~~ nur drängte
sich mit Arkus
zu Verbindung zu
setzen, wies er darauf
hin daß dieser nur
vom Drucker rede. Es
ist ja nur eine
Etiketten-angelegenheit.
Niemegen könnte ja meines
Erachtens schon jetzt den
Preis des Buches bestimmen.

Ihr Eile, getreulich

Ihr H. Sch

Absender:

6. X. 23

An M. Georges Lacombe

in Bayonne

Villa Izarra

Frankreich (B.-Pyr.).

wieder zurück. — hat denn das Arkue nicht selbst genugsam erfahren? Ich habe meine eigenen Manuskripte, sobald sie gedruckt waren, nicht oder nur aus Zufall, aufgehoben, hätte also gegen Arkues Antrag von mir aus nichts einzuwenden. Allein es scheint mir einerseits zu große Ehre damit erwiesen zu sein (z. B. neben einem Werke wie Lardizabals biblischer Geschichte), anderseits ist gerade dieses Mskr., im Vergleich mit andern wirklich recht schön geschriebener ~~Schriften~~ Arbeiten von mir, zum großen Teil nicht sehr erfreulich anzuschauen (mit vielen Korrekturen, besonders in den Ziffern) —

Bei Gelegenheit dieser Drucksache habe ich erfahren, daß der Sohn meines Einführers ins Bask, nämlich des Rev. W. Webster im Weltkrieg gefallen ist

Da ich tagtäglich fortfahre mich zu vereinfachen, ist es nicht wunderbar daß ich auch meine Geschäfte zu vereinfachen suche, und so bitte ich Sie denn, an Artur — dem ich übrigens zuletzt geschrieben habe, soviel ich mich entsinne — eine weitere Mitteilung in meinem Namen zu machen. Er hat mich (am 15 Sept) den Drucker und der Setzer ~~hatten~~ anzuweisen 1) meine Hds., con la mayor delicadeza zu behandeln und 2) es in eingeschriebenem Paket an die Akademie zu schicken, wenn es dem Autor so beliebe. Nun, der Autor hat ja einzig und allein darüber zu entscheiden; er erhält ja seine Hds. bei Gelegenheit der Korrektur

6

korrigiertem Zustand mit einem Fragezeichen zugeschickt. Ohne dieses ließ ich den gleichen an Arkne als den Brotherren abgehen. Einen dritten hatte ich Ihnen zugedacht, aber ich hatte keinen mehr zur Verfügung, auch wollte ich einer vorzeitigen und für mich doch verspäteten Kritik entgehen.

Eine Kante von mir an Sie scheint sich verirrt zu haben; wenigstens habe ich keine Nachricht über Vinsons 80sten Geburtstag erhalten

Mit herzlichem Gruß

Ihr erg

A. Schuchardt

ist schwierig und die Vorarbeiten (mit der Lupe) vielleicht noch schwieriger, indem sie beständig von den Bedenken des Lesers begleitet ist. Ich sagte Ihnen, glaube ich schon, daß mein lebhaftester Wunsch ist, mich in einem Nachwort darüber aussprechen zu können aber doch mit einem festen Untergrund: Die Bedeutung der Bask für die Linguistik – oder ähnlich. Und zwar in der Revue i.d.e.b. Ich hege aber die dunkle Vermutung daß Urquijo sowas nicht gerade gern krank, doch in einem ruhebedürftigen Zustand sich befindet, und habe ihm daher nur den ersten Halbbogen in un-

ein vereinfachtes Verfahren wünschen.
Wenn man jetzt von den deutschen
Millionen und Milliarden liest,
befällt einen ein wahres Grausen
(am 1 Okt. kostete in Berlin eine Schachtel Zünd-
hölzchen 2 Millionen, ein halbes Kilo
~~Kalbfleisch~~ Schwarzbrod 19 Mill. usw.) Ich
schreibe noch heute an Niemeyer
in dem Sinne, daß er den Preis
für 100 Exemplare in Pesetas be-
stimmen möge, in einer abgerundeten
Zahl; vielleicht haben Sie Gelegen-
heit, mit Azkue inzwischen in Verbin-
dung zu treten — er scheint
auch immer auf Reisen zu sein —
und ihm die Sache beizubringen.
Es sind von den Prim. Vorwort
und 1–16 ~~gedruckt~~ gesetzt; also wird das
Büchlein bald fertig sein. Der Satz

andere, wenn er nicht schon in Behandlung ist, wird zurückgestellt, auch die Zeitschriften unterbrochen. So habe ich denn, von der Geringfügigkeit meiner Prim. niedergedrückt, mich durch das Bewußtsein wieder gehoben gefühlt, an einer kleinen Kulturarbeit beteiligt zu sein. Über meine Mitteilung daß die Bask. Akad. 100 Exemplare abnehmen will, schreibt er mir sehr erfreut und setzt hinzu: „Selbstverständlich muß die Akademie seine Zeit- mit in darüber verrechnen, da ich die gesamten Herstellungskosten übernommen habe." Diese Verrechnung paßt mir nun gar nicht, nämlich deshalb weil es Arbeit nicht passen würde. Es wird auch

Dabei fällt mir ein: wenn Ihnen einmal ein SA von Amardel Les monnaies des Elisyques et les autres monnayages narbonnais Bull. com. arch. Narb. p 131–189 in die Hände kommen sollte und mühelos festgehalten werden könnte, so wäre mir das wegen der iberischen Nachzüglinge nicht unerwünscht Aber die Sache ist von sehr geringer Wichtigkeit.

Sie wissen daß Max Niemeyer in Halle meine Prim. verlegt und zwar hat es wie er mir schrieb, mein Werk als einzigstes in Druckauftrag gegeben; alles

255 1

Graz, 5 Okt. '23.

Lieber Freund.

Vielen Dank für Ihre Karte vom 25. v. M.

Der Auffindung eines Exemplars der 2. Ausgabe von Oihenarts Notitia beglückwünsche ich Sie; das Buch von Rosapelly & Co. dürfte in iberischen Namen (Aherbelste) nichts enthalten, was nicht schon vorher oder nachher (Corpus Inscr. lat.!) bekannt gewesen wäre.

L. Fr. Vielen Dank für den Brief aus Handaye und Privat- und Kollektivkarte aus Santestebán. Die Antworten auf ein paar Fragen von mir sind noch unerledigt, so die in bezug auf Vinson. Die Bemerkung zu seinem APEZ ist wohl in Urquijo's Hände gelangt. ~~[illegible]~~ Wegen des Tome XII. année 14 (1921) der RBa mag ich ihn nicht beunruhigen; ich finde ihn trotz allem Suchen bei mir nicht vor, und kann mich ~~[illegible]~~ nicht entsinnen, ihn gesehen zu haben. Sie würden mich verbinden, wenn Sie mir einige der für mich wesentlichsten Artikel ihrem Titel nach angeben wollten. — Mit Azkue bin ich etwas in Verlegenheit; er schrieb mir im April ganz ausnehmend freundschaftlich, ich sollte alle mir geeignet scheinenden Bemerkungen zu seiner Morf. vasca machen. Sie sollten am Schlusse dann gedruckt werden. Meine ewige Gebrechlichkeit und dann die völlige Absorbierung durch die Prim. ließen mich nicht dazu kommen. Ich habe die Sache aber keineswegs aufgegeben; aber es sind noch andere Hindernisse. Ich kann ~~muß~~ meine öfter wiederholte Ansicht über das plural. eta nicht nochmals begründen, ehe A. eine andere darüber geäußert hat. Auch befremdet mich sein Schweigen über Uhlenbeck

254

Absender:

Suffixe, —
Welches ist
dann der gewöhnliche Wahrnehmer
von Bahr? — Ist Jud
schon — trotz der Einreise-
schwierigkeiten in Spanien behufs
seiner Sprachatlas-Vorlesungen
schon eingetroffen? — Bei mehr
Platz demnächst mehr.
Herzliche Grüße, auch an
die Mitunterzeichnete

Ihr ergebenster

H Schuchardt

Graz 17. Sept. '23

Österreich 600

Österreich K 200 K

Österreich K 200 K

Österreich 200 Kronen

An M. Georges Lacombe
Hotel Victoria
Bagnères de Bigorre
~~Paris~~

~~Bd St Michel 137.~~
Hautes Pyrénées

L. Fr.! Ihren frohe Botschaft bringenden Brief vom 28 Juni habe ich sofort beantwortet und gleichzeitig an Aktie geschrieben, der wie Sie sagten, zum Beginn des „Congrès d'ethnographie de Vienne" zu reisen. Wahrscheinlich sind sie Beide in irgend einer Sommerfrische oder auf einer längeren Reise; denn ich habe von keinem eine Antwort erhalten, und doch läge mir daran, Ihre Ansichten in meiner Primitiae-angelegenheit zu hören. Das Manuskript liegt seit Wochen in Halle; Niemeyer schickte mir auch die Druckbogen zu lassen; ich erwartete etwa den ersten Bogen, da teilte er mir mit, daß er, infolge der Buchdruckernöte das Unternehmen vorderhand nicht ausführen könnte. Da meine persönlichen Umstände ein längeres Warten einzuräumen machen, versuche ich, durch Zusage einer Beisteuer, die Sache doch zu ermöglichen. Wenn das nichts bringt, so weiß ich nicht wozu ich mich entschließen soll. Ich habe mir von der hiesigen Styria einen Postenüberschlag machen lassen: etwa 12 Millionen Papierkronen, also mindestens 1000 Pesetas, das sind

Absender:

die Primitive nicht weit
und ich könnte höchstens
um eine kleine Beisteuer
bask. Akad. angehen. Ich schreibe
gleich [illegible] an Urkue.

Von Urquijo habe ich
in den beiden letzten Monaten
nur einige Zeilen erhalten, worin
er über seine Gesundheit klagt.

Von Uhlenbeck nehme
ich an daß er irgendwo im
Süden weilt.

Mit herzl. Gruß

Ihr

H Schuchardt





An M. Georges Lacombe
Poste Restante
Hendaye
Paris
in Basses Pyrenées
137 Bd St. Michel
(f. suivre, s. v. p.)

eröffnet worden ist. Einen Ver-
leger müßte ich allerdings
schon vor Abschluß meines
Manuskriptes suchen, weil
bei dessen Abfassung typographische
Dinge zu berücksichtigen waren
und ich Erkundigungen in
dieser Hinsicht einzuholen hatte.

4) daß ich die Hilfe der
Akademie durchaus nicht ver-
schmähe, sie nur als letzten
Rettungsanker mir aufhebe.
Vielleicht daß schon jetzt eine
Unterstützung bezüglich des Papiers
zu erwägen wäre!

Die Hauptsache ist

ich verpflichtet bin, als daß
ich weitere Spenden nicht
annehmen dürfte. Ich hatte
schon geglaubt — zu Anfang
des Jahres, daß die 4 Pesetas
die Druckkosten zum größten
Teil decken könnten; dann
aber kamen unvorhergesehene
Ausgaben (der Einsturz meines
Gartenmauer u. a.) und ich
mußte den Gedanken auf-
geben.

3) daß mir durch ein
unerwartet günstiges Ange-
bot eines deutschen Verlegers
die Möglichkeit des Druckes

Pfarrer Schl., der mich,
mit Grüßen von Arkus,
kürzlich besuchte, natur-
gemäß über meine baltischen
Studien sprach – auch
die Prim. vasc. erwähnte und
dabei wohl auch die Schwierig-
keiten der Veröffentlichung.
Aber auf mein Wort, ohne
darauf zu rechnen daß
Arkus weiches Herz dadurch
gerührt und zu dem folge-
reichen Schritt veranlaßt würde.

2) daß ich der Akademie
durch ihre Stiftung schon so

G., 4 Juli '23.

Lieber Freund

Gestern abend erhielt
ich Ihren lieben Brief. Ihnen
mit fliegender Feder — in
aller Frühe — das Notwendigste
Ich bitte Sie den B. Akademie
meinen herzlichsten Dank
für ihr großherziges Anerbieten auszudrücken.; es hat
mich überrascht und ergriffen.
Ich bemerke dazu
1) daß als ich mit dem

L. Fr. Vielen Dank! — Trombetti ist Prof. a. d.
Univ. Bologna, Via Maggiore 4. — Meillet schrieb
mir, wenn ich seine Hieroglyphen richtig entziffere:
„Il reste entre nous une nuance [?] dans la manière
„de voir les choses. Mais il faut que les choses soient
„vues de plusieurs côtés pour l'être tout à fait." Möge
mir zum Teil von der Facialislähmung herrührenden
Sehbeschwerden hindern mich beim Lesen weit mehr als
beim Schreiben und ich weiß nicht ob ich meine Para-
lipomena für die RB zustande bringen werde. Es stellen
sich dabei auch typographische Schwierigkeiten ein.
Daneben bemerkt mich die seit einiger Zeit in
gefällte und wie es scheint notwendige Beifügung
einer deutschen Übersetzung — Rollos Buch ist eine

251

sehr verdienstliche Leistung, aber für mich eine sehr beschwerliche Lesung; ich kann nicht einmal darüber ins Reine kommen, ob die Darstellung nicht praktischer hätte sein können.

— Bacher hat also noch immer seine Prüfung nicht gemacht. Vielleicht hat er doch für Sprachstudien mehr Neigung und Fähigkeit.

Herzl. gr.

Ihr R. Sch.



M. Georges Lacombe

in Paris

Bd St. Michel 137

Lieber Freund! Ich habe Ihnen noch für Ihre Briefe vom 22. Dez. und 30 Jan. zu danken und besonders für Ihre Besserungswünsche; wiederhole Ihnen aber, daß das fromme Wünsche sind und daß mein Leiden das Alter ist.

Inbezug auf Charenceys Lyns artikel scheint einige Verwirrung zu herrschen. Ich besitze seit langer Zeit einen Miscellanenband Charencey, in welchem zwei Artikel dieser Art sind, einer von 1869 (Actes de la Soc. phi.) — diesen habe ich in der RB. zitiert — und einen andern von 1891 (Congr. scientif. des Cath.), der nichts neues hinzufügt. Sie schickten mir mit zwei Heften von Gen. Harris den ersteren (also Doublette für mich), wenn ich mich recht erinnere — ich kann ihn augenblicklich nicht wiederfinden. Einen dritten Artikel schrieben Sie mir gütigst ab; ich habe ihn gelegentlich meiner Korrektur erwähnt, er ist umfangreicher, setzt aber nur Chs Kurzsichtigkeit in ~~[illegible]~~ helleres Licht. Nun führen Sie mir noch an:

Tom I.

250

Absender:



-9.11.23 3

Act. d. l. Soc. phil. tom. VII – 1879 3rde wäre also eine 4te Stelle. Aber es lohnt kaum der Mühe, sich darüber die Köpfe zu zerbrechen — Noch einer: Sarochandy hat — was mir zunächst entgangen war — in dem mir gesandten Annuaire XXI S. 83 zu haatza eigenhändig am Rand bemerkt: „cp. agotça (Azeue)."

Herzlichst

Ihr H. Schuchardt

An M. Georges Lacombe

in Paris

Bd St Michel 137

037

Lieber Freund! Ich danke vielmals für
die vier Hefte Gure Herria, sowie für ver-
schiedenes früher Eingetroffene. Ich kann
nicht immer sofort und ausführlich
schreiben. Rollas Buch wird mich auf
jeden Fall sehr interessieren. Der Däne
Viggo Bróndal, mit dem ich in Verbindung
bin, hat kürzlich Urquijo besucht, er scheint
auch einen Drang zum Baskischen zu verspüren,
etwa als Ersatz für N. Marr? Übrigens läßt
auch Baehr nichts mehr von sich hören: wel-
ches ist wohl seine gegenwärtige Adresse?



1923

249

Absender:

Österreich 200 Kronen

Österreich 1500 K

Österreich 500 Kronen

GRAZ

Meine akademische Bagatelle werden Sie noch in diesem Monat erhalten. Erschrecken Sie nicht; es sind viel Heterodoxien darin. Auch Freund Trombetti wird nicht sehr mit mir zufrieden sein. Herzlichst

Ihr H. Sch.

An M. Georges Lacombe

in Paris

Bd St Michel 137.

L. Fr. Eben erhalte ich Gure Herria 23,1 und
danke herzlich, ebenso wie für die beiden letzten Hefte
und den sehr interessanten Zeitungsartikel über Fr.
Ich war marode und außerdem mit etwas Dringlichem
beschäftigt, wovon ich Ihnen wohl eine Andeutung gemacht
habe, aus der Sie ersehen müßten daß ich mich in
der nächsten Zeit nicht mit den Princ. beschäftigen würde.
Jetzt frägt es sich nur, ob ich Kraft dazu ~~[illegible]~~ und
Sonnenlicht genug haben werde. Ich habe vergessen
Ihnen mitzuteilen daß ich schon von Monaten das agotz....
Farnkraut in einem Aufsatz von Saroïhandy (akad. Almanach)
gefunden ~~habe~~, und dieses ihm, um nicht der Plagiats

248

Absender:



An

M. Georges Lacombe

in Paris (Ve)

Bd St Michel 137

beschuldigt zu werden, ihm gemeldet hatte

Wissen ~~nicht~~ die Mitarbeiter von G.H., die sich für das bask. Barret interessieren, nichts über die ~~die~~ Herkunft und Verbreitung von boina zu sagen?

Herzl. gr. Ihr HSch.

294

LACOMBE, G.: Le docteur Philippe Tissié et les jeux de pelote basque

295

LACOMBE, G.: Edward Spencer Dodgon (5. orrialdea barne / Hasta la página 5 incluida)

289

SCHUCHARDT, H. - (Henri Gaidoz-i) 1875-1898

290

SCHUCHARDT, H. - J. Urkixo eta Lacomberi 1912

GEORGE LACOMBEREN LANAK

291

LACOMBE. G.: Autour de la chanson "Nere etchea" de J.B.Elissamburu

292

LACOMBE, G.: Biographie v. Eys

293

LACOMBE, G.: Chourioren oroitzapeneko harria ipintzerakoan

Dodgson 6)

Hiriart me dit qu'un autre boscoph. angl. armé de votre gram. ce travaillé bibliothèq. ici. Guarnehaya à Tolosa en 1882 a publié où il y a en zuev baimenaregui (avec la permission qu'il a donnée). Ne crois pas que ceci contraction de egin ou eman. Fus St Sebas. pour 3 nuits et Tolosa avec Arzac. Reine et ses enf. se promen. voiture dim. après-midi

28 sept. 92 Cambo. — Encore l'apanaga. Je désire avoir ce texte comme il est. Votre copie diffère souvent du texte. Thomas (pasteur) est membre de Jesus College d'Oxford. Il a acquis cet été une très bonne connaiss. du labourdin. Serait, je crois, content de corresp. avec vous. Sa langue maternelle est le gallois. François Hiriart ici, a le brouillon d'un dict. fr.-basque inédit de son père. Il y en a une copie prête pour l'impress. et aussi la moitié pour l'impres. du fr.-basq. Mais on ne le trouve pas. Il a aussi gr. inédite de son père, et une

28 sept. 92 Cambo. — Encore l'apanaga. Je désire avoir ce texte comme il est. Votre copie diffère souvent du texte. Thomas (pasteur) est membre de Jesus College d'Oxford. Il a acquis cet été une très bonne connaiss. du labourdin. Serait, je crois, content de corresp. avec vous. Sa langue maternelle est le gallois. François Hiriart ici, a le brouillon d'un dict. fr.-basque inédit de son père. Il y en a une copie prête pour l'impress. et aussi la moitié pour l'impres. du fr.-basq. Mais on ne le trouve pas. Il a aussi gr. inédite de son père, et une autre, plus longue, inédite, d'auteur inconnu. — Vinson était à Bayonne la semaine passée, mais n'a pas voulu me prêter cap. que Lopez réclame

7 oct 92. – St J. Pied de Port. – Encore Capan. Je m'étais demandé si votre Capan même édit. Arzac publiera 1re partie Eusk-err. Je suis sûr que vous achèteriez ça. J'ai parcouru Osses à pied, et suis passé par Baïgorri, Irouleg, Banc, Alandes, Urepel, Burguete, Roncev., Garvalda, Arria, Aribe, Garayoa, Abaurrea alta y baja, Iriberri, Orbaiceta, Behérobie, Esterençubi, Eyheralarre, village de Dechepare où le cimetière ne contient qu'une inscr. basque (!) Je pense que nous aurons un nouv. membre pour l'Eusk. ar.) Ai vu Petites œuv. du Pouv. de Vinson. Je crois qu'il est offensé mon suppl. – Linschmann a publié liste correct. prochain n°. – En Aezcoa il y a juste 1 prêtre qui prêche en basque. Ai trouvé à Aribe une inscrip. dans un alphabet inconnu, qui n'a pas, naturell. été remarqué par les naturels du pays. C'est la plus triste rég. que je connaisse; ils sont

[illegible] ne contient qu'une inscr. [illegible]
Je pense que nous aurons un nouv. membre
pour l'Euskar.) Ai vu Petits œuv. de Pouv. de
Vinson. Je crois qu'il est offensé mon suppl.
Linschmann a publié liste correct. prochain n°
En Aezcoa il y a juste 1 prêtre qui prêche en
basque. Ai trouvé à Aribe une inscrip. dans un
alphabet inconnu, qui n'a pas, naturell. été
remarqué par les naturels du pays. C'est
la plus triste rég. que je connaisse; ils sont
presque tous republicains et ce n'est p. étonnant,
car on ne peut pas acheter timbr. ou cartes
postales, même pour les cartes pos. officielles.
Le pays est presq. entièr. couvert de buissons
de bruis, comme les collines aux environs
de Spoletto. Erzpeleta serait une meill.
orthographe. Agur yanna. Je vous baise
les mains.

R. Sorb. Paris 19 nov. 92. — Reçu 12e Euskara.
Beaucoup de fautes d'impress. dans votre
St Jean VI. — Vinson ne m'a pas renvoyé inscript.
d'Arilor, qui intéress Webster. Il n'a pas
trouvé interpret. Il est très désagréable et
pas étonnant que les Basq. le haïssent tellem.
Il ne veut pas me donner petites œuv. Pourr.
Peut-il prouv. Hautin franç. antéri.
à 1571? Je ne crois pas. Il croit absurde
Lizarr. avoir consulté version grecq. de
St Jérôme. Il n'y a rien que de désagr.
et mauvaise foi dans Vinson. — Suis surchargé
d'ouvrage. Je suis en 1857 ce jour-ci, à
Woodford (comté d'Essex), pas loin de la
Hollande. N'écrivez vous jam. en Holland.?
Quelq. étym. de Charencey sont aussi lis
miennes, indépend., depuis 5 ou 6 ans.
Comme Stempf a refusé de me recevoir à
Bordeaux l'autre jour, je me retirerai de
notre société (il m'envoy. autrefois ses écrits

12 rue de la Sorb. 25 déc. 92. — Je vous offre du
milieu cœur bihotzaren erditik mes vœux.
Attristé maladie mortelle basculogie. Arzac
m'a pas accusé récept. Je sais qu'il est
capab. de le brûler. Lisez Times sur Bible.
Vous remercie généreuse récompense.

Si ezetz signifie que non, est ce que dans ez geroztik, depuis que c'est le même élément et dans ezen?

Paris 3 janv. 93. – Ez avant geroztik appartient au verbe précédent est un «médial», le même cas médial que celui qui fait le complément de eia. Mais trouvant chez Fabre ezgeroz et ezgeroztik comme des mots unis signifiant puisque et de puisque, je me demande si ez pouvait ~~dépendre de~~ ezen, ezetz et baietz. Thomas (être en relations avec) vice principal de Jésus College m'a fait savoir qu'il avait été avec Clarke, et a obtenu de Macclesf. prêt de la gramm. du dict. et de Genèse et Exorde. Ces mss. sont déposés à la bodleyenne. Un prochain n° de l'Acad. contiendra compte-rendu de ces mss., ce qu'a dit

[illegible] comme [illegible] signifie
puisque el de puisque, je me demande
si ez pouvait ~~dépendre de~~ ezen, ezetz
et baietz. Thomas (être en relations avec) un
principal de Jésus College m'a fait savoir qu'il
avait été avec Clarke, et a obtenu de Macclesf
prêt de la gramm. du dict. et de Genèse et
Exorde. Les mss. sont déposés à la bodleyenne.
Un prochain n° de l'Acad. contiendra
compte-rendu de ces mss., ce qu'a dit
Vinson étant insuffisant. Vous aurez
bientôt mon second article de la
Bibliography.

—

Paris 20 janv. 93. Duchaussé (son adresse) n'a pas
votre VAL. voulez vous le lui donner? Voulez
vous me donner votre Tutoiement? Je n'ai
pas vos œuvres principales. Pourquoi Vinson
omet-il Ignace de Loyola alors qu'il
met Alph. de Liguori?

Dodgson 7)

Je suppose que votre article sur zertzu dans votre Dict. serait aujourd'hui 1 peu modifié. L'interrog. zer et l'adj se terminant en tsu me semblent en être la cause. Je puis à peine obtenir une réponse simple à une question simple posée à Inchauspe. Il n'arrive pas à expliquer Gaitzatela. ~~Le soul est le seul à avoir les formes interrogatives.~~ La donne un sens participial comme Laric. Inchauspe a tort de dire dans son verbe que seul le très soul, a la forme interrogat. Il existe, mais peut être moins fréquemment que les aut. ~~Adal~~ mais quand ils sont parlés. Vous aurez avant fév. 2e art. sur Vinson qui s'est marié à Bordeaux lundi a fait 8. J'ai corrigé les épreuves d'une p. de mon ouvrage que Charencey va publier. Je trouve quelques unes de vos formes à l'épit. aux Rom. mal imprim. par vous dans Leizarraga. Thomas 13 déc. obtint permis. publ. Maclesfield (voir l'Acad. de ce soir).

Paris 4 fév. 93. — La carte que vous m'avez adressée en anglais n'est pas à votre hauteur habituelle pour ce qui regarde l'anglais. Je sais l'allem. depuis 20 ans, mais pas tout aussi bien

Vous essayez de me décourager à prop. du basque, ce qui est très cruel. Quel que soit le sujet que l'on traite, un passage de prose basque me donne un plaisir intellectuel, surtout si c'est écrit avec soin. Vous ne dites pas si vous avez reçu les proverb. d'Arhev. que je vous ai adressés le 1er de ce mois. Ils ont laissé au moins 20 erreurs dans le texte du tirage à part. (part. publ. dans l'Eskualdun) Merci pour le tutoiement. Irréliable avec la grammaire. ~~Tous les écrits de Stempf que je connais~~ vous avez besoin d'un errata, çà et là. Les écrits de Stempf sont erronés comme ceux de Hannemann. Quelquef. j'écris sous le pseudonyme Heus caro agus Anglicanus ou Palemède. Dans l'édit. 92 des Merv. de l'Irl. d'Ulrich je remarque que le et prov. rempl. la même fonction que le eta ou ta basque, dans le sens de après (e demantene que els en terra, e Omoro, après ils meurent. – Vieil angl. et brèque syntaxes analogues (Synt. du D. angl. de Kellner Londres (1897) 9 galons [de] vin. Encore Capanaga. Révisez scrupuleusement. D. mon catal. p. 544 ai oublié mentionner 3 chose. F – suppr. Lois de Ekbeverqueta et substituer Autres de A. paolazo

Pouvez-vous m'aider à publier Timothée (250 fr.)

---

11 fév. 93 – Paris 12 rue de la Sorbonne. – Inchauspe remercie votre livre. Né en 1815. Avez-vous reçu tirage à part Thomas dans Academy. Envoyez 10 fr. Pochelon abonnement Eskualdunia, bonne leçon hebdomadaire. Gardez numéros : auront + tard de la valeur. Ajoutez nous mon supplém. de Ignace de Loyola, Fr. Diez, Pedro de Mugica, Antero de Abaolaza, Llewelyn Thomas, Samuel Greatheed. Ces deux sont posthumes à la Bibliog. de Vinson. – Capanaga – Ecrivez-moi quelquef. en hollandais. J'aime tous les auteurs de toutes langues dans tous les temps. – P.S. Thomas m'envoya 29 chapitres de la Genèse à parcourir. D'Urte était à Londres en 1906. –

---

24 fév 93 – Paris – Pouvez-vous écrire holl.? Peut-être

[illegible] à la Bibliog. de Vinson. - Capanaga
Ecrivez-moi quelquef. en hollandais. J'aime
tous les auteurs de toutes langues dans tous les
temps. - P.S. Thomas m'envoya 29 chapitres de
la Genèse à parcourir. D'Urte était à
Londres en 1906. -

---

24 fév 93 - Paris - Pouvez-vous écrire holl.? Peut-être
croyez-vous que je peux pas compr.! La Soc. Ram. va impr.
un morceau concord. et Hélène. Ecrivez Bagnères de
Bigorre frégu. par les Espag. Le présid. m'incite publier
vieilles choses basques. J'espère viendrez pays basq.
et nous pourrions fonder Soc. basque et journal
ayant pour titre le Critique - du p. le + élevé du
pays basque. Je ~~croyais~~ que arena vient bize pour
herena. ~~[illegible]~~ cf barria, hertz - Capanaga. - J'ai
dit à Chidell d'aller vous voir bientôt. Votre bascophile
hollandais peut-il m'aider à faire passer ma
concordance Revue hollande?

Paris 27 fév. 93. – Capan. – Je vois souvent un b au lieu de d dans Capanaga deustee, eustee, beusteen dans votre exemp. (p. 15 (lig. 2). – Voulez-vous écrire à Arzac en lui disant que vous espérez qu'il publiera dans son Eusk. Capanaga? Triste incompétence d'Arzac dont la Revue bien conduite pourrait sauver le langage basque. Azkue me dit que ce au lieu de ez n'est pas inconnu en Lizc. même aujourd'hui. C'est euphonique. J'attends pour la 3e f. votre réponse Cap.

Paris 5 mars 93. – Je vous ai beaucoup taquiné mais vous êtes assez savant pour comprendre mon désir d'exactitude. Merci de toutes vos lettres et de votre généreux don. Votre écriture n'est pas toujours claire, mais ne vous en formalisez pas. Je n'ai pas vu Vinson depuis son mariage

[illegible]
J'attends pour la 3e f. votre réponse
Cap.

Paris 5 mars 93. – Je vous ai beaucoup taquiné mais vous êtes assez savant pour comprendre mon désir d'exactitude. Merci de toutes vos lettres et de votre généreux don. Votre écriture n'est pas toujours claire, mais ne vous en formalisez pas. Je n'ai pas vu Vinson depuis son mariage à la BN. Arzac n'a pas encore mis son projet à exécution. ~~[illegible]~~ A la page 147 il y a une parent devant cem da. Où est son compagnon ?

Paris, 15 mars 93. Encore Capanaga. – Novia de Salcedo, dictionn. incompl. mais où les defin. sont gener. correctes. Vous dites que le ensan de la p. 138 est inusité ou erron. ~~[illegible]~~ Ferai recherches pour vous BN. si vous voulez

Dodgs 8

N° de mars des Et. hist. et rel. contient une partie de mon éd. de Dechep. Vinson n'a pas tenu sa parole me donner son édit. de Pouvreau. Webster et son cher Vinson sont des ennemis.

16 mars 93 Paris. – quel est le nom de la Biblioth de Berne où vous avez découvert un Lizarraga. Je voudrais envoyer bibliothécaire Berne un basq. verb found. – Vinson parle pas Aizpitarte (Dict) dans sa bibliogr., dont Arana me dit qu'il est conservé Jésuites Loyola (30.000 mots). Thomas fait tout ce qu'il peut pour son édition d'Urte. Il espère que nous l'aurons à Noël. Avant quitter Paris le 12 juillet aurai fini ma Concord. Par quel livre avez-vous abordé Et. du Basque?

~~Paris~~ Genève Avril 93. – Me permettez-vous vous traiter ami? Vous avez raison pour Inchauspe. Il ne sait pas le basque bien. Dacusana présent avec n relatif. Voulez

sa bibliogr., dont Arana me [illegible]
Jésuites Loyola (30.000 mots). Thomas fait tout ce
qu'il peut pour son édition d'Urte. Il espère
que nous l'aurons à Noël. Avant quitter Paris le
12 juillet aurai fini ma Concord. Par quel
livre avez-vous abordé Et. du Basque?

~~Paris~~ Genève Avril 93. — Me permettez-vous vous traiter ami?
Vous avez raison pour Inchauspe: il ne sait pas le
basque bien. Dacusana, présent avec n relatif. Voulez
vous vous charger ~~[illegible]~~ tiers des frais
d'impres. de Capanaga qui coûtera 225 fr.
et de prendre aussi tiers des profits!
Je crois que notre nouveau collègue
Urquijo prendrait un autre tiers et moi
prendrais 3e tiers. Serai 12 Sorbonne jusqu'au
12 juillet. Inchauspe dit ent. me donne
un renseignement que seul un Basq. peut
donner, p. ex. dirauztazu dans Dechepare

J'ai été à Larrie près Alençon : à défaut de basq. il y a de beaux pâturages. La Belgique est une rivière qui s'appelle Ourthe. Temps sans rival depuis Paris. Dumoret dit que vous ne voulez pas aider Société Ramond, qui publierait plus de basque si elle en avait les moyens.

29 avril 93. Paris. — Cher Mr — V. E! Thomas me demanda votre adresse qu'il a déjà, il veut vous envoyer sa copie ms. de la Genèse d'Urte. Je suppose que vous préférerez voir les épreuves. Pouvez si voulez dire tout le mal possibl. de la concordance dans Academy. Avez-vous lu l'article de mon plus jeune frère? Cardaveraz 1764 inconnu de Vinson. St-Helene pas assez d'argent Société Ramond. Président me dit que ne voulez pas vous joindre à nous. Comptez vous publier

[illegible] qu'il a déjà, il veut vous envoyer sa copie ms. de la Genèse d'Urte. Je suppose que vous préférerez voir les épreuves. Pouvez si voulez dire tout le mal possibl. de la concordance dans Academy. Avez-vous lu l'article de mon plus jeune frère? Cardaveraz 1764 inconnu de Vinson. St-Helene pas assez d'argent Société Ramond. Président me dit que ne voulez pas vous joindre à nous. Comptez vous publier quelq nouv. liv.?

---

6 mai 93 Paris. Etes de nouveau irrité et déraisonnable. Tout ce que je vous dois est franchem. reconnu dans mes ms. Vous pouvez avoir plus de philol. qu'Inchauspe, mais vous ne pouvez pas sav. sa langue mieux que lui. Si ne trouvez que des fautes dans mon ouvrage, publiez en donc une critique.

Inhausque, depuis sa dispos. de son emploi est faible intellt et vieux. Je garde toutes vos lettres : ainsi tout ce que je vous dois peut se voir. Il a plu 5 minutes dimanche.

—

25 mai 93 Paris. — Thomas [— Bark. Stud., d'Uhl. Ac. Amst.] dit avoir pas reçu 13e Euskara. Dans l'art. de Hannemann, enea un lieu de enac. Bréal a accepté un exemp. ma concord. de St-Jean. Je vous suis reconnaiss. de votre Essai d'il y a 10 ans : m'avez procuré plaisir immense, monomane. Je suis devenu bascomane et j'ai l'intention de le rester et regrette pas pouvoir changer ma peau contre celle d'1 Basq. J'espère qu'Uhlenbeck continuera à basq. Il écrit l'angl. aussi bien que vous et beaucoup mieux que Vinson. Schuch. m'envoya toutes ses public. de cette année. Je crois que vouliez me donner

Suis reconnaiss. de votre Essai d'il y a 10 ans : m'avez procuré plaisir immense, monomane. Je suis devenu bascomane et j'ai l'intention de le rester et regrette pas pouvoir changer ma peau contre celle d'1 Basq. J'espère qu'Uhlenbeck continuera à basq. Il écrit l'angl. aussi bien que vous et beaucoup mieux que Vinson. Schuch. m'envoya toutes ses public. de cette année. Je crois que voulez me donner camouflet à propos elkar et sa ressembl. teutonique. Pourquoi Euskara mal daté? Schuchardt a grand besoin de vos coups d'épée. Agur. Reçu en cadeau de l'auteur gramm. atençon..

1er (mar. VII) Juin 93 Paris. — Charencey vous écrira pour l'apanaga, qui sera imprimée dans Acte Sc. phil. si vous et moi donnez 10 fr. comme membre. Charencey s'est joint à Euskara à ma suggestion

Vous enverrai ma concord. Ramond et
dans quelq. semaines m'imprimeront
St Jude et vous pourrez relier en 1 vol

Paris 19 juin 93. – En glaçant mon vin ce soir
que la chaleur vous avait fondu comme
un morceau de Groenland dans le Gulf Stream.
Mais hurrah! vous êtes vivant et jaloux.
Charencey nombreuses erreurs signalées
par Vinson dans dern. numéro Rev. ling.
Je les ferai connaître dans 14e Eusk. Ai fini
verbe épitres Liç. Si pouvais avoir un Liç!
Ahlenb bon penseur, mais devrait
explorer les villages basques où il apprend
entre autres que arno ne signifie pas une
chose à boire en gen, mais vin. L'Univers.
de Leyde n'a pas répondu ma demande
acheter concord. St-Jean, quoique leur aie

par Vinson dans dern. numéro Rev. ling.
Je les ferai connaître dans 14e Eusk. Ai fini
verbe épitres Liç. Si pouvais avoir un Liç!
Uhlenb. bon penseur, mais devrait
explorer les villages basques où il apprend
entre autres que arno ne signifie pas une
chose à boire en gen, mais vin. L'Univers.
de Leyde n'a pas répondu ma demande
acheter concord. St-Jean, quoique leur aie
donné mon Philémon (Ramond). Dans 13e
Eusk. corrections à faire.

Paris 26 juin 93. C'est par vous que j'ai pour
la 1re f. entendu parler d'Uhlen: je le croyais un
débutant. Mais je vois qu'il est très calé. J'avais déjà
trouvé ce qu'il a dit. Mais je ne veux rien enlev. à ses
mérites. Ai l'intention traduire son mémoire dans
rev. espagn. Abonnez vous et lui Eskualduna
qui fait des progrès)

Dodgson 9

et vous rendriez service aux Basques en visitant leur pays et les stimul. pour langue qu'ils négligent façon scandaleuse. Quand j'ai dit à A. d'Abbadie que j'avais demandé Sorbonne achet. votre Dict. il m'a dit incompl. et positiv. erronné. Je crois que ce sont ses paroles exactes. Voulez vous dire que mes assertio. Euskara 13 détournèrent rebl. de souscrire cette revue? Ceci serait aussi malheur. que le nomb. 13. Qu'il me montre mes erreurs! mon seul désir est de les éviter et d'arriv. aux opinions qui sont réell. les meilleures sur toutes les questi. Plus l'homme s'instruit, plus il tend à la perfection, et plus ses erreurs, quand il s'en rencontre lui sont pénibl. Que bon les amateurs de Basque tend. faire faire progr. Euskara pour l'empêcher mourir. Vos lettres à moi sont très décourageantes

malheur, que le nomb. B. qu'il me montre
mes erreurs! mon seul désir est de les éviter
et d'arriv. aux opinions qui sont
réell. les meilleures sur toutes les questi.
Plus 1 homme s'instruit, plus il tend à la
perfection, et plus ses erreurs, quand il
s'en rencontre lui sont pénibl. Que tous
les amateurs de Basque tend. faire faire
progr. Euskara pour l'empêcher mourir.
Vos lettres à moi sont très décourageantes.
Ai présenté mes 2 brochures Bibliot. Berne
et Sa. Ramond m'en enverra bientôt une
autre. Arno = toujours vin. J'espère Mulen-
m'écrira de nouveau quelquef. Dites-lui
que Inchauspe m'a envoyé sa brochure coug.
de Pau, elle est mieux que celle de Vinson
Chinga rapport avec Scinta?

25 sept 93. Vizeu. — Depuis le 12 suis à mon poste de prof. angl. franç. et all. au collège Viriato de Vizeu. Ville mélancolique. Depuis 10 jours théâtre pas ouvert. Grande foire. Ancien nom de ce pathelin était basque évidem. Bor-ui-um, et c'est encore l'endr. le + chaud. Ci paysans comme autres ports Portugal disent bai, bai bai pour oui. Publierai ici, Dieu voulant, 500 Capanaga en déc. Voulez-vous corrig. les épreuves au moins dern. part. du vol.? Dirai préface que évid. fautes de l'orig. sont corrigées. Pend. un séj. de près de 2 mois dans le P.B. cet été, ai considér. ajouté ma liste des émissions de Vinson et de ma propr. biblioth. Ai livres rares, notamment Bartolomé sur la danse 1816. J'espère en publ. traduc. portugaise contient beaucoup fautes ponctuation. Où allez-vous passer votre été?

les épreuves au moins dern. part. du vol.? Dirai préface que évid. fautes de l'orig. sont corrigées. Pend. un séj. de près de 2 mois dans le P.B. cet été, ai consider. ajouté ma liste des missions de Vinson et de ma propr. bibliothèq. Ai livres rares, notamment Bartolomé sur la danse 1816. J'espère en publ. traduc. portugaise contient beaucoup fautes ponctuation. Où allez-vous passer votre été?

5 oct. 93. — Vizeu. — Charencey ne m'a pas encore renvoyé Capanaga. Pouvez-vous me prêter un peu d'argent? L'impression coûte 250 fr.

9 oct. 93 Vizeu. — Hôtel Cadete. — Je tire Capanag à 500 exempl. Pouvez-vous m'aider financièr. et tout de suite? Ai pas pu tolérer provos. collège

Je lui dois 157 fr. pour le voy. Mon propre revenu est mince. Je vous rendrai tout ce que prêterez. Si voulez écrire remarq. Capanaga, les mettrai à la fin. Imprim. et provisoir contre moi sont républ. et pas tr. religieux. Un relieur ici a abîmé ouvrage omis par Dodgson.

7 nov. 93 Vizeu — Capanaga. — Vous en envoie une épreuve. Je trouve que le mètre d'Inchaus alabra Lend. est employé dans Faust, 2e part. du 1er chant: Wir haben nichts durch diesen Schritt gewonnen. Y a-t-il différ. grammatic. ou bien erreur d'impress. établiss. une diff. entre nachaco ~~et~~ p. 42 et nachacho p. 20 d. Capanaga? Il y a envir. 400 formes verbales dans Cap. Dites à Linschm. que j'attends réponse mes lettres et mes présents. Espère qu'il publie

une épreuve. Je trouve que le mètre d'Inchaus alabe Lend. est employé dans Faust, 2e part. du 1er chant: Wir haben nichts durch diesen Schritt gewonnen. Y a-t-il différ. grammatic. ou bien erreur d'impress. établiss. une diff. entre nachaco p. 42 et nachacho p. 20 d. Capanaga? Il y a envir. 400 formes verbales dans Cap. Dites à Linschm. que j'attends réponse mes lettres et mes présents. Espère qu'il publie ma liste de mots basq. en arménien. Eskuae herria de Californie.

—

8 nov. 93. Envoyez-moi votre Capan. Bartolomé Santa Teresa meilleur auteur biscayen.

—

9 nov. 93. Ultra = lat. ultra dans Capanaga. Charencey est péniblement ignorant du basque mais Uhlenbeck ajoute la vanité à l'ignorance.

n'a jamais mis pied dans le pays basq. et veut corrig. les grand' mères. Envoyez Capanaga tout de suite. vous le rendrai avant Noël parfait^t conservé. Beaucoup d'étude est une grande fatigue pour la chair.

—

17 nov. 93. – Charen. m'envoya 2 nouv. broch. de lui sur le basque. – Capanaga 500 formes verbales. Envoyé Acad. article sur les caractéris. du basq. de Capanaga. Espère écrirez même question.

—

22 nov. 93. – Vous ne voulez pas me prêter votre Capanaga. Pensez et parlez aussi mal de moi qu'il vous plaira, mais me ferez jamais croire qu'Uhlenbeck ni quiconque peut apprendre basq. sans y aller. Quand

Verbales. Envoyé Acad. article sur
caractéris. du basq. de Capanaga. Espère
écrirez même question.

---

22 nov. 93. – Vous ne voulez pas me prêter
votre Capanaga. Pensez et parlez aussi mal de
moi qu'il vous plaira, mais me ferez
jamais croire qu'Uhlenbeck ni quiconque
peut apprendre basq. sans y aller. Quiétude
vendit q.q. liv. du Pa et m'envoya
catalogue pour me tenter. Charencey m'envoya
10 fr. pour acheter des exemp. de mon Capon.
Lindemann 10 fr. aussi. Thomas espère
noel pour Urte. –

~~Sept 94~~ 27 fév. 95 Banyuls. mercredi des cendres. –
mes meilleurs remerciem. pour votre carte.
Je ne sais qui fut nommé direct. Jes. Collège.

Dodgson (W)

Français du roussillon catalan étude curieuse : leur catalan très différent de celui d'Espagne. Espère tarderez pas publier réédition de l'incunable de Darmstadt. Le dr Schuchardt ne sait pas tout, même en basque. — Qu'est-ce qu'il en est de ces substantifs en -go?

—

6 mars 95. Banyuls. Suis ici jusqu'à nouvel ordre. Pierre d'Arbite emploie ihardukie avec le verbe actif.

—

23 avril 95. Poste restante. Bagnères de Bigorre. Suis obligé vous emprunter 25 fr, que vous rendrai avant Noël. Suis endetté de 750 francs. Paierai jusqu'au dernier sou. De chez moi on ne m'envoie que ce qui me revient, c.à.d. pas beaucoup. On ne veut pas me garder ici si je ne paie pas chaque semaine. Si je change sans payer, on me retiendra mes livres précieux. Besoin urgent, d'un parapl. de nouv. vêtements et d'un canif. Je ne connais ici que l'imprim. membre Soc. Ramond, et lui dois 5 fr. Bibliothèq. ouverte 1 ul. 8 h. p. semi. — Est-ce que Schuch. est encore St-Remo?

—

10 juil. 95 Cloron. [parvenue Hôtel Albe
Av. de l'Alma Paris. — Voyage Béarn, Roncal
etc. Je n'ai pas assez d'argent. Quand
paraissent Prov~~erbe~~ 1596?

30 janv. 96 Biarritz. Hôtel Central. — Ne sais ce que
dois penser de vous. Ai envie publier vos
lettres. Le public s'étonnerait que vous soyez
si capricieux. Avez refusé de me recevoir: c'est
une insulte. Ne répondez même pas. Je ne
ramperai pourtant pas. Si je passe encore
devant chez vous je braverai le bouc
dogue et son sale maître. Adieu jusqu'à
l'autre monde.

18 mars 96. — Hôtel Central Biarritz. — Reçu votre
livre précieux et joli. Dernière page karnac
pour katnak. Ferai compte-rendu. Vous

une insulte. Ne répondez même pas. Je ne ramperai pourtant pas. Si je passe encore devant chez vous je braverai le bouledogue et son sale maître. Adieu jusqu'à l'autre monde.

—

18 mars 96 — Hôtel Central Biarritz — Reçu votre livre précieux et joli. Dernière page karnac pour katnak. Ferai compte-rendu. Vous envoie mes Inscrip. basq (La civilis. marche.

—

~~[illegible]~~ 26 mars 96 Hôtel Cent. Biarr. — Ai vendu au moins 25 exemp. Inscrip. et donné 25. Vendrai pas davantage parce que pas catholiq. On a voulu m'acheter pour catholiques, on m'a même acheté. Reçu prospectus pour souscrire fonds 150.000 fr souscription bibliothèque Bonaparte. A dû envoyer

van Eys invitation. — Ai fini Prov. 1596 avec aide Arzquib. et Salcedo — Typographie supérieure. Comptez-vous faire édition plus parfaite? (avec glossaire Stempfian). Voudrais vous aider cette tâche. Ces proverbes conforment Capanaga et Nicoleta, que je compte rééditer le mois prochain. Ai envoyé c.-rendu Prov. Academy et enverrai autre. The Season de Biarritz pas de place pour plus cette semaine mais aura place semaine prochaine. Pas d'accord avec vous sur quantité de bizc. que ces prov. contiennent. Bizcaien domine. Croyez-vous qu'aucun ouv. + récent n'a la 2e pers. singulière?

—

28 av. 96 H. Cent. Biarritz — Ai rencontré Lopez à Bayon et lui ai montré vos Prov. Ai reçu 2e exempl. le 18. J'ai vendu 2 ex. Bernazola m'écrivit Larramendi suppl. son 1er vol. décrit livre qui doit être ces Prov. par un auteur inconnu. Ma lettre Season du

d'accord avec vous sur quantité de bizc. que ces prov. contiennent. Bizcaien domine. Croyez-vous qu'aucun ouv. + récent n'a la 2e pers. singulière?

—

28 av. 96 H. Cent. Biarritz — Ai rencontré Lopez à Bayon et lui ai montré vos Prov. Ai reçu 2e exempl. le 18. J'ai vendu 2 ex. Bernagola m'écrivit Larramendi suppl. : son 1er vol. décrit livre qui doit être ces Prov. par un auteur inconnu. Ma lettre Season du 2 avril établit savais déjà ça.

—

Hôtel Centr. 30 av. 96. 30 mars fin trav. proverbes. Vous enverrai exempl. 25 fr. p. 100 exemp. Les vend 30c + 5c poste par 5. Pourrez les insérer Prov. Vous ai-je écrit déc. 94 ou janv. 95 pour dire ai trouvé Larr. descrip. de v. liv.? Comment croyez-vous fut pas mentionné?

—

17 décembre 96 Hôtel Paris à Séville.

Espère Noel vous rendra bon pour moi. Lindemann m'env. le n° 17. Impressions Micaleta commencée et sera mis en vente fin janv. Enverrai mon supplém possesseurs de vos prov. Pourq. ne voulez-vous pas me voir ou me traiter aimablement?

—

1er mars 98 Londres. Regrette votre étrange conduite concernant mon verbe de vos Proverbes. Adieu!

—

17 mars 98 Londres. Votre carte du 4 mars m'insulte ouvertement. Vous dites que je me querelle av. tout le monde. Ce n'est pas vrai! Suis chrétien et comme il faut comme je crois que vous étiez doit se disputer, mais touj. avec regret. Votre consc. ne vous dit-elle p. que deviez écrire quelq. ch. pour moi?

—

FIN